LE

GÉNÉRAL ROBERT E. LEE

I. *Life and campaigns of general R. E. Lee*, by James D. Maccabe Jr.; New-York 1867. — II. *Life of general Robert E. Lee*, by John Esten Cooke; New-York 1871. — III. *Popular life of general R. E. Lee*, by Emily V. Mason; Baltimore 1872.

I.

La Virginie a eu cette rare bonne fortune de donner naissance à deux hommes dont les talens et le caractère ont illustré leur pays, quoique dans des circonstances très opposées, — le général George Washington et le général Robert Lee. Ils ont été, à soixante-quinze ans d'intervalle, les types les plus accomplis de cette forte race virginienne qui, plus que toute autre dans le Nouveau-Monde, avait conservé les traditions, les mœurs, les habitudes et les goûts de la vieille Europe.

La dévorante activité industrielle des états du nord n'avait point pénétré dans ces belles régions boisées et montagneuses. La vie y était restée très primitive. Les fortunes territoriales étaient immenses, quoique l'argent n'abondât pas toujours. L'hospitalité était sans bornes, la maison ouverte à tous les étrangers. Les existences des grands propriétaires y ressemblaient sous bien des rapports à celles des grands seigneurs de France ou d'Angleterre. La chasse, la pêche, les exercices du corps, jouaient un rôle notable dans leur éducation et dans leur vie. Toujours à cheval, ils ignoraient les distances ou le mauvais état, devenu proverbial, de leurs routes. A côté d'une grande simplicité de mœurs, l'aristocratie virginienne, en partie composée de membres de familles

patriciennes émigrés d'Angleterre, gardait au plus haut point le sentiment de sa dignité, et chez elle on retrouvait les façons courtoises, graves, calmes, un peu lentes des temps passés. Aussi la Virginie était-elle l'état le moins républicain de l'Union. Ce fut dans ces conditions d'existence sociale que naquit et vécut Robert Lee, dont nous allons essayer d'esquisser le caractère et raconter la vie.

La famille des Lee était, parmi celles qui composaient cette aristocratie virginienne toute patriarcale, une des plus considérables et des plus anciennes. Mêlés à tous les événemens importans de l'histoire de leur pays, y jouant constamment depuis près de deux siècles des rôles marquans, ils portaient un nom dont ils faisaient remonter la noblesse aux temps de la conquête d'Angleterre. Leur ancêtre Lancelot Lee de Loudun, qui avait accompagné Guillaume le Conquérant, en avait reçu une propriété en Essex et s'y était fixé. Un de ses descendans, qui suivit aux croisades Richard Cœur-de-Lion, fut récompensé de sa bravoure au siége de Saint-Jean-d'Acre par le titre de *earl of Litchfield*, et, lorsqu'il mourut, son armure fut placée dans la Tour de Londres, où on la montre encore. Plus tard, en 1542, un autre descendant s'étant distingué dans les guerres d'Écosse, sa bannière avec la devise : *non incautus futuri*, que portent encore les Lee, eut l'honneur d'être suspendue dans la chapelle royale de Windsor. Walter Scott, dépeignant dans son roman de *Woodstock* le beau caractère du vieux sir Henry Lee of Ditchley, ne faisait qu'un portrait d'après nature.

Le premier de la famille qui, traversant l'Atlantique, alla se fixer en Virginie fut Richard Lee, qui, comme membre du conseil privé, avait été exilé d'Angleterre à la mort de Charles Ier. Il y acquit de grandes propriétés et s'y établit; mais l'éloignement ne diminuait pas l'ardeur de sa fidélité royaliste, et il repassa l'Océan pour aller offrir à Charles II, en exil à Bréda, de le faire nommer roi en Virginie. Le jeune prince refusa cette proposition plus zélée que praticable, et Lee retourna en Amérique, mais non sans avoir laissé dans l'esprit du jeune monarque une forte impression en faveur de ses loyaux Virginiens. Aussi plus tard, à son couronnement, Charles II porta-t-il un manteau de sacre en soie de Virginie, et par un décret royal éleva sa fidèle province d'outre-mer au même rang que ses trois royaumes anglais, avec cette devise : *en dat Virginia quartam*. Les descendans de ce premier fondateur de la famille en Virginie continuèrent par leurs talens politiques et leurs hautes positions à illustrer un nom déjà célèbre. L'un d'eux, Thomas Lee, nommé président du conseil et gouverneur de la colonie, était tellement estimé en Angleterre, que, lorsque le vieux manoir

de famille, Stratford, fut détruit par un incendie, le gouvernement anglais et les notables de Londres le firent rebâtir à leurs frais. Puis vinrent R. H. Lee, orateur remarqué, promoteur et rédacteur de l'acte d'indépendance, — Arthur Lee, ministre des colonies et envoyé en France pendant la révolution, — enfin le général Henry Lee, père du général Robert E. Lee.

Entré très jeune dans l'armée, il devint l'ami intime de Washington, qui lui resta profondément attaché. Les qualités morales d'Henry Lee, ses exploits comme général de cavalerie, qui lui avaient valu le surnom de *Light horse Harry*, et la rare culture de son esprit le mettent au premier rang parmi les fondateurs de la nationalité américaine. Aussi distingué dans la vie politique que dans la carrière militaire, trois fois il fut nommé gouverneur de Virginie, et lors de la mort de son ami Washington il fut chargé par les deux chambres de faire son oraison funèbre. — La guerre d'indépendance achevée, il se retira dans l'ancien manoir de famille, Stratford, partageant sa vie entre ses devoirs politiques et l'éducation de ses enfans. Un recueil de lettres qu'il leur écrivit, publié il y a quelques années par les soins de ses fils, montre que le brillant officier savait unir à une grande érudition classique et à des connaissances littéraires étendues les principes les plus élevés de morale et de piété. Il mourut en 1818, laissant six enfans tout jeunes encore. Robert, le quatrième, né en 1807, n'avait que onze ans; mais déjà les conseils et les fortes leçons de son père avaient fait sur lui une impression indélébile. Élevé par sa mère, il avait appris d'elle aussi dès son enfance le sentiment du devoir, le renoncement à soi-même et un grand esprit d'ordre et d'économie. Ses frères étant absens, il était pour elle d'une tendresse infinie, la soignant pendant des années de longue maladie, rentrant du collége pendant ses heures de récréation pour la porter, la promener, la distraire. Lorsqu'il dut la quitter pour le collége militaire de West-Point, elle disait : « Comment me passerai-je jamais de Robert? Il est à la fois un fils et une fille pour moi ! » Il aimait déjà passionnément la chasse, suivant les meutes quelquefois des journées entières à pied, et acquérant ainsi ce splendide développement physique et cette vigueur de santé qu'il conserva toujours à travers les plus violentes épreuves.

En 1825, Robert Lee fut envoyé par l'état de Virginie et à ses frais à West-Point, l'école militaire des États-Unis, fondée sur les principes de celle de Saint-Cyr, et que vingt-trois ans plus tard il devait être appelé à commander. Pendant les quatre années qu'il y resta, il fut constamment à la tête de sa classe. Il commençait dès lors à se faire remarquer, non-seulement par son intelligence, mais par sa rectitude de sentimens, sa rigidité de principes, sa sévérité envers lui-même. On n'entendit pas un jurement, un mot immo-

ral ou profane sortir de sa bouche. D'une sobriété absolue, il ne buvait jamais de vin, ne fumait pas, et sa conduite était exemplaire. Aussi, en sortant de West-Point, fut-il nommé lieutenant en second dans le corps du génie, et peu après il épousait la petite fille adoptive de Washington, héritière de la plus grande partie de ses biens; par elle, il entrait en possession d'Arlington, la belle propriété de Washington sur le Potomac, et du *White-House* sur le Pamunkey.

Jusqu'en 1846, Lee suivit sa carrière, gagnant ses grades dans le génie et occupé à fortifier et à surveiller différentes parties du pays. Dans la guerre contre le Mexique, il servit comme ingénieur en chef de l'armée principale; les rapports du général Scott font le plus grand éloge du jeune capitaine, de sa hardiesse, de sa valeur, de son activité infatigables, et Scott ajoutait volontiers que le succès de la campagne était en majeure partie dû à Lee. Ses exploits au siége de la Vera-Cruz et à Chapultepec, où il fut blessé, le firent nommer lieutenant-colonel, et à son retour il fut de nouveau chargé de travaux de fortification, pour lesquels il avait une aptitude particulière. Plus tard, et dans les momens les plus difficiles, ce coup d'œil stratégique, ce talent de reconnaître et de faire valoir l'importance d'une position, dont il fit preuve dès cette époque, eurent une grande influence sur la prolongation de la lutte inégale qu'il eut à soutenir. Les intervalles de loisir que lui laissaient ses devoirs militaires, Lee les passait avec bonheur dans sa propriété d'Arlington, située sur des hauteurs au-dessus du Potomac et en vue de la ville de Washington. Intéressant par les souvenirs du général Washington qui y étaient réunis et par tous les événemens historiques qui s'y rattachaient, Arlington était pour l'Amérique entière un lieu de pèlerinage. La bibliothèque, les meubles, les portraits de Washington et de sa femme, les services de porcelaine qui leur avaient été offerts par Louis XVI et par la société de Cincinnatus, leurs bijoux, toutes leurs reliques, y étaient conservés avec vénération. Lee y vit naître ses sept enfans, et d'heureuses années s'écoulèrent pour lui dans cette belle résidence, à laquelle il s'était profondément attaché et que sa femme aimait avec passion.

En 1855, envoyé au Texas comme lieutenant-colonel d'un régiment de cavalerie d'élite, il eut pour la première fois à commander des hommes, car jusque-là ses travaux avaient exclusivement appartenu au génie et à l'état-major. Il s'y distingua dans de sanglans combats contre les Indiens, et pendant deux ans y dirigea l'expédition avec le colonel Albert Johnston, qui, ainsi que presque tous les officiers qui l'accompagnèrent dans cette campagne, embrassa plus tard la cause de la confédération. Se trouvant à Washington en congé en 1859, il fut chargé par le gou-

vernement de réprimer un commencement d'insurrection, prélude de l'orage qui se préparait. Un nombre d'insurgés abolitionistes conduits par un chef nommé John Brown, qui avait déjà excité des troubles en Kansas, s'était emparé de la fabrique d'armes et de l'arsenal du gouvernement à Harper's Ferry, et y avait pris des citoyens considérables comme otages. Lee eut ordre de les délivrer, et par un coup de main hardi réussit à les sauver et à s'emparer de tous les insurgés. Il eut grand'peine à empêcher le peuple de faire justice instantanée de Brown et des autres chefs, à le remettre vivant entre les mains des autorités. De nouveau il retournait au Texas quand la crise terrible qui couvait depuis longtemps vint à éclater.

L'élection de Lincoln, nommé par le parti républicain, avait déterminé une partie des états du sud à quitter l'Union. La Caroline du sud avait « sécédé » la première le 20 décembre 1860; le 1er février 1861, elle était suivie par le Texas, le Mississipi, la Floride, la Georgie, l'Alabama, la Louisiane, et les sept états confédérés nommaient pour leur président Jefferson Davis. Bientôt après, la Caroline du nord les rejoignit ainsi que le Tennessee, le Missouri, le Kentucky et l'Arkansas. Le 13 avril 1861, le fort Sumter se rendait au général Beauregard, et le lendemain paraissait la proclamation de Lincoln, appelant sous les drapeaux 75,000 hommes, pour soumettre les états déclarés rebelles. Seule entre tous les grands états du sud, la Virginie avait résisté à la sécession. Elle avait une répugnance presque invincible à se séparer de l'Union, de ce drapeau qu'elle avait si souvent illustré, et à entrer dans un conflit sanglant qui forcément se passerait sur son territoire. Pendant bien des semaines, la convention virginienne refusa de voter la sécession; mais, obligée par la proclamation de Lincoln à fournir son contingent d'hommes, elle se décida le 17 avril à associer son sort à celui de la confédération du sud.

Lee arrivait du midi à ce moment solennel, et pour lui la question se posait douloureuse et brûlante. Suivrait-il les armes du nord ou celles du sud? Le choix pour lui était cruel. D'un côté, l'avenir le plus brillant : la haute position et les longs et anciens services de sa famille, l'intimité de son père avec Washington et sa propre alliance avec la petite-fille du grand législateur, qui l'en rendait en quelque sorte le représentant, la considération personnelle dont il jouissait, lui assuraient les plus belles destinées. Le vieux général en chef Scott avait pour lui une telle estime et une telle affection qu'il voulait le regarder comme son successeur immédiat et disait de lui : « Il vaudrait mieux que l'armée perdît tous ses officiers, moi compris, que Robert Lee. » Aussi usa-t-il de toute son influence pour persuader à Lee de ne pas donner sa

démission: il lui avait remis à son arrivée un brevet de colonel, et l'avait proposé au gouvernement pour remplir les fonctions de général de brigade. De l'autre côté, Lee n'avait qu'un seul motif qui pût le décider, mais ce motif le rendit inflexible. Virginien de naissance, son premier devoir comme sa première affection était pour son pays natal. Si la Virginie restait dans l'Union, il combattrait dans l'armée des États-Unis; si elle rejoignait la confédération, il devait suivre son appel et servir le drapeau qu'elle aurait choisi. La lutte en lui fut courte, quoique douloureuse au dernier point. « Mon mari a pleuré des larmes de sang sur cette terrible guerre, écrivait mistress Lee à un ami; pourtant il doit comme homme et comme Virginien partager les destinées de son état, qui s'est prononcé pour l'indépendance. » Aux appels urgens du général Scott, il répliqua: « Je n'ai pas le choix; je ne puis pas consulter mes propres sentimens, » et à un des ministres de Lincoln, Mongomery Blair, qui lui fut envoyé par le président pour lui offrir le commandement effectif de l'armée sous Scott, il répondit : « Je regarde la sécession comme une anarchie, et si j'avais quatre millions d'esclaves, je les sacrifierais à l'Union; mais comment puis-je tirer l'épée contre la Virginie, où je suis né? » Aussi le 20 avril, résistant à toutes les tentations, et acceptant un avenir de sacrifices, il envoyait à Scott sa démission de colonel, accompagnée d'une lettre de regrets. Ce qu'il écrivait le même jour à une de ses sœurs, malade dans le nord, nous montre plus intimement encore par quelle épreuve terrible cette âme si loyale et si consciencieuse dut passer.

« ... Nous entrons dans une période de lutte que rien ne peut empêcher. Tout le midi est dans un état de révolution où la Virginie, après une longue lutte, a été entraînée, et quoique je ne reconnaisse nullement la nécessité de cette situation, que j'aie au contraire attendu et plaidé jusqu'à la dernière extrémité pour obtenir que l'on donne satisfaction à nos griefs, pourtant, en ce qui me concernait, j'ai été forcé de trancher la question. Devais-je ou non porter les armes contre mon état natal? Malgré tout mon dévoûment à l'Union et mes sentimens de loyauté et de devoirs comme citoyen américain, je n'ai pu me décider à tourner mon épée contre mes parens, mes enfans, mon *home*. J'ai donc donné ma démission de l'armée, et sauf pour la défense de ma province, où j'espère que mes humbles services ne seront jamais requis, je souhaite de ne plus jamais avoir à tirer mon épée. Je sais que vous me blâmerez, mais je vous demande de penser à moi avec toute l'indulgence que vous pourrez et d'être convaincue que je me suis efforcé de faire ce que j'ai cru être mon devoir. Pour vous montrer la lutte et l'effort qu'il m'en a coûté, je vous envoie copie de ma démission. Je n'ai pas le temps d'en écrire davantage. Que Dieu vous garde et vous pro-

tége, vous et les vôtres, et vous envoie toutes ses bénédictions; c'est le souhait de votre frère dévoué. »

On le voit, Lee ne regardait pas l'élection d'un président républicain, nommé par une seule fraction du pays, comme une raison suffisante de se séparer de l'Union. Ce fut là aussi le sentiment d'un grand nombre d'officiers du sud; habitués à combattre sous le drapeau des États-Unis, ils avaient peine à comprendre la force du raisonnement qui semblait justifier la sécession et les obligeait à quitter ce drapeau. Leurs résolutions finales furent prises sur les mêmes considérations que celles qui déterminèrent Lee : leurs états respectifs les appelaient, et ils devaient avant tout leur obéir. En donnant ainsi sa démission, Lee sacrifiait non-seulement l'avenir qui s'ouvrait devant lui, mais aussi celui de ses enfans, ainsi que sa fortune personnelle; bien plus, le gouvernement qu'il avait si longtemps servi allait le considérer comme un traître, et il s'aliénait l'affection d'un grand nombre de ses meilleurs amis. Un seul mot, celui qui résume toutes les actions de sa vie, fut le mobile de celle-ci, la plus cruellement décisive : il crut faire son devoir.

Aussitôt que la nouvelle de sa démission fut connue à Richmond, devenu la capitale et le quartier-général des états confédérés, le gouvernement de Virginie nomma Lee major-général des forces de la Virginie du nord, et il fut appelé à comparaître devant la convention assemblée au Capitole, où le président lui annonça dans un discours solennel la mission qui lui était imposée. Lee était alors, à cinquante-quatre ans, dans toute la vigueur de l'âge et de ses facultés intellectuelles. Il avait toujours eu une figure et une tournure remarquablement belles, et les soucis de la guerre n'étaient pas encore venus blanchir ses cheveux. Grave et silencieux par nature, un peu raide, d'une exquise politesse de manières, mais en même temps d'une douceur et d'une simplicité infinies, il en imposait à ceux qui ne le connaissaient que peu. Sa santé de fer, maintenue par une sobriété et une frugalité devenues proverbiales dans son armée, n'avait été atteinte par aucune des fatigues de ses campagnes, et il était encore le plus intrépide et le plus élégant cavalier de la Virginie. Il portait cette rigueur de principes, dont il venait de donner un si frappant exemple, dans tous les actes de la vie privée et il la voulait voir pratiquer à ses enfans. Qu'on lise ces fragmens d'une lettre adressée quelque temps auparavant à son fils aîné, qui devint plus tard un de ses officiers-généraux les plus distingués; trouvée par des officiers fédéraux, elle fut publiée par eux pendant la guerre.

« Appliquez-vous, écrivait-il, à être vrai en toutes choses. La franchise est la fille du courage et de l'honnêteté. En toute circonstance, ne

promettez jamais que ce que vous comptez tenir, et ayez toujours la volonté absolue de bien faire... Quant au sentiment du devoir, laissez-moi vous en conter un exemple. Il y a près de cent ans, il vint une journée extraordinairement sombre, connue encore sous le nom de la *journée noire*, où la lumière du soleil s'éteignit lentement comme par une éclipse. La chambre du Connecticut siégeait alors, et à mesure que l'obscurité inattendue et effrayante augmentait, les députés partageaient la consternation générale. Beaucoup crurent que le jour du jugement était arrivé, et quelqu'un proposa dans l'effroi du moment que la séance fût levée. Alors un vieux législateur puritain prit la parole et dit que, si le dernier jour était en effet venu, il voulait qu'on le trouvât à sa place, faisant son devoir, et pour cela il demandait que la chambre ordonnât d'apporter des lumières, afin qu'elle pût continuer ses travaux. Il y avait un grand calme dans l'âme de cet homme, le calme de la sagesse divine, et l'inflexible volonté de bien faire. Le devoir est le mot le plus sublime de notre langue. Faites-le en tout, comme le vieux puritain. Vous ne pouvez faire plus, ne cherchez jamais à faire moins. »

Pendant quelque temps, Lee eut la difficile tâche d'organiser l'armée de Nord-Virginie. De tous les côtés, les hommes arrivaient. Dès le mois de mai, 30,000 Virginiens se pressaient à Richmond sous le drapeau confédéré; pourtant leur zèle et leur enthousiasme patriotique ne compensaient guère le manque de discipline et d'éducation militaire, et il fallut une activité extrême pour en faire en quelques mois de bons soldats, devenus plus tard d'admirables troupes. Lorsqu'au bout de trois mois il eut mis Richmond en état de défense et complétement organisé les forces qui y étaient réunies, il fut nommé général de division par le gouvernement confédéré en même temps que Beauregard, J.-E. Johnston et Cooper, et envoyé en Ouest-Virginie pour y diriger un service difficile et désagréable, qu'il accepta néanmoins sans hésiter. L'été se passa pour lui sans grands événemens, sauf quelques escarmouches avec des colonnes détachées de l'armée de Mac-Clellan. Plusieurs fois Lee espéra en venir aux mains avec le gros de l'armée; mais après de longues attentes, des marches et des contre-marches que l'état épouvantable des routes retardait beaucoup, il ne put qu'arrêter les progrès du général Rosencranz, qui un matin disparut, battant en retraite. L'hiver approchait, Lee dut revenir à Richmond sans que cette campagne eût produit aucun résultat.

Le désappointement des sudistes fut grand, et les commentaires sévères. On ne voulut pas considérer les difficultés insurmontables qu'avait offertes un pays sauvage, sans routes, sans chemins de fer, sans rivières navigables, dont les habitans, plutôt favorables au nord, trahissaient tous les mouvemens des confédérés, tandis que

les fédéraux avaient entre leurs mains deux chemins de fer qui leur permettaient de faciles retraites.

Lee eut donc à supporter, après une pénible campagne sans gloire, mais harassante de fatigues, le poids d'une déception générale. Il ne voulut pas révéler, ce que le gouvernement seul savait, à quel point la désobéissance à ses plans et à ses ordres avait été la cause de son insuccès, ne voulant nuire à aucun de ceux qui portaient l'uniforme de la confédération. Pendant l'hiver, il fut chargé de mettre en état de défense les côtes de la Georgie et de la Caroline du sud, et ses admirables travaux lui regagnèrent rapidement cette popularité qui ne devait plus l'abandonner.

II.

Revenons un peu en arrière pour suivre à grands pas les événemens qui s'étaient passés dans le reste de la Virginie. Le 10 juin 1861, la guerre avait éclaté. Le premier coup de fusil était tiré à York-town, et un engagement y avait eu lieu, suivi peu après par la bataille de Manassas, dans le nord de la Virginie, où les deux armées en vinrent pour la première fois sérieusement aux mains. Ici le vaillant Jackson, à la tête de sa fameuse 1re brigade, avait acquis tout d'abord ses titres à une immortelle renommée.

Nous aurons trop souvent l'occasion de parler de cet officier, l'un des types les plus étranges et les plus frappans qu'ait produits cette longue guerre, pour ne pas essayer de le dépeindre en quelques mots. Jackson présentait le contraste le plus complet, au physique et au moral, avec Lee, dont il allait bientôt devenir le meilleur lieutenant. Virginien lui aussi, mais d'une de ces familles obscures et laborieuses de l'ouest, il était arrivé à force de travail et de volonté à être professeur à l'école militaire de Lexington après avoir gagné dans la guerre du Mexique son grade de major. Les cadets, auxquels il faisait les classes de philosophie expérimentale et d'artillerie, se doutaient peu de la valeur et du génie militaire de leur grave et assez peu sympathique professeur. Sa tournure gauche, son grand corps maigre et disloqué, sa démarche raide et ses continuelles distractions le mettaient en butte aux intarissables plaisanteries de ses élèves, qui d'ailleurs n'appréciaient guère sa sévérité. Il avait en effet bien peu de l'apparence du héros; mais sous ces bizarreries de caractère et de tournure qui le rendaient grotesque, se cachaient les plus nobles qualités, une piété ardente, un courage indomptable, une persévérance à toute épreuve. Pour lui, la religion chrétienne était une pratique de tous les instans, et à Lexington, comme plus tard dans les camps, ses habitudes de prière, de culte et de méditation prenaient une large portion de ses jour-

nées. Pendant de longues et douces années, sa vie s'était écoulée calme et laborieuse dans la belle vallée de Lexington, tout à ses travaux de professeur, et sans les terribles événemens qui le rappelèrent dans les camps et révélèrent ses talens militaires il fût resté l'obscur et excentrique maître de mathématiques, le rigoureux major-instructeur, le sombre et fervent *elder* (ancien) de l'église presbytérienne; mais la valeur de cette nature systématique, juste et rigide à l'excès, avait été reconnue par ses supérieurs, et, appelé à Richmond, il avait été chargé par le gouvernement d'y former les nouvelles recrues, puis nommé colonel et envoyé commander une brigade d'infanterie à Harper's Ferry.

L'apparence du nouveau colonel fit sur ses soldats un effet aussi étrange que lorsqu'à Lexington elle excitait l'hilarité de ses élèves. Rien en lui ne dénotait l'officier, le commandant. Son uniforme de simple soldat, sans galons et mal porté, son air distrait, sa gaucherie et sa réserve, provoquaient le sourire. A cheval, sa tournure était plus lamentable encore : il montait avec de trop courts étriers et ses mouvemens étaient des plus disgracieux. Telle était l'étrange figure qui allait bientôt devenir l'idole de ses soldats, et dont le nom, associé à celui de sa fameuse 1re brigade, restera impérissable dans les annales de la guerre. Composée de la fleur de la jeunesse de Virginie, qui était accourue tout entière à l'appel de son pays, cette brigade confondait dans ses rangs les noms les plus illustres avec les plus obscurs. Tous avaient voulu servir; des enfans de quinze ans coudoyaient de vieux soldats du Mexique, et cet enthousiasme qui les réunissait en fit rapidement de véritables vétérans, les soutint pendant quatre ans à travers les plus terribles épreuves. Ce qu'il leur fallait pour utiliser leurs dispositions, ils le trouvèrent chez Jackson.

La lutte, comme nous l'avons dit, s'était sérieusement engagée en Nord-Virginie. Trois colonnes fédérales s'avancèrent et rencontrèrent les confédérés, commandés par Johnston et Beauregard, dans les environs de Manassas. Une action sanglante commença. Les confédérés, assaillis de trois côtés, faiblissaient devant le nombre des assaillans. Le général Bee, au désespoir, galopa, couvert de poussière et de sueur, vers Jackson, s'écriant : « Général, ils nous repoussent! » Jackson, les yeux étincelans de ce feu qu'on ne leur connaissait que les jours de bataille, mais le visage impassible, répondit froidement : « Alors nous leur donnerons de la baïonnette. » Son calme agit comme par enchantement sur ses hommes découragés et sur Bee, qui leur cria : « Regardez Jackson, qui résiste là comme un mur de pierre (*stonewall*); tenons ferme jusqu'à la mort ou la victoire, » — puis tomba mortellement atteint, tandis que les 3,000 baïonnettes de Jackson arrêtaient l'infanterie ennemie et

donnaient au reste de l'armée confédérée le temps de mettre les fédéraux en déroute. La fermeté de Jackson avait changé la fortune de la journée, et le mot de Bee resta comme une épithète attachée au nom du héros et à celui de sa redoutable brigade.

En mars, Lee fut rappelé à Richmond et chargé de l'entière direction militaire de la confédération. Son premier but, auquel il travailla jour et nuit, fut de mettre la ville de Richmond en état de défense. Les affaires des confédérés, malgré la victoire de Manassas dans la dernière campagne, n'étaient pas dans une condition très favorable. Exaltés par des succès qui leur avaient inspiré beaucoup trop de confiance en eux-mêmes, ils croyaient à une rapide fin de la guerre, et s'étaient reposés pendant l'hiver sur leurs lauriers. Le nord au contraire multipliait ses ressources pour l'ouverture de la prochaine campagne. Il fallut toute l'habileté d'organisation du général Lee pour mettre l'armée en état de lutter contre les troupes qui s'avançaient sur la Virginie. Le général Mac-Clellan, qui l'été précédent avait remporté des succès en Ouest-Virginie, avait été désigné cette année pour menacer Richmond; excellent soldat, ayant servi avec distinction au Mexique, il allait se montrer un redoutable adversaire. Au moment où la guerre avait éclaté, Mac-Clellan avait, lui aussi, hésité sur le parti qu'il devait suivre, puis, ayant accepté un commandement dans le nord et réussi dans sa première campagne, il avait été nommé au printemps de 1862 commandant en chef des armées fédérales. Toutes les ressources du gouvernement fédéral avaient été employées pour mettre l'armée sur un pied formidable. Partagée en trois corps, sous Banks, Mac-Dowell et Fremont, forte de 200,000 hommes, elle entourait Richmond de trois côtés, et selon toute apparence la capitale confédérée allait tomber entre ses mains avant la fin de la campagne.

Le général Joseph E. Johnston, qui commandait à Richmond même, dérouta les projets des fédéraux. Les faisant attaquer par Jackson dans la vallée de Virginie, ce qui opéra une diversion, il les assaillit lui-même à Seven-Pines, sur le Chickahominy, près de Richmond, et leur livra une sanglante bataille. Victorieux d'un côté, les confédérés furent moins heureux de l'autre. Les lignes de Mac-Clellan avaient reçu une atteinte grave; mais Johnston, blessé grièvement, dut retourner dans Richmond, et le commandant en chef vint le remplacer. Huit jours après, Jackson terminait sa campagne dans la vallée de Virginie en défaisant Fremont à Port Republic, et était libre de venir rejoindre Lee sur le terrain de la lutte.

Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait à tout prix arrêter Mac-Clellan, qui, s'étant avancé en vue des murs de Richmond, menaçait la ville d'un siége, et pour cela il devenait indispensable de savoir quelles étaient les forces et la disposition exacte de son

armée. Le général Stuart et les deux colonels Lee, l'un fils et l'autre neveu du général, se chargèrent de cette périlleuse reconnaissance. Se dérobant aux vedettes, culbutant les détachemens qu'ils rencontraient, mettant le feu aux fourgons fédéraux sur leur passage, trouvant les routes barrées à leur retour, et construisant à la hâte un pont sur le Chickahominy, pour le détruire aussitôt passé, ils firent ainsi complétement le tour de l'armée fédérale, quoique poursuivis par une grosse troupe de cavalerie. Ils rentrèrent enfin sains et saufs au camp, ayant pleinement réussi dans cette téméraire expédition. Le côté faible de Mac-Clellan avait été découvert, et Lee prépara l'attaque.

Jackson avait reçu l'ordre de venir rejoindre son général en chef à Cold-Harbor le 25 juin. Une dépêche adressée au « général Jackson quelque part » lui enjoignait d'arriver à marches forcées et avec le plus grand secret. « Quelque part » était en effet la seule adresse qui pût convenir au rapide et silencieux capitaine et à ses mystérieux mouvemens. Trompant par ses manœuvres la vigilance de Mac-Clellan, Jackson, forcé à d'innombrables marches et contremarches dont lui seul dans son armée avait le secret, n'arriva que le 27. Lee n'avait pu retarder ses opérations. Après de longues heures d'un combat acharné, les confédérés avaient réussi à déloger les fédéraux de leurs positions à Mechanicsville, sur le Chickahominy; mais, trouvant des travaux de défense bien plus formidables un peu plus loin, ils ne purent s'en emparer et ne gagnèrent que le champ de bataille, où ils couchèrent. Le lendemain de cette journée, la première du « combat de sept jours, » la lutte recommença, et les sudistes firent d'héroïques efforts pour s'emparer des positions qu'ils n'avaient pu prendre la veille. Hill et Longstreet furent impuissans, tout en infligeant des pertes considérables à Mac-Clellan, à percer les travaux ennemis. — Jackson, si impatiemment attendu, n'arrivait pas. Lee, calme et sérieux comme toujours, ne trahissait par aucun geste son extrême préoccupation; mais la position devenait critique, lorsque vers deux heures, au milieu du roulement de l'artillerie, un immense cri se fit entendre; Jackson était arrivé.

« Ah! général, s'écria Lee, il me tardait de vous voir; j'avais espéré vous rencontrer plus tôt. » Jackson salua silencieusement, rendant le serrement de main à celui dont il devait dire un jour : « Cet homme est un phénomène; il est le seul au monde que je suivrais les yeux bandés. » Lee, regardant avec inquiétude du côté de la violente canonnade, lui dit : « Le feu est terrible! croyez-vous que vos hommes pourront le soutenir? » Jackson écouta un instant, et de sa voix brève répondit : « Ils peuvent *tout* supporter, général; ils supporteront bien cela. » Et donnant des éperons à sa maigre

monture, il se précipita à la tête de ses régimens sur l'ennemi. Dès ce moment, la bataille redoubla de fureur. De part et d'autre, sous une effroyable grêle de mitraille, les charges se succédèrent. Les fédéraux, massés derrière une éminence et protégés par les parapets qui n'avaient pu être entamés la veille, semblaient ne pouvoir être délogés par aucune approche. Enfin, à un dernier cri d'encouragement de leurs généraux, les confédérés se ruèrent avec une sorte de rage sur les travaux ennemis. Escaladant sous une pluie de feu les abatis d'arbres, s'élançant à travers un ravin et de profonds marécages, et chassant tout devant eux par une épouvantable charge à la baïonnette, ils plantèrent leur drapeau sur la redoute fédérale, et, blessés, mutilés, haletans, ils poussèrent un cri de triomphe qui résonna dans tous leurs rangs. Cependant les fédéraux résistaient encore, leur dernière ligne n'avait pas été rompue. La canonnade redoubla, une dernière décharge vint balayer l'artillerie fédérale, et le soleil couchant éclaira derrière des monceaux de morts et de mourans les troupes nordistes abandonnant leurs pièces. La première passe d'armes entre Lee et Mac-Clellan avait été fatale à celui-ci, bien que ses troupes se fussent admirablement battues. Il ne pouvait plus songer à prendre Richmond, tout au plus pouvait-il effectuer une retraite en bon ordre vers le James-River. Dans la nuit, il repassa le Chickahominy, laissant Lee camper sur un champ de bataille si chèrement acquis.

Cinq jours durant, les fédéraux opérèrent leur retraite à travers *White oak swamp*, marécage presque impénétrable, sans routes et sans issues, où hommes et chevaux, enfonçant jusqu'aux genoux et abîmés par le brûlant soleil de juin, manquaient de provisions et de ressources. Poursuivi avec acharnement par les confédérés et se servant contre eux de tous ces obstacles, il leur tint tête avec succès dans trois engagemens successifs, et finit par arriver à un campement sûr, près du James-River, à 30 milles de Richmond. Là, il se retrouvait sous la protection de ses canonnières. Lee rentrait de son côté, le 8 juillet, dans la capitale qu'il venait de délivrer d'une manière si éclatante, et qui le reçut en libérateur. Sa modestie presque exagérée, — vertu peu américaine, — lui rendait pénibles les nombreuses ovations qu'il dut recevoir. Ne sentait-il pas d'ailleurs qu'une première victoire ne rendait pas l'avenir moins difficile? Les ressources du nord étaient immenses, comparées à celles du sud; Mac-Clellan à lui seul avait encore 90,000 hommes sous les armes.

La défaite de celui-ci avait en effet inspiré au nord une nouvelle énergie. 300,000 hommes furent tout de suite appelés sous les drapeaux, et le commandant en chef mis de côté et remplacé par le général Pope. Son insuccès ne fut pas la seule cause de la

disgrâce de Mac-Clellan; un violent antagonisme entre lui et Halleck, ministre de la guerre à Washington, en était la véritable raison. Dans un rapport adressé au président Lincoln, Mac-Clellan avait fort noblement exprimé l'avis suivant. « Cette rébellion a pris le caractère d'une guerre; elle doit être regardée comme telle et conduite selon les principes les plus élevés de la civilisation chrétienne. En aucun cas, cette guerre ne doit aboutir à l'asservissement du peuple d'aucun état; elle doit être une guerre non contre les populations, mais contre les forces armées et l'organisation politique. Ni les confiscations de propriétés, ni les exécutions politiques, ni la division des états en territoires, ni l'abolition forcée de l'esclavage ne doivent être admises un seul instant. En continuant la guerre, toute propriété personnelle et toute personne sans armes doivent être strictement protégées, assujetties seulement aux nécessités militaires. Toute propriété personnelle requise pour usage militaire doit être payée; le pillage et les déprédations doivent être traités comme crimes, tout dommage inutile sévèrement défendu et les offenses des militaires envers des citoyens rapidement punis. Les arrestations par l'autorité militaire ne doivent être tolérées que sur le lieu même des hostilités, et les sermens non requis par la constitution ne doivent être ni exigés ni reçus... Des esclaves en contrebande selon l'acte du congrès doivent recevoir la protection militaire, s'ils la demandent. Le droit du gouvernement de s'approprier d'une manière permanente pour son service le travail des esclaves doit être affirmé, et par conséquent le droit du propriétaire à recevoir une compensation reconnu... Je puis être bientôt rappelé par mon créateur, et c'est au nom du pardon que j'espère recevoir de lui que je vous écris ceci en toute sincérité envers vous et par amour pour mon pays. » Ces nobles et courageuses paroles resteront comme un des titres les plus honorables de la carrière de Mac-Clellan. Elles eurent à Washington pour résultat de le faire remplacer comme commandant des forces fédérales en Virginie par le général Pope, dont les dispositions furent fort différentes. Ses ordres portaient que tout séparatiste serait immédiatement arrêté, — que le serment de soumission lui serait imposé, qu'il ne serait relâché que sur une caution assez considérable. S'il refusait le serment, il devait être chassé des lignes fédérales; si on l'y retrouvait, il devait être fusillé comme espion, et ses biens confisqués. Tout individu accusé de communiquer avec qui que ce soit en dedans des lignes confédérées serait également fusillé. Enfin les subordonnés du général Pope devaient arrêter les citoyens marquans et les garder comme otages pour s'assurer de la bonne conduite des populations, la vie de chacun de ces otages répondant pour chacun des soldats fédéraux qui pouvaient être tués

dans les expéditions fourragères. La guerre conduite sur de tels principes menait rapidement au vandalisme et à la rapine : aussi le général Lee ne put-il retenir sa juste indignation. Il adressa au ministre de la guerre à Washington d'énergiques réclamations, qui ne restèrent pas sans effet. Le gouvernement fédéral proclama qu'aucun officier ne devait quitter les rangs sans autorisation, pour prendre le bien d'autrui, sous peine de mort.

Pope arriva plein d'assurance pour entreprendre sa campagne de Virginie, se vantant qu'avec une armée comme celle que Mac-Clellan lui laissait rien ne pourrait arrêter sa marche triomphale jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Pendant quelque temps, les deux armées s'observèrent; enfin, craignant une avance trop rapide de son adversaire, Lee détacha contre lui Jackson, qui le força après un vif engagement à reculer. Ici encore, à un moment critique de cette action de Cedar-Run, lorsque les confédérés semblaient ne plus pouvoir soutenir le poids de l'ennemi, Jackson se précipita au milieu de la mêlée, l'œil en feu, la voix vibrante, une sorte d'incarnation du génie des batailles, décidé à vaincre ou à périr. Le cri de *Stonewall Jackson* rallia comme par magie ses troupes débandées, et elles repoussèrent furieusement l'ennemi derrière le Rappahanock.

Ce fut là que Lee résolut d'attaquer : calculant sur l'aide que lui offrait un pays très boisé, il partagea son armée en deux. Jackson devait avec une moitié tourner et menacer les derrières de Pope. Le brave lieutenant de Lee, s'avancant par un détour sur Manassas, y détruisit les dépôts considérables de provisions et d'armes qui y étaient amassés. Sur cette nouvelle, Pope vint en toute hâte à Manassas, mais Jackson avait déjà disparu aussi rapidement et mystérieusement qu'il était arrivé, ayant marché 50 milles en deux jours, et laissant Pope dans une ignorance confuse des positions de ses ennemis. Il s'était retiré à Sudley, adossé aux mêmes montagnes par lesquelles il avait débouché et où Lee devait le rejoindre. Celui-ci de son côté, arrivant avec le reste de l'armée à marches forcées, pénétra par Thorough-Fare-Gap, défilé dans cette même chaîne de montagnes par lesquelles Pope se croyait protégé, et, guidé par le canon, trouva son lieutenant aux prises avec toute l'armée fédérale, à l'endroit même où un an avant la première bataille de Manassas avait été livrée. Pope attaquait avec fureur les lignes confédérées, croyant n'avoir affaire qu'à Jackson et ne se doutant pas de la présence de Lee. Pendant deux jours, la lutte dura. Il y eut des deux côtés des prodiges de valeur et de hardiesse. Des lignes entières des brigades qui chargeaient sous Jackson et Longstreet étaient annihilées sous le feu de l'artillerie fédérale. Petit à petit les côtés de l'immense V auquel ressemblait

l'ordre de bataille de Lee se refermèrent sur l'ennemi. Les colonnes confédérées pressant sur le cœur même de l'armée de Pope, une nouvelle charge plus terrible que les autres, où toutes les réserves confédérées donnèrent avec une fureur « de démons, » nous disent les témoins, anéantit les dernières résistances fédérales. Le coucher du soleil vint terminer la bataille, et la retraite désordonnée des vaincus commença. Pope se retira dans la nuit, et deux jours après se réfugiait autour de Washington. Ainsi finit la troisième avance des fédéraux sur Richmond. Lee avait de nouveau délivré la Virginie. Ses pertes étaient de 10,000 hommes, mais celles des fédéraux étaient trois fois plus considérables, et ils laissaient un grand nombre de prisonniers.

III.

La lutte allait maintenant être transportée des portes de Richmond à celles de la capitale des États-Unis. La campagne de Virginie étant terminée par la déroute de Pope, les confédérés se laissèrent aller à de brillantes espérances pour l'avenir. Lee n'hésita pas à profiter, sans perdre un instant, des chemins ouverts par sa victoire, pour avancer vers le nord, en Maryland. Son but était de mener la guerre hors de la Virginie et d'arriver à des régions plus riches et plus productives pour l'armée, qui depuis deux ans épuisait complétement le pays. Il espérait trouver en Maryland nombre de volontaires et d'adhérens à la cause du sud, et réveiller par sa présence tous les souvenirs qui rattachaient le Maryland à la Virginie. Depuis le commencement de la guerre, des milliers de jeunes gens en arrivaient pour s'enrôler sous les drapeaux confédérés, et nombre de familles exilées ou maltraitées par les autorités fédérales traversaient la frontière, pleines de griefs contre le nord. Pourtant le West-Maryland, où Lee dut entrer d'abord, était par suite des origines nordistes de sa population peu affectionné à la cause confédérée, tandis que dans l'est de l'état, où il ne pouvait pénétrer à cause de la présence de toute l'armée fédérale, les sympathies étaient toutes pour le sud. Les soldats, ne se rendant pas compte d'avance de cette différence de sentiment, furent grandement désappointés de l'accueil qu'on leur fit. Malgré leurs actions d'éclat, les confédérés n'offraient pas un spectacle bien tentant pour les recrues. Fatigués par tant de marches pénibles, par tant de combats, ils n'avaient plus de souliers aux pieds, plus que des guenilles sur le dos. Leurs figures hâves et noircies disaient éloquemment leurs longues souffrances. Jamais ils n'avaient été aussi sales, aussi mal approvisionnés; en revanche, jamais discipline plus sévère n'avait régné dans leurs rangs, et les ordres formels de montrer

la plus parfaite courtoisie envers les habitans même qui professaient des sentimens nordistes étaient strictement observés.

Lee, comprenant que des partisans ne lui viendraient que s'il prouvait qu'il était de force à les défendre, se mit en mesure d'assurer ses derrières. Il chargea Jackson de s'emparer de Harper's Ferry, qui contenait de grandes quantités de munitions de guerre, et qui commandait la vallée par laquelle il comptait communiquer avec la Virginie. Lui-même se mit en devoir d'occuper une position qui lui permettrait de menacer à son choix Washington ou Baltimore en attendant que Jackson l'eût rejoint. Mac-Clellan, qui de nouveau avait pris la direction des armées fédérales, ne se doutait nullement des projets de son adversaire, lorsqu'un accident les lui révéla, — un ordre de Lee à un de ses généraux trouvé par un soldat fédéral. Il précipita sa marche pour couper Lee du Potomac et secourir Harper's Ferry. Retardé au passage des défilés de South-Mountain par la résistance opiniâtre des détachemens confédérés préposés à leur garde, Mac-Clellan n'arriva sur les bords de la rivière Antietam que pour y trouver l'armée de Lee rangée en ordre de bataille. Le chef sudiste sentait que Mac-Clellan avait deviné son plan, et se hâta de venir se mettre entre l'armée fédérale et Harper's Ferry.

Rejoint le 16 septembre par Jackson, qui la veille s'était emparé de Harper's Ferry avec 11,000 prisonniers, 75 pièces de canon et beaucoup d'artillerie, Lee reçut le 17 à Sharpsburg l'attaque des 87,000 fédéraux. Ses 33,000 confédérés résistèrent vaillamment. Le but de Mac-Clellan était de rejeter Lee dans le Potomac; mais ses efforts n'y purent réussir. La nuit arrêta cette lutte acharnée sans que l'une ou l'autre armée eût pu être délogée de ses positions. Lee resta en ligne de bataille tout le lendemain; cependant Mac-Clellan, dont les pertes avaient été considérables et les forces désorganisées, ne renouvela pas l'attaque, et le surlendemain Lee retraversa le Potomac et fit rentrer en Virginie ses troupes épuisées. Ses soldats, bien que harassés par les marches et les combats désespérés qu'ils soutenaient journellement depuis un mois, n'en avaient pas moins conservé leur moral, comme ils le prouvèrent plusieurs fois en repoussant les tentatives que firent les fédéraux pour franchir à leur tour le Potomac. Quoique cette dernière bataille n'eût pas été une victoire décisive, elle était tellement honorable pour les armes confédérées qu'elle vint encore ajouter à la joie et à l'orgueil qu'éprouva le sud à ce moment. Cette succession de hauts faits militaires, de victoires, de marches extraordinaires pendant les quinze semaines qu'avait duré la campagne, Richmond deux fois délivré et la capitale des États-Unis menacée,

40,000 prisonniers et une énorme quantité de matériel enlevé à l'ennemi, tel était le résultat des efforts de Lee et de son armée.

Les confédérés allaient enfin, après leurs fatigues, prendre quelques semaines de repos, campés dans la belle vallée de la Shenandoah si bien surnommée *le Jardin de la Virginie*, séparés seulement par le Potomac du camp de leurs adversaires. Leur confiance dans leur commandant en chef croissait tous les jours : ils savaient maintenant qu'il était à la hauteur de tous les dangers, de toutes les tâches. Ils étaient fiers de cette belle et martiale figure, si calme dans la bataille, si frappante dans ce simple uniforme gris qui le distinguait à peine de ses officiers. Ils appréciaient son extrême modestie et sa grande retenue, qui contrastaient avec l'originalité et les excentricités de son brave lieutenant *Stonewall* Jackson. La piété profonde, mais simple et réservée de Lee ne ressemblait guère à l'ardente ferveur de Jackson, qui, comme les anciens puritains, priait tout haut au milieu des batailles ou dirigeait ses soldats en chantant des psaumes. Toujours soigneux du bien-être moral de ses soldats, Lee s'associait souvent à leurs prières, le matin ou la veille d'une bataille, et la tête découverte, dans l'attitude du plus profond recueillement, écoutait comme eux, et souvent au bruit des bombes ennemies. Il se préoccupait aussi beaucoup de l'observation du dimanche dans son armée, assistant toujours au service divin, et causant constamment avec ses aumôniers du développement religieux de ses soldats. A cette époque, comme du reste pendant toutes ces longues années de guerre, il recevait sans cesse des envois, la plupart anonymes, consistant surtout en provisions rares, en vins, en cordiaux; mais il envoyait invariablement tout aux ambulances, ne gardant même pas une bouteille de vin pour sa table.

Avant la délivrance de Richmond, ses troupes l'avaient acclamé avec confiance; maintenant c'était avec un véritable amour. Lorsqu'il paraissait, le camp entier bourdonnait de joie, et les hommes, avec cette familiarité caractéristique que l'on ne trouve qu'en Amérique, le saluaient aux cris de « voilà *uncle* Robert! » Des vieillards, des femmes, des enfans de tout âge et de tout rang, affluaient au camp pour voir leur libérateur. Dans la confédération entière, des prières étaient lues pour lui chaque dimanche. Un Anglais qui visitait à cette époque le camp de la Shenandoah écrivait au *Blackwood Magazine :* « En parcourant le quartier-général de Lee, ceux qui sont habitués aux camps européens ne peuvent manquer d'être frappés de l'absence de ce qui chez nous fait la pompe et l'accompagnement obligé de la guerre. Ce quartier-général est composé de sept ou huit tentes plantées contre une haie, et sur un

terrain si rocailleux qu'il est difficile d'y passer à cheval; son seul avantage consiste dans un petit ruisseau d'eau pure qui coule à côté de la tente du général en chef. Çà et là quelques fourgons dételés dont les chevaux errent librement à l'entour. Ni gardes ni sentinelles dans le voisinage, nulle part cette foule d'aides-de-camp causant et flânant, faisant les honneurs du camp ou évitant à leurs généraux l'invasion des intrus. Une grande ferme située tout auprès eût dans une autre armée été occupée par le général en chef, mais Lee exige le respect absolu de la propriété d'autrui et en donne le premier exemple. Ses officiers d'état-major sont plus qu'à l'étroit, deux ou trois dans une même tente; il ne leur est permis d'avoir qu'une seule petite malle, et celle de Lee est à peine plus grande. Tous ceux qui abordent le général en chef le font avec un profond respect, quoiqu'on ne connaisse ici aucune de ces formes exigées devant les généraux européens, et, tandis que tous l'honorent et ont une foi absolue dans sa valeur et ses capacités, ceux qui l'approchent ont pour lui la vénération du fils pour le père. Malgré toutes les pertes personnelles qu'il avait faites, Arlington ravagé et confisqué (1), le *White House* incendié par l'état-major de Mac-Clellan dans sa retraite, Lee, lorsqu'il parlait des *Yankees*, ne montrait aucune amertume et ne se laissait aller à aucune expression violente, mais faisait au contraire souvent allusion à ses anciens camarades restés dans l'armée fédérale avec des souvenirs pleins de bonté. »

Le repos des troupes ne devait pas être de longue durée. A la fin de novembre, Burnside, qui commandait les fédéraux, avait reçu l'ordre de recommencer les hostilités. Ne voulant pas risquer un engagement général, il résolut de marcher contre Fredericksburg, sur le Rappahanock, et de s'en emparer pour y faire des quartiers d'hiver fort commodes pour reprendre l'offensive dès le printemps. Lee, à qui sa cavalerie vigilante apprenait tous les mouvemens de l'ennemi, envoya sur-le-champ Longstreet occuper les hauteurs de Fredericksburg avant l'arrivée de Burnside, et l'y suivit aussitôt.

Peu de jours après, la bataille s'engageait. Ne pouvant pas, vu la configuration du terrain, empêcher le passage du Rappahanock,

(1) Arlington avait en effet été occupé militairement par les autorités fédérales; tout ce qui y était contenu avait été pris, pillé, dispersé, la maison transformée en ambulance, le jardin et le parc en cimetière, où plus de 20,000 soldats fédéraux furent enterrés jusque sous les fenêtres mêmes de l'habitation, la rendant ainsi à tout jamais inhabitable. De plus, par un acte passé plus tard, le gouvernement de Washington confisqua la propriété, donnant pour prétexte que depuis deux ans de guerre les impôts n'avaient pas été payés, et refusant les offres réitérées par des parens et des amis dans le nord de les acquitter. Arlington n'a jamais été rendu depuis à ses propriétaires.

qui borde la ville au nord, Lee voulut au moins le retarder. Repoussés par l'artillerie confédérée, les fédéraux, furieux de voir leurs pontons détruits, bombardèrent la ville. Les malheureux habitans durent se cacher dans leurs caves, ou fuir par centaines sous le feu du canon. Réduisant par ce terrible moyen les batteries confédérées au silence, Burnside put traverser la rivière, et le 12 décembre son armée entière, composée de 100,000 hommes, fut prête à livrer bataille. Lee, qui n'avait que 50,000 hommes (d'après les chiffres nordistes), occupait les hauteurs au sud de la ville. La première charge fut faite par le général Meade sur la division de Stonewall Jackson, et repoussée si brillamment que le général y perdit près de la moitié de ses hommes. Six autres charges plus désespérées les unes que les autres furent tentées par Burnside avec un courage extrême; elles échouèrent contre les sommets hérissés de l'artillerie confédérée. Jamais les soldats ne s'étaient battus avec tant de valeur; jamais ils n'avaient été repoussés avec tant de vigueur. Lee, suivant du regard ces formidables vagues humaines qui venaient se briser contre les formidables crêtes confédérées, se retourna plein d'émotion vers un de ses aides-de-camp en disant : « Il est bon que ces spectacles soient si terribles; nous y prendrions trop goût! » Burnside, dans son désespoir d'être vaincu, avait juré que les sommets seraient pris avant la nuit. Malgré l'héroïsme des assaillans, les sommets ne furent pas pris, et la nuit vit les fédéraux repoussés sur tous les points. Lee comptait sur une autre bataille le lendemain, mais les fédéraux avaient trop cruellement souffert : 12,000 des leurs avaient péri sur les hauteurs de Fredericksburg, et ils profitèrent d'une nuit de tempête pour retraverser le Rappahanock.

La campagne de 1862 était terminée, et l'armée confédérée entra pour tout de bon dans ses quartiers d'hiver sous Fredericksburg. Un seul incident signala la longue et froide saison qui suivit, et nous donne une idée de l'état impraticable des routes de Virginie après les pluies. Burnside voulut tenter de nouveau de traverser le Rappahanock, qui seul séparait son armée de celle de Lee, pour chasser celui-ci de ses positions; mais il trouva que la boue était un ennemi plus invincible encore que les confédérés. Des efforts herculéens ne purent amener les poutres nécessaires à la construction des pontons. Les chevaux et les mulets s'embourbaient complétement; on attela 150 hommes à chacun des madriers, toutes les tentatives furent inutiles. Hommes et planches restaient engagés dans la fange, tandis que les sentinelles ennemies postées de l'autre côté du fleuve leur criaient plaisamment : « Attendez! nous viendrons vous aider demain à faire votre pont. » La nuit se passa pour ces malheureux embourbés dans un ouragan de pluie et de vent, et le len-

demain un chaos plus épouvantable encore était le résultat de ce déluge. Un mélange indescriptible de voitures, d'artillerie, de fourgons, embarrassait toutes les routes, la plupart versés dans un océan de boue liquide. Les mules, les chevaux par centaines se débattaient dans la vase, les canons y étaient comme ensevelis. Il n'était plus maintenant question d'attaquer, il s'agissait de pouvoir reculer. Les rations étaient épuisées ou perdues, il fallut employer tous les hommes à *côteler* (*corduroy*) les routes, c'est-à-dire à jeter en travers de gros troncs d'arbres pour faire une sorte de passage solide. Vingt-quatre heures après, l'armée pataugeait péniblement vers ses anciens campemens, et sa triste campagne restait célèbre dans les annales fédérales sous le nom de *mud march*, la marche dans la boue. Lee, ne voulant pas s'exposer à la même catastrophe, n'avait pas bougé de ses lignes défensives. Dégoûté par cette dernière déconfiture, Burnside donna sa démission, et fut remplacé par Hooker.

Cet hiver de 1862-63 se passa très tranquillement. Hooker augmentait et équipait son armée, qui comptait maintenant 150,000 hommes. « C'est, disait-il avec orgueil, la plus belle armée de notre planète, tant elle est bien pourvue. » Celle de Lee, au contraire, très diminuée par les pertes de l'été, ne trouvait guère à se recruter dans un pays épuisé d'hommes et d'argent, et qui n'avait pas comme le nord la ressource presque inépuisable de l'élément étranger.

Au mois d'avril 1863, le commandant fédéral fit une nouvelle tentative pour s'emparer des positions si enviées de Fredericksburg. Son plan était de traverser le Rapidan à quelques lieues plus haut (le Rapidan se jette dans le Rappahanock un peu au-dessus de la ville), d'y occuper avec une partie de son armée le petit hameau de Chancellorsville, et, envoyant le reste de ses troupes derrière les positions de Lee, de le prendre ainsi à revers. Un cordon de cavalerie, détruisant les lignes des chemins de fer tout autour, devait couper la retraite des confédérés. Ce plan était habilement conçu, car, sauf du seul côté où Hooker était le maître, Chancellorsville était absolument inabordable. Situé dans une région de forêts épaisses et de taillis inextricables, le petit village se composait d'une grande taverne pour les rares voyageurs qu'attiraient dans ce lugubre pays quelques hauts-fourneaux, d'une église et de quelques maisons de mineurs. Le triste aspect de ces interminables bois de sapins, de ces longues routes faites de planches ou de troncs d'arbres jetés sur les fondrières infranchissables, avait valu à cette sombre région le nom de *Wilderness*.

Traversant le Rappahanock et le Rapidan, Hooker s'établit avec le gros de son armée dans cet endroit sauvage, et, ajoutant aux dé-

fenses naturelles de ce désert, s'y fortifia par un immense abatis d'arbres. Son artillerie défendait toute approche par les étroits et tortueux sentiers; partout ailleurs le fourré était tellement impénétrable qu'un homme ne pouvait s'y frayer passage. Lee, devant de tels obstacles, prit une résolution aussi hardie qu'inattendue : il envoya Jackson faire une attaque sur les derrières de Hooker, tandis que lui-même par une feinte l'attirait en avant. Le 2 mai, pendant que Lee disposait ses 32,000 hommes avec une habileté qui trompa l'ennemi, Jackson commençait la dernière de ses expéditions silencieuses qui le rendaient si redoutable, entourant sa marche de tant de mystère et de précautions que les fédéraux crurent qu'il battait en retraite vers Richmond. Aussi quelle fut leur consternation lorsqu'à cinq heures du soir, comme ils préparaient tranquillement leur souper, il tomba comme une bombe au milieu de leur camp! — L'attaque fut si soudaine que les fédéraux, désarmés, n'eurent pas le temps de se défendre et fuirent de tous côtés, laissant le terrain jonché de leurs fusils et de leurs sacs. Jackson, à la tête de sa cavalerie, pressant ses hommes de la voix et de ce geste de la main qui leur était devenu si familier, poursuivit les fédéraux à travers les fourrés, les troncs d'arbres abattus, les fondrières. Ceux-ci, affolés, n'avaient qu'une pensée, retraverser la rivière ou gagner les redoutes élevées à Chancellorsville. Les batteries de canon s'accrochaient dans les broussailles, les chevaux emportés fuyaient en hordes, les ambulances, les fourgons versés et brisés ajoutaient aux obstacles infranchissables de ce terrible pays. L'attaque et la poursuite durèrent plusieurs heures, jusqu'à ce qu'arrivant à une immense palissade de troncs et de fagots qui protégeait le quartier-général de Hooker, et la nuit tombant, les confédérés s'arrêtèrent pour se reconnaître dans cette épouvantable confusion. Hooker profita de cette pause pour ouvrir sur eux un feu roulant. Jackson à ce moment se porta en avant pour faire lui-même une reconnaissance. L'ennemi n'était qu'à 200 mètres, et dans son insouciance du danger le vaillant général s'avança avec quelques officiers beaucoup trop en dehors de ses propres sentinelles, qu'il avait négligé d'avertir de son projet. Une décharge d'artillerie confédérée se fit entendre. Ignorant l'absence de leur chef, ses propres soldats avaient tiré sur le petit groupe, que dans l'ombre ils prenaient pour de la cavalerie ennemie, et Jackson tombait frappé par trois balles. Ce fut un moment terrible. Le feu des batteries ennemies illuminait de son éclat blafard sous les grands bois cette malheureuse escorte de Jackson, presque entièrement atteinte par la fatale décharge. Lui-même, pâle et sanglant, soutenu par deux hommes, se traîna jusque dans ses propres lignes; comme une litière le transportait silencieusement

à travers ses fidèles troupes qui ignoraient encore le funeste événement, aux questions qui se pressaient autour de ce blessé si mystérieusement recouvert il fit répondre : « Seulement un officier confédéré; » mais, comme un rayon de lune, éclairant un instant cette pâle figure, la fit reconnaître avec désespoir par un de ses généraux, Jackson, se soulevant douloureusement, s'écria : « Il faut tenir nos positions, général. » Ce fut le dernier ordre qu'il put donner. On le transporta dans une ambulance, où trois jours après il devait succomber. La funeste nouvelle de l'accident de Jackson fut portée pendant la nuit à Lee en même temps que celle du succès de cette mémorable journée.

Le messager trouva le général en chef dormant ainsi que son état-major en plein air, protégé seulement contre la rosée par son manteau. Son chagrin fut extrême, et il s'écria : « Toute victoire est trop chèrement payée, qui nous prive même pour un peu de temps des services de Jackson. » Il ne savait pas ses blessures mortelles; aussi lui écrivit-il le lendemain matin : « Je ne puis assez vous exprimer mon chagrin que vous soyez blessé. Si j'avais pu diriger les événemens, j'aurais choisi pour le bien de mon pays d'être frappé à votre place. Je vous félicite de la victoire due à votre bravoure et à votre énergie. » En recevant ce billet, qui le toucha profondément, Jackson se contenta de dire : « Le général Lee est trop bon pour moi; mais c'est Dieu qu'il devrait louer de la victoire. » Le 10 mai, l'héroïque capitaine rendait à Dieu sa belle et vaillante âme. Ses dernières paroles, prononcées dans le délire, furent : « Que Hill se prépare pour l'action ! » et enfin avec un sourire : « traversons la rivière, et reposons-nous à l'ombre des arbres ! » Le repos lui était en effet accordé après ses longs travaux.

La douleur de Lee fut poignante. L'affection qui avait uni les deux généraux était profonde. Jamais le moindre sentiment de jalousie ne s'était glissé dans le cœur du général en chef devant les hauts faits de son lieutenant. Il était le premier en toute occasion à lui attribuer le mérite de tous les succès. Aussi l'admiration, l'adoration de Jackson pour son chef, étaient-elles sans limites. Selon son expression habituelle, Lee était « un phénomène. » Sûr de son lieutenant comme de lui-même, Lee lui confiait les actions de la plus haute importance. « Dites à Jackson, répondait-il à un aide-de-camp qui à Fredericksburg lui demandait des ordres, qu'il sait aussi bien que moi ce qu'il y a à faire. » Lorsqu'il avait appris que les blessures de Jackson prenaient une tournure désespérée, il lui envoya un messager avec les plus affectueuses paroles. « Dites-lui, ajouta-t-il, que j'ai imploré Dieu pour lui toute cette nuit plus instamment que je ne l'ai jamais fait pour moi-même; » puis avec désespoir : « Jackson ne doit pas, ne peut pas mourir ! »

Mais revenons à la bataille de Chancellorsville. La perte de leur commandant anima les troupes déjà victorieuses d'une nouvelle fureur. Le brillant général de cavalerie Stuart avait été envoyé par Lee pendant la nuit pour le remplacer, et aux cris de : *vengeons Stonewall Jackson*, la lutte recommença avec le jour. Pendant ce temps, le gros de l'armée de Lee opérait sa jonction avec Stuart, et toutes les forces combinées chargèrent les redoutes de Chancellorsville. Quatre fois repoussés, les confédérés finirent par remporter la victoire. Les maisons de Chancellorsville, les bois, les palissades, étaient en flammes au milieu desquelles la lutte se continuait corps à corps. Enfin Hooker se retira sur les bords du Rappahanock, où Lee l'aurait suivi, si la nouvelle de l'attaque dirigée contre la division qu'il avait laissée pour garder Fredericksburg ne l'en avait détourné. Force lui fut d'aller lui porter secours. Là encore il réussit à refouler l'ennemi avec de grandes pertes. Hooker, déçu dans tous ses projets, repassa la rivière. Il avait perdu 25,000 hommes dans cette désastreuse entreprise. Les confédérés n'en perdaient que 10,000, mais pour eux la perte de Jackson était irrémédiable, et jeta sur leur succès un voile de tristesse qui semblait présager les malheurs qui allaient fondre sur eux.

IV.

Malgré ses récens succès, l'état des affaires était loin d'être brillant en ce moment pour le sud, menacé sur plusieurs points à la fois. Lee résolut, par un mouvement au nord sur la Pensylvanie, de dégager la Virginie des attaques qui la pressaient de plusieurs côtés, en alarmant les fédéraux sur la sûreté de leur propre capitale. Les ressources des malheureux états qui depuis deux ans servaient de terrain à presque toutes les luttes étaient d'ailleurs fort épuisées. De nouvelles recrues étaient venues remplir les vides de l'armée, et Longstreet, arrivant avec son corps de la Caroline, en faisait monter le nombre à 70,000 hommes. Un sanglant engagement de la cavalerie de Stuart sur les bords du Rappahanock recommença les hostilités. Trois fois les confédérés prirent, puis reperdirent les batteries ennemies. Enfin, enveloppés de tous côtés par les fédéraux, ils furent délivrés à ce moment critique par une charge du général W. F. Lee, second fils du général en chef, et qui tombait ensuite gravement blessé.

Lee, d'un autre côté, par une suite de mouvemens stratégiques des plus hardis, était parvenu à tromper complétement Hooker sur ses intentions. Remontant avec une rapidité extrême la longue vallée de la Shenandoah, il était arrivé sans encombre au Potomac, qu'il passa un peu au-dessus de Harper's Ferry; puis, traversant un

coin du Maryland, il débouchait en pleine Pensylvanie. Quelques extraits de l'ordre du jour qu'il fit publier après cette marche de vingt-trois jours nous le montrent, comme toujours, préoccupé de la discipline et de la bonne conduite de ses troupes.

« Le général en chef a vu avec une grande satisfaction la tenue de l'armée pendant la marche et attend d'elle avec confiance des résultats dignes de l'ardeur qui l'anime. Aucune troupe n'aurait pu montrer plus de courage ni accomplir plus vaillamment les marches ardues des dix derniers jours. La conduite des soldats sous d'autres rapports a été, avec peu d'exceptions, digne d'éloges. Cependant quelques-uns ont oublié qu'ils avaient à garder la réputation encore immaculée de notre armée, et que les devoirs que nous imposent la civilisation et la religion chrétienne ne sont pas moins obligatoires en pays ennemi que dans le nôtre. Le général en chef considère que nulle honte ne pourrait être plus grande pour notre armée, et par elle pour notre peuple entier, que de se laisser aller à ces outrages barbares sur des innocens sans défense ou à cette destruction inutile de propriétés particulières qui ont marqué la trace de l'ennemi dans nos contrées. Non-seulement de tels faits dégradent ceux qui les tolèrent ou les commettent, mais ils sont funestes à la discipline et à la valeur de notre armée, ainsi qu'à tous nos mouvemens. Il faut nous souvenir que nous ne faisons la guerre qu'à des hommes armés, et que nous ne pouvons venger les maux que notre patrie a soufferts sans nous abaisser aux yeux de tous ceux qui ont vu avec horreur les atrocités commises par l'ennemi, et sans offenser celui à qui toute vengeance appartient et sans lequel tous nos efforts sont vains. — Le général en chef exhorte instamment les troupes à s'abstenir avec le soin le plus scrupuleux de toute atteinte inutile aux propriétés particulières, et il enjoint aux officiers d'arrêter et de punir sommairement tous ceux qui enfreindraient cette ordonnance. »

Les fédéraux, s'étant enfin rendu compte de la marche et des intentions de Lee, remontaient à rapides journées vers la Pensylvanie. Lee, comme à sa première entrée sur le territoire du nord, avait l'espoir, en attirant à sa suite le gros de l'armée fédérale, de soulager d'autant la Virginie septentrionale du poids de l'occupation, et de donner de la force au parti de la paix dans le nord, en faisant sentir à cette partie du pays les maux de l'invasion. Les hasards de la guerre pouvaient aussi lui livrer une des grandes villes du nord, peut-être la capitale, ce qui, comme effet moral en Europe et en Amérique, eût été incalculable. Le général Meade avait remplacé Hooker dans le commandement en chef des armées fédérales. Lee, qui attendait Stuart à la tête de sa cavalerie, avait dû ralentir sa marche. Celui-ci avait reçu ordre de se tenir entre les deux armées pour éclairer Lee sur les mouvemens et les intentions des fé-

déraux; mais de longs circuits qu'il dut faire pour tourner l'ennemi causèrent un délai funeste. La cavalerie de Lee lui faisait donc défaut au moment le plus critique. Aussi croyait-il l'armée fédérale à plusieurs étapes, quand la rencontre fortuite des deux avant-gardes à Gettysburg, petit village de Pensylvanie, lui révéla sa dangereuse proximité. Peu à peu, les renforts arrivant des deux côtés, l'action se développa, et il ne fut plus possible à Lee d'éviter une bataille en règle. Il avait environ 67,000 hommes contre 100,000 fédéraux. Le premier jour, l'avantage resta aux confédérés, dont Lee avait rapidement concentré les divisions en marche. Le second jour, les fédéraux, acculés à de très fortes positions sur Cemetery-Hill, en arrière de Gettysburg, purent, au prix de grands sacrifices, s'y maintenir; le troisième jour au matin, ils parvinrent à ressaisir le terrain qu'ils avaient perdu la veille.

Lee éprouvait déjà beaucoup de peine à nourrir son armée en pays ennemi et en présence des forces supérieures de Meade; mais il ne voulait pas se retirer sans frapper un coup décisif. Il résolut de chercher par un dernier effort à se saisir du centre fédéral, qui avait pû être affaibli au profit des deux ailes, où jusqu'à présent la lutte s'était maintenue. Pendant deux heures, toute l'artillerie confédérée fit pleuvoir sur les lignes ennemies un déluge de feu. Le moment de tenter l'effort suprême arriva, et trois fortes colonnes de 15,000 hommes s'élancèrent à la charge. La colonne principale, composée de 5,000 Virginiens, troupe d'élite sous le général Pickelt, seule atteignit le sommet de Cemetery-Hill; les deux autres n'avaient pu soutenir le feu terrible que les fédéraux ouvrirent sur eux. Protégés au départ par leur propre artillerie, mais bientôt à découvert, ils marchèrent sans hésitation, sans arrêts, sous une grêle de balles, décimés, tombant à chaque pas, mais gravissant et s'emparant enfin de ces redoutables crêtes. Malheureusement les renforts n'arrivant pas avec la même ardeur pour les soutenir, cette magnifique charge devint inutile. Les pertes étaient immenses. La division n'existait pour ainsi dire plus. Les trois généraux, les quatorze colonels et les trois quarts des soldats étaient morts ou blessés.

« La conduite de Lee fut au-dessus de tout éloge, écrivait plus tard un témoin anglais, le colonel Fremantle. Occupé à rallier et à encourager ses troupes, il parcourait seul à cheval le devant du bois pendant que son état-major en faisait autant à l'arrière. Sa figure, toujours sereine, ne montrait aucun signe de découragement, et à chaque soldat qu'il rencontrait il adressait quelques mots : — Tout finira bien, nous verrons plus tard ce qu'il y aura à faire; mais que maintenant tous les braves se rallient; nous avons besoin de tous les bons soldats. — Il parlait à tous les blessés qui passaient, exhortant ceux qui ne l'étaient que légèrement à bander

leurs blessures et à reprendre leur fusil dans ce moment de péril extrême. Bien peu résistaient à cet appel, et j'ai vu des hommes gravement blessés ôter leur képi et l'acclamer. Il me dit : — Ceci a été une triste journée pour nous, colonel, bien triste, mais nous ne pouvons pas toujours espérer la victoire, — et comme un de ses généraux se désespérait de la déroute de sa brigade : — Allons, courage, général ! lui répondit-il; tout ceci a été ma faute. C'est moi qui ai perdu la bataille, et c'est à vous à m'aider à m'en tirer le mieux possible. — C'est avec ces nobles paroles que je le vis ramener ses troupes épuisées. La conduite des soldats répondit à ce bel exemple, et je les entendis de tous côtés s'écrier : — Le malheur d'aujourd'hui ne nous perdra pas. *Uncle Robert* nous fera encore arriver à Washington! — L'esprit de l'armée était intact malgré la bataille perdue. »

Contre l'attente de ses ennemis, Meade, presque aussi éprouvé qu'eux, n'essaya pas une quatrième journée de combat que Lee lui offrit, et celui-ci songea dès lors à opérer sa retraite; malgré les harcellemens des fédéraux qui attaquèrent plusieurs fois les trains et les équipages, tout arriva en sûreté au Potomac. Le 12 juillet 1863, l'armée fédérale atteignit le fleuve, et y retrouva les confédérés rangés en bataille. La crue des eaux était telle que Lee n'avait pu franchir les gués du Potomac. Toute cette journée et celle du 13, Meade, quoique ayant reçu lui-même de nombreux renforts, n'osa point attaquer, et sur l'avis de son conseil de guerre y renonça. Le 14, l'armée du sud, qui avait dans l'intervalle construit et placé des pontons, franchit le Potomac en vue de toute l'armée fédérale dans un ordre parfait et sans aucunes pertes. Les confédérés se retrouvaient en Virginie, et la campagne était terminée.

La fortune du sud commençait à prendre un aspect sombre. Ces dernières défaites faisaient évanouir tout espoir d'une terminaison rapide de la guerre. Vicksburg, sur le Mississipi, tombait au même moment entre les mains de l'ennemi. Un jour d'humiliation et de prières fut ordonné par le président Davis et observé dans tous les états confédérés. Lee fit à cette occasion une proclamation où il cherchait à fortifier l'âme de ses soldats. « Dieu seul est notre refuge, leur disait-il; supplions-le qu'il nous donne un nom et une place parmi les nations. »

Meade à son tour était entré en Virginie; mais deux mois se passèrent sans engagement important, sauf une expédition hardie que tenta Lee pour couper les communications du général fédéral avec Washington. Il n'atteignit pas son but; cependant il réussit à repousser Meade, avec de grandes pertes, au delà de Bull's Run, et à prendre la petite ville de Charlestown et de nombreux prisonniers.

Peu de jours après, Meade revenait à la charge, refoulait à son tour les confédérés, reprenait ses anciennes positions et forçait Lee à se retirer derrière le Rapidan, trop affaibli pour tenter de nouvelles expéditions.

L'hiver de 1863-64 arrivait, et les deux armées restèrent retranchées dans les mêmes quartiers que l'hiver précédent. Lee se trouva cruellement embarrassé pendant la dure saison par la question des vivres. Le pays était tellement appauvri qu'il fallut réduire les rations à 4 onces de porc avec un peu de maïs ou de blé. Un instant, il craignit de ne pouvoir garder les troupes au camp, faute de nourriture. Les privations étaient telles que les soldats commençaient à déserter. Mal vêtus, à peine nourris, ces pauvres vétérans, épuisés par trois années de campagnes terribles, s'étaient, par un singulier hasard, intitulés eux-mêmes « les Misérables de Lee. » Le roman de Victor Hugo qui venait de paraître, traduit en anglais et publié à Richmond, avait été lu avidement par les soldats, si privés de nouvelles et de livres, et l'émouvante histoire leur en était devenue familière. Fantine, Cosette, Jean Valjean, étaient l'objet de toutes les conversations pendant les longues veillées et jusque dans les tranchées. Des lectures plus sérieuses occupaient aussi leurs pénibles loisirs. Un grand réveil religieux se fit dans l'armée pendant cet hiver de souffrances, et il était touchant de voir ces vétérans barbus et déguenillés humblement agenouillés sous les grands abris faits de branches de sapins qui leur servaient de chapelles. Lee assistait souvent à ces pieuses réunions, partageant les sentimens de ses hommes comme il partageait leurs privations. Comme eux, il vivait de la ration ordinaire, n'ayant la plupart du temps que du pain à manger et des trognons de choux bouillis à l'eau salée.

Les préparatifs de guerre recommencèrent vers le printemps; dans le nord, ils étaient faits sur une échelle immense. Des renforts considérables, des provisions de toute sorte, venant de sources publiques et particulières, affluaient. L'armée s'élevait par des recrutemens au chiffre de 140,000 hommes. Cette fois elle était confiée au général Grant, qui avait eu récemment des succès dans l'ouest. Toutes les chances semblaient devoir lui être plus favorables qu'à ses prédécesseurs. Il était dans les meilleurs termes avec l'administration, et l'énergie de son caractère, ajoutée aux immenses ressources que le gouvernement lui donnait, en faisait un formidable adversaire. Il avait sur Mac-Clellan l'avantage de commander à des troupes expérimentées et non à des recrues. Son système était de lasser et de détruire son ennemi par des harcellemens continuels plutôt que par une tactique habile, — système qui ne pouvait être appliqué que par un commandant disposant de

ressources illimitées, et peu scrupuleux quant aux sacrifices de vie humaine qu'exigeait ce plan de campagne. Lee n'ignorait pas la proportion croissante et terrible des chances contre lui. Toute son armée maintenant ne comptait pas 50,000 hommes, et il ne pouvait espérer de renforts. Les populations du sud sentaient comme lui la gravité extrême de leur situation, et dans une proclamation signée par les mères, les femmes et les sœurs des soldats, ceux-ci étaient instamment exhortés, au nom de leur patrie atteinte, à être dignes d'elle et de sa noble cause. Épuisant leurs plus extrêmes ressources, et la plupart réduites par cette longue guerre à une pénurie absolue, elles envoyaient aux troupes tout ce qui leur restait d'un luxe depuis longtemps disparu, et châles de cachemire, étoffes précieuses étaient transformés par elles en chemises et en vêtemens chauds.

Les positions de Lee étaient fortes et s'étendaient en une longue ligne sur le Rapidan. Au commencement de mai, Grant attaqua le premier; mais son habile adversaire le força de livrer bataille dans la partie la plus difficile du pays, et qui l'année précédente avait été si funeste aux fédéraux. C'était de nouveau dans ce Wilderness, où les forêts sont si denses, les broussailles si enchevêtrées, qu'aucune troupe ne peut s'y déployer. Le premier jour, l'avantage resta aux confédérés, bien qu'ils y perdissent beaucoup d'hommes; le second, l'engagement fut terrible. Les charges se succédaient à travers l'épais taillis. Un triste et singulier hasard fit qu'au moment même où les deux principaux généraux de Lee, Jenkins et Longstreet, allaient bloquer Grant entre le Wilderness et le Rapidan, ils tombèrent tous deux, l'un mort, l'autre blessé par les balles de leurs propres soldats, qui dans l'épaisseur du fourré ne les avaient pas reconnus. Comme l'année précédente et presqu'à la même place, les balles des confédérés étaient venues dans un moment décisif arrêter leurs chefs. La confusion qui en résulta parmi les sudistes donna aux fédéraux le temps de se rallier. Le combat reprit avec fureur, les troupes fédérales furent repoussées derrière leurs palissades. Celles-ci prenant feu, la scène devint effroyable; la bataille continua à travers la forêt brûlante. Une partie des fédéraux fut refoulée jusqu'à Chancellorsville, mais, la nuit arrivant, Lee ne put les poursuivre, et la difficulté extrême d'avancer dans le fourré arrêta le combat. Les nouvelles journées du Wilderness coûtaient aux confédérés 7,000 hommes tués ou prisonniers; les pertes des fédéraux étaient trois fois supérieures.

Continuer une attaque de front contre le général Lee dans les fourrés inextricables du Wilderness était chose trop hasardeuse; Grant conçut le dessein de se placer entre son adversaire et les

murailles de Richmond. Lee devina ce plan, et on vit alors une des plus extraordinaires suites de marches dont les annales de la guerre aient gardé le souvenir : laissant par des feintes adroites Grant ignorer tout à fait ses mouvemens, il prit rapidement une route plus directe, et atteignit Spottsylvania, position convoitée par les fédéraux. Il y avait déjà construit des ouvrages en terre pour se défendre lorsque Grant arriva. Celui-ci attaqua aussitôt, sans pouvoir le premier jour déloger les confédérés. Le lendemain, l'assaut recommença. Les hommes se battaient corps à corps dans les tranchées, les confédérés défendant leurs remparts avec une bravoure extrême. Un moment, Grant crut avoir coupé en deux l'armée de Lee en s'emparant de la position centrale tenue par Johnston; mais il ne put entamer les lignes intérieures, et il dut reconnaître qu'il n'avait gagné aucun avantage décisif. Ces journées furent peut-être les plus meurtrières et les plus féroces de toute la guerre. Les armées étaient si rapprochées que les drapeaux rivaux étaient plantés sur la même palissade. Du côté des confédérés, derrière leurs ouvrages en terre, s'élevaient des monceaux de cadavres tués à la baïonnette par les soldats fédéraux, qui avaient d'abord franchi les retranchemens. Ici encore les confédérés perdirent plus de 7,000 et les fédéraux 18,000 hommes.

La situation de Lee fut à plusieurs reprises extrêmement critique, et à aucun moment il ne fut plus près d'un désastre complet; mais son sang-froid et son coup d'œil d'aigle ne lui firent pas un moment défaut. Reformant lui-même les rangs avec une fougue à laquelle il ne s'abandonnait pas d'ordinaire, se mettant à la tête d'un de ses régimens virginiens, il ôta son chapeau, et, se tournant vers ses hommes, leur montra l'ennemi. Un tonnerre d'acclamations répondit au geste du vieux guerrier, qui, seul en avant, les yeux en feu, la tête nue, semblait défier le danger. Le général Gordon, bondissant vers lui, saisit la bride de son cheval. « Général Lee, ceci n'est pas votre place! il faut aller à l'arrière, vos Virginiens, vos Georgiens n'ont jamais reculé. Enfans, vous ne reculerez pas ici! cria-t-il aux troupes en se levant sur ses étriers. — Non, non! Lee à l'arrière! Lee à l'arrière! » fut le cri universel, et Lee dut se retirer, laissant le commandement à Gordon, son brave lieutenant.

Grant resta huit jours campé devant les retranchemens de Lee, attendant de nouveaux renforts du nord, et cherchant le côté faible de son ennemi pour l'attaquer. Comme il n'en put découvrir aucun, il reprit son plan de marche sur Richmond. Arrivant le 23 mai à North-Anna-River, il se trouva de nouveau en face de Lee, qui l'attendait dans une forte position au sud de la rivière, afin de lui en disputer le passage. Grant essaya de traverser à droite, puis à

gauche de l'armée de Lee; mais, reconnaissant la difficulté de l'entreprise, il se décida bientôt à suivre en descendant le côté nord de la rivière, précédé par le corps de cavalerie de Sheridan.

Le mouvement de Grant avait été deviné par Lee, qui, de son côté, se remit en marche, et pour la troisième fois le général fédéral retrouva son adversaire devant lui, toujours inattendu, toujours préparé. Malgré la rapidité et le mystère de ses mouvemens, car il avait marché la nuit, il était de nouveau déjoué par Lee, qui, le dépassant en promptitude, s'interposait au moment critique et lui offrait la bataille. Tournant cette fois encore la position de Lee, Grant se porta en avant afin de passer le Chickahominy et d'atteindre Richmond. Pour la quatrième fois, Lee le devança, et lorsque les fédéraux arrivèrent à Cold-Harbor sur le fleuve, espérant enfin le traverser, ils y trouvèrent les confédérés leur barrant le passage. Il devenait urgent pour Grant d'attaquer sérieusement son adversaire et de chercher à l'écraser sous la masse énorme de ses troupes, puis à forcer le passage du Chickahominy et à s'emparer de Richmond. Le 3 juin 1864, la lutte s'engagea. L'armée fédérale entière fut jetée sur les lignes de Lee; le conflit fut rapide et épouvantable. Sept fois en une demi-heure l'attaque des fédéraux fut repoussée; sept fois ils revinrent à la charge, mais sans pouvoir rompre les lignes des confédérés ni entamer leurs retranchemens. Entre onze heures et midi, la partie de Grant avait été jouée et perdue. Les confédérés, grâce aux admirables travaux de défense de Lee, n'avaient eu que 1,200 hommes tués, tandis que les pertes de leurs adversaires s'élevaient à 13,000.

A ce moment, les espérances des fédéraux semblent avoir été ébranlées. L'engagement de Cold-Harbor jeta la consternation dans les esprits, et, si le succès n'était pas venu d'ailleurs, il eût été difficile de trouver tout de suite des recrues pour reformer l'armée si profondément atteinte. En un mois, cette campagne, du 4 mai au 4 juin, avait coûté au nord 60,000 hommes et 3,000 officiers. Après quelques jours de repos, Grant, voyant l'impossibilité de poursuivre ses projets contre Richmond, s'arrêta au seul plan qui offrait une chance de succès : tourner la capitale, tomber sur Petersburg à 22 milles plus bas, couper les chemins de fer qui relient Richmond avec le sud, et la forcer ainsi à une capitulation. Il suivit le cours du Chickahominy et le passa beaucoup plus bas sans que Lee, qui avait dû envoyer une division au secours de Lynchburg (menacée par le fédéral Hunter, qui mettait le pays à feu et à sang), pût cette fois s'y opposer. Avançant sur Petersburg, qu'il croyait prendre facilement, sa première attaque fut vaillamment repoussée par la garnison de la ville. Lee arrivait en même temps

et se retranchait dans les faubourgs. Grant essaya plusieurs assauts, mais, ayant perdu sans succès 10,000 hommes, il se résolut à un véritable siége.

Les ouvrages qui entouraient Petersburg étaient formidables; pendant un mois, les différens engagemens n'amenèrent aucun résultat. Un événement inattendu vint rompre la monotonie du siége : un officier fédéral proposa de creuser une mine sous une des redoutes confédérées; la brèche une fois faite par l'explosion, les assaillans pourraient s'y précipiter et devenir maîtres de la place. Le travail fut exécuté avec le plus grand mystère. Un tunnel de 500 pieds fut creusé dans la direction du fort confédéré, sous lequel on plaça 12,000 livres de poudre. Le 30 juillet, les confédérés furent surpris à l'aube par une épouvantable explosion qui lança littéralement le fort en l'air. Un gouffre de 150 pieds de long, de 65 pieds de large et de 30 de profondeur, s'ouvrait béant à sa place. Avant même que les nuages de fumée se fussent dissipés, l'artillerie fédérale ouvrait le feu sur toute la ligne, et un corps de 15,000 hommes s'avançait rapidement vers le bord de cet abîme de feu, comptant s'emparer de la position avant que les confédérés fussent revenus de leur première surprise. Les fédéraux chargèrent par-dessus les ruines fumantes, mais là une décharge effroyable des confédérés les arrêta, — ils hésitèrent, — et ce moment d'incertitude donna aux troupes de Lee le temps de verser sur eux des torrens de projectiles. Le massacre qui suivit fut indescriptible. Cette masse humaine, blanche et noire, car les régimens de nègres avaient aussi servi à l'assaut, fut précipitée dans le cratère encore fumant. Ceux qui fuyaient l'horrible précipice tombaient sous une grêle de balles. Le spectacle devint si hideux que le général Mahone, qui commandait les confédérés, fit cesser le feu, ne pouvant supporter plus longtemps un tel carnage. Les fédéraux réussirent enfin à se retirer ayant perdu 4,000 hommes dans cette entreprise, et le général Lee put reprendre ses positions. Pendant les mois qui suivirent, Lee fut constamment attaqué sur divers points de ses lignes de défense, mais réussit toujours à repousser les assauts. Un engagement plus sérieux en octobre eut le même résultat, et bientôt après les deux armées, campées auprès de Petersburg, prenaient leurs quartiers d'hiver.

Les difficultés qu'éprouva Lee pendant cet hiver de 1864-65 pour ravitailler son armée furent plus grandes encore que l'année précédente. Il avait établi son quartier-général à deux milles de Petersburg, et y attendait les événemens avec un calme qui étonnait tous ceux qui l'approchaient. Sa physionomie, toujours ferme et sereine, semblait promettre le succès, et pourtant sa confiance dans

l'avenir était bien loin d'égaler celle qu'il cherchait à conserver autour de lui. Depuis longtemps, il regardait la situation comme presque désespérée. Son armée était fort diminuée, et les renforts n'arrivaient pas, tandis que celle de Grant au contraire augmentait de jour en jour. Il était maintenant le seul espoir de la confédération. Aussi de tous côtés venait-on le supplier de ne point exposer une vie si précieuse. Les soldats le suivaient des yeux avec adoration, et chaque fois qu'il sortait de sa tente, d'immenses acclamations s'élevaient sur son passage; tous étaient convaincus que la cause du sud ne pouvait succomber tant qu'elle resterait entre ses mains. Cette confiance illimitée, que son devoir lui interdisait d'ébranler, était pour Lee une source de cruelles souffrances. Sa clairvoyance, sa grande expérience militaire et son extrême modestie ne lui laissaient aucun doute sur l'imminence du péril qui l'attendait à la reprise des hostilités. Les recrues qu'il demandait avec instances n'arrivant toujours pas, il continuait d'opposer à son terrible adversaire les troupes qui lui restaient. Ces vétérans de la guerre étaient devenus une véritable petite armée d'élite, dévoués corps et âme à leur chef idolâtré. Ils avaient depuis longtemps appris à connaître les trésors de bonté et de douceur cachés sous cet aspect grave et presque austère; ils savaient que les moindres soldats étaient autant à ses yeux que les officiers-généraux, qu'ils étaient reçus avec la même courtoisie, que leurs souffrances comme leurs privations étaient les siennes. Les fatigues qu'ils avaient traversées ensemble n'avaient nullement changé cette belle et martiale figure. Il passait ses journées entières à cheval, la plus grande partie de ses nuits à écrire. Un visiteur anglais raconte qu'arrivant inopinément un jour au camp confédéré, et étant invité à dîner à la table du général en chef, il trouva que le repas ne consistait qu'en rations de pain de maïs et en un petit morceau de lard posé sur un plat de choux. Remarquant qu'aucun des convives, — c'était l'état-major, — n'acceptait de ce lard, quoiqu'il fût courtoisement offert à tous par le général, il n'en prit pas non plus, et constata qu'il était desservi intact. Le frugal repas terminé, comme il demandait aux officiers la raison de leur unanime abstention, il lui fut répondu : « Nous avions emprunté le morceau de viande en votre honneur, et nous avions promis de le rendre. »

V.

Le moment approchait où un conflit fatal devait décider du sort de la confédération. Sur d'autres points de la Virginie, les affaires du sud avaient été de mal en pis durant cet hiver de 1864-65.

Sheridan, après plusieurs victoires remportées dans la vallée de la Virginie, était venu renforcer Grant devant Petersburg. Dans l'ouest, Sherman, ayant marché à travers un pays incapable de résistance, avait pris Savannah, et menaçait la Caroline du nord et les lignes de retraite de Lee au sud de la Virginie. Lee se trouvait donc entouré de tous côtés par les armées ennemies, et ne pouvait plus conserver l'espoir de défendre ses lignes à Petersburg. Il venait d'être investi du commandement suprême de toutes les armées de la confédération, mais beaucoup trop tardivement pour que le pouvoir illimité que ce titre lui conférait pût être autre chose qu'une vaine formule. Grant était devant lui avec 150,000 hommes, Sherman arrivait par le sud avec un nombre égal. Il n'avait plus à Petersburg sous ses ordres que 30,000 hommes, et Johnston, bloqué dans l'ouest par Sherman, n'en comptait pas davantage. Lee sentit que sa seule chance était de se retirer de la Virginie vers l'ouest, où, s'unissant à Johnston, il pourrait résister longtemps encore en se retranchant dans les montagnes, et, prolongeant ainsi indéfiniment la lutte, obtenir de meilleures conditions de paix.

Le gouvernement confédéré ne lui permit point de suivre ce plan; quel qu'en fût son regret, il se soumit, et l'armée de Nord-Virginie dut attendre son destin devant Petersburg. La condition des troupes était vraiment déplorable; elles n'étaient plus que de véritables spectres. Jour et nuit, pendant ces longs mois d'hiver, le feu des fédéraux avait été incessant. Presque nus, affamés et glacés, ces vétérans, dont le nombre diminuait chaque jour, se battaient sans un moment de défaillance, vivant dans les tranchées, à travers la neige, la gelée, les brouillards intenses, les pluies torrentielles. En mars, Lee découvrit qu'un mouvement important s'opérait dans l'armée de Grant, ayant pour objet de saisir la ligne du chemin de fer allant vers le midi, et de couper ainsi toutes ses communications. Il résolut alors d'attaquer Grant sur un point tout opposé, pour le forcer à retirer ses troupes vers l'est, et donner ainsi aux confédérés une chance de salut en s'emparant d'un autre chemin de fer par où Grant recevait ses approvisionnemens, peut-être même la possibilité de se retirer ensuite rapidement par le chemin de fer de l'ouest sur Lynchburg.

Ce hardi projet était la dernière espérance de Lee. Gordon fut chargé avec trois petites divisions d'attaquer un fort fédéral qui n'était qu'à 200 mètres des lignes confédérées. L'assaut réussit, et les confédérés furent un moment maîtres du fort; mais, toutes les batteries voisines tirant sur eux, Gordon se trouva entouré, et ne put qu'avec peine opérer sa retraite. 2,000 confédérés restèrent morts ou prisonniers dans ce mouvement offensif, le dernier que

put risquer l'armée de Nord-Virginie. Il n'y avait plus qu'à opposer une héroïque résistance aux coups du « grand marteau » avec lequel Grant allait tenter de l'écraser.

Le jour décisif de cette suprême lutte arriva. Le 29 mars 1865, Grant, rejoint par l'armée de Sheridan, avait résolu d'attaquer les confédérés par leur flanc droit. S'il réussissait, tout était perdu pour eux; il eût fallu pour soutenir la lutte trois fois plus d'hommes que Lee, obligé d'en garder pour ses lignes de défense, n'en pouvait envoyer. Laissant Longstreet et Ewell pour défendre Petersburg, il porta le reste de sa petite armée, 15,000 hommes d'infanterie et et 2,000 cavaliers, contre le point d'attaque de Grant; mais cette cavalerie, naguère si brillante, n'était plus qu'un triste débris de chevaux usés et fourbus et de cavaliers en guenilles. Il paraissait presque impossible que devant les forces quatre fois supérieures de Grant les confédérés pussent offrir une résistance sérieuse. Pourtant on vit bientôt que, malgré cette énorme disproportion, Lee était décidé à combattre jusqu'à la dernière extrémité. Il espérait encore, en repoussant l'assaut et en affaiblissant les forces fédérales, s'ouvrir une ligne de retraite. Toute l'ardeur guerrière de sa race semblait revivre en lui à ce moment d'immense danger. La lutte dura quatre jours avec quelques rares momens d'avantage pour les confédérés. Le premier jour, une charge furieuse, commandée par Lee lui-même, avait rompu les divisions ennemies, et un instant il avait pu se croire certain de dégager sa position, mais les forces ennemies étaient trop nombreuses, et il dut se retirer derrière ses tranchées. Enfin le matin du 2 avril, la longue lutte fut terminée par une attaque violente des fédéraux, qui, brisant tout devant eux, emportèrent d'assaut les forts après une héroïque résistance. Le fort Gregg, entre autres, occupé par 250 hommes, ne se rendit que lorsque ses défenseurs furent réduits à 30.

Les lignes confédérées étaient rompues, et les fédéraux entrèrent dans les faubourgs de Petersburg. Lee, dont le quartier-général était à 2 milles hors de la ville, crut d'abord qu'il pourrait maintenir jusqu'à la nuit ses positions intérieures et se replier alors sans bruit vers la Caroline; mais, une colonne d'infanterie nordiste se dirigeant sur le quartier-général, il fut impossible de le tenir, et l'artillerie dut être enlevée pour ne pas tomber entre les mains des ennemis. Lee se retira lentement et rentra dans ses retranchemens sous Petersburg, où l'attendait une petite troupe encore pleine de courage et de confiance. Ces positions furent tenues jusqu'au soir, l'ennemi ne renouvelant pas l'attaque. La nuit vint, et Lee commença sa retraite. Il la surveilla lui-même, fit passer devant lui l'Oppomatox à ses troupes, tandis que, debout sur la rive, tenant

son cheval par la bride, il donnait tous les ordres de sa voix forte et grave et avec son calme ordinaire. Quand le dernier homme eut passé, Lee traversa, et la petite armée, réduite à 15,000 hommes, disparut silencieusement dans la profondeur des bois, éclairés par la lueur des explosions des poudrières à Petersburg. Le lendemain, après une courte halte, elle continuait sa marche vers l'ouest, protégée par la rivière. Nullement abattue par ses récens malheurs, elle cheminait presque joyeuse d'être enfin sortie de ces terribles tranchées où elle avait passé tant de mois cruels, et la belle matinée de printemps semblait faire renaître toutes ses espérances. Lee lui-même reprenait quelque espoir en voyant le succès du mouvement si hardi qu'il avait entrepris.

Le point capital pour lui était le ravitaillement de ses hommes, et il comptait sur des convois de provisions qu'il avait fait venir du sud et diriger sur un point de la route qu'il devait parcourir. Par une erreur fatale, le train qui devait les déposer à cet endroit, Amelia-Court-House, les porta jusqu'à Richmond, et Lee en arrivant ne trouva rien pour nourrir ses hommes affamés. Ceux qui suivirent la petite armée dans sa marche ardue n'oublieront jamais l'expression de consternation et de désespoir de ces pauvres figures amaigries à la nouvelle d'une calamité si inattendue. Pour la première fois, celle de Lee fut plus sombre que toutes les autres, — le manque de rations le paralysait absolument. Il fallut envoyer faire des approvisionnemens dans le voisinage, déjà complétement appauvri. Ce retard permit à Grant d'arriver en toute hâte pour couper la retraite de son adversaire. Le défaut de provisions allait forcément arrêter la lutte. Pendant quatre jours, se repliant sur Lynchburg, Lee échappa par une célérité prodigieuse à son adversaire, et l'on vit alors une armée de 15,000 hommes affamés se dérober nuit et jour aux poursuites de 150,000 hommes.

Le sang-froid de Lee ne l'abandonna pas un seul instant. Il ne voulait pas admettre qu'il pût capituler, ou qu'il n'irait pas jusqu'à Lynchburg. La cavalerie fédérale ne discontinuait cependant pas de harceler les troupes confédérées, si lasses qu'elles tombaient endormies tout en faisant feu ou en marchant. Lorsque les confédérés arrivèrent à Farmville, des tranchées furent faites pour la défense de la nuit, et un conseil de guerre fut tenu, auquel Lee n'assistait pas, et où après de longues discussions on parla enfin d'une capitulation inévitable. Lorsque cette conclusion fut rapportée à Lee, « capituler! s'écria-t-il; j'ai encore de trop bons soldats! » Les deux jours suivans, toute chance de salut s'évanouit, et le commandant en chef semblait être seul à ne pas désespérer. L'état des troupes défiait toute description. La famine et l'exténuation se peignaient sur toutes

ces figures hâves. Les routes étaient jonchées de cadavres d'hommes et de chevaux, tombés morts de fatigue ou sous le feu incessant de l'ennemi. Les fossés, les chemins étaient remplis de fourgons brûlans auxquels les obus avaient mis le feu et qui obstruaient le passage. — Lee quitta Farmville le 7, et peu d'heures après refoula sur son passage un corps fédéral, lui tuant 600 hommes, tandis que Fitz Hugh Lee culbutait en même temps une troupe de 6,000 des cavaliers de Sheridan, faisant prisonnier le général Gregg, leur commandant. Ce même jour, le 7 avril, Lee reçut de Grant, qui venait d'occuper Farmville quelques heures après le départ des confédérés, la lettre suivante :

« Général, les événemens de cette dernière semaine doivent vous convaincre de l'inutilité, pour l'armée de Nord-Virginie, de continuer la résistance. J'en suis pour ma part convaincu, et je regarde comme mon devoir de me décharger de la responsabilité de toute nouvelle effusion de sang en vous demandant la reddition de la partie de l'armée confédérée connue sous le nom d'armée de Nord-Virginie. Très respectueusement votre obéissant serviteur. » « N.-S. Grant. »

Grant écrivait de Farmville, croyant que Lee n'avait plus une seule chance de lui échapper; mais avant que la réponse suivante de Lee, écrite le même soir, eût pu lui parvenir, ce dernier, par une marche forcée de nuit, avait mis un grand intervalle entre les deux armées.

« 7 avril. — Général, j'ai reçu votre lettre d'aujourd'hui. Quoique n'étant pas entièrement de la même opinion que vous quant à l'inutilité pour l'armée de Nord-Virginie de prolonger la résistance, je partage votre désir d'éviter que le sang coule encore, et par conséquent, avant de prendre en considération vos ouvertures, je vous demande quelles sont les conditions que vous offririez dans le cas d'une capitulation. Très respectueusement votre obéissant serviteur. » « R.-E. Lee. »

Deux autres lettres furent encore échangées entre les généraux en chef pendant les deux jours suivans, mais sans amener de résultats, Lee marchant toujours pour atteindre Lynchburg, et Sheridan cherchant à lui intercepter le passage. Le 8 au soir, un dernier conseil de guerre fut tenu autour d'un feu de bivouac au milieu des bois; la correspondance entre Lee et Grant y fut lue et discutée, et il fut décidé que, si le lendemain matin en avançant les confédérés ne trouvaient devant eux que le corps de Sheridan, ils tenteraient de le percer pour arriver à Lynchburg, mais que, si le gros de l'armée fédérale était massé sur leur passage, il faudrait renoncer à une lutte impossible et envoyer un parle-

mentaire à Grant. Lee, le cœur navré, accepta cette alternative, quoique conservant encore l'espoir de se frayer un passage à travers l'ennemi. Quelques heures plus tard, il apprit de Gordon, qui commandait son avant-garde, que l'état des troupes ne laissait plus aucun espoir de succès. Après un moment de silence, se tournant vers ses généraux, il leur dit : « Il ne reste plus qu'à aller au général Grant; mais j'aurais mieux aimé mourir de mille morts. » L'un d'eux lui fit observer : « Mais que dira le pays de notre capitulation? S'il reste encore une possibilité de s'échapper, la postérité ne nous comprendra pas. » Lee répondit : « Oui certes, on ne pourra pas comprendre quelle était notre situation; mais là n'est pas la question. Il s'agit de savoir si notre devoir nous le commande, et alors j'en prendrai la responsabilité. » L'expression de sérénité qui lui était habituelle avait fait place à une angoisse profonde; pour la première fois, son courage sembla défaillir, et l'émotion le suffoquait. Se tournant vers un officier, il lui dit de sa voix sonore où vibrait une douleur indescriptible : « Comme je pourrais facilement me délivrer de tout ceci et être en repos! Je n'aurais qu'à passer devant les lignes ennemies, et tout serait fini pour moi! Mais non! notre devoir est de vivre. Que deviendraient les femmes et les enfans du sud, si nous n'étions ici pour les protéger? »

Un dernier mouvement fut encore tenté, et dans la matinée Gordon repoussa très loin une division ennemie. Tout à coup il se trouva en face de 80,000 hommes; par derrière, une armée égale poursuivait l'héroïque petite bande confédérée, et tout autre effort devenait inutile. Lee envoya un parlementaire à Grant, demandant une entrevue pour arranger la capitulation. La rencontre des deux généraux eut lieu dans une ferme de Appomatox-Court-House. Le maintien de Grant fut courtois, celui de Lee d'un calme impassible. Celui-ci, quoique portant de grandes traces de fatigue, ne laissait percer aucune émotion. Il ne parla strictement que de la pénible tâche qui lui restait à accomplir. Les termes de la capitulation écrits et échangés, les deux généraux se saluèrent, et Lee, remontant à cheval, retourna à son quartier-général.

La scène qui l'attendait à son passage à travers les troupes confédérées fut navrante. Les hommes l'entouraient, lui serrant les mains, appelant sur lui en mots entrecoupés les consolations divines, et, par une délicatesse de sentimens que lui seul pouvait apprécier, cherchaient à adoucir sa douleur. La touchante réception de ses vétérans affecta profondément leur vieux chef; les larmes lui vinrent aux yeux, et, vaincu par la douleur, il dit à Gordon : « Que n'étais-je parmi les morts dans la dernière bataille! » Puis, regardant ses fidèles soldats qui se pressaient autour de lui, il leur dit

d'une voix tremblante d'émotion : « Nous avons traversé toute la guerre ensemble; j'ai fait de mon mieux pour vous; mon cœur est trop plein pour vous en dire plus. » Il ne put continuer, et rentra dans sa tente.

La conduite des vainqueurs fut pleine d'égards pour les vaincus. Ils vinrent en aide à leurs souffrances et partagèrent leurs rations avec les vétérans qu'il leur avait fallu quatre années pour réduire. Le lendemain, l'armée de Nord-Virginie, qui ne comptait plus en tout que 26,000 hommes, sur lesquels 7,800 seuls portaient encore des armes, se rendit, et la guerre était terminée, Johnston ayant peu après mis bas les armes aux mêmes conditions que son général en chef.

Le moment vint où Lee dut se séparer de ses soldats. Il leur dit quelques simples mots d'adieu, et, serrant la main de tous ceux qui l'approchaient, il partit sur son fidèle cheval de bataille, le vieux *Traveller*, qui cette fois le portait, prisonnier sur parole, à Richmond, escorté par un détachement de cavalerie fédérale. Tout le long de la route, les témoignages de sympathie lui furent prodigués. Les malheureux habitans du pays, depuis si longtemps appauvris, avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour recevoir dignement leur bien-aimé général; mais rien ne put le décider à enfreindre ses habitudes d'austérité militaire et à coucher ailleurs que sur la dure, enveloppé dans son manteau. La vue de Richmond, où habitaient depuis quatre ans sa femme et ses filles, lui fut un cruel spectacle. Quelques jours auparavant, une grande partie de la ville avait été incendiée et n'offrait plus que des ruines noircies et fumantes. En un instant, il fut reconnu, et tous les habitans se précipitèrent au-devant de lui. Hommes, femmes, enfans, se jetaient sur son passage, embrassant ses genoux, ses pieds et jusqu'à son cheval. Luttant contre son émotion, il se dégagea avec mille peines et se réfugia dans sa maison, d'où il ne sortit plus que le soir. Ce fut alors qu'on put apprécier toute la grandeur de son caractère. Quelle que fût son affliction, on ne lui entendit jamais exprimer un sentiment d'amertume contre ses vainqueurs; il donnait l'exemple de la modération et de la charité chrétienne aux jeunes gens qui l'entouraient, et qui étaient bien loin de montrer la même douceur. Chaque jour, en toute circonstance, par la dignité de sa résignation, il encourageait ses compatriotes à supporter virilement leur sort, et lorsqu'il les entendait projeter de quitter leur pays vaincu pour une terre étrangère, il leur rappelait que, s'ils aimaient leur patrie, leur devoir était d'y rester afin de panser ses blessures. Lui-même y travailla jusqu'à son dernier jour, consacrant sa vie à ses jeunes concitoyens, refusant les positions considérables qui lui furent proposées dans le nord comme dans le

midi, ainsi que les propriétés que lui offraient en Angleterre et en Irlande de nombreux admirateurs. Il répondait simplement : « Je suis profondément reconnaissant, mais je ne puis quitter mon état natal dans l'heure de son adversité; je dois suivre ses fortunes et partager son sort. »

Quelques mois après la capitulation et malgré ses scrupules, — car il craignait que la notoriété de son nom n'attirât sur l'école la défaveur du gouvernement, — il fut élu président de Washington-College, à Lexington, dans la vallée de la Virginie. Fondé en 1740 par les Anglais et doté plus tard par Washington, le malheureux collége n'était plus qu'un amas de ruines, — ayant été dévasté pendant la guerre, alors que Hunter, à la tête d'une colonne fédérale, ravageait et pillait le pays. Les ressources étaient si réduites qu'il semblait impossible de remettre l'institution en état. Ces difficultés ne firent que stimuler l'ardeur infatigable de Lee. L'influence magique de son nom amena rapidement et de tous les pays des souscriptions au collége et des élèves en foule, — il en vint même du nord, empressés de profiter de ses instructions et de son exemple. Quoique ruiné par la guerre, il ne voulut accepter qu'un traitement très inférieur à celui qu'on lui destinait, et lorsque les *trustees* offrirent à sa femme une maison avec une rente de 3,000 dollars, il refusa en son nom.

Les propositions les plus honorables continuèrent à lui être faites pendant les cinq années qu'il remplit ces fonctions; mais rien ne put lui faire abandonner l'œuvre qu'il avait entreprise. Lorsque ses amis s'étonnaient qu'il pût s'intéresser aussi activement à un collége en décadence, il leur répondait : « J'ai une mission à y remplir. J'ai mené les jeunes gens du sud au feu; j'en ai vu beaucoup tomber sous mon drapeau; maintenant je dévoue le reste de ma vie à faire de ceux qui me sont confiés des hommes de devoir. » Cette mission, il la remplit noblement. Les étudians le vénéraient et le regardaient en même temps comme leur meilleur ami. Sa discipline était stricte : il ne pardonnait ni un mensonge, ni une lâcheté, quoique son indulgence fût grande pour des fautes de légèreté et de jeunesse. Ses reproches étaient si affectueux que les jeunes gens ne redoutaient rien autant que d'être blâmés par le général Lee : aussi son influence se fit-elle bientôt sentir sur les professeurs comme sur les élèves. Les maîtres les plus distingués se faisaient un honneur d'enseigner sous sa direction, et on eût difficilement trouvé une réunion de jeunes gens dont la conduite fût meilleure. Il avait pris le collége désert, sans ressources, désorganisé, ruiné; il le laissa riche, florissant, plein d'élèves.

Cependant la robuste santé qui avait traversé de si cruelles épreuves commençait à s'en ressentir, et le général Lee était obligé

chaque année de prendre de courtes vacances pour retremper ses forces dans quelques eaux des montagnes de la Virginie. Son excessive modestie lui rendait alors presque douloureux les témoignages de respect et d'admiration qu'on lui prodiguait sur son passage. Ce fut au milieu de ses laborieuses occupations que la mort vint le chercher. Rentrant un soir d'octobre 1870 d'une fatigante séance, il fut frappé de paralysie au moment où, se mettant à table avec les siens, il prononçait les grâces. Pendant quelques jours, sa famille espéra encore. A de rares momens, il parlait de batailles, de siéges. « Pliez ma tente, appelez Hill, » furent ses dernières paroles. Le 12 octobre, le vaillant soldat expirait.

Durant trois jours, des milliers de personnes vinrent regarder une dernière fois les restes de celui qu'ils avaient tant aimé. Le 15 octobre, il fut enterré dans la chapelle du collége, sans aucun discours, suivant sa volonté expresse, mais suivi par une foule innombrable et désolée, par des députations de toutes les villes de Virginie et des législatures du sud. Derrière le cercueil, porté par les professeurs du collége, suivait son vieux coursier gris, fidèle compagnon de tous ses dangers. La ville de Lexington était entièrement tendue de noir, et dans toutes les villes du sud des sermons furent prononcés, d'immenses *meetings* tenus pour témoigner de la profonde douleur que causait cette perte nationale.

Un écrivain nordiste s'exprimait ainsi quelques jours après : « Il vécut pour montrer au monde comment, malgré la défaite et l'insuccès, un soldat pouvait inspirer chez ceux pour lesquels il combattait un tel amour et une telle vénération, et chez ses vainqueurs une admiration si grande, qu'aucun succès n'en valut jamais de pareils à prince, guerrier ou potentat. Sa réputation sans tache gagnera chaque jour une nouvelle grandeur, et le temps n'est pas éloigné où son nom sera revendiqué non-seulement comme la propriété d'une fraction du pays, mais comme l'héritage d'un peuple entier et uni. » Nous ne pouvons mieux terminer le récit d'une telle vie qu'en lui appliquant les paroles du vieil auteur anglais Jeremy Taylor qui furent citées dans plusieurs oraisons funèbres sur la mort du général Lee. « Il vécut comme nous devrions toujours vivre, il mourut comme je voudrais mourir. Sa mort fut telle qu'elle ne vint pas trop tôt, et sa vie fut si bienfaisante qu'il n'aurait pu vivre trop longtemps. La mort sanctifie la mémoire de celui dont l'excellence fut telle que ceux qui ne regrettent point sa mort ne peuvent censurer sa vie; quant à ceux qui le pleurent, ils sentent qu'ils ne pourront jamais le louer assez haut. »

BLANCHE LEE CHILDE.

UN

POÈTE THÉOLOGIEN

II.

LA VIE FUTURE DANS VIRGILE (1).

Virgile a consacré tout un livre de l'*Énéide*, le sixième, à raconter la descente d'Énée aux enfers. Ce livre n'est pas tout à fait nécessaire au développement de l'action, quoiqu'il y soit habilement rattaché; le poème pouvait à la rigueur s'en passer, le poète a tenu à l'écrire : il voulait nous faire savoir l'idée qu'il se formait de l'état des âmes après la mort. Ce sujet préoccupait sa pensée et attirait son imagination. Il l'avait abordé sans y être contraint, il mit tous ses soins à le bien traiter. C'est une des parties de son ouvrage dont il devait être le plus satisfait, puisqu'il en donna lecture à l'empereur et à sa famille ; ce fut peut-être aussi celle qui frappa le plus les Romains. Ils y trouvaient pourtant des difficultés qui les embarrassaient, et les savans de cette époque avaient composé, pour les expliquer, un certain nombre de traités spéciaux qui sont perdus. Aujourd'hui, si nous voulons être certains de saisir la pensée du poète, il ne faut pas entrer dans l'étude du sixième livre sans quelque préparation. Comme il y a suivi sa méthode ordinaire, qui consiste à ne rien inventer de lui-même et à s'appuyer toujours sur les opinions de ses contemporains ou sur les traditions du passé, il convient de chercher d'abord quelles vicissitudes avait traversées chez les Romains la croyance à la vie future, et ce qu'on en

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

pensait vers les dernières années de la république. Nous replacerons ainsi l'œuvre de Virgile à son temps, et nous serons plus sûrs de le comprendre.

I.

La croyance que la vie persiste après la mort n'est pas une de celles qui naissent tard chez un peuple et qui sont le fruit de l'étude et de la réflexion. Les anciens avaient remarqué qu'au contraire elle semblait plus profondément enracinée chez certaines nations barbares. Les Gaulois par exemple n'hésitaient pas à prêter de l'argent à la seule condition qu'on le leur rendrait dans l'autre vie, tant ils étaient sûrs de s'y retrouver! Les Romains non plus n'avaient pas attendu de connaître Pythagore et Platon pour être assurés que l'homme ne meurt pas tout entier. Cicéron nous dit qu'aussi haut qu'on remonte dans l'histoire de Rome on trouve des traces de cette croyance, qu'elle existait déjà à l'époque où l'on s'avisa de faire les plus anciens règlemens civils et religieux, et qu'on ne comprendrait pas sans elle les cérémonies des funérailles et les règlemens des pontifes au sujet des tombeaux. L'origine en est la même dans tous les pays : elle naît partout de la répugnance que cause à l'homme l'idée de l'anéantissement absolu. Ce n'est donc d'abord qu'un instinct, mais un instinct invincible que d'autres raisons ne tardent pas à fortifier. Selon Cicéron, ce qui la répand surtout et l'accrédite, ce sont les apparitions nocturnes et la foi que leur accordent des âmes naïves qui ne savent pas encore remonter de l'effet à la cause. Quand on croyait voir la nuit les parens et les amis qu'on avait perdus, on ne pouvait pas douter qu'ils ne fussent vivans. Achille, après avoir vengé Patrocle, s'endort près de la mer retentissante, plein de douleur et de regrets; pendant son sommeil, il voit son ami, qui vient lui réclamer un tombeau. « Dieux immortels! s'écrie-t-il dès qu'il se réveille, il subsiste donc jusque dans les demeures d'Hadès quelque reste de vie! » Cette réflexion devait venir à l'esprit de tous les gens qui avaient cru voir un mort dans leurs rêves, et ce qui avait été à l'origine une des causes de la croyance à l'immortalité de l'âme en resta jusqu'à la fin pour beaucoup de personnes la preuve la plus sûre : elle était même devenue si populaire qu'un père de l'église, saint Justin, n'a pas hésité à s'en servir. Toute l'antiquité a cru fermement à ces apparitions. Beaucoup en avaient grand'peur; quelques-uns les souhaitaient comme un moyen de se rapprocher un moment des êtres chéris qu'on avait perdus. Tantôt on leur demandait de vouloir bien venir visiter les vivans qu'ils avaient aimés : « si les larmes,

leur disait-on, servent à quelque chose, montre-toi à nous dans les songes; » tantôt on priait humblement les puissances de l'enfer de ne pas mettre d'obstacle à ces voyages : « mânes saints, dit une femme qui vient de perdre son mari, je vous le recommande; soyez-lui indulgens pour que je puisse le voir aux heures de la nuit (1). » Des gens qui croyaient avec cette assurance que les morts venaient s'entretenir avec eux n'avaient pas besoin qu'on leur démontrât l'immortalité de l'âme, puisque, pour ainsi dire, ils la voyaient : aussi avaient-ils grand'peine à se figurer qu'on n'en fût pas convaincu comme eux. « Toi qui lis cette inscription, fait-on dire à deux jeunes filles sur leur tombe, et qui doutes de l'existence des mânes, invoque-nous, après avoir fait un vœu, et tu comprendras. »

On a donc cru de tout temps à Rome que l'homme continue d'exister après la mort, mais de quelle façon s'est-on d'abord représenté cette persistance de la vie? Comme on n'arriva pas du premier coup à séparer nettement l'âme et le corps, on supposa qu'ils continuent à vivre ensemble dans le tombeau (2). Ce fut à Rome, comme partout, la première forme que prit la croyance à l'immortalité, et là aussi elle s'est survécu à elle-même, elle a donné naissance à des usages, à des préjugés qui ont duré plus qu'elle et dont quelques-uns subsistent encore. La trace en était surtout restée dans les rites des funérailles que les Romains conservèrent pieusement, quoiqu'ils ne fussent plus conformes à leurs opinions nouvelles. On disait encore au temps de Virgile et plus tard qu'on enfermait l'âme avec le corps dans le tombeau, même quand on croyait qu'elle était ailleurs. On saluait toujours le mort à la fin de la cérémonie en lui disant trois fois : « Porte-toi bien. » On ne manquait pas, quand on passait près de l'endroit où il reposait, de répéter la vieille formule : « que la terre te soit légère! » On venait en famille les jours de fête y célébrer des repas dont on pensait bien que le mort prenait sa part. On s'occupait surtout avec un soin extrême de cette dernière demeure qui devait contenir l'homme tout entier, et qu'on voulait autant que possible rendre convenable et sûre. Les moins superstitieux ne pouvaient s'empêcher de craindre que, s'ils étaient privés de sépulture, ou si on ne les enterrait pas selon les rites consacrés, leur âme ne restât errante, et qu'elle ne pût pas jouir de ce

(1) Voici le texte de cette inscription touchante : *Ita peto vos, manes sanctissimae* (sic), *commendatum habeatis meum conjugem, et vellitis huic indulgentissimi esse, horis nocturnis ut eum videam.* Cette inscription est tirée du recueil d'Orelli, n° 4775. Les autres dont je me servirai dans la suite viennent en général de la même source ou de la grande collection (*Corpus inscriptionum latinarum*) publiée par l'Académie de Berlin, dont quatre volumes ont paru.

(2) M. Fustel de Coulanges, dans les premiers chapitres de sa *Cité antique*, a donné des détails très curieux sur ces premières croyances de tous les peuples.

repos éternel qui était pour la plupart d'entre eux ce qu'il y avait de plus souhaitable dans l'autre vie. Aussi se donnaient-ils beaucoup de mal pour se préparer d'avance un tombeau et surtout pour s'en assurer la possession exclusive. Ils espéraient le garantir de toute usurpation et de toute insulte en citant la loi dans leurs épitaphes, en rappelant les amendes auxquelles les spoliateurs sont condamnés, en cherchant à les effrayer par des menaces terribles. Ces inquiétudes, qui tourmentent les Romains de l'empire comme ceux de la république, étaient un héritage du passé; elles remontaient au temps où l'on croyait que l'âme et le corps reposent ensemble, et que la tombe est vraiment « la maison éternelle où doit se passer l'existence. » Le christianisme, qui était certes fort éloigné de ces opinions, ne parvint pourtant pas du premier coup à détruire des usages dont l'origine était si lointaine et les racines si profondes. On conserva longtemps l'habitude de venir dans les églises célébrer par des festins la mémoire des martyrs. Saint Augustin nous parle avec colère de ces gens « qui boivent sur le tombeau des morts, et qui, servant des repas à des cadavres, s'ensevelissent vivans avec eux. » On vit des chrétiens oublier assez leurs doctrines pour donner encore à leur sépulture le nom de « demeure éternelle. » On continua, pour la protéger, d'y graver des inscriptions pleines de prières ou de menaces. « Je vous en conjure, disait-on, par le jour redoutable du jugement, respectez cette tombe. — Que celui qui l'outragera soit anathème, qu'il partage le sort du traître Judas! » Assurément la plupart de ceux qui parlaient ainsi et qui témoignaient tant de souci pour leur dépouille mortelle ne se souvenaient plus de quelles vieilles croyances leur étaient venus ces préjugés. Cependant ces croyances elles-mêmes n'ont pas péri partout, il s'en trouve des restes dans quelques pays qui sont demeurés plus fidèles à l'esprit du passé. Une chanson klephte prête à un guerrier mourant ces mots, que n'aurait pas désavoués un Romain de l'époque des rois : « mes fils, creusez-moi dans la montagne une tombe spacieuse où je repose tout armé et prêt au combat. Laissez une petite fenêtre ouverte à droite pour que les hirondelles m'annoncent le retour du printemps, et que les rossignols m'apprennent que mai est en fleur. »

Avec le temps, cette croyance naïve que l'existence continue d'une façon obscure au fond de la tombe, que le mort y est enfermé tout entier, qu'il y conserve les besoins et les passions qu'il éprouvait pendant sa vie, sans disparaître tout à fait, finit par se modifier. L'habitude qui s'établit de brûler les cadavres au lieu de les ensevelir aida l'esprit à concevoir que l'homme est composé de plusieurs parties qui se séparent quand il meurt. Cette poi-

gnée de cendres qu'on recueillait à grand'peine sur le bûcher ne pouvait pas le contenir tout entier; on eut la pensée qu'il devait rester quelque part autre chose de lui : c'était ce qu'on appelait son ombre, son simulacre, son âme, et l'on supposa que toutes les âmes étaient réunies ensemble au centre de la terre. Cette opinion dut naître d'assez bonne heure, elle est certainement antérieure à une superstition fort ancienne et très curieuse que rapportent les écrivains de l'antiquité. Ils nous disent que, lorsqu'on fondait une ville, on commençait par creuser un trou rond qui avait la forme d'un ciel renversé, et que chacun des habitans nouveaux venait y déposer une motte de sa terre natale. Ce trou s'appelait *mundus*, le fond en était fermé par la pierre des mânes (*lapis manalis*). On croyait que c'était une des portes de l'empire souterrain. Trois fois par an, le 24 août, le 5 octobre, le 8 novembre, on levait la pierre, et l'on disait que le *mundus* était ouvert. Ces jours-là, les âmes des morts venaient visiter leurs descendans; pour leur faire honneur, on interrompait toutes les affaires, on ne livrait pas de bataille, on ne levait pas d'armée, on ne tenait pas d'assemblée populaire. Cette superstition suppose qu'on croyait alors que le centre de la terre était le séjour commun des âmes; c'est là, disait-on, que sont situés les trésors de la mort que le terrible Orcus garde avec un soin jaloux.

Ces vieilles croyances subirent bientôt d'autres modifications. A mesure que Rome se trouvait en rapport avec ses voisins, elle empruntait quelque chose de leurs coutumes et de leur manière de voir. On a remarqué que les Romains, si résolus dans l'exécution de leurs desseins politiques et militaires, étaient singulièrement timides pour tout le reste. Aucun peuple n'a plus facilement cédé aux idées des autres; elles ont toujours fait une certaine impression sur eux, même quand elles étaient en contradiction formelle avec les leurs. La religion romaine supposait que dans le repos de la tombe on est plus heureux et l'on devient meilleur; elle donnait aux morts le nom de purs et de bons (*manes*). Les Étrusques au contraire les croyaient malheureux et malfaisans; ils pensaient qu'ils se plaisent à faire le tourment des hommes, qu'ils aiment le sang et qu'ils exigent qu'on leur sacrifie des victimes humaines. Ces opinions ont fini par pénétrer à Rome, quoique contraires à son génie et à ses croyances primitives. « Les morts, nous dit une ancienne inscription latine, ne sont agréables ni aux hommes ni aux dieux. » A la place de ces dieux bienveillans et favorables que les vieux Romains invoquaient si volontiers comme les protecteurs naturels de leurs descendans, on se figure « la troupe pâle des mânes, les joues creuses, les cheveux brûlés, errant le long des fleuves sombres. »

Ceux qu'on honorait autrefois comme de bons génies deviennent dans l'imagination du peuple les pourvoyeurs des enfers. On raconte que, « placés aux portes de l'Orcus, ils attirent les âmes vers l'Achéron, à la manière des cerfs agiles qui, par la force attractive de leurs narines, font sortir les reptiles de leurs retraites. » Enfin on ne se contente plus de leur offrir des couronnes de violettes, des gâteaux arrosés de vin, ou, quand ils sont le plus irrités, quelques poignées de fèves; on leur donne du sang, puisqu'ils l'aiment. On fait lutter et mourir des gladiateurs autour des bûchers, et les gens riches, qui ne veulent être privés d'aucune satisfaction dans l'autre vie, ne manquent pas de fixer d'avance dans leur testament le nombre des malheureux qui doivent combattre à leurs funérailles. Ces opinions nouvelles, en s'établissant à Rome, n'effacèrent pas tout à fait les anciennes; les unes et les autres continuent à vivre ensemble, et l'on ne paraît pas éprouver le besoin de les mettre d'accord. Tantôt on se figure les morts malveillans et cruels; on les prie humblement de ne nuire à personne, d'épargner les parens et les amis qui leur survivent, ou bien on leur désigne des victimes, on leur confie sa vengeance, on place dans leurs tombes des noms gravés sur des plaques de plomb avec des formules d'imprécations pour qu'ils se chargent de les exécuter. Tantôt au contraire on semble les regarder comme des intercesseurs qui plaident auprès des dieux la cause de ceux qui les implorent, et on leur attribue à peu près le même pouvoir que l'église accorde aux saints. « Matronata, est-il dit dans une inscription, prie pour tes parens, » et dans une autre : « adieu, Donata; toi qui fus pieuse et juste, conserve tous les tiens. » Sur une tombe espagnole, on lit ces mots, qui seraient bien placés sur l'autel d'un martyr : « c'est ici qu'on invoque Fructuosus (1). » Ainsi tout le monde admettait qu'il faut prier les morts, soit pour obtenir leur protection, soit pour les empêcher de nuire. On s'accordait à les croire très puissans, et Servius nous dit sérieusement qu'on leur faisait jurer, quand ils descendaient aux enfers, de ne pas aider les parens qu'ils avaient laissés sur la terre à s'affranchir de leur destinée : on croyait donc qu'avec leur secours un homme peut arriver à tenir tête au destin.

C'est de bonne heure aussi que les légendes grecques sur l'Élysée et le Tartare pénétrèrent à Rome. Il n'en pouvait être autrement. On peut dire que Rome rencontrait la Grèce à peu près sur toutes ses frontières : elle était voisine au midi des colonies ioniennes et achéennes; au nord, elle touchait à l'Étrurie, qui s'était faite à demi

(1) Malgré l'apparence, cette inscription et les précédentes sont très certainement païennes.

grecque. Les Étrusques avaient bien accueilli ces fables sur les enfers, qui flattaient leur imagination sombre, et Charon était devenu une de leurs divinités les plus importantes; elles n'étaient pas moins populaires dans la Grande-Grèce depuis qu'on avait fait du lac Averne une des portes du royaume d'Hadès. Des deux côtés, elles devaient arriver vite aux Romains. Le théâtre dut aussi servir beaucoup à les répandre; il en était souvent question dans les tragédies de Sophocle et d'Euripide, qu'on transportait sur la scène de Rome, et, quoique ces imitations ne nous soient parvenues qu'en lambeaux, on a remarqué que, lorsqu'il est question des enfers dans les pièces qui leur servent de modèles, les écrivains latins reproduisent l'original avec complaisance, et que même ils ne se font pas faute d'y ajouter. On croit d'ordinaire, sur la foi de ces descriptions, que tous les Romains se figuraient la vie future comme la décrivaient les poètes, et que c'était chez eux la croyance de tout le monde qu'après la mort les âmes se rendent dans le Tartare ou dans l'Élysée; il n'est pas sûr pourtant que ces légendes aient obtenu autant de crédit qu'on pense. Ce qui en était le plus généralement accepté, c'étaient certains détails qui avaient frappé les imaginations, par exemple le passage de la barque fatale et l'existence du nautonier des morts. Dans des tombeaux découverts à Tusculum et à Préneste, et qui remontent aux guerres puniques, on a trouvé des squelettes qui tenaient encore dans les dents la pièce de monnaie destinée à payer Charon de sa peine; mais il est plus douteux que le reste de la légende ait occupé beaucoup de place dans les croyances du peuple. Il n'est guère question du Tartare et de l'Élysée que dans quelques inscriptions en vers, et le plus souvent elles n'y semblent être que des réminiscences poétiques auxquelles on attache peu d'importance. Un certain Petronius Antigenides, après avoir décrit sa vie dans son épitaphe, nous raconte en vers élégans qu'il est en train de parcourir les demeures infernales, qu'il se promène le long de l'Achéron, à la lueur des astres sombres qui luisent sur le Tartare; puis il ajoute, en parlant de son tombeau : « Voici ma demeure éternelle; c'est ici que je repose, et j'y reposerai toujours. » La contradiction est manifeste : si Petronius ne doit pas quitter sa tombe, il est clair qu'il ne visitera jamais le Tartare et l'Achéron; mais il parle en poète, et ces expressions ne sont chez lui qu'une sorte de langage convenu qu'il ne faut pas prendre à la lettre.

La philosophie n'arriva que très tard à Rome, et, quand à son tour elle s'occupa de la vie future, elle trouva un public préparé à ses leçons par ce long travail populaire. Les croyances anciennes avaient jeté dans les esprits des racines si profondes, on les regar-

dait comme si nécessaires au bonheur de l'humanité, qu'on n'était pas disposé à y renoncer facilement. Seulement les gens sensés et scrupuleux, qui savaient bien qu'il ne suffit pas à une opinion d'être vieille pour être vraie, demandaient avec instance qu'on leur donnât de celle-là une autre preuve que son ancienneté. La plupart d'entre eux souhaitaient d'avance d'être convaincus; on les mettait évidemment à l'aise en leur montrant qu'ils ne s'étaient pas trompés, qu'il ne leur était pas nécessaire de se séparer du sentiment général, et qu'ils pouvaient continuer à croire par raison ce qu'ils avaient accepté jusque-là par instinct. C'est ce qui fit si bien accueillir en général les démonstrations que les philosophes donnèrent de l'immortalité de l'âme; au fond, elles étaient pourtant loin d'être concluantes. Des deux questions que Platon se pose et qui concernent la persistance de la vie et l'état des âmes après la mort, il avoue qu'il n'a pas réussi à résoudre entièrement la première; l'immortalité de l'âme reste pour lui plutôt une belle espérance qu'une vérité démontrée : « la chose vaut la peine qu'on se hasarde d'y croire, c'est un beau risque à courir, c'est un noble espoir dont il convient de s'enchanter soi-même. » Quant à la seconde, il n'essaie même pas de la traiter scientifiquement. Évidemment elle lui semble échapper à la philosophie et n'être plus de son domaine, puisqu'il ne s'appuie jamais, quand il en parle, que sur des légendes populaires. Pour essayer de savoir ce que peut devenir l'âme après qu'elle a quitté le corps, il n'a pas recours aux procédés de sa dialectique ordinaire; il allègue le témoignage de tables d'airain apportées de pays inconnus ou les révélations d'un ressuscité. C'est nous dire ouvertement que sur ces graves questions la science est muette, et que ce qu'on a de mieux à faire, c'est de s'en tenir aux opinions du plus grand nombre.

Les fables qu'il rapporte à cette occasion diffèrent quelquefois entre elles, et il ne s'est pas donné la peine de les mettre d'accord. Il est pourtant un détail qu'on retrouve à peu près chez toutes et qu'il se garde bien d'omettre : elles racontent qu'après la mort les âmes sont amenées devant des juges et traitées suivant leur mérite. Dès lors les enfers deviennent un lieu de punition pour les méchans et de récompense pour les bons. C'était une façon plus morale de comprendre l'autre vie; elle convenait à l'idée que ces sociétés éclairées se faisaient de la justice divine, elle plaisait beaucoup aux politiques, qui la regardaient comme un moyen efficace de contenir la foule : aussi fut-elle acceptée avec faveur par tout le monde, et même introduite dans ces vieilles légendes populaires, qui primitivement ne la connaissaient pas. La première conséquence qu'elle eut en se répandant fut d'augmenter la terreur

que causait cette autre existence. L'obscurité qui l'entourait, les fables qu'on racontait sur elle, la rendaient déjà redoutable; elle le devint davantage quand on y ajouta l'appareil de ce dernier jugement et les supplices qui en étaient la suite. Les arts s'exerçaient à en représenter d'horribles tableaux; la peinture aimait à reproduire les tourmens qu'enduraient les morts dans le Tartare. On avait introduit des revenans sur le théâtre, qui décrivaient en termes effrayans les lieux qu'ils venaient de quitter. « Me voici, leur faisait-on dire; j'arrive à grand'peine de l'Achéron par un chemin sombre et pénible. J'ai traversé des cavernes formées d'énormes roches pointues qui pendent sur la tête, au milieu de l'épaisse et lourde obscurité des enfers, » et Cicéron constate que ces vers pompeux faisaient frissonner tout ce public de théâtre, dans lequel se trouvaient des femmes et des enfans. Ce n'étaient pas seulement les enfans et les femmes, le peuple et les ignorans, qui étaient émus de ces peintures; les gens instruits et distingués n'échappaient pas entièrement à l'effroi qu'elles causaient. Platon, qui écrivait pour eux, a présenté de cette autre vie des tableaux qui n'étaient pas faits pour les rassurer. Il décrit aussi, avec une grande vigueur, les supplices réservés aux méchans; il nous apprend que « des êtres à l'aspect hideux, au corps de flamme, leur lient les pieds, les mains, la tête, les jettent à terre, les écorchent à coups de fouet, les traînent sur des épines, en disant aux ombres qui passent la raison pour laquelle ils les traitent de la sorte, et qu'ils vont les précipiter dans le Tartare. » De telles menaces, exprimées avec cette énergie, devaient faire réfléchir les esprits timorés, et bien peu sans doute se trouvaient l'âme assez pure pour aborder sans quelque émotion ces terribles juges des enfers.

Ces frayeurs devinrent à la fin si intolérables qu'une école philosophique, celle d'Épicure, se donna la tâche d'en délivrer l'humanité. « Il faut chasser avant tout la crainte des enfers, dit Lucrèce; elle empoisonne la vie, elle répand sur tout les ombres de la mort, elle ne nous laisse goûter aucune joie pure et entière. » Le moyen qu'il emploie pour nous empêcher d'en avoir peur est aussi simple que sûr : il les supprime. Il essaie d'établir que l'âme suit la destinée du corps et s'éteint avec lui. Dès lors nous voilà débarrassés de cette attente inquiète de l'avenir qui faisait notre tourment; s'il est vrai « qu'une fois l'existence dissipée on ne se réveille jamais de ce sommeil de glace, » nous n'avons plus de raison de nous préoccuper de ce qui suit l'existence. C'était vraiment un coup de maître pour cette doctrine de l'anéantissement absolu, qu'on accusait de réduire l'humanité au désespoir, que de se présenter au contraire comme lui apportant la paix et le repos. Du même coup

elle se donne tous les avantages que s'étaient toujours attribués ses adversaires, et leur renvoie tous les reproches dont ils l'avaient accablée. « L'homme, disait-on, ne peut plus vivre sans cette croyance consolante à l'immortalité. — L'homme, répond Épicure, ne vit pas quand il a toujours devant l'esprit la crainte des enfers, et ceux qui l'en délivrent sont véritablement ses consolateurs. » Il n'est pas douteux que cette tactique habile et hardie n'ait beaucoup servi au succès de la philosophie épicurienne. Vers la fin de la république, elle était dominante à Rome, au moins parmi les classes élevées, elle régnait dans cette aristocratie voluptueuse et légère qui marchait si gaîment vers sa ruine, elle s'étala un jour dans le sénat, où César osa dire, sans être trop contredit, que la mort est la fin de toute chose, et qu'après elle il n'y a plus de place pour la tristesse ni pour la joie. Toutefois le triomphe de cette doctrine ne fut pas de longue durée; elle avait surtout réussi parce qu'elle promettait à ces âmes troublées de leur rendre le calme. Le leur donnait-elle en effet? C'était toute la question. Il est probable qu'on s'aperçut bientôt qu'il lui était difficile de tenir ses promesses. Sur ce point important, le grand poète lui-même qui l'avait célébrée avec tant d'enthousiasme semblait témoigner contre elle; pour prouver qu'elle n'est pas aussi efficace qu'il le suppose, on n'avait qu'à invoquer son exemple. Malgré ses cris de triomphe et « cette volupté divine » dont il est saisi quand il contemple le système d'Épicure, on sent qu'il porte au fond du cœur une amertume secrète dont son maître ne l'a pas guéri; on est loin de retrouver toujours dans ses vers ce ton de sérénité qui lui semble l'attribut du sage, et qui convient à ceux dont l'imagination n'est plus troublée de vaines frayeurs. Il est évident qu'il n'a pas pleinement joui lui-même de cette paix intérieure qu'il apportait aux autres; or, si ces remèdes qui devaient rendre la santé au genre humain sont restés impuissans sur un si grand esprit, quel effet pouvait-on attendre qu'ils produiraient sur la foule?

Les objections qu'on dut alors adresser à la doctrine d'Épicure revivent pour nous dans un remarquable traité de Plutarque. Il y montre qu'elle ne peut pas donner le bonheur qu'elle promet (*non posse suaviter vivi secundum Epicurum*). Selon lui, Épicure ne fait que déplacer le mal qu'il prétend guérir. Pour nous délivrer de la crainte de la mort qui trouble l'existence, il nous ôte l'espoir de l'éternité, sans lequel on ne peut vivre. Que gagne-t-on à remplacer les terreurs des enfers par l'effroi du néant? Comme le désir d'exister est de tous nos désirs le premier et le plus fort, et que l'homme supporte mieux encore la menace de souffrir que la perspective de n'être plus, il se trouve que nous nous sentons beau-

coup plus malades après qu'Épicure nous a guéris. « Quand il nous arrive quelque malheur, dit Plutarque aux épicuriens, vous n'avez qu'un recours à nous offrir, l'anéantissement de notre être. C'est comme si quelqu'un venait dire dans une tempête aux passagers épouvantés qu'il n'y a plus de pilote, qu'il ne faut pas compter sur l'aide des Dioscures pour apaiser les vents et calmer les flots, et que cependant tout est le mieux du monde, puisque la mer ne peut tarder à engloutir le navire et à le briser sur les écueils. Ce sont là les consolations ordinaires d'Épicure aux malheureux. — Vous espérez, leur dit-il, que les dieux vous sauront gré de votre piété; quel orgueil! La nature divine, étant immortelle et immuable, n'est susceptible ni de courroux ni de pitié. — Maltraités par la vie présente, vous comptez être plus heureux dans la vie future; quelle erreur! Tout ce qui se dissout perd le sentiment et ne peut plus éprouver ni bien ni mal, — et c'est sur ces belles promesses que vous me conseillez de me réjouir et de faire bonne chère! » Il est donc insensé de croire qu'on peut consoler ceux qui souffrent, et accoutumer les effrayés à regarder la mort sans terreur en leur annonçant que la vie n'a pas de lendemain. « Ce n'est pas Cerbère ou le Cocyte qui peuvent rendre la mort effrayante, c'est la menace du néant, » et ceux-là sont les vrais ennemis de l'homme, les plus opposés à son repos et à son bonheur, qui veulent lui persuader qu'il n'y a pas, après la vie, de retour possible à l'existence.

Il n'est pas douteux que ces objections n'aient été souvent faites à l'épicurisme par les Romains, et ne lui aient enlevé beaucoup d'adeptes. D'ailleurs les temps lui devinrent bientôt contraires. Lorsqu'à la veille des proscriptions les esprits, attristés déjà par les malheurs publics, éprouvèrent le besoin de se préparer aux désastres qu'on prévoyait, l'espoir du néant ne leur parut plus suffisant pour soutenir leur courage. Précisément Cicéron faisait paraître alors ses *Tusculanes*, où il expose avec tant d'éclat les opinions de Platon sur la vie future. Cet admirable ouvrage montrait à quelle philosophie il faut s'adresser pour se donner du cœur et attendre la mort sans crainte; il dut produire une impression profonde sur des lecteurs que les événemens disposaient à le comprendre et à le goûter. Non-seulement il entraîna tous ces disciples douteux d'Épicure dont Lucrèce nous dit qu'ils se vantent d'être sceptiques par forfanterie tant qu'ils sont heureux et bien portans, et qu'ils s'empressent au premier revers d'aller sacrifier dans les temples, mais nous savons aussi qu'il fit hésiter les plus résolus. Si Atticus lui-même, quoique épicurien obstiné, se trouvait ému, ébranlé, en lisant le livre de son ami, beaucoup d'autres, mieux préparés que lui, et sentant leurs forces se retremper dans ces nobles doc-

trines, devaient dire, comme l'auditeur de Cicéron : « Personne ne m'arrachera de l'âme mes espérances d'immortalité ! » Ainsi cette génération malheureuse qui vit périr la république et qui assista aux proscriptions, partie de l'épicurisme, s'en détachait peu à peu pour se diriger vers d'autres systèmes ou revenir à ses vieilles croyances. — C'est pour elle que le sixième livre de l'*Énéide* fut écrit.

II.

Si nous nous contentions d'étudier le sixième livre comme une œuvre littéraire, nous n'aurions que des motifs d'admirer; mais quand on y cherche un ensemble d'opinions et de doctrines, et qu'on veut savoir le sentiment véritable de Virgile sur l'état des âmes après la mort, on est moins satisfait. Ces beaux tableaux, qui, pris isolément, nous enchantent, ne s'accordent pas très bien ensemble. La pensée de l'auteur n'est pas toujours aisée à saisir, il faut souvent la compléter et la corriger pour la comprendre, et l'on y rencontre des contradictions que tous les efforts d'une critique complaisante et sagace ne parviennent pas à expliquer.

Cette obscurité et ces incohérences tiennent à des causes diverses. La plus importante est celle qu'on a déjà signalée en parlant de la religion de Virgile : il a voulu faire entrer dans le sixième livre comme partout des élémens d'origine et d'âge différens, et il ne lui a pas été toujours facile de les concilier. Comme, en décrivant les enfers, il ne voulait pas seulement faire une œuvre de lettré, mais de croyant, il ne s'est pas contenté d'écrire un récit d'imagination, un de ces romans où l'auteur tire ses inventions de lui-même, et qui lui font d'autant plus d'honneur qu'il a plus inventé. Il n'a pas cherché à intéresser son lecteur par la nouveauté de ses peintures; c'était au contraire son dessein de ne paraître lui rien dire qu'il ne connût. Il voulait le placer en face de lui-même et réveiller en lui l'émotion que lui causait la pensée de la vie future. Il est donc parti de l'opinion commune; il a essayé de représenter cette autre existence à peu près comme on se la figurait autour de lui. Au commencement de son récit, il invoque les divinités des morts. « Qu'il me soit permis, leur dit-il, de répéter ce que j'ai entendu dire; puissé-je, sans blesser votre puissance, dévoiler les secrets ensevelis au sein de la terre profonde et ténébreuse ! » De qui donc a-t-il appris ce qu'il va raconter? Quelle est cette autorité qu'il invoque et dont il tient à se couvrir? On a prétendu qu'il faisait allusion à l'enseignement caché qu'on donnait dans les mystères, et qu'il voulait nous décrire la vie future ainsi qu'on la montrait aux

initiés d'Éleusis. C'est l'hypothèse célèbre de Warburton, qui déjà semble avoir été soupçonnée par les critiques de l'antiquité; elle est malheureusement beaucoup plus séduisante que vraisemblable. Virgile n'était pas initié lorsqu'il écrivit le sixième livre, et, quand il l'aurait été, est-il probable qu'un homme aussi pieux que lui se fût permis de divulguer ce qui ne devait pas être connu des profanes? Sans doute on ne peut nier absolument qu'il ne se trouve dans le sixième livre quelques détails empruntés aux mystères, mais Virgile n'en a pu dire que ce qu'en savait tout le monde, ce qui à la longue en avait transpiré malgré les recommandations des prêtres et les menaces prononcées contre les indiscrets. C'est ailleurs qu'il va d'ordinaire chercher ses renseignemens. Il les prend à deux sources différentes, les traditions populaires et les systèmes des philosophes qui, comme Platon, ont interprété les vieilles légendes, voilà d'où il a tiré ce qu'il demande la permission de répéter. S'il a pris tant de soin de recueillir ces témoignages, s'il en parle avec tant de solennité, c'est qu'il les regarde presque comme des révélations divines; il se fait fort maintenant « de découvrir les secrets enfermés dans les profondeurs de la terre. » Dans tous les cas, il a tenu à nous bien prévenir qu'il n'invente point ce qu'il va nous raconter, et que nous n'y trouverons que « ce qu'il a entendu dire : *sit mihi fas audita loqui.* » Homère et Dante ont fait comme lui; cependant leur situation n'était pas la même que la sienne. L'un vivait dans une époque encore jeune où l'on n'avait pas eu le temps de songer beaucoup à ces grands problèmes; les contemporains de l'autre y avaient sans doute beaucoup réfléchi, mais, comme ils étaient enchaînés à des dogmes précis et retenus par une autorité rigoureuse, ils n'avaient rien imaginé que dans le sens de leurs croyances. Les deux poètes avaient donc à leur disposition des élémens qui concordaient à peu près ensemble; Virgile au contraire travaillait sur des matériaux qui différaient profondément entre eux. On vient de voir par quelles vicissitudes la conception de la vie future avait passé à Rome et les changemens qu'elle avait subis dans le cours des âges. Il était bien difficile que le poète pût entièrement accorder les anciennes croyances des Romains avec leurs opinions nouvelles : il l'était plus encore qu'il parvînt à rattacher de quelque façon ces récits populaires aux systèmes imaginés par les philosophes, et, comme il voulait pourtant qu'on retrouvât quelque chose des uns et des autres dans son poème, il ne pouvait guère éviter de se contredire. C'est la manière dont il faut expliquer et résoudre la plupart des difficultés qu'on rencontre dans le sixième livre.

Là comme ailleurs, Virgile se met à la suite d'Homère, mais il

ne le suit que de loin, et dès les premiers pas il se trouve amené à modifier son modèle pour l'accommoder aux idées de son pays et de son temps. Homère a placé le séjour des morts à l'extrémité de l'immense océan. « C'est là qu'habitent les Cimmériens, qui sont toujours cachés dans les brouillards. Jamais le soleil ne les regarde de ses rayons, ni quand il gravit le ciel semé d'astres, ni quand il redescend vers la terre des hauteurs célestes; une triste nuit s'étend toujours sur ces malheureux mortels. » Virgile n'envoie pas son héros chercher les enfers aussi loin. On croyait beaucoup en Italie que les grottes du lac Averne étaient une des ouvertures du royaume infernal. Cette opinion, qu'accréditaient les phénomènes volcaniques dont ce pays est le théâtre, était fort ancienne. Annibal, en traversant la Campanie, s'était détourné de sa route pour y sacrifier. Plus tard, Lucrèce combattit cette superstition avec une ardeur qui montre qu'il la savait répandue et puissante; mais il la combattit sans succès : elle dura jusqu'à la fin du paganisme, et un document religieux des dernières années du IVe siècle nous apprend que sous Valentinien III les dévots partaient encore de Capoue en procession le 27 juillet pour visiter « les enfers de l'Averne. » C'est par là qu'Énée pénètre dans le séjour des morts. Virgile n'ignorait pas ce qu'il perdait à suivre cette tradition : il se privait de ce lointain mystérieux du récit homérique qui séduit l'imagination, mais il y gagnait de s'appuyer sur la foi populaire, et c'est ce qu'il cherche avant tout. Ce premier changement en amène nécessairement beaucoup d'autres. Le pays des Cimmériens se défend par l'océan qui l'entoure et les ténèbres qui le cachent; l'Averne est à deux pas de Pouzzoles et de Naples, dans un des pays les plus fréquentés du monde. Quand on se décide à y placer l'entrée des enfers, il convient de leur rendre de quelque façon ce prestige de l'inconnu qu'on leur a fait perdre; il faut surtout les protéger contre les entreprises des curieux. Plus on les rapproche de nous, plus il est nécessaire d'en rendre l'accès difficile. Il ne l'est pas pour les morts : « nuit et jour est ouverte la porte de Pluton » où s'engouffrent les âmes de ceux qui ont vécu; mais les vivans n'y pénètrent pas, « c'est à peine si Jupiter accorde cette faveur à quelques enfans des dieux qui la méritent par leur vertu. » Énée est de ce nombre. Les dieux lui permettent de cueillir dans la forêt le rameau d'or qui doit charmer les puissances infernales, et pendant que sous ses pieds la terre mugit, que les collines chancellent, que les chiens hurlent dans l'ombre, précédé par la sibylle et présentant aux fantômes la pointe de son épée, il se jette résolûment dans la sombre caverne, et arrive au vestibule des enfers, dont toute une armée de monstres garde l'entrée. L'énumération qu'en fait Virgile est cu-

rieuse; elle nous annonce déjà le système qu'il va suivre dans toutes ses descriptions : à côté des inventions des plus anciennes mythologies, qu'il a grand soin de conserver, — des Titans, des Gorgones, des Harpyes, des Centaures, de l'hydre de Lerne, qui pousse d'horribles sifflemens, de la Chimère armée de flammes, des Songes qui se cachent dans les branches d'un orme immense, il place des allégories dont quelques-unes sont évidemment d'un autre âge, — la discorde, la guerre, la pauvreté, la faim, la vieillesse, les pâles maladies, les remords vengeurs et même les joies malsaines de l'âme (*mala mentis gaudia*), qui toutes abrégent la vie et pourvoient l'enfer d'habitans. La porte franchie, toutes les difficultés ne sont pas vaincues, il faut encore passer les fleuves infernaux. Ces fleuves, qui chez Homère arrosent le pays des morts, l'entourent neuf fois chez Virgile pour en défendre l'accès. Le poète s'est bien gardé d'omettre le vieux nautonier Charon, dont le nom était si populaire; il le représente comme un vieillard énergique, grossièrement vêtu, avec une barbe longue et négligée et des yeux qui lancent des flammes. Les morts se pressent autour de lui « aussi nombreux que tombent dans les forêts les feuilles desséchées aux premiers froids de l'automne. » Tous demandent à passer les premiers, « tous tendent les mains avec amour vers la rive opposée : » c'est là qu'ils doivent enfin trouver un séjour tranquille après les orages de la vie. Les premiers peuples, nous l'avons vu, faisaient de la tombe l'asile du repos éternel, et ils concluaient naturellement qu'on n'en peut jouir que si l'on a été enseveli. Plus tard, on l'a placé dans les enfers, mais cette seconde opinion, quoique fort différente de l'autre, s'est accommodée de quelque façon avec elle; tout en admettant que le tombeau n'est plus la demeure où l'âme et le corps habitent ensemble pendant l'éternité, on a maintenu la nécessité de la sépulture. Il faut avoir été enseveli pour passer le Styx, et ceux qui n'ont pas obtenu sur la terre les derniers honneurs doivent se résigner à errer cent ans le long du rivage avant d'être admis dans la barque sombre. C'est un exemple curieux de la persistance obstinée des vieux préjugés et de la manière habile dont ils savent se glisser et se faire une place dans les croyances nouvelles et contraires.

Au-delà du Styx commencent véritablement les enfers. Énée y rencontre d'abord le tribunal devant lequel toutes les âmes doivent comparaître. Minos, entouré de jurés qu'il a tirés au sort comme un préteur romain, interroge les morts sur leurs actions. Virgile a dû accepter avec empressement cette idée, que dans l'autre vie au moins chacun est traité comme il le mérite, et que l'homme y trouve enfin la justice à laquelle il a droit. Il faut avouer pourtant que les

décisions de Minos ne nous semblent pas toujours irréprochables : on voudrait qu'il accordât de meilleures places à ceux qui sont morts pour leur pays ou qui ont été injustement condamnés au dernier supplice. Platon nous donne, dans ses dialogues, une bien plus haute idée de la justice des enfers. Si Virgile a fait autrement, c'est une preuve de plus qu'il n'a pas toujours devant les yeux un idéal philosophique, et qu'avant tout il tient à se rattacher à l'opinion commune. Après le jugement, les morts se rendent dans le séjour qui leur est assigné. Ordinairement on n'en distingue que deux, la demeure des méchans et celle des bons, le Tartare et l'Élysée; Virgile en ajoute une troisième, qui participe des deux autres. On ne sait d'où il tenait cette innovation; mais, quelle qu'en fût l'origine, elle était de nature à lui plaire, et l'on comprend qu'il l'ait bien accueillie. S'il est naturel que les esprits violens ou extrêmes, comme les stoïciens et les jansénistes, qui ne veulent pas admettre qu'il y ait des fautes légères et qui les punissent toutes avec la même rigueur, n'éprouvent pas le besoin d'introduire dans les enfers cette région intermédiaire, elle convient beaucoup aux âmes tendres comme Virgile, qui sont disposées à traiter les faiblesses humaines avec plus d'indulgence. Du reste il est loin d'en faire un lieu de délices; ceux qui l'habitent ne sont punis d'aucun châtiment, mais ils ne sont pas heureux non plus. Leur existence est inerte et morne; ils se promènent tristement dans ces plaines humides, sous un ciel sans soleil, et lorsqu'ils passent le long de ces sentiers ombragés et solitaires où ils se cachent, ils ressemblent à la lune nouvelle, « quand on la voit ou qu'on croit la voir se lever entre les nuages. » Ce sont en général ceux qui par leur faute ou celle du sort n'ont pas achevé leur destinée sur la terre, les enfans « que la mort a pris à la mamelle de leur mère avant d'avoir goûté la douce vie, » les guerriers tombés sur le champ de bataille, les malheureux qui ont péri victimes d'injustes accusations, ceux aussi qui se sont frappés de leurs mains, et « qui, ne pouvant souffrir la lumière, ont rejeté l'existence. » La religion était très dure pour eux; elle défendait qu'on leur rendît aucun honneur funèbre, comme plus tard le christianisme les priva de ses dernières prières. Virgile les punit plus doucement; leur châtiment consiste à regretter la vie dont ils se sont délivrés : « qu'ils voudraient être rendus à la clarté des cieux et souffrir encore la misère et les durs travaux ! mais les destins s'y opposent. » A côté d'eux et dans ce qu'il appelle le champ des larmes (*lugentes campi*), il place les héroïnes antiques qu'ont égarées de trop vives passions. La passion vient des dieux; c'est un fléau que l'humanité subit sans en être tout à fait responsable : aussi se contente-t-il de les montrer errant à l'écart dans des

forêts de myrtes et portant au cœur leurs blessures toujours nouvelles.

Au sortir de cette région moyenne, la route se divise; le chemin de gauche conduit au Tartare. Énée ne visite pas le séjour des méchans, il l'entrevoit de la porte, et la sibylle, qui le connaît, lui en fait la description : c'est toujours la vieille prison de Jupiter avec sa triple enceinte, ses portes d'airain, sa tour de fer forgée par les Cyclopes, ses cachots « qui plongent sous les ombres deux fois autant qu'il y a d'espace de la terre au ciel. » Virgile, d'après son système ordinaire, y a renfermé des criminels qui appartiennent à des âges divers et à des civilisations différentes. Ce sont d'abord les anciens ennemis des dieux, les Titans précipités par la foudre au fond de l'abîme, les Lapithes, Salmonée, Ixion, Titye, tous les méchans et les impies des anciennes légendes, — puis ceux qui ont commis spécialement des fautes contre la loi romaine, le patron qui a fait tort à son client, l'affranchi qui a trahi son maître, l'adultère qui a été frappé par le mari qu'il outrageait, le citoyen qui a pris les armes contre son pays, le magistrat prévaricateur, l'intrigant obéré qui a vendu sa patrie et l'a jetée sous le joug d'un maître, — enfin ceux qui se sont rendus coupables d'un crime contre l'humanité, les frères qui ont détesté leurs frères, les mauvais riches « qui ont couvé d'un œil jaloux les trésors qu'ils avaient amassés et n'en ont pas fait part à leurs proches. » Nous touchons presque aux vertus chrétiennes, et nous voilà bien loin de ces crimes mythologiques que le poète énumérait tout à l'heure. Virgile n'est pas à l'aise dans la description des supplices infligés à tous ses criminels. Il est difficile d'en inventer qui répondent à l'idée qu'on se fait du Tartare, et l'imagination du doux poète n'est pas de celles qui se complaisent à ces conceptions cruelles. Il se contente de reproduire les châtimens que les légendes rapportaient et que les poètes avaient décrits; le seul qui semble nouveau, c'est la nécessité qu'il impose au coupable d'avouer ses fautes : il n'a rien gagné à les cacher avec tant de soin pendant sa vie, Rhadamante l'oblige à les révéler après sa mort et le punit par la honte d'une confession publique. Après ce regard jeté sur le Tartare, Énée arrive enfin au séjour des bons, qui est le but de son voyage. C'est là qu'il doit trouver son père, qu'il veut revoir encore une fois et consulter sur sa destinée. Pendant qu'il le cherche, le poète lui fait parcourir les différens groupes des bienheureux, et profite de l'occasion pour nous les montrer. Ici encore, il est fidèle à sa méthode, et mêle aux souvenirs de la fable des idées et des tableaux qu'il emprunte à la philosophie la plus élevée. Il place d'abord dans l'Élysée les rois des temps mythologiques,

« héros magnanimes nés dans des siècles meilleurs, » et à côté d'eux les prêtres qui ont accompli fidèlement leurs devoirs, les poètes dont les chants ont été dignes des dieux, enfin les bienfaiteurs de l'humanité, « ceux qui en inventant les arts ont embelli la vie, et ceux qui par les services qu'ils ont rendus aux hommes ont laissé d'eux un souvenir immortel. » Dans la façon dont il décrit leur existence, Virgile s'inspire tout à fait des anciennes traditions; il revient au temps où l'on ne pouvait imaginer après la mort qu'une sorte de continuation de la vie. Les habitans de l'Élysée ne connaissent guère d'autres plaisirs que ceux dont ils jouissaient sur la terre : « les uns se livrent aux exercices de la palestre et luttent entre eux sur le sable doré, les autres frappent la terre en mesure et chantent des vers. Ceux qui aimaient les chars et les armes, qui élevaient dans les pâturages des chevaux au poil luisant, conservent ces goûts au-delà de la tombe. A droite et à gauche, d'autres prennent leur repas sur le gazon et chantent en chœur un joyeux pœan à l'ombre d'un bois de laurier aux douces senteurs. » Qu'ont-ils vraiment de plus que lorsqu'ils étaient en vie? Ils sont délivrés de quelques soucis vulgaires : « aucun d'eux n'a de demeure fixe; ils habitent au milieu des bois touffus, sur le penchant des rivages, dans les prairies où les ruisseaux entretiennent la fraîcheur. » Ils jouissent dans ces demeures heureuses d'une paix et d'un repos dont Virgile a voulu nous donner une idée par l'harmonie calme de ses vers; ils possèdent pour eux des astres et un soleil particuliers, plus brillans que les nôtres, ils respirent un air plus large, ils sont inondés d'une lumière pure.

Jusque-là Virgile ne s'écarte pas des descriptions ordinaires de l'Élysée; tout ce qu'il nous dit, il avait pu le lire dans ces vieux poèmes qui racontaient la descente d'Hercule et de Thésée aux enfers : c'est bien ainsi que ces époques reculées et naïves se figuraient la vie des bienheureux; mais, après avoir reproduit fidèlement ces tableaux antiques, il y ajoute quelques traits qui ne viennent pas des mêmes sources et trahissent des temps plus jeunes. Il convient d'en parler avec un peu plus d'étendue que du reste : c'est la partie la plus neuve et la plus admirée du sixième livre.

Depuis que dans la Grèce et à Rome on avait pris goût à la philosophie, on mettait parmi les plaisirs les plus vifs l'étude de la nature et la découverte de ses lois; cependant on s'apercevait aussi que la nature ne laisse pas facilement saisir ses secrets, et comme à mesure qu'on s'élevait l'horizon semblait toujours s'étendre, et que chaque question résolue ne faisait qu'augmenter le nombre des questions à résoudre, les esprits sincères qui se livraient à ces recherches éprouvaient plus d'impatience et de regret que d'orgueil

et de joie, et se sentaient moins heureux de ce qu'ils étaient parvenus à connaître qu'attristés de ce qui leur restait à savoir. « Il n'est personne, disait Plutarque, parmi ceux qui désirent avec ardeur posséder la vérité qui puisse ici-bas se rassasier d'elle à souhait, car le corps interpose entre elle et la raison une sorte de nuage qui les empêche de la distinguer. C'est pour cela que, semblables à des oiseaux, ils veulent toujours s'envoler vers le ciel. » Là au moins rien ne troublera plus leur regard; ils seront placés dans la pleine lumière et saisiront toute la vérité. C'est ainsi qu'on fut amené à faire de la contemplation du monde et de ses lois le plaisir le plus délicat de la vie future et la plus belle récompense du sage. Dans le *Songe de Scipion*, Cicéron nous dit que ceux qui out sauvé, défendu, agrandi leur patrie, habitent après leur mort un séjour réservé où ils jouissent d'un éternel bonheur, et ce bonheur qu'il décrit consiste surtout à promener les yeux sur l'univers, à en admirer les merveilles, à suivre les mouvemens des astres, à entendre l'harmonie des sphères, à contempler enfin sans voile ce que de la terre nous ne pouvons qu'entrevoir. — C'est aussi l'occupation du père d'Énée dans le séjour des bienheureux, et, quand son fils vient le visiter, il s'empresse de lui faire part des connaissances qu'il a acquises depuis qu'il habite l'Élysée et de lui dévoiler le système du monde.

Ce système, que Virgile développe en vers admirables, n'est pas tout à fait celui d'une école particulière : le fond en venait de Pythagore; Platon et après lui presque toutes les sectes philosophiques importantes, à l'exception des épicuriens, en avaient adopté les parties essentielles. C'était aussi celui qu'accueillaient le plus volontiers les gens éclairés qui s'occupaient de philosophie à leurs momens de loisir, en sorte qu'au milieu de cette confusion d'opinions et de doctrines diverses il semblait que ce fût un des points sur lesquels on fût arrivé à se mettre d'accord. On admettait généralement que l'univers est animé d'une sorte de vie intérieure, qu'un souffle divin répandu dans toutes ses parties les pénètre, les vivifie et met en mouvement la masse entière : c'est ce qu'on appelait l'âme du monde. D'elle vient tout ce qui vit et respire; les âmes des hommes ne sont aussi qu'une émanation, une parcelle détachée de l'âme universelle. Malheureusement ce principe divin, forcé de s'associer avec le corps, perd dans ce mélange une partie de sa vertu. « Cette prison obscure, qui enferme l'âme, l'empêche de voir le ciel, d'où elle vient, » et la mort même, en la délivrant de son esclavage, ne peut pas lui rendre toute sa pureté. Dans ce séjour sur la terre, dans ce contact avec le corps, elle s'est altérée, elle a contracté des souillures dont il faut qu'elle se lave. La purification dure mille ans : c'est le temps nécessaire pour que les

taches soient entièrement effacées et que l'étincelle du feu divin, qui est notre âme, revienne à sa pureté première. Dieu l'appelle ensuite sur les bords du fleuve Léthé, afin qu'elle y boive l'oubli, et la renvoie sur la terre animer un nouveau corps. De cette manière, l'Élysée contient à la fois ceux qui ont vécu et ceux qui doivent vivre, ou plutôt les uns et les autres se confondent, puisque la vie doit recommencer pour chacun mille ans après la mort. Anchise en profite pour donner à son fils le spectacle de toute sa postérité, depuis les rois d'Albe jusqu'à ce jeune Marcellus, qui fut si amèrement pleuré d'Auguste; c'est une occasion pour Virgile de nous présenter un tableau rapide et merveilleux de l'histoire de son pays.

Il faut vraiment se faire violence et s'arracher à l'impression de ces beaux vers pour s'apercevoir que cette nouvelle description de la vie future ne ressemble pas tout à fait à celle qui nous a été d'abord présentée, et qu'il est difficile de les accorder ensemble. En réalité, il y a deux enfers distincts dans le sixième livre. Le poète a pris les élémens du premier dans les légendes populaires de la Grèce et de Rome. Nous y retrouvons Cerbère et Charon, Minos et Rhadamante, le Tartare et l'Élysée. Les morts y sont placés dans des demeures différentes d'où il semble bien qu'ils ne doivent plus sortir : jusqu'à la fin, le vautour dévorera le cœur immortel de Titye, et les bienheureux célébreront toujours leurs danses et leurs banquets dans les lieux enchantés qu'ils habitent. On ne voit pas que personne y soit soumis à aucune purification; l'âme d'Anchise n'a pas eu besoin d'être lavée des souillures inévitables que communique le corps, puisque nous la trouvons définitivement établie au séjour du bonheur éternel presque au lendemain du jour où elle a quitté la terre. Transportés brusquement de leur demeure terrestre aux enfers, les morts y conservent le souvenir entier de leur vie passée. L'existence paraît continuer pour eux sans interruption; ils gardent fidèlement toutes leurs affections et toutes leurs haines : Didon, toujours furieuse, détourne les yeux d'Énée, qui a causé sa perte; Anchise tend les bras à son fils et lui fait par habitude un peu de morale. — Tout est changé dans la dernière partie du sixième livre, et c'est vraiment un enfer nouveau que le poète nous fait visiter. Il semble d'abord qu'il y représente les âmes réunies dans un même lieu : toute cette foule d'ombres légères, ces nations innombrables qui voltigent en murmurant autour du Léthé sont tout à fait confondues ensemble, et il n'est plus question de ces demeures distinctes dans lesquelles Virgile les a d'abord distribuées. Elles ont toutes besoin d'être purifiées, et la seule différence qui existe entre elles, c'est que les expiations qu'on leur impose ne sont pas tout à fait les mêmes. « Les unes, suspendues en l'air, sont battues des

vents, les autres au fond d'un gouffre lavent leurs souillures, d'autres s'épurent par le feu; » mais le terme de cette expiation est le même pour toutes : après mille ans écoulés, elles sont redevenues pures et peuvent tenter de nouveau l'épreuve de la vie. L'immortalité n'est donc plus aussi entière que tout à l'heure; ce n'est pas la même existence qui persiste et se prolonge à travers la mort, c'est une série d'existences nouvelles et distinctes qui recommencent à chaque fois. Aussi les âmes, dans ce nouveau séjour, ne semblent-elles plus aussi vivantes qu'elles l'étaient dans le champ des pleurs ou dans l'Élysée. Ce sont vraiment « ces ombres silencieuses » que le poète saluait d'avance au commencement de son récit. Les autres ne méritaient guère ce nom; elles parlent au contraire avec tant de plaisir qu'il faut toujours que la sibylle les interrompe et qu'elle arrache Énée à ces entretiens infinis. Celles-ci, quoique réunies en troupe innombrable, font à peine autant de bruit que les abeilles qui bourdonnent un jour d'été en se posant sur les fleurs. Virgile nous les montre au moment où elles s'approchent du fleuve d'oubli, mais en vérité elles n'ont guère besoin d'y aller boire : aucune d'elles ne paraît se souvenir de sa vie passée ni avoir le sentiment de sa vie future. Elles passent devant le chef de leur race, portant déjà les insignes et les traits qui les font reconnaître, mais elles passent en silence, sans paraître rien voir, sans manifester aucune émotion. Ce sont, je le répète, deux enfers différens, dont l'un est plutôt emprunté aux croyances populaires, l'autre se rapporte davantage aux doctrines des philosophes. Si Virgile avait pu mettre la dernière main à son œuvre, il les aurait certainement mieux fondus ensemble; cependant un critique distingué, M. Conington, affirme, et, je crois, avec raison, qu'il ne serait pas arrivé à nous faire passer de l'un à l'autre sans surprise et à supprimer tout à fait les difficultés qui naissent de leur voisinage : la contradiction était au fond même des choses; on pouvait la dissimuler et non la détruire. Il est du reste assez vraisemblable qu'elle choquait moins les contemporains que nous. Ces élémens divers que Virgile avait voulu mêler dans son poème, chacun, en descendant en lui-même, les retrouvait dans ses croyances. D'ordinaire elles se composaient à la fois des souvenirs de l'enfance, des études de la jeunesse et des réflexions de l'âge mûr. Les opinions populaires, qui s'insinuent d'abord dans l'âme, et, la trouvant vide, s'y installent à l'aise, en faisaient le fonds; sur cette première couche venaient se placer les connaissances et les idées qu'on devait à la philosophie, et le plus souvent elles la recouvraient sans l'effacer. Comme les religions n'avaient alors ni dogmes précis, ni symbole arrêté, on éprouvait moins le besoin de se faire un corps de doctrine homogène et de ramener ce mélange un peu confus à

une rigoureuse unité. Il était donc assez difficile qu'on fût très sensible à ces incohérences qui nous frappent dans l'œuvre de Virgile, puisqu'en réalité il s'en retrouvait quelque chose au fond de toutes les âmes.

III.

On ne peut pas achever l'étude du sixième livre de l'*Énéide* sans se demander quelle impression il a dû produire sur les Romains qui le lisaient, et s'il est probable qu'il ait exercé quelque influence sur leurs opinions. Cette impression n'aurait guère été profonde, s'il était vrai, comme on l'a quelquefois prétendu, qu'en général sous l'empire on ne croyait pas à la vie future; mais les raisons qu'on en donne ne sont pas toutes convaincantes. On s'arme pour le prouver de certains aveux des écrivains de ce temps qui n'ont pas le sens et la portée qu'on leur accorde. Quand Sénèque et Juvénal soutiennent que personne n'a plus peur de Cerbère, et qu'on ne croit pas que tous les morts de l'univers passent le fleuve sombre sur une seule barque, ils veulent dire que les légendes populaires ont beaucoup perdu de leur crédit, et non pas qu'on nie l'immortalité de l'âme; ne pouvait-on pas plaisanter sur Cerbère et Charon, refuser d'admettre qu'après la mort les âmes traversent le Styx, et croire pourtant qu'elles continuent quelque part d'exister? En réalité, il n'y a qu'un seul écrivain de ce temps qui ait attaqué en face la croyance à la vie future, c'est Pline l'Ancien. Dans un passage célèbre, il traite ceux qui la défendent comme de véritables ennemis du genre humain. « Malheureux! leur dit-il, quelle sottise est la vôtre de faire continuer la vie au-delà de la tombe! Où se reposeront donc les créatures, si vous admettez que les âmes dans le ciel, les ombres dans les enfers, conservent quelque sentiment? Votre complaisance pour nos préjugés et votre crédulité nous font perdre le plus grand bien de la vie humaine, qui est la mort. Vous redoublez les tristesses de notre dernière heure par les terreurs de l'avenir. En supposant qu'il soit doux de vivre, peut-il l'être d'avoir vécu? Laissez-nous plutôt consulter nos souvenirs et trouver dans la tranquillité qui a précédé notre existence l'assurance du repos qui la suivra. » Pline est le seul alors qui parle d'une façon aussi nette et aussi hardie; mais, si les autres ne nient pas la persistance de la vie, il faut avouer qu'ils n'en parlent qu'avec beaucoup de réserves et d'hésitations. L'immortalité de l'âme ne paraît être pour eux le plus souvent qu'une hypothèse ou qu'une espérance. Tacite, en adressant les derniers adieux à son beau-père Agricola, se contente de dire : « S'il est un lieu réservé aux mânes de l'homme juste, si, comme le pensent les sages, les grandes âmes ne s'étei-

gnent pas avec le corps... » L'affirmation, comme on le voit, est bien timide, et l'on comprend qu'au milieu de ces incertitudes il ne soit pas aisé de saisir la pensée véritable des écrivains de l'empire.

Les inscriptions nous fournissent des renseignemens à la fois plus complets et plus clairs que ceux qui nous viennent de la littérature; il n'y a pas de question sur laquelle elles répandent plus de lumières. Comme la plupart de celles qui nous restent sont des épitaphes, les gens qui les ont fait graver ont été amenés à nous entretenir souvent de leurs sentimens sur la vie future. Ils sont très loin de s'accorder entre eux, et l'on voit bien qu'il régnait alors à ce sujet une grande variété dans les opinions. Quelques-uns nient l'immortalité de l'âme aussi résolûment que Pline et par les mêmes argumens. « Tu n'étais pas autrefois, disent-ils au passant qui s'arrête devant leur tombe : tu existes maintenant, mais bientôt tu ne seras plus. » Ils regardent donc le temps où nous vivons comme un éclair d'existence entre deux infinis de néant. Cette perspective ne paraît pas les inquiéter; la mort qui les menace, et qui n'aura pas de réveil, n'est pour eux qu'un motif de plus de passer gaîment la vie. « Amis, disent-ils, pendant que nous vivons, vivons; » ou encore : « Bois, mange, amuse-toi et viens nous trouver. » Leur épicurisme est souvent très grossier. Un soldat nous apprend « qu'il a toujours vécu comme il convient à un homme libre, » c'est-à-dire en menant une joyeuse existence, et il ajoute : « Ce que j'ai bu et ce que j'ai mangé, voilà maintenant tout ce qui me reste. » Le fond de la pensée de tous ces amis des plaisirs faciles, épicuriens de pratique, sinon de doctrine, c'est que, la destinée s'achevant ici-bas, il faut se la faire aussi agréable que possible. D'autres au contraire et en plus grand nombre supposent ou affirment la persistance de la vie; ils demandent à leur famille et à leurs amis des services dont ils n'auraient pas besoin, si tout devait finir pour eux avec cette existence; ils parlent des lieux qu'ils vont habiter, ils expriment la pensée que les parens qu'ils ont laissés sur la terre viendront les y rejoindre; cette espérance console aussi bien ceux qui survivent que ceux qui ne sont plus. — « Ne pleure pas, ma mère, » dit le mort, et la mère répond en demandant à son fils de venir au plus tôt la chercher pour qu'ils soient enfin réunis. — Ces croyances se retrouvent alors dans tous les rangs de la société, mais elles devaient être surtout répandues chez le peuple; ce sont les malheureux, les pauvres, les opprimés, qui ont besoin de croire que les injustices de la vie présente sont réparées ailleurs, qu'il y a quelque part une punition pour les méchans et des récompenses pour les bons. Suétone rapporte que, lorsqu'on sut à Rome la mort de Tibère, la foule se répandit dans les rues, « priant les dieux mânes de précipiter son ombre dans le séjour des impies. »

Si tous ces gens sont unis dans le sentiment que l'âme ne meurt pas avec le corps, ils ne se figurent pas tous de la même façon cette dernière demeure où doit se continuer la vie, et ne la placent pas au même endroit. Quelques inscriptions, surtout celles qui sont en vers, parlent du Tartare et de l'Élysée; d'autres expriment de diverses manières la pensée qu'une fois le corps rendu à la terre, l'âme remonte vers sa source; elle doit résider désormais soit dans les astres, auprès des dieux, soit dans la partie la plus pure et la plus élevée de l'air, soit dans l'espace qui s'étend entre la terre et la lune, et quelques-uns s'imaginent qu'elle est d'autant plus éloignée de la terre et rapprochée du ciel qu'elle a mené une existence plus vertueuse. Cette croyance s'accrédite à mesure que se répand la doctrine stoïcienne; nous la trouvons quelquefois exprimée avec une vivacité qui prouve combien on était heureux de s'y rattacher. « Non, dit un père sur la tombe de son enfant, tu ne descends pas au séjour des mânes, mais tu t'élèves vers les astres du ciel. » Ce n'était pourtant encore que l'opinion des gens distingués, qui avaient quelque accès à la philosophie; le christianisme en fit plus tard la croyance générale. Ce qui domine jusqu'à l'époque chrétienne, ce sont encore les plus anciennes opinions. La foule semble revenir avec une invincible opiniâtreté à la vieille manière de se figurer la persistance de la vie; elle est toujours tentée de croire que l'âme et le corps sont enchaînés ensemble dans la sépulture; elle soupçonne que le mort n'a pas perdu tout sentiment dans cette tombe où il est enfermé, elle cherche par tous les moyens à le consoler, à le distraire, à l'arracher à ce silence et à cet isolement éternels auxquels la nature a tant de peine à se résigner; elle veut le ramener et le maintenir parmi les siens, et si elle ne peut plus le mêler tout à fait au mouvement et à l'activité des vivans, lui en donner au moins le spectacle. Voilà pourquoi les sépultures antiques étaient placées le plus souvent le long des grands chemins. La voie Latine et la voie Appienne à Rome sont bordées de tombeaux. Sur ces tombeaux on trouve souvent écrits des dialogues dans lesquels le mort écoute et répond. Tantôt il prend la parole pour consoler sa famille éplorée, tantôt il remercie ceux qui l'ont salué en passant. « Adieu, Victor Fabianus. — Les dieux vous comblent de biens, mes amis, et vous aussi, voyageurs, les dieux vous protégent pour vous remercier de vous arrêter un moment devant la tombe de Fabianus! Que votre voyage, que votre retour s'accomplissent sans accident, et vous, qui m'apportez des couronnes et des fleurs, puissiez-vous le faire pendant de nombreuses années. »

Ce qui est tout à fait remarquable, c'est l'insistance avec laquelle le mort réclame des siens et des étrangers ces derniers égards. Il

joint, quand il le peut, des promesses à ses prières; il fonde des legs pour récompenser ceux qui viendront à certaines époques lui apporter des libations et des fleurs, ou qui prendront part aux repas célébrés près de ses cendres. S'il est pauvre, il demande au moins qu'on n'oublie pas ce salut qu'il est d'usage d'accorder à la tombe qu'on rencontre sur son chemin. « Vous qui passez, ne manquez pas de dire avec un sentiment pieux : Que la terre te soit légère ! » Il met une ardeur étrange à réclamer de tout le monde ce souvenir; pour être sûr qu'on ne le lui refusera pas, il flatte, il implore, il supplie; il promet au voyageur qui prononcera ces courtes paroles que les dieux récompenseront sa piété, et qu'à son tour il obtiendra les honneurs qu'il accorde aux autres. En voyant l'importance qu'il attache à cette formule banale, il vient à l'esprit qu'il devait lui prêter une certaine efficacité; il croyait probablement que de quelque manière elle pouvait rendre son sort meilleur dans l'autre vie. Ce n'est donc pas tout à fait une simple politesse dont il n'a que faire en ce moment, c'est un service et un secours qu'il demande, et il faut voir dans ces mots si souvent répétés sur les tombes anciennes quelque chose qui ressemble à la prière pour les morts dans le christianisme. Il en est de même des sacrifices qui doivent s'accomplir sur le tombeau, et pour lesquels on prend d'avance tant de précautions; j'ai peine à croire qu'on se donnerait tant de mal pour en assurer la perpétuité, pour écarter tous les obstacles qui peuvent s'opposer à leur accomplissement, s'il ne s'agissait que d'une satisfaction de vanité. On devait penser que le mort en recueillait quelque avantage plus réel, et rattacher de quelque manière son bonheur dans l'autre vie aux honneurs qu'on lui rendait sur la terre.

Il est donc très probable que ces instances qu'on fait aux passans pour obtenir leurs prières, ces fondations pieuses pour s'assurer des sacrifices qui durent toujours, témoignent beaucoup moins du désir qu'on a de protéger sa mémoire contre l'oubli que des préoccupations et des inquiétudes causées à tout le monde par la crainte des enfers. Épicure n'était pas parvenu, comme il l'espérait, à en délivrer l'humanité. On se trouvait encore, au commencement de l'empire, dans la même situation d'esprit que Platon décrit en ces termes quatre siècles auparavant : « tu sauras que, lorsqu'un homme se croit aux approches de la mort, certaines choses sur lesquelles il était tranquille auparavant éveillent alors dans son esprit des soucis et des alarmes, surtout ce qu'on raconte des enfers et de leurs châtimens. Ces récits, autrefois l'objet de ses railleries, portent le trouble dans son âme. » En ce terrible moment, on ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur sa vie passée. « C'est alors,

disait Cicéron dans une phrase qui semble chrétienne, c'est alors qu'on éprouve plus que jamais le remords de ses fautes, *tum peccatorum maxime pœnitet.* » Il est probable que la religion intervenait quelquefois pour calmer les consciences inquiètes. Un bas-relief du Louvre nous montre auprès du lit d'une femme qui vient d'expirer, et à côté de sa famille qui pleure, des prêtres et l'appareil d'un sacrifice. Les mystères aussi avaient essayé de rassurer les âmes qu'effrayait ce grand inconnu : ils donnaient aux initiés le spectacle de la vie future, ils leur annonçaient qu'après leur mort ils jouiraient de cette félicité qu'on leur avait fait entrevoir, « et qu'ils passeraient l'éternité avec les dieux; » mais ce furent surtout les charlatans réunis à Rome de toutes les contrées du monde, magiciens et devins de toute sorte, prêtres de toutes religions, qui surent tirer un grand profit des terreurs que causaient les enfers. Comme on pensait que, selon le mot de Platon, « c'est le plus grand des malheurs de descendre dans l'autre monde avec une âme criminelle, » ils se chargeaient de fournir aux coupables des purifications qui effaçaient leurs fautes; ils leur promettaient qu'une fois purifiés « ils seraient rangés, après la vie, parmi ceux qui conservent le souffle, le regard, la parole, et qui passent le temps à danser et à se réjouir dans la demeure d'Hadès. » Ils vendaient des prières dont l'effet était infaillible, qui devaient désarmer les puissances infernales et les empêcher de s'opposer au passage de l'âme lorsqu'elle s'envolait vers le ciel. On était si préoccupé de ce moment redoutable, on avait tant peur de cet avenir incertain et menaçant, qu'ils ne manquaient pas de trouver des dupes qui leur payaient cher leurs recettes.

Il faut replacer le récit de Virgile au milieu de ces préoccupations pour se rendre compte de l'effet qu'il a dû produire. Ce n'était pas tout à fait pour ces âmes inquiètes une œuvre d'art ordinaire, et elles devaient y trouver un intérêt plus puissant et plus vivant que dans le reste de l'ouvrage. Il les entretenait de ces problèmes qui troublaient leur pensée; il ranimait en eux ces espérances et ces terreurs qu'on pouvait bien oublier un moment quand on était livré à l'activité de la vie, mais qui, selon la réflexion de Platon, finissaient toujours par se réveiller. Ainsi le premier résultat du sixième livre a dû être d'exciter encore et de nourrir ces alarmes, qui étaient alors générales, de pousser les esprits à s'inquiéter de plus en plus de l'état des âmes après la mort. Il est vrai que, si l'on n'en pouvait aborder la lecture sans émotion, on ne devait pas être non plus entièrement satisfait quand elle était finie. Ceux qui venaient y chercher la solution de leurs doutes et une réponse nette et définitive aux questions qu'ils se faisaient sur l'autre vie ne l'y trouvaient pas. Virgile n'est pas un révélateur, et il aurait fallu

l'être pour prétendre donner une description de la vie future qui fût acceptée de tous comme un dogme. Personne encore ne l'avait fait. Pour les prêtres comme pour les philosophes, ce qui suit l'existence n'apparaissait que comme une sorte de rêve; tout ce qu'on en disait était plutôt du domaine de l'imagination que de la foi. Le poète pouvait donc à la rigueur imaginer les enfers comme il le voulait; il aima mieux partir des opinions populaires. Ces opinions, nous l'avons vu, étaient fort incertaines; elles avaient changé plusieurs fois et en se modifiant s'étaient affaiblies. Il pensa néanmoins que ces vieilles légendes, malgré leurs incohérences et leur discrédit, pouvaient encore lui être utiles. On nous dit bien que les sages avaient cessé depuis longtemps d'y croire; mais les sages sont toujours en minorité dans le monde, et d'ailleurs il n'est pas sûr qu'ils en fussent aussi désabusés qu'ils le prétendaient. Quand des fables se sont imposées pendant tant de siècles à la croyance des hommes, elles ne s'effacent pas aisément de leur souvenir. Celles-là étaient de plus protégées contre l'oubli par des chefs-d'œuvre, la poésie et les arts les rendaient immortelles; même quand la raison s'éloignait d'elles, elles restaient maîtresses de l'imagination, et gardaient ainsi une partie de l'homme malgré lui. Ce qui prouve bien qu'elles n'avaient pas perdu tout crédit, c'est l'empressement que mettaient les philosophes, surtout les stoïciens, à s'autoriser d'elles et à les interpréter dans le sens de leurs systèmes. Ils espéraient en agissant ainsi faire profiter les doctrines nouvelles qu'ils voulaient émettre de ce respect qu'on accorde involontairement aux choses anciennes. C'est aussi le dessein de Virgile; il pensait que son récit aurait plus d'autorité, s'il prenait soin de mêler toujours les traditions aux nouveautés et la philosophie à la fable.

Ce mélange est au fond la principale originalité de son œuvre : rien ne lui a plus servi à donner un caractère plus moral et plus élevé aux idées qu'on se faisait autour de lui de la vie future. C'est par là que, malgré les larges emprunts qu'il fait aux antiques légendes, son Élysée et son Tartare ne sont plus ceux de la mythologie. On a vu tout ce qu'il y ajoute : je ne veux rappeler ici que cette opinion, qu'il expose avec tant d'éclat, que l'homme est composé de deux élémens d'origine diverse, que le corps, matière terrestre, corrompue, est un principe de souillure, que son alliance avec l'âme, qui vient du ciel, est la source des luttes qui troublent la vie. Il en tire une conséquence importante et inattendue. Si l'on admet avec lui que l'âme et le corps se gênent et que leur union est une cause permanente de souffrance et de combat, il faut penser que leur séparation est un bien, et que l'existence véritable ne commence que lorsqu'ils se sont quittés. On avait cru d'abord tout le

contraire : pour Homère, la vie véritable est celle du corps (1); quand il n'est plus, il ne reste de l'homme qu'une ombre, une forme vide et impalpable, « un fantôme sans force. » Les morts sont « les malheureux, » leur demeure est un séjour de ténèbres, et, lorsqu'on annonce à Ulysse qu'il lui faut la visiter, il sent son cœur se briser et se roule en pleurant sur son lit. « Ne me console pas, répond l'ombre d'Achille aux complimens qu'on lui fait; j'aimerais mieux être un laboureur et servir pour de l'argent un pauvre homme qui n'aurait pas grand'chose à manger que de commander à tous les morts. » C'était encore à Rome l'opinion du plus grand nombre. Horace, parlant de ceux qui ne sont plus, dit qu'ils sont partis « pour l'exil éternel. » Virgile pense au contraire qu'ils retournent vers la patrie. Énée, qui vient d'entrevoir l'Élysée, ne comprend pas qu'on puisse jamais consentir à s'en éloigner. « O mon père! dit-il à Anchise, est-il donc vrai que des âmes remontent d'ici vers la terre et veulent rentrer de nouveau dans la prison du corps? D'où leur vient cet amour insensé de la vie? »

On ne peut pas prétendre sans doute que ces idées fussent entièrement nouvelles; les philosophes les avaient souvent développées dans leurs ouvrages, et même quelquefois elles remontaient beaucoup plus haut qu'eux. Par exemple ce principe, que le corps finit par communiquer sa souillure à l'âme et qu'il faut, après qu'ils se sont séparés, qu'elle en soit purifiée pour revenir à sa première nature, était familier aux vieilles religions de l'Égypte. Le récit des épreuves terribles qu'elle doit subir pour obtenir l'immortalité bienheureuse est le fond de ce « rituel funéraire » que les dévots faisaient ensevelir avec eux et qu'on retrouve si souvent dans les tombes égyptiennes. Cicéron avait dit avant Virgile : « Ce n'est qu'après être morts que nous vivrons véritablement, » et il représente Scipion, qui, à la vue du bonheur dont jouissent dans le ciel les âmes vertueuses, s'écrie comme Énée : « Puisque c'est ici le séjour de la vie, que fais-je donc plus longtemps sur la terre? Pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre? » C'est ce que pensait aussi ce sage de la Grèce qui, sans avoir aucun sujet de chagrin, se précipita dans la mer après avoir lu le *Phédon* pour arriver au ciel plus vite; mais, si les idées que développe Virgile n'étaient pas tout à fait nouvelles, on peut dire qu'à Rome du moins elles n'étaient guère sorties encore des écoles des philosophes ou d'un petit cercle de lettrés. Il les en a tirées pour les répandre. Par la manière habile dont il les présente, il a familiarisé le monde avec elles. Comme

(1) On peut voir sur cette question l'ouvrage de M. Girard, *le Sentiment religieux en Grèce*, p. 304 et sq.

elles sont mêlées dans ses ouvrages à des légendes et à des traditions antiques, elles ont été accueillies de la foule sans trop de surprise et se sont insinuées jusqu'à des profondeurs où elles n'avaient jamais pénétré avant lui. En les exposant en beaux vers dans un poème qui a été pendant plusieurs siècles le plus populaire de tous les livres, il les a fixées dans la mémoire des hommes.

Plusieurs de ces idées sont plus tard devenues chrétiennes, elles ont eu d'autant moins de peine à s'emparer alors des esprits que Virgile les avait préparés d'avance à les bien accueillir. Le christianisme admet le jugement des morts, les supplices des méchans, les récompenses des bons, la nécessité pour les âmes coupables de fautes légères de traverser le feu qui purifie (*purgatorius ignis*); il enseigne l'origine divine de l'âme, ses luttes avec le corps, qui veut la rabaisser vers la terre, et le bonheur qu'elle éprouve quand elle en est enfin délivrée. Pour lui, la vie future est la véritable vie; le chrétien doit passer son temps à s'y préparer et à l'attendre, et l'on peut dire avec Virgile que de cette terre, qu'il regarde comme un lieu d'exil, il tend sans cesse les mains vers la rive opposée, *tendebantque manus ripæ ulterioris amore.* Cette conformité manifeste avec les doctrines chrétiennes a dû donner vers la fin de l'empire une grande popularité au sixième livre de l'*Énéide*. Nous voyons qu'il est cité plus d'une fois par les pères de l'église. Saint Ambroise s'en sert pour établir que les païens avaient entrevu la croyance au Saint-Esprit; les poètes chrétiens s'en inspirent aussi très volontiers : ils ne trouvent rien de mieux que d'imiter les descriptions de Virgile quand ils veulent dépeindre les enfers et le paradis. On en a enfin retrouvé des vers jusque sur les sépultures des catacombes, à côté de la croix et du monogramme du Christ. Ce rapprochement, qui ne choquait alors personne, ne doit pas non plus nous surprendre aujourd'hui; il est naturel et légitime : Virgile nous fait toucher le point où l'esprit antique, parvenu à sa maturité, éclairé par l'expérience, épuré par la philosophie, plein du sentiment des instincts et des besoins nouveaux de l'humanité, donnait la main à l'esprit moderne et conduisait au christianisme.

GASTON BOISSIER.

LE
FOND DE LA MER

TROIS EXPÉDITIONS SCIENTIFIQUES. — LES CLIMATS ET LES COURANS SOUS-MARINS. — LE TUNNEL DE LA MANCHE.

Les anciens géographes écrivaient sur leurs cartes pour les terres non visitées : *terra ignota*; mais le lit des mers était encore bien moins connu que les régions polaires fermées par les citadelles de glace, que les épaisses forêts vierges, que les plus inaccessibles sommets des hautes montagnes. A terre, l'homme, étant dans son élément et pour ainsi dire chez lui, avait depuis longtemps exploré les cavernes, les précipices; qui était jamais descendu dans les vallées basses de l'océan? Que savait-on des lois qui président dans le monde des eaux à la distribution de la vie animale? Le fond de la mer n'avait guère été entrevu que par les pêcheurs d'huîtres et les plongeurs dont il a été parlé dans l'une des études sur *l'Angleterre et la vie anglaise* (1); mais les scaphandriers, ces ouvriers utiles, ne pénètrent qu'à des profondeurs relativement insignifiantes. Ils travaillent autour des côtes à recueillir les épaves des naufrages; que peuvent-ils nous apprendre sur ce qui se passe dans les entrailles de la mer à des distances de 3,000 et 4,000 mètres? Les forces humaines, quoique secondées par des appareils ingénieux, ne résistent point à certaines pressions du liquide, à la difficulté de se procurer sous un grand volume d'eau la quantité suffisante d'air respirable, ni à mille autres obstacles qui défient toutes les ressources de l'art mécanique. Il fallait donc attaquer le problème par un autre côté.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1866.

Il semble que la mer ait pris ses précautions contre la curiosité de l'homme. Pour déjouer les recherches et les indiscrétions de la science, elle a ses puits d'ombre, ses gouffres, ses tempêtes, l'impénétrable masse des flots pesant sur les flots, des abîmes s'étendant sous des abîmes; elle a enfoui son secret dans les régions du silence et de la nuit. Aussi les peuples navigateurs, depuis l'origine des temps historiques, se contentaient-ils de frayer leur route à la surface des vagues, sans approfondir la configuration des grands bassins océaniques et les merveilles qui s'y cachent. Interroger les vents, signaler les écueils, intéresser la voûte céleste au succès des expéditions lointaines, telle était la véritable industrie du matelot. Sans doute il eût été curieux de savoir ce qui se passait sous ces lames labourées par la proue du vaisseau, que la mouette effleure de son aile, que couvrent les frémissemens de la lumière sidérale, sur lesquelles, depuis l'invention des *steam-boats*, se dénouent les longs anneaux de vapeur : ce n'était point le désir de connaître qui lui manquait; c'était le moyen pratique pour atteindre les mystères de l'abîme. Cependant la science ne se déclarait point vaincue : au-delà des profondeurs qui défient l'œil du plongeur le plus exercé, la portée des plus vastes filets, n'y avait-il point tout un monde inconnu, et pourquoi ce monde échapperait-il aux puissans engins de l'industrie moderne? Quand on songe que la plus grande partie de notre globe est couverte par la mer, que le champ des vastes ondes est en même temps le plus ancien et le plus fécond laboratoire de la vie animale, il est facile de comprendre l'intérêt qui s'attache aux recherches de la science dans les obscures régions de l'océan.

Jusqu'au jour où commencèrent les sondages profonds, le lit de la mer était aussi inconnu que pouvait l'être avant la découverte du télescope le noyau d'une des planètes appartenant à notre système astronomique. Par le télescope, l'homme ajouta des yeux à ses yeux, — par la sonde, une main à ses organes naturels du toucher. Cette main de plomb fouille les profondeurs de l'onde; en vertu des lois de la gravitation, elle descend, descend toujours jusqu'à ce qu'elle ait rencontré ce qu'elle cherche, et prolonge ainsi à une énorme distance la faculté du tact dans des régions que l'homme ne peut atteindre. Nous sommes vis-à-vis des gouffres océaniques dans la position des aveugles-nés : il est très probable que l'homme ne verra jamais le lit des grandes eaux; c'est uniquement par l'un de nos sens, dont nous avons trouvé le moyen d'exagérer artificiellement la portée, que nous arrivons à nous mettre en communication avec le fond des mers. Ces puissans sondages avaient été pratiqués depuis quelques années avec succès par les navigateurs du Nouveau-Monde. De telles expériences, renouvelées

sur une grande échelle, dissipèrent bien des erreurs et servirent à jeter les fondemens de la géographie sous-marine. Il est pourtant vrai de dire qu'à part quelques cas isolés la sonde ne rapportait du fond de l'abîme que des nouvelles incomplètes, des messages tronqués. Cette pesante main ramassait sous les immenses couches d'eau certaines parcelles du sol, et dénonçait ainsi la nature des roches en voie de formation dans les muettes régions de l'océan. C'était tout ou presque tout; la sonde avait très peu de chose à nous apprendre sur les mystères de la vie animale. Le hasard, il est vrai, cet aveugle promoteur des découvertes, lui venait quelquefois en aide. En 1860, la corde de l'appareil de sondage appartenant au navire le *Bouledogue* ramena un groupe d'animalcules attachés à la portion de cette corde qui avait reposé sur le lit de la mer à une profondeur de 1,260 brasses, et dans l'estomac de ces petits êtres organisés on trouva des êtres plus petits encore, qui avaient été absorbés. Autre révélation fortuite : en 1861, le câble du télégraphe sous-marin qui relie l'île de la Sardaigne à Alger ayant été soulevé pour des travaux de réparation, on découvrit des polypes vivans et des mollusques sur certaines parties de ce câble enseveli à des profondeurs de 2,000 et de 2,800 mètres (1). Ces eaux étaient-elles donc habitées? On avait longtemps douté qu'il en fût ainsi : l'opinion générale était que les minces coquilles recueillies de temps en temps à l'aide de la sonde avaient été amenées vides au fond de la mer par des courans, ou bien que les hôtes de ces coquilles vivaient près de la surface et tombaient après leur mort dans les mornes catacombes de l'océan. Y avait-il réellement une faune sous-marine? La vérité est que la science ne concevait guère la vie à de telles profondeurs. Pour éclairer une question qui intéressait à un si haut degré la philosophie de l'histoire naturelle, la sonde était impuissante. Cet instrument avait rendu de grands services à la bathymétrie (mesurage des mers); pour soulever en quelque sorte le fond de l'abîme, il fallait lui substituer ou plutôt lui adjoindre un autre appareil. C'est alors qu'on eut l'idée de recourir à la drague.

Tout le monde connaît cette espèce de filet à manche dont se servent les pêcheurs de la côte pour ramasser dans le sable les coquillages. Il s'agissait d'approprier un tel engin aux manœuvres de la science dans les mers profondes. L'instrument ne suffisait plus : il y fallait le concours de puissantes machines qui devaient en quelque sorte l'animer. De même que la sonde, la drague ainsi perfectionnée est une main, mais c'est une main ouverte de Titan qui, non contente de glisser dans les ténèbres des ondes et de toucher le

(1) Les échantillons furent examinés par M. Milne Edwards, qui signala au monde savant les conséquences de cette découverte.

fond, saisit sur le lit de la mer tout ce qu'elle rencontre. Savoir ce qui se passe et ce qui vit dans un élément interdit à nos moyens directs d'observation, telle était la noble curiosité, la religieuse ambition des naturalistes. Tout ce qui remonte de ces abîmes d'eau à la surface du vaisseau éclairé par le soleil est pour la science autant d'arraché à l'inconnu. Grâce à ces trois instrumens, la sonde, qui mesure les profondeurs, le thermomètre, qui constate les degrés de température dans les différentes couches d'eau, la drague, qui permet d'examiner à l'œil nu les matériaux de la vie sous-marine, l'homme a désormais les moyens de surprendre par une voie détournée le secret de l'océan.

On tient à connaître qui l'on fréquente. Les nations modernes que leur position géographique met plus particulièrement en rapport avec la mer, les États-Unis, la Suède, l'Angleterre, prirent l'initiative des recherches et des dragages qui devaient entr'ouvrir le voile sous lequel se cachent les arcanes de l'abîme. La mer n'est plus seulement le lien de l'industrie et du commerce, le trait d'union des climats, l'élément qui rapproche les distances et associe les races; c'est aussi le champ de la fraternité pour les connaissances humaines. Presque en même temps (vers 1868), M. Sars, inspecteur des pêcheries du gouvernement suédois, le comte Pourtalès avec les ingénieurs hydrographes des États-Unis, le docteur William Carpenter et le professeur Wyville Thomson au nom de l'Angleterre, se mirent chacun de leur côté à explorer les eaux profondes. C'était à qui, sans avoir beaucoup consulté ses voisins, chercherait à s'emparer de l'abîme et à déchirer l'épais manteau de Neptune. M. Agassiz avait néanmoins proposé que l'amirauté anglaise s'entendît avec les autorités navales des États-Unis pour partager entre les deux nations l'examen de l'Atlantique du nord; animés par un sentiment de généreuse rivalité, se tendant la main à travers les solitudes de l'Océan, les explorateurs anglais et américains poursuivraient ainsi dans l'épaisseur des ondes les conquêtes de la science. Il suffit quelquefois d'un coup de vent pour lacérer les traités politiques; mais quel revirement pourrait atteindre des conventions fondées sur les intérêts mutuels des peuples navigateurs? La connaissance des conditions de la vie dans les divers élémens de notre planète est en quelque sorte le patrimoine de tous. En attendant cette alliance désirable de l'ancien et du nouveau monde, nos voisins de la Grande-Bretagne se sont placés depuis 1869 à la tête du mouvement; ils ont ouvert ou tout au moins élargi la voie des découvertes. Avant de signaler quelques-uns des résultats obtenus par les récentes recherches du docteur Carpenter et du professeur Wyville Thomson, il convient peut-être de dire comment s'organise une expédition scientifique en Angleterre.

I.

Chez nos voisins, l'état n'intervient point directement dans les secours et les encouragemens accordés aux beaux-arts ou à la science : il se repose de ce soin délicat sur des institutions fondées par l'initiative personnelle, et dont la plus importante est sans contredit la Société royale (*Royal Society*). Cette académie, qu'on a souvent comparée à notre Académie des Sciences, sans tenir assez compte des différences qui les distinguent, surgit autrefois d'une réunion privée. Un groupe de savans vers l'année 1600 se rassemblait chez le docteur Wilkins, un ministre protestant qui avait épousé la sœur de Cromwell et devint plus tard évêque de Chester. Selon les circonstances, ces séances à huis-clos avaient lieu tantôt à Oxford, tantôt à Londres, quelquefois dans la taverne de la Tête-de-Bœuf (*Bull's Head-Tavern*). La conversation roulait sur la philosophie naturelle, sur les découvertes de la physique et de la géométrie. Tous les hommes éminens de ce temps-là, Evelyn, Hooke, Cowley, Wilkins, formèrent ainsi une société à laquelle le célèbre Boyle donna le nom de *Collége invisible*. C'était en effet une sorte de conseil des dix appliqué aux intérêts de la science. Il faut se souvenir que l'Angleterre était alors fort troublée par les événemens politiques. Des hommes étrangers aux affaires du gouvernement qui cultivaient la science pour la science devaient nécessairement trouver dans ces conversations intimes un grand charme et une diversion aux horreurs de la guerre civile. Le collége de Gresham (*Gresham college*), où ils se réunissaient depuis quelque temps, leur fut enlevé pour faire place aux soldats qui se logèrent dans les bâtimens. Sprat, l'un des affiliés, eut la curiosité de visiter alors ce sanctuaire de la science transformé en caserne, et nous a laissé dans une page émue la trace de ses impressions. Qu'on se figure la tristesse du bon docteur à la vue des scènes grossières qui succédaient dans le même édifice aux paisibles recherches de l'esprit. En 1660, le collége fut rendu aux savans, et quarante et un noms s'inscrivirent sur la liste des associés. Telle fut l'obscure origine d'une institution qui certes ne manque point d'éclat, et dont le développement est désormais lié en Angleterre au progrès des connaissances humaines.

Après la restauration, les membres demandèrent à se constituer sous le nom de *Société royale*; Charles II leur octroya ce privilége, mais c'est tout ce qu'ils purent obtenir du monarque. Selon Leigh Hunt, c'était encore trop : dans ce pays d'initiative personnelle, on croyait à tort ou à raison que les corps savans patronnés par l'autorité royale étaient plutôt faits pour limiter que pour étendre les re-

cherches du libre examen. Aussi la société, sous sa nouvelle forme, fut-elle tournée en ridicule par les beaux esprits; on assure même que Charles II ne fut point étranger aux plaisanteries qui circulèrent alors dans tout le royaume. Toujours est-il que, si les savans avaient pu craindre d'être énervés par les faveurs princières, ils eurent bientôt lieu de se rassurer à cet égard : le roi, occupé de ses courtisans et de ses courtisanes, ne rendit même point visite à la société qu'il était censé avoir fondée. Cette indifférence du chef de l'état fut peut-être plus utile que nuisible aux progrès de l'institution. En Angleterre, la science se protége elle-même : au moyen de l'association, elle inspire à tous la conscience du mérite et le respect des services rendus. Le ridicule ne tue que les œuvres qui ne sont point capables de vivre. La grandeur des corps savans comme celle du pays lui-même tient à la valeur des hommes : du jour où Newton fut nommé président, personne en Angleterre n'a plus ri de la Société royale. En 1780, cette société, qui avait erré de Gresham-College à Crane-Court sans trouver un toit convenable pour abriter son musée, sa bibliothèque, ses collections, obtint enfin du gouvernement un vaste local dans Somerset-House. Ce massif édifice, construit de 1776 à 1786, regarde d'un côté sur le Strand et de l'autre sur la Tamise : la façade du bord de l'eau, noircie par la fumée des bateaux à vapeur, en partie submergée par les hautes marées avant l'établissement des quais, percée de fenêtres et entremêlée de colonnades, s'étend en ligne droite sur la rive gauche, à la hauteur du pont de Waterloo. A l'intérieur, c'est un monde de papiers, de bureaux et de salons. La coutume veut depuis plusieurs années que le président de la Société royale invite à une série de *conversations* ou de soirées les *fellows* les plus distingués, auxquels se mêlent d'autres savans, des artistes et des hommes de lettres. Toutefois cet institut a surtout été fondé pour le développement des sciences physiques et mathématiques. Sans parler des vivans, tous les esprits éminens de la Grande-Bretagne dans cet ordre d'études, Newton, Boyle, Hooke, Flamsteed, Franklin, Faraday, bien d'autres, lui ont appartenu, et il a pour ainsi dire hérité de leur gloire. Quoique la Société royale n'ait aucun caractère officiel, elle intervient quelquefois auprès du gouvernement anglais pour recommander les expériences et les travaux qui lui semblent dignes d'encouragement.

Le premier qui eut chez nos voisins l'idée de draguer les profondes mers est M. Wyville Thomson, professeur d'histoire naturelle au Collége de la Reine, *Queen's College*, Belfast. Il avait acquis déjà de l'expérience dans l'art d'interroger l'abîme. Grâce à des travaux antérieurs, il possédait des connaissances très étendues sur la faune marine non-seulement de l'Angleterre, mais aussi de la Scandinavie

et des régions boréales. Voyageant en Norvége, il avait eu l'occasion d'examiner quelques-uns des résultats obtenus par les dragages de M. Sars (1). Les échantillons recueillis démentaient l'opinion d'Edward Forbes et de beaucoup d'autres savans qui croyaient que le néant de la vie animale commençait à quelques centaines de brasses au-dessous de la surface des eaux. De retour à Belfast, le professeur Wyville Thomson écrivit à son ami, le docteur W. Carpenter, lui représentant de quel intérêt serait pour la science une série de recherches dans les grandes profondeurs de l'océan. Vice-président de la Société royale, archiviste de l'université de Londres, le docteur Carpenter contribue depuis longtemps par son influence, ses écrits et ses travaux, à élever le niveau des études scientifiques en Angleterre (2). Physiologiste éminent, il s'est beaucoup occupé de ces êtres douteux et indéterminés, les *rhizopodes*, les *foraminifères*, situés aux limites extrêmes de la vie, si tant est que la vie ait des limites. Où commence-t-elle? où finit-elle? Nul ne le peut dire. Toujours est-il que ces petits êtres, qui changent de formes comme le Protée de la mythologie, habitent en quantités innombrables le fond des mers. Par l'ensemble de ses recherches et de ses vastes connaissances, le docteur W. Carpenter était donc admirablement préparé pour une expédition dont le principal objet était de déterminer avec soin les conditions et la distribution de la vie animale dans les abîmes de l'océan. Les deux savans tombèrent aisément d'accord sur les moyens d'exécution; mais ils reconnurent en même temps l'un et l'autre qu'une telle entreprise excédait la portée des ressources personnelles. Aussi fut-il convenu qu'on s'adresserait à la Société royale pour lui demander aide et assistance.

Le conseil de cette libérale institution comprit tout de suite les avantages que la science pourrait retirer de recherches faites sous les ordres de deux savans naturalistes à des profondeurs qui n'avaient point encore été atteintes par la drague. Une somme de 100 livres sterling (2,500 fr.) fut avancée sur la caisse de secours (*donation fund*) pour subvenir aux premières dépenses. Le conseil de la Société royale fit en outre écrire par son secrétaire une lettre aux lords de l'amirauté, leur demandant de mettre un vaisseau de l'état à la disposition du docteur W. Carpenter et du professeur Wyville Thomson. La réponse fut favorable. Certes la Grande-Bre-

(1) Il y a deux MM. Sars, le père et le fils. L'un est un professeur célèbre; l'autre, inspecteur des pêcheries du gouvernement suédois, est celui qui venait d'explorer les côtes de la Norvége.

(2) Ses principaux ouvrages sont : *Principes de la physiologie humaine*, — *Manuel de physiologie*, — *le Microscope et ses révélations*, — *Introduction à l'étude des foraminifères*. En 1861, le conseil de la Société royale lui décerna la grande médaille d'or.

tagne ne manque point de navires : il y avait sur les côtes du nord et de l'ouest nombre de canonnières et de vaisseaux croiseurs qui restent désœuvrés à leurs différentes stations jusqu'à la fin de l'été; mais du navire qui devait conduire l'expédition scientifique on exigeait quelques qualités spéciales. Il était à désirer qu'il fût capable de marcher alternativement par la voile et par la vapeur; quant à la vitesse, elle n'était point nécessaire, car les opérations devaient être lentes. A bord, une machine connue sous le nom de *Donkey-engine* était chargée de manœuvrer la drague et d'épargner beaucoup de travail aux marins. Toutefois à une pareille entreprise il fallait un équipage très exercé et tel qu'il ne s'en trouve qu'au service du gouvernement. L'amirauté désigna l'*Éclair* (*Lightning*), qui remplissait les conditions exigées par la nature des recherches. Les 100 livres sterling avancées par la Société royale servirent à l'achat des divers ustensiles scientifiques; de leur côté, les explorateurs s'engageaient à ce que les spécimens recueillis fussent déposés au *British Museum*. Ainsi équipé, outillé, l'*Éclair* partit de Stornoway le 11 août 1868. Le professeur Wyville Thomson, le docteur Carpenter et l'un de ses fils étaient du voyage. Tous les trois étaient considérés comme appartenant au service public, et traités en conséquence avec la vieille libéralité britannique. Le capitaine May dirigeait le vaisseau.

L'intention des savans était de draguer le long des côtes et dans les estuaires, puis de se porter vers le nord-ouest dans les eaux profondes entre les îles Féroe et l'Islande. Le champ des explorations était bien choisi. De même que la surface des îles britanniques, toute limitée qu'elle soit, présente un résumé de toutes les couches géologiques, ainsi cette zone océanique offre des variétés de profondeur, de température et de courans qu'on ne rencontre ailleurs qu'à une plus grande distance des terres et sur un espace beaucoup plus étendu. Pour les romanciers comme Walter Scott (1), ces mers du nord sont le berceau des illusions, des rêves et des mythes; la vague longue et lourde, éclairée par une sorte de crépuscule pendant huit mois de l'année, a donné naissance aux récits des matelots sur les monstres fabuleux. L'hiver y commence en octobre, un long et morne hiver, gros de brouillards et de tempêtes. Dans les hautes latitudes des Shetlands, la lumière du jour en été ne disparaît jamais absolument, et la nuit ne s'efface tout à fait que pendant quelques heures dans l'autre moitié de l'année. Au reste, ce n'étaient point les fantômes des eaux que poursuivaient dans ces étranges latitudes les deux savans anglais : ils se proposaient d'atteindre un but utile et pratique; mais la saison était déjà

(1) Lisez *le Pirate*.

trop avancée. Durant les quatre semaines qui s'écoulèrent entre leur départ de Stornoway (11 août) et leur retour dans ce même port (6 septembre), ils n'eurent que neuf jours d'un temps assez favorable pour draguer en pleine mer, et quatre jours seulement ils se trouvèrent sur un fond de sable et de cailloux dont la profondeur excédait 500 brasses (914 mètres). Dans une seconde croisière, qui dura une semaine (du 14 au 21 septembre) et s'étendit à l'ouest vers le bassin creux situé entre les Hébrides et le Rockball Bank, on ne put jeter la sonde et la drague qu'une seule fois à 650 brasses (1,189 mètres) de la surface. Ce court voyage était plutôt un essai qu'une expédition en règle; mais c'était un essai heureux et qui promettait de grandes découvertes pour l'avenir. Des séries d'animaux sous-marins appartenant à des espèces inconnues ou qu'on croyait éteintes apparurent pour la première fois à la lumière. Où est maintenant le moyen de douter que l'océan ne regorge de vie à toutes les profondeurs? Les dragages dans les grandes eaux s'étaient accomplis sans beaucoup de difficultés et avec autant de succès que ceux qu'on pratique tous les jours sur les côtes. Il y avait donc tout lieu d'espérer que de semblables travaux servis par de puissantes machines réussiraient également à des distances encore beaucoup plus considérables de la surface. On n'avait guère fait qu'égratigner le lit des mers, et déjà beaucoup d'anciennes erreurs s'étaient dissipées, de secrètes lois de la nature avaient été entrevues sous l'écume des vagues. L'hydrographie, la biologie, la géologie, étaient intéressées à ce que de semblables recherches se continuassent avec assez de suite et de méthode pour porter la lumière dans les vastes cavernes du monde aquatique.

L'année suivante (1869), la Société royale, encouragée par le succès de la première expédition, demanda au gouvernement anglais un autre vaisseau approprié à des recherches du même genre, qui s'étendraient du 15 mai à la mi-septembre. Comme le bâtiment ne devait jamais s'écarter à plus de 4 milles des terres, il serait toujours à même de se ravitailler dans le port le plus voisin. Les lords de l'amirauté mirent cette fois au service de la science un excellent navire à voiles et à vapeur, le *Porc-Épic* (*Porcupine*), dont l'équipement fut confié aux soins du capitaine Calver. Il était convenu que le docteur Carpenter recevrait du gouvernement une somme de 200 livres sterling (5,000 francs), et qu'il serait nourri durant le voyage ainsi que ses assistans aux frais de l'état. De son côté, la Société royale se chargeait de fournir les instrumens et les appareils scientifiques. De tels agens automatiques étaient destinés à signaler les degrés de température aux diverses distances entre le lit de l'océan et la surface, la nature des différens gaz en dissolution, la somme de matière organique et de sels contenus

dans l'eau, la quantité de lumière qui se trouve dans les grandes profondeurs de la mer. Un comité spécial fut même institué pour choisir ceux de ces instrumens qui convenaient le mieux à la nature des recherches. Les sondes, les dragues, les thermomètres, les bouteilles à eau, les hydromètres, avaient été choisis parmi les types les plus modernes ou parmi ceux que l'expérience désignait comme les meilleurs. Une grande chambre du vaisseau connue sous le nom de *chart room* fut consacrée aux analyses chimiques et aux observations délicates du microscope. Tous ces préparatifs étant terminés, le 18 mai 1869 le *Porc-Épic* partit de Woolwich, se dirigeant vers Galway (Irlande).

L'expédition se divisa en trois croisières. La première fut placée sous la responsabilité scientifique de M. J. Gwyn Jeffreys, naturaliste distingué qui avait volontairement offert son concours. Elle commença dans les eaux de Galway vers la fin de mai, et se termina dans celles de Belfast au commencement de juillet. Le *Porc-Épic* se dirigea d'abord vers le sud-ouest, puis à l'ouest, enfin au nord-ouest, aussi loin que le Rockhall Bank. La sonde et la drague pénétrèrent dans ces masses d'ondes à la profondeur de 1,476 brasses. Une riche moisson d'êtres vivans fut recueillie sur le lit de la mer. Grâce à l'excellent outillage du navire et à l'habileté du capitaine Calver, les savans conçurent l'espoir d'atteindre des profondeurs encore plus grandes avec un égal succès. La seconde croisière fut confiée aux soins du professeur Wyville Thomson. On poussa vers l'extrémité nord de la baie de Biscaye, 250 milles environ à l'ouest d'Ushant, dans un endroit où l'on savait qu'il existe de véritables abîmes. Durant cette seconde croisière, la sonde descendit à l'énorme profondeur de 2,345 brasses, — plus de 4 kilomètres. Une telle cavité égale presque en sens contraire l'altitude du Mont-Blanc. La vie animale était-elle éteinte au fond de pareils gouffres océaniques? Le lit de ces mers, où la pression des eaux est de trois tonnes ou peu s'en faut pour chaque pouce carré, se montra au contraire un champ zoologique extrêmement fertile. La drague ramena une boue vivante de *globigérines* (1) dans laquelle on trouva en outre des échinodermes, des annélides, des crustacés et des mollusques dont les formes excitèrent la surprise des naturalistes. Qu'on parle maintenant des solitudes de la mer! Le docteur Carpenter dirigea la troisième croisière. L'objet de ses recherches, qui commencèrent à la mi-août et se prolongèrent jusque vers le 15 septembre, était d'étendre et de compléter les observations faites l'année précédente sur le navire l'*Éclair*. Cette fois le temps se montra favorable. Il s'agissait surtout de reconnaître les inégalités de tem-

(1) Le genre *globigerina* a été établi dernièrement pour désigner de très petits êtres au corps gélatineux et aux formes indécises.

pérature, les courans d'eau chaude et d'eau froide, la distribution de la vie animale dans les lieux bas de la mer. Le succès couronna ces diverses recherches scientifiques, et le *Porc-Épic*, tout glorieux de son œuvre, chargé des trophées de la science, revint à Belfast, où l'on débarqua les collections. Les résultats obtenus avaient dépassé toutes les espérances, et jamais aussi courte expédition n'avait plus dérobé de secrets au grand sphinx de l'océan.

Il était maintenant curieux de déplacer le champ des explorations et de comparer les mers du sud aux mers du nord. On avait été si content du *Porc-Épic* qu'on réclama de nouveau ses services en 1870; l'amirauté consentit à le prêter pour une nouvelle série d'études. L'expédition se divisa cette fois en deux croisières. La première devait examiner le lit des eaux profondes entre Falmouth et Gibraltar, la seconde se chargea d'interroger le bassin occidental de la Méditerranée entre Gibraltar et Malte. Le navire à vapeur quitta Falmouth le 4 juillet; mais un épais brouillard et des vents contraires le forcèrent de se réfugier dans Mount's-Bay, où il resta toute une journée à l'ancre. M. Gwyn Jeffreys, accompagné d'un jeune naturaliste suédois, M. Josua Lindahl, de l'université de Lund, dirigeait les travaux de cette première croisière. Le 6 au point du jour, le vaisseau partit et se dirigea vers l'ouest; le 7, il atteignait cette déclivité qui s'étend de l'entrée de la Manche jusqu'aux abîmes de l'Atlantique. Toutes les fois que soufflait un vent favorable, la drague descendait au fond de la mer et remontait chargée de butin. Il y avait certains jours de pêche miraculeuse. Les mollusques, les crustacés, les zoophytes et autres habitans des eaux profondes étaient bien faits pour éveiller la curiosité des naturalistes : les uns étaient des types nouveaux pour la science et qui n'avaient jamais été décrits, d'autres ne s'étaient montrés jusque-là que dans des climats limités et bien différens de celui dans lequel on naviguait maintenant; il y en avait enfin (et c'étaient les plus curieux au point de vue géologique) qui appartenaient par l'ensemble des traits à d'anciens âges de la terre. Ces richesses convainquirent les explorateurs que, malgré les travaux des savans, la conchyliologie des mers était très imparfaitement connue. Combien de découvertes et de surprises nous réservent encore les dragages à grande portée! Le *Porc-Épic* n'avait guère fait que suivre la frange des côtes, fouillant çà et là des profondeurs relativement modérées (de 600 à 1,100 brasses), et déjà s'était étendu, comme par un coup de baguette magique, l'horizon de la zoologie sous-marine. Que serait-ce le jour où la drague, pénétrant dans les cataractes de l'Atlantique du nord jusqu'à l'immense lit de l'Océan, atteindrait ce sol tapissé (il y a maintenant lieu de le croire) d'une

épaisse couche d'êtres vivans! Après avoir doublé à distance les côtes de la France, de l'Espagne et du Portugal, le navire arriva le 6 août à Gibraltar. Ici les rôles furent changés : à M. Jeffreys succéda le docteur Carpenter. L'investigation physique et zoologique du détroit devait être poursuivie avec un soin minutieux. Il s'agissait de résoudre un problème important : comment agissent les courans entre les deux mers et quel est le rapport de la faune de la Méditerranée avec celle de l'Atlantique?

Le *Porc-Épic* repartit de Gibraltar le 15 août. Les conditions thermales des eaux, le degré de salaison et de gravité spécifique, furent autant d'indices qui mirent sur la voie des découvertes (1). Un appareil très curieux pour déterminer le mouvement des ondes au-dessous de la surface est la *current drag*, inventée par le capitaine Calver, et qui sert, comme l'indique le nom, à draguer les courans. Qu'on se figure une longue corbeille avec deux paires d'ailes ou de voiles. Grâce à ce mécanisme, la corbeille, doublée de grosse toile, et qui naturellement se remplit d'eau, présente une surface de résistance uniforme au courant qu'elle parcourt. A la partie inférieure de cette drague s'attachent deux poids de 112 livres anglaises chacun, et l'ensemble de l'appareil est soutenu par des cordes qui se relient à un anneau central. Le tout se trouve suspendu à une forte *ligne* (terme de marine). On abaisse l'une des chaloupes du vaisseau; deux hommes y descendent avec l'appareil, qu'ils laissent alors s'enfoncer dans la mer à la profondeur voulue, puis ils remontent dans le bâtiment. La chaloupe, ainsi abandonnée à elle-même, n'est pas pour cela maîtresse de ses mouvemens; elle doit compter avec la brise qui caresse ses flancs, mais surtout avec l'action composite des courans marins qui s'étagent les uns sous les autres. Quel moyen a-t-on maintenant de juger ce qui se passe dans un élément inaccessible à nos moyens directs d'observation? Si la chaloupe à laquelle est suspendu l'appareil se meut dans la même direction et avec la même vitesse que le courant de la surface, il y a tout lieu de croire que la couche d'eau dans laquelle flotte la drague est douée d'une action qui coïncide avec celle de la superficie. Le bateau marche-t-il lentement, on doit supposer que le milieu dans lequel plonge la corbeille est ou stationnaire ou animé d'un léger mouvement en sens inverse. Reste-

(1) Les eaux de la Méditerranée se distinguent de celles de l'Océan non-seulement en ce qu'elles sont beaucoup plus chargées de sel, mais aussi en ce qu'elles contiennent à l'état de suspension beaucoup plus de molécules de matière solide. Ceci peut paraître étrange à ceux qui ont vu la Méditerranée et qui ont pu juger par leurs yeux de la transparence de cette mer bleue, *cæruleum mare*, comme disaient les anciens. Le ciel poussiéreux de Marseille en est-il pour cela d'un azur moins foncé dans la belle saison?

t-il immobile, une force égale à celle des eaux supérieures, mais inclinant dans une direction contraire, agit sur la drague et sur la corde qui la maintient. Enfin vient-il à reculer, c'est qu'il existe un antagonisme dans la tendance des deux courans : celui à la surface duquel flotte la barque, et le contre-courant dans lequel nage l'espèce de ballon sous-marin. Grâce à cet appareil ingénieux, à des thermomètres d'une grande sensibilité, et surtout à des expériences assidues, les savans purent reconnaître que dans le détroit de Gibraltar les eaux superficielles viennent de l'Atlantique, et que les eaux plus profondes arrivent du bassin de la Méditerranée (1).

La chaleur étant extrême, le *Porc-Épic* jeta l'ancre, le 3 septembre, dans la baie de Tunis. Les Anglais profitèrent de trois jours de repos pour visiter la ville, qui conserve un caractère mauresque, et les ruines de Carthage, où ils trouvèrent une série d'immenses réservoirs, dont l'eau est fournie par un aqueduc et descend d'une chaîne de montagnes situées à peu de distance. Le vaisseau repartit le 6, et les savans reprirent le cours de leurs observations. On avait plusieurs fois exploré, dans le détroit de Gibraltar, le fond de la mer, et la drague était très souvent remontée presque vide. Cette pauvreté de vie animale dans les eaux de la Méditerranée démentit les espérances qu'avaient conçues les naturalistes. Furent-ils plus heureux par la suite? Passant devant le cap Bon, ils tombèrent au milieu d'une flottille de pêcheurs de corail, et furent surpris de voir combien les résultats obtenus semblaient peu en rapport avec l'outillage qu'exige une telle industrie. Les dragages pratiqués à peu près dans les mêmes eaux fournirent toutefois des espèces curieuses, parmi lesquelles beaucoup n'étaient connues qu'à l'état de fossiles et passaient pour ne point avoir survécu à la période tertiaire.

Cependant la température était toujours accablante : l'équipage n'en pouvait plus; les chauffeurs étaient sur les dents. L'avis du capitaine Calver fut qu'il fallait en toute hâte gagner l'île de Malte. Le 10 septembre, le navire entra dans le port de Valetta. Le mécanicien en chef était tombé malade; les savans furent obligés de rester dix jours à Malte, où ils occupèrent leur temps à étudier les curiosités naturelles qui abondent dans cette île. Comme des lettres les rappelaient sans retard en Angleterre, le *Porc-Épic* leva l'ancre le 20 septembre et se dirigea vers les côtes de la

(1) L'existence d'un courant sous-marin qui porte les eaux de la Méditerranée dans l'Atlantique était admise depuis longtemps pour expliquer ce que deviennent les 11,000 kilomètres cubes d'eau que le courant superficiel apporte annuellement dans la Méditerranée. Cette hypothèse se trouvait confirmée par un fait curieux : un brick hollandais, chargé d'huile et d'alcool, qui avait été coulé par le corsaire le *Phénix*, dériva *vers l'ouest* entre deux eaux et vint échouer dans les environs de Tanger, à 12 milles du point où il avait disparu dans les flots. (Maury.)

Sicile. Bientôt on fut en vue de Syracuse, et sur l'arrière-plan s'accusait en vigueur la masse imposante de l'Etna. Après avoir mouillé à Gibraltar pour faire du charbon et avoir recommencé de très curieuses expériences sur la température, la densité et la direction des différentes couches d'eau, les explorateurs dirent adieu au bassin de la Méditerranée. Ils revenaient à la fois désenchantés et satisfaits. Les recherches pratiquées dans le champ de la zoologie durant cette seconde croisière n'avaient point répondu à leur attente; mais ils se consolaient aisément d'un tel échec, car ils avaient déterminé les conditions physiques de ce grand lac (la Méditerranée), et déchiré le voile qui cachait encore en partie le mystère des courans dans le détroit de Gibraltar. Le 8 octobre 1870, l'expédition abordait à Cowes (Angleterre), après deux mois d'absence, pendant lesquels s'étaient accomplis en Europe plus d'événemens qu'il n'en faudrait pour remplir un siècle. Comment se défendre ici d'un triste rapprochement entre les victoires de la force et celles de l'esprit? Pour un Français, quelle source amère de réflexions et quels pénibles souvenirs! Tandis qu'une armée prussienne s'avançait contre la civilisation avec sa lourde artillerie, laissant sur son chemin la désolation et le carnage, un groupe de savans anglais, ayant déclaré la guerre à l'inconnu, poursuivaient tranquillement sur les mers des conquêtes qui ne coûtent ni une goutte de sang ni une larme à l'humanité. De retour à Londres, le docteur Carpenter, après chaque expédition, lut, soit à la Société royale, soit dans d'autres institutions savantes, une série de mémoires sur l'ensemble de ses travaux et de ses découvertes. Sans entrer dans le domaine exclusif et spécial de la science, je voudrais dégager de ces recherches les résultats généraux qui intéressent la géographie des mers et la philosophie de la nature.

II.

La mer est un monde : elle a ses lois, ses températures, son système de circulation, ses montagnes et ses profondes vallées, ses vastes provinces dont elle fixe à son gré les limites et qui sont habitées par d'innombrables êtres vivans. Pour connaître ce monde des eaux, il ne suffit point d'interroger la surface. Les vents, les rayons du soleil, les différences de latitude, en un mot toutes les influences de notre planète agissent à la superficie des vagues; mais jusqu'où cela va-t-il? Qu'on plonge plus avant, et l'on rencontrera des climats intérieurs, des climats sous-marins tout à fait indépendans les uns des autres et n'ayant aucun rapport avec les conditions de l'atmosphère. Telles parties de l'océan semblent à certains jours de l'année dans un état de calme absolu :

sous cette apparente immobilité s'agitent des courans d'eau invisibles, règne un perpétuel mouvement. Les poissons et les autres êtres organisés qui ne s'éloignent guère de la surface obéissent aux lois de la température locale, au degré de latitude sous lequel ils se trouvent; en est-il de même pour les hôtes des profondes mers? L'océan a pour ainsi dire dans ses abîmes son nord et son midi, ses régions froides, chaudes ou tempérées, qui modifient singulièrement la distribution de la vie animale. De même que des plantes alpines croissent à de grandes hauteurs sur les montagnes voisines des tropiques, ainsi la faune sous-marine présente des types très variés et des contrastes frappans selon la profondeur des eaux. C'est le même phénomène en sens inverse. A quelques milles de distance, on trouve, selon la nature des courans, tantôt des espèces inférieures vivant dans les régions boréales, tantôt d'autres familles qu'on croyait jusqu'ici habiter uniquement les mers tempérées (1). Sous la même latitude et dans la même masse d'eau s'étend une variété de climats. La température de la surface ne détermine donc point du tout les conditions de la vie pour les animaux qui habitent les bas-fonds de l'océan. Fils de l'abîme et des milieux chauds ou froids sous l'empire desquels ils se développent, c'est la mer seule qui, par la qualité thermale des eaux, leur assigne une patrie dans ses immenses domaines.

Forbes et les autres naturalistes qui, avant l'essai des dragages profonds, refusaient de croire que des animaux pussent exister à plus de 550 mètres au-dessous de la surface, invoquaient deux raisons pour qu'il en fût ainsi, la pression des eaux et l'absence de lumière au fond de l'océan. La pression des couches supérieures sur les couches inférieures est en effet énorme (2); mais l'expérience a démontré que cette circonstance n'était point un obstacle au développement de la vie. Les êtres organisés du tissu le plus délicat peuvent subsister et se mouvoir sur le lit de la mer sans se

(1) Les trouvailles du *Porc-Épic* ont démontré que beaucoup d'espèces de mollusques et de crustacés considérées jadis comme purement *arctiques* s'étendent vers le sud dans les mers profondes aussi loin que les sondages ont été pratiqués. On les rencontre jusqu'à l'extrémité nord de la baie de Biscaye, et les savans se demandent si elles ne se répandent point encore plus avant dans les zones froides des mers intertropicales. Il en est de même pour certains échinodermes, qu'on n'avait trouvés jusqu'ici que sur les côtes du Groënland ou de l'Islande.

(2) 200 grammes environ par centimètre carré et pour chaque brasse de profondeur, ce qui donne 200 kilogrammes par centimètre carré à une profondeur de 2,000 mètres. Sous une colonne d'eau atteignant dans certains endroits la hauteur de 4 kilomètres et égale au poids de 400 atmosphères, l'animal immergé jouit de la liberté entière de ses mouvemens tout aussi bien que s'il vivait à la surface. Ce phénomène s'explique par deux raisons : la première est que les corps vivant au fond de la mer ne contiennent point de cavités remplies d'air, et la seconde c'est que la pression du liquide s'exerce également sur eux dans tous les sens.

douter du fardeau qu'ils portent. Ainsi s'est évanouie devant l'autorité des faits cette ligne de démarcation arbitraire entre les zones habitées et les mornes solitudes des eaux profondes. Le néant n'existe nulle part que dans l'imagination de l'homme. Il y a mieux : l'abondance ou la rareté des êtres vivans se montre beaucoup plus en rapport avec la température et les climats intérieurs de la mer qu'avec les distances mesurées par la sonde. Telle partie de l'océan peut être déserte à 200 mètres de la surface, c'est le Sahara, tandis qu'à des profondeurs dix fois plus considérables fourmille une population sous-marine aux traits infiniment variés.

D'un autre côté, la privation de la lumière est-elle une limite absolue aux conditions de l'existence? De bons esprits le croyaient (1). Or le moyen de se figurer que les rayons lumineux soient à même de pénétrer les denses couches d'eau qui s'entassent les unes sur les autres au fond des grandes mers? Les abîmes océaniques étaient donc considérés comme les royaumes de la solitude et de l'éternelle nuit. Ces ténèbres sont-elles pourtant aussi épaisses qu'on aimait à le supposer? Les animaux arrachés par la drague aux lits des profondes eaux se montrent non-seulement doués de sensation et de mouvement, mais encore quelques-uns d'entre eux ne manquent point de couleurs vives. Comme le soleil est le grand peintre de la nature, nous serait-il permis de croire que des rayons de lumière trouvent moyen de s'infiltrer dans la masse des ondes, et qu'un système particulier d'éclairage agit sur l'organisme des êtres ensevelis au fond de la mer? C'est un mystère que la science moderne n'a point encore pénétré. Toujours est-il qu'aucune profondeur connue n'oppose une barrière à l'expansion de la vie dans les vallées de l'océan. Les sondages ont en outre démontré d'une manière concluante que les types découverts sur ces grandes dépressions du lit de la mer ne sont pas d'un caractère moins élevé, ni revêtus de nuances moins brillantes que ceux qui habitent plus près de la surface.

Ce ne sont pas seulement les climats que rapproche la mer dans son vaste empire, ce sont aussi les différens âges de la nature. Celle qui a joué un si grand rôle dans les révolutions du globe terrestre est en même temps l'élément conservateur par excellence. Au commencement du XIXe siècle, Cuvier et la plupart des géologues croyaient à des époques révolues, à des cycles fermés dans l'histoire de notre planète. Selon eux, le moule dans lequel avaient été jetés les êtres primitifs était à jamais brisé. La période crétacée, pour citer un exemple, était considérée comme entièrement close par suite des changemens accomplis dans nos mers. Les êtres

(1) « L'organisation, la sensation, le mouvement volontaire, la vie, dit Lavoisier, n'existent qu'à la surface de la terre et dans les lieux exposés à la lumière. »

contemporains de cette ère surannée semblaient autant de formes perdues pour la vie (on oserait presque dire démodées), autant d'organismes détruits qu'on pouvait bien retrouver par millions à l'état fossile dans les carrières de craie, mais dont pas un ne vivait aujourd'hui dans les eaux de l'océan. En est-il réellement ainsi? Ce qui a le plus frappé les explorateurs anglais, et ce qui mérite en effet toute l'attention de la science, est la ressemblance d'un dépôt calcaire qui existe dans les mers situées au nord des îles de la Grande-Bretagne avec la vieille formation de la craie dans les temps géologiques. Les sondages n'avaient d'abord indiqué que la présence d'une couche mince et superficielle, mais les larges dragues revinrent plus tard à la lumière remplies jusqu'aux bords d'une matière blanchâtre et de massives éponges englouties dans cette boue crayeuse. Aujourd'hui il n'y a plus moyen de douter qu'un tel lit ne soit d'une épaisseur considérable, et les dragages successifs pratiqués à divers endroits de la surface démontrent qu'il s'étend en outre sur une vaste zone. Ce dépôt se forme grâce à l'énorme quantité de petits êtres placés très bas sur l'échelle de la vie, et dont les incessantes dépouilles l'enrichissent de jour en jour; mais à côté d'eux se rencontre une assez grande variété d'animaux marins appartenant à un type plus élevé. Parmi ces derniers, il en est même quelques-uns dont la conformation nous reporte en arrière, vers l'époque géologique de la craie. Quelle fut la surprise des naturalistes à la vue de ces revenans d'un ancien monde! Des êtres qu'on croyait éteints, les descendans de la faune primitive (il n'est pas possible de le nier), habitent encore aujourd'hui le lit des mers profondes (1). Il nous faut donc abandonner ou tout au moins modifier certaines opinions reçues sur les origines et les développemens de la vie. Il n'y a ni chaînons rompus, ni périodes terminées dans l'ordre des temps géologiques; à certains égards, nous vivons encore dans l'âge crétacé. Ce qui est vrai de la craie l'est aussi des autres époques de la nature. La drague a rapporté de dessous la masse des eaux des types vivans qu'on n'avait retrouvés jusqu'ici que dans les couches oolithiques (variété

(1) C'est ainsi que parmi les mollusques on a trouvé deux térébratules, dont l'une au moins, la *terebratula caput-serpentis*, peut être certainement identifiée avec une espèce fossile de l'âge crétacé, tandis que la seconde (*waldheimia cranium*) est considérée par le docteur Carpenter comme représentant un autre type de cette famille si abondante dans la craie. Un habitant des mers qu'on supposait avoir été détruit se rencontre à une profondeur de 440 à 550 brasses dans la zone des eaux chaudes. Au lieu de l'inflexible cuirasse qui recouvre nos échinodermes, son test se compose de plusieurs plaques séparées les unes des autres par une membrane; on dirait une véritable cotte de mailles. Cet animal vivant présente une ressemblance frappante avec le fossile de la craie blanche décrit par le docteur Woodward sous le nom d'*echinothuria floris*. Que d'autres exemples on pourrait citer!

de calcaire composé de nombreux petits grains ovoïdes semblables à des œufs de poisson) ou dans les terrains tertiaires (1). Qu'on ne parle donc plus d'émissions subites d'êtres nouveaux remplaçant les anciens et devant être sacrifiés à leur tour! La nature ne procède point ainsi par soubresauts ou par coups de théâtre : elle n'interrompt ni ne recommence son œuvre; elle la continue.

Le grand intérêt de ces recherches est à notre avis dans les données nouvelles qu'elles fournissent sur la formation des continens. Ce qui se passe aujourd'hui au fond des puissantes masses d'eau est la suite des très anciennes opérations de la nature. L'océan n'a jamais cessé d'être l'architecte en chef de notre planète; avec les dépouilles des morts, il pose au bas de ses abîmes le fondement des hautes montagnes. Toutefois ce n'est point sur le squelette des gros animaux qu'il compte pour lui fournir les matériaux de ses constructions. L'espace occupé par les débris des êtres organisés est en sens inverse de leur taille : ce sont les infiniment petits qui remplissent l'infiniment grand. Que l'on compare le cimetière océanique dans lequel reposent les os de la baleine à ces bancs de corail formés par les zoophytes ou aux couches déposées par des animaux plus ou moins imperceptibles à l'œil nu, et qu'on dise lesquels tiennent le plus de place dans l'immensité des mers. Ne méprisons point les humbles, ils ont pour eux la force de la multiplicité. Le lit des profondes eaux regorge de richesses inépuisables; ce qu'on prenait pour le tombeau de la vie en est au contraire le berceau (2). Il existe au fond de l'Atlantique du nord une vaste couche de boue calcaire composée en partie de matières désagrégées ayant appartenu aux coquilles de nombreux mollusques dont les générations ont succédé aux générations, dont les débris se sont entassés sur des débris. Si dans quelques endroits on rencontre la solitude, cette circonstance assez rare tient à la température des eaux ou à la violence des courans, jamais à la profondeur. D'un autre côté, les explorateurs des mers sont souvent trahis par le hasard ou par l'insuffisance des instrumens. Lors du voyage de l'*Éclair*, les savans anglais avaient sans aucun succès jeté la drague dans tel ou tel parage situé entre les îles britanniques et les îles Féroe. Étaient-ce des régions vides, stériles, inhabitées? A la seconde expédition,

(1) On a pêché parmi les échinodermes le petit *rhizocrinus*, allié à une famille qui florissait durant la période oolithique, et dont on supposait que le *bourgettierinus* de la craie était le dernier représentant. Ce *rhizocrinus* vivant présente avec l'animal éteint plusieurs traits de ressemblance.

(2) Le nombre complet d'espèces de mollusques marins énumérés par M. Gwyn Jeffreys dans sa *British Conchology* est de 451; à ce catalogue de la conchyliologie britannique, l'expédition du *Porc-Épic* n'a pas ajouté moins de 117 espèces nouvelles, — plus d'un quart. Parmi elles, 56 avaient échappé jusqu'ici à toute description; 7 étaient supposées éteintes et rangées parmi les fossiles de la période tertiaire.

celle du *Porc-Épic*, le vaisseau étant beaucoup mieux outillé pour la pêche, ce même champ des eaux dévoila tout au contraire des trésors zoologiques d'une abondance et d'une variété extraordinaires. Somme toute, rien n'égale l'aveugle fécondité de l'abîme. Encore n'est-ce point aux astéries, aux échinidés, aux mollusques, aux crustacés qu'il convient de nous adresser, si nous tenons à connaître la véritable population ouvrière des mers, il nous faut descendre beaucoup plus bas, aux rhizopodes, aux globigérines, aux foraminifères (1). L'océan est la grande pépinière des rudimens de la vie.

De tels êtres (les rhizopodes) sont situés aux limites extrêmes du règne animal. Ils saisissent leur proie et ils n'ont point de membres; ils avalent la nourriture et ils n'ont point de bouche, ils la digèrent et ils n'ont point d'estomac, ils s'approprient les élémens de l'existence et ils n'ont point de système circulatoire, ils se meuvent d'un endroit à un autre et ils n'ont point de muscles, ils sentent (on est du moins porté à le croire) et ils n'ont point de nerfs; méritent-ils le titre d'êtres organisés? Non, ce sont, si l'on osait ainsi dire, les candidats de la vie. Pourtant ils forment dans certains cas des coquilles d'une symétrie et d'une élégance qu'on ne retrouve guère chez les autres testacés, et qui contribuent à combler les précipices de l'océan. Leur nom véritable est légion. Une masse énorme de limon vivant, quelquefois à l'état pur, d'autres fois mêlé de sable, couvre partout le lit profond de la mer dans les régions explorées par l'*Éclair* ou le *Porc-Épic*. On peut juger de cette abondance : en une seule fois, la drague ramena d'une profondeur de 767 brasses une demi-tonne de boue visqueuse animée. De tels pygmées, qui pour le nombre feraient envie aux grains de sable de la mer, remplissent lentement et continuellement les cavités du liquide dans lequel ils vivent. Vienne le jour où des actions volcaniques soulèvent le lit des grandes eaux, ils auront préparé les matériaux du sol que fouleront les générations futures. La destinée de ces petits architectes qui n'ont jamais vu le soleil est en effet de n'apparaître à la lumière dans l'épaisseur des roches que des millions d'années après leur mort.

A toutes les époques de la nature, il doit y avoir eu des mers profondes. Le même travail de formation auquel on attribue les

(1) Infusoires pourvus de coquilles à plusieurs cloisons communiquant entre elles et avec le dehors par de petits trous ou pores. Ces petites coquilles sont si fines et si impalpables que, réunies, on les prendrait volontiers pour une masse d'argile onctueuse. A ces espèces déjà si infimes, le docteur Wallich et le célèbre professeur Huxley ont ajouté les *coccolithes* et les *coccosphères*. Enfin ce dernier a reconnu que les coccolithes et les coccosphères étaient quelquefois ensevelis dans une sorte de substance nourricière, pénétrée par un organisme vivant d'un type encore plus bas, moins défini que celui des rhizopodes, et à cet organisme il a donné le nom de *bathybius*.

grandes couches géologiques, les puissantes roches formant la charpente de notre globe, se continue dans les eaux par l'entremise de petits ouvriers sinon absolument identiques, du moins ressemblant de très près aux anciens. Les nains, les invisibles, ont construit la masse des Alpes. Séparant des ondes de l'océan le carbonate de chaux, transformant les matières en dissolution que les sources, les torrens, les rivières, arrachent aux montagnes et aux plaines pour les porter dans le bassin des mers, ils préparaient de nouvelles plaines et de nouvelles montagnes. Qu'est-ce que la roche, sinon de la vie pétrifiée? On sait aujourd'hui les noms des infusoires ayant formé ces énormes carrières avec lesquelles ont été construites les pyramides d'Égypte, du sein et à l'aide desquelles s'est élevé Paris. Qui ne connaît l'origine de la craie et du calcaire grossier? On en est même à se demander si des roches beaucoup plus anciennes, dont l'étendue dans l'espace et le temps a été jusqu'ici un mystère pour les géologues, ne se sont point composées en vertu de la même loi et avec les mêmes ingrédiens. Pourquoi les infusoires, les protozoaires, qui jouent évidemment un si grand rôle dans les dépôts modernes, auraient-ils été étrangers aux antiques constructions de l'océan? Comment cette boue animale qui s'amasse chaque jour au fond de nos mers aurait-elle fait défaut aux mers des autres âges géologiques? N'est-ce point elle au contraire qui, mise à sec par des actions volcaniques, s'est durcie en une surface solide? Dans le calcaire carbonifère (l'une des couches les plus épaisses et les plus anciennes), on a découvert des vestiges de globigérines. L'absence de toute forme animale, le caractère plus ou moins cristallin des très vieilles roches, ne s'opposent point d'ailleurs à ce qu'on leur attribue une même origine, car il est aujourd'hui reconnu que toute trace de vie organique peut être effacée par des métamorphoses ultérieures. D'un autre côté, les petits et obscurs habitans de nos mers descendent-ils de ceux qui à des époques reculées ont posé les premières assises des continens? Cuvier disait non; les géologues anglais disent oui. Le docteur Carpenter croit par exemple que l'*eozoon* et le *bathybias*, ces deux embryons de la zoologie marine, se sont perpétués dans les grandes eaux depuis l'apparition de la vie sur la terre jusqu'à l'époque moderne. Ce qui pourrait démentir cette continuité est la série des transformations survenues d'âge en âge dans le bassin des mers. Hâtons-nous d'ajouter que les recherches de nos voisins nous fournissent à cet égard quelques nouveaux et curieux renseignemens.

Non-seulement il y a toujours eu des mers profondes; mais encore à toutes les époques il doit y avoir eu des variétés dans les climats sous-marins. Ces variétés, aussi tranchées, aussi frappantes que celles qui existent maintenant dans les grandes eaux, dépendaient

alors comme aujourd'hui des courans équatoriaux et des courans polaires, les uns apportant avec eux la chaleur, les autres le froid. Les mouvemens d'élévation ou d'abaissement du lit de la mer qui se rattachaient aux oscillations de la croûte terrestre ont sans doute changé plusieurs fois la direction de ces courans. Est-ce là une pure hypothèse? Pas le moins du monde : Darwin a démontré que les mêmes soulèvemens et les mêmes affaissemens du sol se produisent encore dans l'océan. Ces mouvemens du fond de l'abîme qui changeaient le contour des rivages, le niveau du lit de la mer, et dont le contre-coup se faisait sentir à de grandes distances, ont nécessairement altéré ou même bouleversé l'échelle des climats aquatiques. C'est à cette cause, la modification de température, que les deux naturalistes anglais, le docteur Carpenter et le professeur Wyville Thomson, attribuent surtout la destruction ou le déplacement de l'ancienne faune marine. Les révolutions dans la condition thermale des eaux ont-elles été brusques, rapides, considérables, elles ont amené dans ces mêmes zones l'extinction d'un grand nombre d'habitans, tandis que d'autres espèces vivantes émigraient à la recherche d'un climat qui leur fût plus favorable. De là des colonies qu'on retrouve encore aujourd'hui dans les mers, qui ont été autrefois peuplées par des êtres dont la patrie avait été supprimée (1). Dans le cas contraire, celui où de tels changemens se montraient lents, graduels, successifs, la plus grande partie des types constituant la faune indigène des provinces envahies réussissait à s'accommoder aux nouveaux milieux. Il ne faut pas perdre de vue que les animaux inférieurs, se retrouvant très loin de nous dans l'ordre des temps, sont capables de vivre sous l'empire de circonstances très variées en ce qui concerne la lumière, la température et la pression des eaux. Les grands bouleversemens dans les lois de la nature qui ont atteint et détruit les colosses du règne animal, les Titans des anciens mondes, ont épargné les humbles, ceux dont le type flexible se prêtait mieux que d'autres aux conditions plus ou moins modifiées de l'existence. On croyait généralement que chaque période géologique avait été close par l'élévation du lit des anciennes mers et par la consolidation des dépôts de matière vivante en terres sèches qui couvrent aujourd'hui la surface de l'Europe. Arrachant leur secret aux muettes profondeurs de l'abîme, les dragages ont démontré qu'il n'en était point ainsi. Grâce à quelques légères concessions de forme, beaucoup d'espèces marines ont trouvé le moyen de se perpétuer à travers les déplace-

(1) C'est ainsi qu'après le soulèvement des masses de craie et l'affaissement graduel du lit moderne de l'Atlantique certains types des mers crétacées ont pu se répandre dans d'autres mers où ils ont rencontré des conditions suffisantes pour vivre et où ils furent atteints en 1869 par les dragues de l'*Éclair*.

mens de climats, les mouvemens de la croûte terrestre, et de passer ainsi d'une époque à une autre époque de la nature. Malgré des différences organiques, elles conservent assez de traits de famille pour qu'on puisse les rattacher sans crainte aux anciens groupes éteints. Combien de telles découvertes ont étendu l'horizon de la vie!

Les trois expéditions de l'*Éclair* et du *Porc-Épic* auront en outre l'avantage de mettre la science en garde contre certaines erreurs. Les géologues ont longtemps attribué l'absence de restes organiques, ou tout au moins la rareté des fossiles dans quelques roches sédimentaires non métamorphosées, à la profondeur du lit de la mer sur lequel les matériaux de ces roches avaient été déposés. Il faut aujourd'hui renoncer à une telle explication. Les eaux les plus profondes sont souvent très riches et très fertiles en espèces animales, tandis que d'autres, où la sonde ne descend qu'à une soixantaine de brasses, peuvent être très peu habitées ou même ne trahir aucune trace de vie, si la température est basse et si les courans qui les traversent sont vigoureux. Ce sont les phénomènes modernes qui, comparés aux phénomènes anciens, peuvent seuls éclairer l'histoire de la formation de notre globe. Le géologue qui se contente d'interroger les terrains, d'analyser les roches, s'expose aux mêmes illusions que le physiologiste qui se bornerait à disséquer le cadavre. En veut-on un autre exemple? Dans le profond *channel* qui s'étend entre le nord de l'Écosse et les îles Féroe, existent, l'un à côté de l'autre, deux climats sous-marins très différens et très fertiles en contrastes : c'est l'hiver et l'été. Deux courans opposés, le premier descendant du nord ou du nord-est, le second venant du sud ou du sud-ouest, tracent en quelque sorte les limites de la région froide et de la région chaude. Chacune de ces provinces d'eau a sa population locale, distincte, pour ainsi dire indigène (1). Qu'on suppose maintenant le lit de ces mers soulevé par quelque action volcanique, les dépôts qui se forment de jour en jour sous la masse ténébreuse des ondes apparaissant à la lumière, et qu'un géologue futur vienne à examiner ces couches solidifiées en terrains secs, quel serait son jugement? Voyant d'un côté un lit de grès stérile dans lequel il ne rencontrerait qu'une faune rare et pauvre, empreinte d'un caractère plus ou moins boréal, découvrant d'un autre

(1) Généralement les habitans d'un district ne se rencontrent point dans un autre; mais, s'il s'en montre quelques-uns, c'est à la condition de subir l'influence du milieu. Les types caractéristiques par exemple qui appartiennent au groupe méridional des échinodermes sont absens des eaux froides, ou s'y font remarquer par la diminution de la taille : ce sont les nains, les lilliputiens de l'espèce. Au contraire, dans cette même zone certains mollusques, étant bien chez eux, atteignent des proportions considérables.

côté une continuité de bancs de craie qui renfermeraient une extraordinaire abondance d'éponges, une grande variété d'animaux, dont plusieurs appartiennent aux contrées chaudes ou tempérées, ne serait-il point tenté de croire à deux âges distincts de la nature? Eh bien! ces dépôts si différens, loin d'annoncer deux époques géologiques divisées par un intervalle de siècles, indiqueraient au contraire deux climats contemporains, mais dissemblables, qui ne sont souvent séparés l'un de l'autre que par une distance de quelques milles. Il a suffi pour établir ce contraste qu'une zone de la mer fût traversée par un courant polaire, tandis que l'autre l'était par un courant équatorial (1).

Quiconque s'est un peu occupé de géologie jugera des services rendus à la science par les expéditions de l'*Éclair* et du *Porc-Épic;* mais le docteur Carpenter et le professeur Wyville Thomson ont appelé l'attention sur un autre ordre de faits. Quelles sont les sources d'alimentation pour cette masse de vie animale qui couvre les abîmes de l'océan? En ce qui regarde les échinodermes, les mollusques, les crustacés, la question est bien vite résolue; ils se mangent les uns les autres, ou ils se nourrissent de zoophytes, de rhizopodes, parmi lesquels ils chassent. Quand on songe que le fond de la mer est un magasin de provisions sans cesse renaissantes, on est aisément rassuré sur leur sort. En est-il de même pour les protozoaires, c'est-à-dire pour la population inférieure, mais en même temps la plus nombreuse des grandes eaux? On a dit que les protozoaires (rhizopodes, éponges) se nourrissent de menues plantes qui croissent ordinairement à la surface ou près de la surface des ondes salées; les fragmens de ces végétaux ne peuvent-ils point, en tombant dans l'abîme, fournir aux petits animaux qui habitent les bas-fonds de l'océan les alimens dont ils ont besoin pour subsister? Cette hypothèse ne se trouve point du tout confirmée par les observations des deux savans anglais qui ont exploré les mers du nord et du midi. Un examen attentif leur a bien démontré l'existence d'une telle végétation microscopique, mais il leur a paru très douteux qu'elle se produisît en quantité suffisante pour satisfaire aux besoins de l'innombrable multitude qui habite le fond de l'abîme. Selon le langage de l'économie politique, l'offre ne serait point en rapport avec la demande; donc il y aurait disette sur le marché (2).

(1) Deux dépôts très tranchés peuvent se former dans le voisinage l'un de l'autre, à la même profondeur et dans le même horizon géologique. La surface de l'un peut même entreprendre sur celle de l'autre, la pénétrer en quelque sorte, quoique le caractère minéralogique des deux couches et la nature de la faune ne se ressemblent point du tout.

(2) Les explorateurs ont recherché avec un soin minutieux les élémens dont se compose la boue *globigérineuse;* ils n'ont pu y découvrir qu'un très petit nombre d'enve-

De quoi vivent alors les protozoaires? Toutes les eaux de la mer contiennent une énorme quantité de matières organiques en dissolution. Les fleuves charrient dans ce vaste réservoir une masse de détritus végétaux; les côtes sont entourées d'une ceinture de plantes marines qui s'étend en moyenne sur une largeur de 1 mille anglais; il y a même de véritables prairies océaniques; d'un autre côté, la mer elle-même regorge d'animaux qui à chaque instant meurent et se décomposent. Est-il maintenant si difficile de comprendre que des myriades de petits habitans très inférieurs puissent subsister dans ces immenses régions? La seule condition nécessaire pour qu'il en soit ainsi est que de tels êtres puissent se nourrir par absorption; or le professeur Wyville Thomson croit que les protozoaires, n'ayant point d'organes spéciaux pour digérer les alimens, s'assimilent par la surface du corps les matières végétales ou animales tenues en suspension dans le liquide. Il faut d'ailleurs considérer que ces animaux rudimentaires, relégués aux limites obscures de l'existence, ne dépensent guère de force ni de chaleur pour agir dans leur morne royaume; vivant très peu, ils se nourrissent à peu de frais.

Il ne suffit pas d'expliquer comment s'alimente la faune des mers profondes, il faudrait aussi savoir comment elle respire. Durant l'expédition du *Porc-Épic*, les naturalistes anglais pratiquèrent diverses expériences pour dévoiler ce mystère. Des échantillons d'eau de mer furent recueillis sous l'empire de conditions très variées non-seulement à la surface, mais aussi à de grandes profondeurs. Les gaz dégagés par l'ébullition de ces eaux furent soumis à l'analyse. En règle générale, la proportion de l'oxygène décroît, et celle du gaz acide carbonique augmente à mesure que descend la sonde. Toutefois il faut tenir compte d'autres circonstances : le rapport du gaz acide carbonique et de l'oxygène se montra plus souvent en harmonie avec l'abondance et le caractère de la vie animale qu'avec la profondeur même du lit de la mer. Cette relation était si marquée et si constante que le chimiste pouvait annoncer d'avance le succès ou l'insuccès de la pêche, et toutes les fois cette prédiction fut confirmée par le témoignage de la drague. Qu'en conclure sinon que dans les zones très peuplées, dans celles surtout où se trouvent des types un peu supérieurs, la provision d'air respirable était en quelque sorte usée ou tout au moins appauvrie par la consommation d'oxygène que faisaient les animaux sous-marins?

Quelles sont alors les sources de renouvellement? Le gaz acide carbonique s'échappe de bas en haut, tandis que l'oxygène s'infiltre

loppes siliceuses de diatomes ou de protophytes (végétaux unicellulaires). Leur avis est que ces spécimens se seraient au contraire rencontrés en abondance, s'ils constituaient en vérité le principal aliment de la population sous-marine.

de haut en bas à travers les ondes intermédiaires dont l'épaisseur est quelquefois de plusieurs kilomètres. La surface des vagues est ainsi le théâtre d'un continuel échange entre les fluides de l'océan et ceux de l'atmosphère. Une circonstance fortuite mit à même d'observer un autre ordre de faits. L'analyse des eaux superficielles pratiquée à un moment donné durant la seconde croisière du *Porc-Épic* étonna si fort par la faible proportion de gaz acide carbonique vis-à-vis de l'oxygène qu'on fut tenté de la rejeter comme entachée d'erreur. On se souvint pourtant fort à propos que les autres échantillons d'onde salée dont les résultats étaient en désaccord avec la présente analyse avaient été recueillis à la proue du navire, tandis que cette fois on les avait puisés en arrière des roues à palettes. Le liquide en contact avec l'air atmosphérique avait donc été soumis à une violente agitation. Il existait d'un autre côté la même différence entre les eaux saisies par la bouteille dans les temps calmes et celles qu'on avait extraites toutes bouleversées par le vent. On s'est souvent demandé à quoi servaient les tempêtes : elles servent à purifier la mer en y introduisant de l'air vital et en la débarrassant des gaz nuisibles. Depuis la plus légère brise qui ride la surface des vagues jusqu'au plus furieux aquilon qui soulève des montagnes d'eau écumeuse, chaque mouvement atmosphérique contribue, selon l'intensité des forces, à l'entretien de la vie animale dans les sourdes profondeurs de l'abîme. De même que la poitrine humaine s'élevant et s'abaissant aide à l'aérification du sang dans les poumons, ainsi et en vertu d'un mécanisme semblable respire la mer. Un calme perpétuel ne manquerait point d'être fatal aux habitans des ondes. L'universelle stagnation serait bientôt suivie de la mort universelle.

L'océan, on le voit, ressemble à un être vivant; il a son souffle, son haleine orageuse; on lui découvre de plus un système circulatoire. Dans les trois expéditions de l'*Éclair* et du *Porc-Épic*, les savans se sont surtout appliqués à étudier la nature et la direction des courans. La mer est le lien des climats, l'élément égalisateur des températures locales. Il rafraîchit et tempère les contrées brûlantes; il réchauffe les régions glacées. Comment cela se fait-il? Le nord et le midi voyagent perpétuellement l'un vers l'autre dans la masse des eaux. Il est aujourd'hui démontré qu'une température très basse peut s'étendre au fond de la mer sur une région fort éloignée des pôles. Même sous la ligne, les eaux de l'Océan approchent quelquefois à de grandes profondeurs du point de congélation. Un tel fait ne peut s'expliquer que par un courant d'ondes froides allant sans cesse des pôles vers l'équateur, tandis que, d'un autre côté, les eaux réchauffées dans les régions équatoriales se meuvent

vers les pôles en montant à la surface (1). Tout le monde connaît de nom le *gulf-stream*, ce courant très chaud qui sort du golfe du Mexique et auquel les géographes modernes ont attribué une si grande influence sur la modification des climats. Sans nier l'existence ni la valeur d'un tel agent, le docteur Carpenter est porté à croire que le *gulf-stream*, envoyé par l'équateur pour modérer l'inclémence du Spitzberg, n'est qu'un accident de la loi générale, de même que le courant arctique, s'étendant très loin dans les mers du sud, constitue un cas particulier du mouvement universel qui entraîne les eaux glacées vers le midi, et qui ramène les eaux tièdes vers le nord. Ce sont tout simplement les deux grandes artères de la circulation océanique.

Ces eaux vagabondes, ces mers fuyantes, jouent évidemment un rôle très considérable dans l'économie physique de notre globe : elles exercent un système perpétuel d'échanges entre les pôles et l'équateur à travers les zones tempérées. Quelquefois on peut suivre les traces de leur passage dans le sédiment qui recouvre le lit de la mer. C'est ainsi que, durant l'exploration de l'*Éclair* et du *Porc-Épic*, les savans trouvèrent dans le courant arctique, sur le sable, quelques débris de minéraux volcaniques venus probablement de Jean-Mayen, une île située au nord-est de l'Islande et dont les accès sauvages, même pendant l'été, sont gardés par d'éternelles glaces. Ces courans voiturent avec eux leurs climats qu'ils prolongent en quelque sorte dans l'espace, et auxquels s'adapte une population locale. La basse température des eaux ne s'oppose point toujours à l'expansion de la vie animale. La faune peut au contraire y être très abondante; mais elle se compose d'émigrés qui, trouvant au loin les mêmes conditions de température, ont étendu les limites de leur patrie sous-marine. Quelques-uns des animaux qui pullulent dans ces ondes voyageuses n'avaient été jusqu'ici découverts que vers les côtes du Groënland, de l'Islande, ou même près des rochers sinistres du Spitzberg. Dans le courant opposé, c'est au contraire l'équateur qui vient rendre sa visite aux pôles, — l'éternel été qui se rapproche en glissant de l'éternel hiver. Plus on suit vers le nord la marche des eaux, plus aussi le froid des zones arctiques (toutes proportions d'ailleurs étant gardées) se trouve mitigé par un transport continuel de chaleur. De tels déplacemens de calorique ambiant ne modifient pas seulement les conditions thermales des mers, ils exercent une très grande influence sur les terres environnantes.

(1) L'eau chaude se répand au-dessus des couches d'eau froide en conséquence de sa moindre gravité spécifique.

Grâce à cette théorie, on peut aujourd'hui se rendre compte de beaucoup de phénomènes et d'anomalies qui ont tant étonné les anciens géographes. Comment se fait-il par exemple qu'au mois de janvier et de février Stromness, un vieux bourg situé dans l'une des Orcades, à plus de 7 degrés 1/2 de plus vers le nord, jouisse d'une température pour le moins aussi douce que celle de Greenwich? D'où vient surtout le contraste frappant qui existe entre le climat de Stromness et celui de Christiania, l'une et l'autre ville se trouvant placée sous presque le même parallèle de latitude? Cette différence tient à un courant nord-est, une continuation du *gulf-stream* qui atteint le groupe des Orcades, tandis qu'il laisse en dehors de son influence la capitale de la Suède et celle de la Norvége. Qui ne sait d'autre part que du côté opposé de l'Atlantique des villes très avancées vers le sud, s'étendant vis-à-vis des rivages du Portugal, subissent durant une partie de l'année des froids extrêmement rigoureux? On y glisse en traîneau tout aussi bien qu'à Saint-Pétersbourg ou à Moscou. Cet abaissement de la température pendant l'hiver est aujourd'hui attribué à un courant polaire qui traverse l'Océan en longeant les côtes. Toujours est-il que les conditions plus ou moins douces de l'atmosphère ne dépendent point absolument pour une localité de la place qu'elle occupe sous le soleil; il faut tenir compte d'autres circonstances, de la direction des vents et surtout des ondes nomades qui la baignent. N'oublions pas que le nord fait au midi, par l'entremise de la plaine liquide, des emprunts continuels de chaleur qu'il rend de son côté en fraîcheur et en température intermédiaire. Cette double circulation des mers avait d'abord été accueillie par quelques savans comme une image poétique ou une brillante hypothèse. Les travaux récens tendent à démontrer que c'est au contraire un fait positif, une loi de la nature aussi nécessaire à la vie de l'océan, à l'ordre général des choses, que l'est la circulation du sang au maintien de l'homme sur la terre. On peut d'ailleurs se faire une idée de ce mouvement hydraulique par ce qui se passe tous les jours dans nos serres et dans quelques édifices publics. L'université de Londres est chauffée par un vaste système de tuyaux le long desquels l'eau qui sort plus ou moins bouillante de la chaudière voyage d'une salle à l'autre, monte ou descend, décrit des tours ou des détours, traverse des passages difficiles et compliqués, puis retourne à son point de départ. Une faible différence de température entre sa sortie et sa rentrée dans la chaudière (44 degrés environ) la met à même d'exécuter toutes ces évolutions. Tel est à peu près le mécanisme du mouvement des ondes dans les bassins de l'océan. Le froid, la chaleur, l'évaporation, sont les principales causes, les vrais mobiles

qui mettent en action les masses liquides, qui les animent pour ainsi dire, et leur communiquent l'impulsion d'un bout à l'autre du globe terrestre.

III.

On n'est encore qu'à l'aurore des recherches, et déjà s'est entrouvert le fond de l'abîme. Ce qui promet beaucoup pour l'avenir est que les faits recueillis en Norvége par M. Sars, sur les côtes de l'Amérique par le comte Pourtalès, concordent avec les résultats généraux obtenus par le docteur William Carpenter et le professeur Wyville Thomson. De tous les côtés, la lumière se fait. Il reste pourtant beaucoup à découvrir; le lit des mers profondes n'a été que rapidement effleuré. Une nouvelle expédition scientifique chargée de faire le tour du monde (*circumnavigation expedition*) s'organise maintenant en Angleterre. De telles études pratiques n'intéressent pas seulement la science, elles profitent aussi à la navigation et aux industries maritimes. La formation des vents, des pluies, des rosées, n'est point étrangère à la lutte des courans océaniques. Peut-être y découvrira-t-on plus tard la loi des tempêtes. Tout secret dérobé à la nature est une force entre les mains de l'homme, toute observation nouvelle délivre le marin des terreurs superstitieuses que lui inspirait autrefois l'océan, ce monde de ténèbres. Il n'y a point de sainte ignorance : le devoir de l'homme est de connaître. A mesure qu'il s'éclaire, l'esprit moderne s'enhardit et prend confiance en lui-même. La science a violé les mystères du vieux Neptune; l'art des ingénieurs s'apprête à lui jeter bien d'autres défis. Tout porte à croire que la Grande-Bretagne tenait autrefois au continent, dont elle a été détachée par une irruption des eaux ou par un effondrement du sol. D'un côté à l'autre de la Manche se prolongent des couches absolument semblables, des masses de craie disjointes. Paris et Londres s'élèvent sur le même bassin géologique de la période tertiaire. Eh bien! il est question de reprendre au détroit une partie de sa conquête, de rétablir le lien de communication par la terre ferme entre les deux contrées voisines, la France et l'Angleterre. Naviguer à la surface des vagues mouvantes, c'était bon pour les anciens; il s'agit maintenant de passer sous la mer. Un ingénieur anglais, reprenant le projet de M. Thomé de Gamond, propose de franchir la distance de Douvres à Calais (29 kilomètres) au moyen d'un tunnel.

Ce n'est point un projet en l'air, un château en Espagne sous l'océan. Toutes les études sont faites. Le détroit anglais, *English channel*, comme l'appellent avec un peu d'orgueil et de sans-façon

nos voisins, s'ouvre sur l'Atlantique entre le Land's End et notre île d'Ouessant, où il couvre une surface considérable; mais il ne tarde point à se rétrécir, serré qu'il est en quelque sorte entre les côtes de la France et celles de la Grande-Bretagne. Si la traversée dure peu, en revanche elle est quelquefois pénible. D'âpres coups de vent s'engouffrent à certains jours dans cet étroit goulot. On a vu de vieux capitaines, de vrais loups de mer qui avaient fait le tour du monde et qui ne bronchaient point devant les furieuses secousses d'un navire, être tout à coup malades sur la Manche; il fallait alors les entendre jurer de par tous les diables de l'abîme contre ce méchant ruisseau d'eau salée. Quoique de Calais à Douvres le trajet se fasse maintenant en une heure vingt minutes quand la mer est favorable, on perd toujours du temps à transborder les bagages, à faire passer les voyageurs des wagons dans le bateau; or pour l'Anglais le temps, c'est de l'argent. N'y aurait-il donc point avantage à supprimer le détroit? Plus de solution de continuité : un trait d'union souterrain. Quand on se propose de battre un ennemi, il faut d'abord l'étudier; aussi l'ingénieur s'est-il appliqué à reconnaître le *channel*. Le lit des eaux a été sondé, examiné à l'aide des meilleurs appareils; on sait aujourd'hui que le fond se compose d'une épaisse masse de terrain crétacé inférieur. Cette couche de craie a l'avantage d'être exempte de silex noirs. La plus grande profondeur des eaux est de 55 mètres, et elle va toujours s'atténuant vers les côtes. On tremble d'abord à l'idée d'un chemin de fer circulant dans la nuit sous la mer et la terre : de tels obstacles sont-ils pourtant invincibles? Il a été résolu de percer le tunnel à 60 mètres au-dessous du lit du détroit : de cette manière, la pression des eaux n'équivaudrait guère qu'à moitié de la pression des couches solides. Avec une pareille voûte au-dessus de la tête, on peut se croire bien à couvert. La mer aurait beau gronder, rouler ses galets sur le sable avec un bruit de chaînes, disperser ses colères à la surface, appeler à son secours les vents et les tempêtes pour la venger de l'audacieux chauffeur qui aurait pris avec elle de telles libertés, où serait le moyen d'atteindre le train en mouvement et de l'engloutir? Il n'y a qu'un danger sérieux, celui d'une fissure dans le plafond supportant la masse des eaux; mais un tel accident est très peu à craindre, si l'on considère l'épaisseur de cette crypte et la nature compacte de la craie grise. Sans doute la Tamise n'est point la mer; qui ne se souvient pourtant des terreurs qu'inspirait autrefois le *Thames tunnel?* Aujourd'hui, c'est une sorte de bazar, presque un lieu de plaisir où à certains jours on fait de la musique.

Le tunnel de la Manche parcourrait 34 kilomètres environ; il par-

tirait de Saint-Margaret's-Bay, 5 kilomètres à l'est de Douvres, et se dirigerait vers Sungat, qui se trouve à 4 ou 5 kilomètres ouest de Calais. Le trajet durerait une demi-heure. Ce ne sont pas seulement les voyageurs qui traverseraient ainsi sous terre la largeur du canal, ce sont aussi les longs et lourds trains de marchandises. A un tel bruit, à un tel ébranlement succéderaient bientôt comme dans les mines le glacial silence des voûtes, l'immobilité des masses noires. Quelques personnes sont libres de se demander si ce morne voyage dans les entrailles du sous-sol ne serait point pire que le mal de mer; il faut pourtant dire que le *Metropolitan railway* a été creusé à Londres d'après un pareil système. Il ne passe pas sous les eaux de l'océan, c'est vrai; mais il serpente sous le flux et le reflux des voitures, sous le styx des égouts, sous les tuyaux de gaz, sous le réseau des fils électriques, sous les maisons qui surplombent. Nul toutefois n'hésite à s'engloutir pour une demi-heure ou trois quarts d'heure dans cette voie ténébreuse, sachant bien qu'il reverra la lumière. Rien d'ailleurs n'empêcherait d'éclairer le tunnel du détroit; mais comment faire respirer ce long boyau? On se propose d'établir un système de ventilation au moyen de machines pneumatiques, lesquelles pomperaient l'air vicié par une ouverture du tunnel et forceraient l'air frais à entrer par l'autre. Les travaux du percement demanderaient à peu près cinq ou six années. On cherche maintenant à recueillir des fonds pour ouvrir un puits (*shaft*) sur la côte anglaise et pousser en manière d'essai un chemin étroit à un ou deux milles sous le *channel*. Si hardie que soit l'entreprise, les bras ne lui manqueront point. Pour ces ouvrages de géans ou de fourmis, on trouve des hommes qui ont le secret de vivre sans lumière, presque sans air, enfouis dans des fosses plus bas que les morts qui dorment au fond du détroit. La dépense totale du tunnel, en comptant les travaux de raccordement avec les chemins de fer français et anglais de Calais et de Douvres, s'élèverait à la somme de 250 millions de francs. C'est beaucoup d'argent, mais quelle est l'entreprise raisonnable et utile qui ait échoué dans la Grande-Bretagne faute d'actionnaires? Un comité formé d'Anglais et de Français s'occupe en ce moment d'intéresser le gouvernement de l'un et l'autre pays au succès d'une œuvre internationale. La prudence lui conseille d'abord de percer d'outre en outre la masse de craie, puis, une fois cette première victoire obtenue, d'élargir la voie et de construire le tunnel qui, comme tous les autres ouvrages de ce genre chez nos voisins, sera revêtu à l'intérieur d'un manteau de briques. Jusqu'ici l'Angleterre était gardée par l'océan comme le Prométhée de la fable : trouvera-t-elle le moyen de tromper son geôlier en lui dérobant la clé d'un

passage secret? Pour quiconque connaît la ténacité du caractère britannique, il n'y a guère lieu de douter que ce projet de tunnel entre Douvres et Calais ne s'exécute tôt ou tard.

Ne nous berçons point d'illusions. Une voie ferrée de plus ou de moins, passât-elle sous la mer, ne modifiera pas beaucoup nos rapports avec la Grande-Bretagne. On s'est trop hâté de croire que les chemins de fer, la navigation à vapeur, les fils électriques, amèneraient sur la terre la paix universelle. Hélas! est-il besoin de rappeler à quel point ces généreuses espérances ont été trompées! Ce ne sont point les liens de la matière qui rapprochent vraiment les peuples; ce sont les idées, l'étude des lois de la nature et la diffusion des lumières. Sans doute de grands ouvrages entrepris en commun peuvent raffermir les bonnes relations entre des nations voisines; mais, pour former des alliances indissolubles, ne comptons que sur la force morale. Certes le champ des découvertes n'est point épuisé, et tous les états de l'Europe sont appelés à y prendre leur part. Il s'en faut de beaucoup que l'océan, l'atmosphère, l'intérieur du globe terrestre, nous aient livré tous leurs secrets; nous ne sommes qu'au début, et déjà les connaissances acquises forment en quelque sorte l'arsenal de la civilisation moderne. De telles armes, qui servent à étendre la puissance de l'homme sur la nature, sont à l'abri des hasards de la guerre. Il est à désirer que la France, d'accord avec l'Angleterre, la Suède, la Norvége, les États-Unis d'Amérique, s'avance bravement dans cette voie de conquêtes réelles et durables. L'utilité de pareilles recherches échappe, il est vrai, à beaucoup de monde. Que nous veulent ces explorateurs des mers, ces sombres fureteurs de l'abîme? La sonde et la drague résoudront-elles à la Bourse le problème de la hausse ou de la baisse? Étrangers aux grossiers appétits de la matière, aux trompeuses amorces de la fortune aléatoire, les savans poursuivent, quoi qu'on en dise, de nobles et utiles entreprises. L'homme s'élève et se fortifie dans la recherche du vrai, dans la lutte avec l'inconnu. La méthode, l'observation, l'expérience, ne s'appliquent pas seulement au monde physique; en politique et en économie sociale, elles servent aussi à dévoiler bien des erreurs et à dissiper des chimères. Il y a deux sources auxquelles les nations puisent les élémens nécessaires pour accroître leur prospérité ou pour réparer leurs malheurs: ce sont la science et le travail. Apprenons et travaillons. Où trouver ailleurs que dans les richesses de l'esprit la véritable grandeur d'un pays? et, tant qu'un état possède ces trésors impérissables, il n'a point perdu son rang dans le monde.

ALPHONSE ESQUIROS.

LA

PROPRIÉTÉ PRIMITIVE

ET LES ALLMENDS EN SUISSE

Entre la situation des esprits à la fin de ce siècle et à la fin du siècle dernier, le contraste est poignant. Alors les hommes de toutes les classes étaient avides de réformes et remplis d'espérances. Convaincu de la bonté native de notre espèce, on croyait que, pour lui assurer la liberté et le bonheur, il suffisait de corriger ou plutôt d'anéantir les institutions du passé, qui avaient produit l'asservissement et la misère du peuple. « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers ! » s'était écrié Jean-Jacques. Le XVIII[e] siècle et la révolution française avaient répondu : « Brisons ces fers, et sur les débris régnera la liberté universelle. Les peuples sont frères, les tyrans seuls les arment les uns contre les autres; renversons les oppresseurs, et la fraternité des nations s'établira. » Enivré de ces flatteuses illusions, on croyait voir s'ouvrir une ère nouvelle de justice et de félicité pour l'humanité émancipée et rajeunie. Aujourd'hui nous parlons encore de réformes, mais c'est le cœur attristé, car nous n'avons qu'une faible confiance dans l'efficacité finale de ces tentatives. Nous avons aboli les castes et les privilèges, nous avons inscrit partout le principe de l'égalité devant la loi, nous avons donné le suffrage à tous; mais voilà qu'on réclame maintenant l'égalité des conditions. Nous pensions n'avoir à résoudre que des difficultés de l'ordre politique, et c'est la question sociale qui surgit avec ses obscurités et ses abîmes. Il n'y a plus de tyrans, les trônes sont renversés, ou les rois qui restent sont liés par des constitutions qu'ordinairement ils respectent; eh bien ! au lieu des querelles des princes et des compétitions dynastiques, nous avons

maintenant une cause de guerre bien autrement formidable, l'hostilité des nationalités, qui met aux prises des races tout entières armées jusqu'au dernier homme. Si un souffle nouveau de charité chrétienne et de justice sociale ne vient pas calmer les haines, l'Europe, en proie à la lutte des classes et des races, deviendra un enfer.

En France, en Espagne, on a la république; mais elle épouvante les uns et ne satisfait pas les autres. Certains partis veulent rétablir la monarchie; mais qui ne voit qu'elle manque de base solide? Les rois eux-mêmes déposent la couronne sans regret; ils donnent leur démission, et déjà l'on s'étonne qu'il se trouve des mortels qui ne craignent pas d'accepter la pénible mission de gouverner des peuples que le joug de l'autorité irrite et affole. Naguère encore, au milieu de nos tristesses, nous trouvions une consolation à fixer nos regards sur le spectacle de la puissante république américaine, qui grandissait avec une rapidité vertigineuse, grâce à l'alliance intime de la liberté et de l'ordre sous l'égide du sentiment moral et religieux. Là aussi des symptômes inquiétans apparaissent. La corruption fausse la marche des institutions politiques, les scandales financiers se multiplient; des sénateurs mêmes achètent leurs places pour trafiquer de leur influence, des juges élus sont convaincus de vénalité. C'est là une source nouvelle et très amère d'inquiétudes pour l'avenir de nos sociétés modernes. Tocqueville a démontré, — et les faits confirment chaque jour ses prévisions, — que toutes les nations sont invinciblement entraînées vers la démocratie, et d'autre part la démocratie ne semble produire parmi nous que luttes, désordres et anarchie. Les institutions démocratiques s'imposent à nous, et nous ne parvenons pas à les fonder. Il semble ainsi que le même fait soit à la fois inévitable et irréalisable.

Les économistes nous disaient que la condition souvent gênée des classes laborieuses provient de ce que les machines ne sont pas assez puissantes et le capital assez abondant. En Angleterre, les machines possèdent une force de 100 millions d'hommes : c'est donc comme si chaque famille avait à sa disposition 12 serviteurs avec des muscles d'acier infatigables. L'épargne annuelle s'élève à 3 milliards, le capital devient parfois tellement surabondant qu'on le gaspille en toute sorte de folles entreprises, et néanmoins il y a toujours un million de pauvres secourus, et les classes laborieuses sont plus irritées que jamais. Les démocraties antiques ont péri parce qu'elles n'ont pas su concilier l'égalité des droits politiques avec l'inégalité des conditions; les démocraties modernes sont-elles destinées à succomber sous les mêmes difficultés?

C'est sous l'empire de ces tristesses et de ces inquiétudes que j'ai été amené à étudier la condition sociale des cantons primitifs

de la Suisse, où les institutions les plus démocratiques qu'on puisse concevoir assurent depuis les temps les plus reculés aux populations qui en jouissent la liberté, l'égalité, l'ordre, et autant de bonheur qu'en comporte la destinée humaine (1). J'attribue cette chance exceptionnelle à ce fait, que l'on a conservé ici les anciennes institutions communales, y compris la propriété communale primitive. La révolution française a commis la faute, chaque jour plus apparente, de vouloir fonder la démocratie en brisant les institutions qui seules la rendent viables. Elle a posé l'homme abstrait, l'individu isolé, et lui a reconnu théoriquement tous les droits naturels, mais en même temps elle a anéanti tout ce qui le rattachait aux générations précédentes et à ses concitoyens actuels : la province avec ses libertés traditionnelles, la commune avec ses propriétés indivises, les métiers et les corporations qui reliaient par un lien fraternel les ouvriers du même métier. Ces associations, extensions naturelles de la famille, abritaient l'individu : elles étaient parfois une entrave, mais elles étaient aussi un appui; elles l'enchaînaient, mais le soutenaient; c'était comme l'alvéole où se mouvait la vie individuelle. Dans les jours d'adversité, c'était un secours assuré, en temps ordinaire une surveillance qui retenait l'homme dans la bonne voie, une force pour la défense des droits attaqués, une tradition pour les générations nouvelles. Le présent était rattaché au passé par les priviléges et les biens qu'il en recevait.

(1) J'ai eu infiniment de peine à réunir quelques élémens bibliographiques pour cette étude. J'ai visité l'été dernier (1872) les villages de l'Oberland bernois et ceux des bords du lac des Quatre-Cantons; mais, les usages étant partout différens, cela ne suffisait pas pour arriver à une vue d'ensemble du sujet. Quelques publications faites en Suisse m'y ont aidé. Ni en Angleterre, ni en France, ni en Allemagne, je n'ai rien trouvé qui y eût rapport. Maurer et Roscher, si complets sur tout ce qui concerne les anciennes coutumes agraires, ne disent presque rien des *Allmenden* suisses. M. Nasse, professeur à Bonn, qui est très bien renseigné sur cette matière, croit que les économistes allemands ne s'en sont pas spécialement occupés. Pour la Suisse, ni M. Dameth, ni M. Max Wirth, l'éminent directeur du bureau de statistique de Berne, n'ont pu me fournir aucun renseignement. Voici les principales sources où j'ai puisé : 1° une collection des règlemens des *Allmenden* du canton de Schwytz, que je dois à l'extrême obligeance du chancelier M. Kothing; — 2° une étude approfondie sur la propriété communale dans l'Unterwald, *Die Rechtsverhältnisse am Gemeinland in Unterwalden*, par M. Andreas Heusler, professeur de droit à Bâle; — 3° une brochure remplie de vues originales et justes, par le docteur B. Becker, pasteur à Linthal, dans le canton de Glaris, *Die Allmeinde, das Grundstück zur Lösung der socialen Frage;* — 4° une étude du professeur de Wyss, *Die Schweizerische Landsgemeinden*, dans la *Zeitschrift für Schweiz. Recht*, I Bd; — 5° le livre de Snell, *Handbuch des Schweiz. Staatsrechts*, Zurich 1844; — 6° *Das Landbuch von Schwyz, herausgegeben* von Kothing, Zurich 1850; — 7° *Das Landbuch oder Sammlung der Gesetze* des cantons Uri-Flüelen, 1823; — 8° des renseignemens particuliers dus à l'obligeance du professeur König, de Berne, et de M. Schenk, chef du département fédéral de l'intérieur.

Aujourd'hui l'individu est perdu au sein de la nation, idée abstraite, qui ne se réalise pour la plupart d'entre nous que sous la forme du percepteur, qui réclame l'impôt, et de la conscription, qui impose le service militaire. La commune, ayant perdu toute autonomie locale, n'est plus qu'un rouage administratif obéissant au pouvoir central. La propriété communale a été presque partout vendue ou réduite. L'homme, qui vient au monde avec des besoins à satisfaire et des bras pour travailler, ne peut réclamer aucune portion du sol pour exercer son activité. Plus de corporations industrielles : les sociétés anonymes qui en tiennent lieu ne sont qu'un moyen d'associer des capitaux et non des hommes. La religion, ce lien puissant des âmes, a perdu la plus grande partie de son action fraternelle, et la famille, fortement ébranlée, n'est plus souvent que l'organisation de la succession. L'homme est un être sociable, et l'on a détruit ou affaibli les institutions où la sociabilité prenait corps et donnait une base solide à l'état. On essaie aujourd'hui de parer à la lacune faite par la centralisation de l'ancien régime et par la révolution, en fondant des associations de métier, des *trade's unions*, des sociétés coopératives; mais il manque le sentiment fraternel et religieux, la tradition, un principe juridique, et trop souvent ce ne sont là que des associations de combat pour lutter contre les capitalistes. Au risque de passer pour « réactionnaire, » je n'hésite pas à dire qu'il existait autrefois deux institutions qu'il aurait fallu conserver et améliorer pour y asseoir la démocratie moderne : l'autonomie communale et la propriété communale. Les politiques ont travaillé à réduire la première, et les économistes à faire disparaître la seconde, faute énorme qui empêchera partout l'établissement de la république, à moins qu'on n'y porte remède. S'il est un pays où ces institutions ont été conservées et où en même temps la liberté, l'égalité, l'ordre, se maintiennent depuis des siècles, on est amené à croire que ces faits se tiennent par un rapport de cause à effet, et il peut être utile d'étudier à quelles conditions ce pays a joui de ces rares bienfaits. Chose digne de remarque, ces institutions ont été celles de tous les peuples à l'origine; mais presque partout elles ont été ou anéanties ou profondément altérées avec le temps. En France, la féodalité les avait déprimées, mais sans les détruire : c'est le despotisme des rois et plus tard la passion de l'uniformité lors de la révolution française qui leur a porté le coup mortel. En Russie, la commune s'était maintenue, quoique la noblesse, en se constituant au XVIe siècle, lui eût enlevé la moitié de ses propriétés et eût réduit les habitans en servage. En Angleterre, par un étonnant contraste, tandis que les villes conservaient toutes leurs libertés et trouvaient un organe dans la chambre des communes, la commune

rurale a été dévorée par le manoir, au point qu'il n'en est rien resté, sauf l'association religieuse, la paroisse (*vestry*). De là provient l'abaissement profond des classes laborieuses de la campagne, qui ne commencent à s'éveiller que pour entrer aussitôt en lutte contre ceux qui les emploient.

I.

Jamais il n'y a eu de démocratie plus radicale que celle qui existe depuis mille ans dans la Suisse primitive; on ne peut même la concevoir appliquée d'une façon plus absolue. Dans les cantons d'Uri, de Schwytz, de Glaris, dans les deux Appenzells, et dans les deux Unterwalden, le peuple se gouverne lui-même, directement, sans l'intermédiaire d'aucun corps représentatif. Au printemps, tous les citoyens majeurs se réunissent en une assemblée unique, en plein air, pour voter les lois et nommer les fonctionnaires chargés d'en assurer l'exécution. C'est l'ancien champ de mai des Germains, où tous les guerriers arrivaient en armes, et où les décisions se prenaient par le *wapentak*, c'est-à-dire par le choc des épées. Aujourd'hui encore les habitans d'Appenzell, Rhodes extérieures (1), se rendent à l'assemblée générale, une année à Hundwyl et l'autre à Trogen, tous portant à la main un vieux sabre ou une antique rapière du moyen âge, qui forme le plus bizarre contraste avec leurs vêtemens de drap noir et leur parapluie de famille. Ces assemblées s'appellent *landesgemeinde*, c'est-à-dire « commune du pays, » « commune nationale, » désignation parfaitement juste, qui fait entendre que tout le pays ne constitue pour ainsi dire qu'une seule commune. Il en était ainsi à l'origine. Les documens historiques nous montrent aux premiers temps du moyen âge des tribus alamanes occupant, l'une le territoire d'Unterwalden, l'autre celui d'Uri, la troisième celui de Schwytz, comme une seule marche indivise. Plus tard, quand différens villages se sont formés, ils ont constitué des communes séparées et autonomes; mais la grande commune cantonale avec l'assemblée générale de tous les habitans, la *landesgemeinde*, s'est maintenue. Voilà donc un mode de gouvernement complétement libre et démocratique. Ce *self-government*

(1) Le canton d'Appenzell se divise, comme on sait, en deux demi-cantons, les Rhodes intérieures et les Rhodes extérieures. Le mot *Rhoden* désigne une institution très ancienne et très curieuse. Chaque Rhode est formée par groupe d'un certain nombre d'habitans plus ou moins dispersés dans tous les villages, qui se réunissent pour choisir les députés aux deux conseils et pour administrer quelques propriétés collectives. La *Rhode* correspond donc au clan, seulement cette espèce de corporation politique n'est pas attachée à une partie déterminée du territoire. Cette institution, qui n'est point sans quelques rapports avec la *gens* romaine, remonte à la plus haute antiquité.

absolu remontait aux temps les plus reculés, et s'est transmis sans interruption jusqu'à nos jours. Les peuples ont débuté non point par la royauté patriarcale, comme on l'a dit souvent en ne considérant que la Grèce héroïque, mais bien plutôt par des institutions républicaines. Mme de Staël avait raison : c'est la liberté qui est ancienne, le despotisme qui est récent.

Le gouvernement direct, que Rousseau considérait déjà comme impossible, peut durer dans les cantons primitifs, d'abord parce que leur territoire est très petit, et ensuite parce que la besogne législative est réduite à très peu de chose. La plupart des affaires sont réglées au sein de la commune. Les relations avec les états étrangers sont du ressort de la confédération. La vie est simple, et la coutume exerce encore un grand empire. Il n'y a donc que peu de lois à faire. Le *landamman* les présente à l'assemblée. Tout citoyen a le droit d'initiative et d'amendement. Les discussions sont parfois très animées, violentes même; mais on réclame bientôt le vote parce que chacun est pressé de retourner chez soi. On échappe ainsi à ce fléau particulier des états à régime représentatif, le parlementarisme. Presque partout les assemblées délibérantes demeurent trop longtemps réunies : elles irritent, elles fatiguent le pays; tantôt elles lui communiquent les passions qui l'animent, et tantôt elles provoquent un mouvement extrême dans un sens opposé quand elles ont cessé de représenter l'opinion publique. Lorsque les assemblées sont en vacances, le pays est tranquille; il s'occupe de ses affaires, d'art, de littérature, d'industrie, de commerce.

A peine les délibérations parlementaires ont-elles recommencé que tout est remis en question; les partis exaspérés sont aux prises; le gouvernement, obligé de consacrer toutes ses forces à se défendre contre ses adversaires, ne trouve guère le temps de s'occuper des intérêts généraux. La nation se passionne pour des luttes oratoires dont un portefeuille est le prix. Le régime parlementaire dégénère ainsi en luttes d'intrigues dans les chambres et en luttes d'influences souvent corruptrices dans les élections. En Amérique, en Allemagne, en Angleterre même, on s'est préservé de l'abus du parlementarisme, qui en France et en Italie est devenu une véritable cause de désordre. Le meilleur moyen d'y échapper est de réduire les attributions du pouvoir central en étendant celles des pouvoirs locaux, c'est-à-dire celles de la province et de la commune.

En Suisse, les communes jouissent d'une autonomie presque complète. Elles font non-seulement leurs règlemens, mais leur constitution même, en tant qu'elle n'est pas contraire aux lois de l'état. Elles administrent d'une façon indépendante ce qui concerne l'école, l'église, la police, la viabilité, le soin des pauvres; elles nomment librement tous leurs fonctionnaires; elles fixent leurs impositions

locales. L'état n'intervient dans l'administration communale que pour préserver contre des dilapidations le patrimoine héréditaire de la commune, et pour empêcher la violation des lois générales. La part d'intervention du pouvoir central est un peu plus grande dans certains cantons, comme Fribourg, Genève et Berne; dans d'autres, comme dans Appenzell et dans les Grisons, elle est presque réduite à rien. Là l'état n'est que la fédération des communes indépendantes qui ont précédé sa naissance et qui peuvent vivre sans lui. Le pouvoir central n'exerce aucun contrôle administratif sur les autorités locales; c'est seulement quand une loi générale est violée qu'il peut intervenir. Il n'arrive aux citoyens que par l'intermédiaire des communes, et ce sont celles-ci qui votent les impôts et les lois dont l'établissement appartient au peuple en vertu de la constitution. Ici la décentralisation est trop grande. Le fédéralisme communal poussé à ce degré extrême enlève toute consistance à l'état et réduit la nation en poussière. Comme l'a montré Tocqueville, la supériorité de la constitution des États-Unis consiste en ce que, tout en respectant l'indépendance des états fédérés, le pouvoir central, pour les services qu'il s'est réservés, s'adresse directement aux citoyens par l'intermédiaire de ses agens propres qu'il nomme et rétribue.

Le régime républicain n'est si solidement assis en Suisse que parce qu'il a ses racines dans les moindres localités. Si depuis des siècles il garantit à la fois l'ordre et la liberté, c'est parce que, la plupart des intérêts publics se décidant à la commune, les changemens que les élections amènent dans la composition du gouvernement n'ont qu'une influence secondaire. Il est impossible de fonder la république, comme on l'a tenté en France, en maintenant une centralisation qui remet aux mains d'une assemblée ou d'un président le pouvoir de décider de tout. Jamais un pays civilisé ne supportera un régime qui, à chaque élection générale, à chaque renouvellement du pouvoir exécutif, remet en question toute l'organisation politique et sociale. Si l'on veut que tous les organes de la souveraineté nationale soient électifs, il faut nécessairement limiter leur compétence et restreindre les attributions du pouvoir central. Aux États-Unis comme en Suisse, c'est la commune, le *township*, qui est le foyer principal de la vie politique et administrative. C'est au *township* que s'administrent la plupart des intérêts collectifs. L'état est formé de la réunion de *townships* indépendans et autonomes, de même que les êtres animés sont constitués par l'agrégation d'un nombre immense de cellules associées, mais douées cependant chacune d'une activité propre.

Ce qui distingue la commune suisse de la commune américaine, et ce qui lui donne une importance bien plus grande, c'est qu'elle

n'est pas seulement une institution politique et administrative, elle est aussi une institution économique. Elle ne donne pas seulement à ses membres des droits abstraits; elle leur procure aussi, en partie, des moyens d'existence. Elle subvient comme ailleurs aux frais de l'école, de l'église, de la police, des voies de communication; mais en outre elle leur assure la jouissance de la propriété, condition essentielle de la vraie liberté et de l'indépendance. C'est ce côté très curieux de l'organisation communale de la Suisse primitive que nous essaierons de faire connaître.

Nous avons montré ici même (1) comment chez toutes les races, par une évolution lente et partout la même, la commune et la propriété se sont développées sur la « marche. » La marche était le territoire commun du clan. Sous le régime pastoral, la jouissance du pâturage et de la forêt était indivise. Chaque famille patriarcale coupait le bois qui lui était nécessaire, chassait le gibier dans la forêt et envoyait son bétail sur le pâturage. Quand on commença à cultiver le sol, la jouissance de la partie de la marche soumise à la culture cessa d'être indivise : elle devint privée, mais temporaire, et tout au plus viagère. Ce n'était qu'un usufruit, un *jus possessionis* semblable à celui que le citoyen romain exerçait sur l'*ager publicus;* le *dominium,* le domaine éminent continuait d'appartenir à la tribu. Cette transformation du mode de jouissance était la conséquence nécessaire du changement survenu dans le mode d'exploitation. La culture des céréales exige du travail, de l'engrais, l'application au sol de certaines avances; ce travail ne peut bien se faire que si celui qui l'exécute est assuré de récolter le fruit de ses avances. De là nécessité de la jouissance privée; mais comme, d'autre part, on reconnaissait à chaque chef de famille un droit égal à vivre par son travail, il fallait faire, de temps en temps, un nouvel allotissement pour que chacun fût également mis en possession de la part qui lui revenait. C'est ainsi que le clan gardait une sorte de domaine éminent et opérait périodiquement un nouveau partage du sol. Comme nous l'avons vu, cette organisation primitive de la marche s'est perpétuée dans plusieurs pays, notamment à Java, et dans la Grande-Russie. Ailleurs quelques familles, devenant plus puissantes, ont conservé leur part, qui s'est transmise héréditairement. Ainsi est née la propriété privée, dont il faut chercher le type dans le domaine quiritaire de Rome. Chez les nations germaniques ou dans les pays conquis par les Germains, c'est la féodalité qui a envahi peu à peu la marche. En Angleterre, où, par suite de la conquête normande, la féodalité a été organisée d'une façon plus complète et plus systématique que partout ailleurs, le manoir a fini

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet, 1er août et 1er septembre 1872.

par s'emparer de la forêt et des pâturages communs. Les terres labourables, cultivées par les paysans, se sont bientôt affranchies aussi du partage périodique. C'est ainsi qu'en Angleterre il ne reste presque plus de traces de la marche primitive. Toutefois le domaine plein et entier de droit romain n'y a jamais été reconnu. En droit strict, le sol anglais jadis conquis par Guillaume et distribué par lui à ses vassaux appartient encore aujourd'hui au souverain. Ceux qui le possèdent ne sont que les tenanciers de la couronne (1).

En France, les paysans, longtemps groupés en sociétés de famille, sont parvenus à conserver une partie des communaux; mais attaquée par les économistes, battue en brèche par des lois de partage forcé et toujours mal administrée, la propriété communale ne rapporte presque rien; la jouissance en est mal réglée, et elle ne survit que comme un reste du passé qui jure avec l'économie agraire actuelle. En Suisse, il en est tout autrement. Dans ces hautes vallées, la féodalité ne s'est introduite que tard; elle n'a jamais eu que peu de puissance, et avant la fin du moyen âge elle était complétement extirpée. Les institutions démocratiques de la marche primitive s'y sont donc conservées dans toute leur vigueur. Quoique la propriété privée s'y soit fait peu à peu une large place, la propriété communale n'a pas disparu. Soumise à des règlemens de plus en plus précis, elle a suivi un développement juridique régulier, et elle continue à jouer un rôle très important dans la vie économique des cantons alpestres.

Les propriétés communales s'appellent dans la Suisse primitive *Allmenden*, ce qui paraît signifier qu'elles sont le domaine commun de tous. Dans un sens restreint, le mot *Allmend* désigne seulement la partie du domaine indivis qui, située près du village, est livrée à la culture. Le domaine commun se compose de trois parties distinctes, la forêt, la prairie et la terre cultivée, *Wald, Weide und Feld*. Certains villages, comme ceux des cantons de Zug et de Schwytz, où il existe des plateaux marécageux, possèdent en outre des terrains où l'on coupe des joncs pour faire de la litière dans les étables, *Riethern*, et d'autres terrains encore où l'on exploite la tourbe pour le chauffage, *Torfplätze*. Le communal n'est pas ici comme chez nous une lande nue, une bruyère stérile où paissent quelques maigres moutons et qui offre l'image de l'incurie et de la désola-

(1) Ce principe est exposé par Blackstone et par tous les juristes anglais. Voici comment s'exprime à ce sujet un manuel de droit très répandu en Angleterre, Williams, *On the Law of real Property* : « La première chose que l'étudiant doit faire est de se débarrasser de l'idée de propriété absolue. Une pareille idée est absolument étrangère à la loi anglaise. Aucun particulier n'est propriétaire absolu de la terre. Il peut seulement y avoir un intérêt. » M. Cliffe Leslie, dans son excellent livre *On Land Systems*, dit également : « En Angleterre, l'intérêt le plus complet qu'un sujet peut posséder dans le sol, c'est une tenure *in fee* sous la couronne. »

tion. C'est un domaine bien administré suivant les règles précises que dictent les nécessités d'une exploitation rationnelle. Tous les ayant-droit s'en occupent régulièrement et le produit en est aussi élevé que celui des propriétés particulières ; car les terres cultivées de l'allmend peuvent se louer 250 à 300 francs l'hectare. Ce domaine fournit à ceux qui en ont l'usage de quoi satisfaire aux premiers besoins de la vie, — de la tourbe ou du bois de chauffage pour le foyer, du bois de construction pour faire ou pour réparer le chalet et pour confectionner les meubles, les outils, les instrumens aratoires, c'est-à-dire le logement et l'ameublement,— un pâturage d'été pour les moutons et les vaches qui donnent le lait, le beurre, la viande, la laine, c'est-à-dire la nourriture animale et le vêtement, — enfin un coin de terre labourable qui fournit du blé, des pommes de terre et des légumes. Dans beaucoup de villages, la part de terre cultivée qui revient à chaque famille est abondamment fumée et traitée en jardin maraîcher ; elle suffit pour fournir largement à la partie végétale de l'alimentation. A Stanz, chaque usager a droit à 1400 *klafter*, qui font 45 ares ou plus d'une acre anglaise. Dans le canton de Saint-Gall, le village de Buchs donne à chacun de ses cultivateurs partiaires 1,500 klafter ou environ un demi-hectare d'excellente terre, du bois de quoi se chauffer toute l'année, des alpes pour un nombreux bétail, et il tire encore de ses biens communaux un revenu suffisant pour entretenir le maître d'école, le pasteur, et pour subvenir sans impôt aux autres dépenses publiques. A Wartau, également dans l'Oberland de Saint-Gall, chaque usager reçoit 2,500 klafter ou 80 ares.

Pour avoir droit à une part de jouissance du domaine communal, il ne suffit pas d'être habitant de la commune, ni même d'y exercer le droit de bourgeoisie politique, il faut descendre d'une famille qui avait ce droit depuis un temps immémorial ou tout au moins dès avant le commencement de ce siècle. C'est l'hérédité collective basée sur l'hérédité dans la famille, c'est-à-dire que la descendance dans la famille usagère donne droit à une part de l'héritage collectif. En principe, c'est l'association des descendans des anciens occupans de la marche qui jouit de ce qui en subsiste encore. Dans un même village, on trouve ainsi, à côté du groupe des usagers, des habitans qui ne profitent d'aucun des avantages qui améliorent si notablement la position des premiers. Les *Beisassen*, les simples « résidans, » comme on les appelle, se sont souvent plaints de cette inégalité, et il en est résulté des luttes très violentes entre les réformateurs radicaux, qui réclamaient droit égal pour tous, et les conservateurs, qui prétendaient maintenir les anciennes exclusions. Même dans ces cantons, où règne la démocratie la plus égalitaire qui ait jamais existé, il y a donc place pour la lutte

entre l'esprit de tradition et l'esprit de nivellement. Comme il n'y a pas ici de loi générale sur cette matière, les résultats de cette lutte n'ont pas été partout les mêmes; mais généralement on est arrivé à des transactions qui assurent certains droits aux simples habitans, aux *Beisassen*. Ainsi on leur donne dans la forêt le bois de chauffage, mais pas le bois de construction. Sur l'alpe, ils ne peuvent envoyer que le jeune bétail, parfois une ou deux vaches à lait, pas davantage. Pour l'allmend de la plaine, on leur accorde moins encore; souvent ils en sont exclus; parfois seulement ils prennent part au tirage au sort des lots de terre cultivée ou des jardins.

Nous avons peu de documens sur le mode primitif de jouissance des allmends. Quand la population était très peu nombreuse relativement au territoire dont elle disposait, il ne fallait pour ainsi dire point de règlement. Chacun coupait du bois dans la forêt suivant ses besoins et faisait paître sur l'alpe tout le bétail qu'il possédait. C'est seulement plus tard, quand le nombre des copartageans devint trop grand pour permettre un usage illimité, que des règlemens intervinrent, et ils ne firent que consacrer les anciennes coutumes. Ces règlemens sont devenus plus précis et plus sévères à mesure que les besoins de la communauté s'accroissaient. Il y a eu ainsi une certaine évolution juridique; mais le fond du droit est resté le même, comme les alpes elles-mêmes et comme l'économie pastorale qui s'y exerce. L'allmend suisse nous offre donc encore aujourd'hui l'image de la vie primitive de nos ancêtres sur les plateaux de l'Iran.

Les plus anciens règlemens d'allmend qui aient été publiés remontent au XVe siècle. Chaque communauté possède une vieille armoire, un antique bahut où se conservent toutes les pièces qui se rapportent au domaine de la corporation. On y trouve, outre le règlement fondamental qui est pour ainsi dire la constitution de la société (*Einung* ou *Genossenordnung*), des jugemens qui ont décidé certain point contesté, des conventions avec les voisins, et les procès-verbaux des décisions importantes prises dans les assemblées ordinaires des mois de mai ou de décembre (1). Ce respect des tra-

(1) M. Heusler a publié dans son étude *Die Rechtsverhältnisse am Gemeinland in Unterwalden* plusieurs de ces règlemens et décisions juridiques. Le premier, celui de Schwändi, est de 1471; l'*Einung* d'Alpnach porte la date du 11 août 1498. Ils sont du temps. L'écriture sur parchemin en est très belle. L'*Einung* de Sachseln est de 1587. Celui de Kerns, daté d'avril 1629, n'est qu'une rédaction nouvelle. Le règlement de Giswyl est de 1705, et celui de Lungern de 1821. Chacun de ces documens caractérise bien les besoins de l'époque, et, considérés ensemble, ils montrent l'évolution juridique du droit dont le principe fondamental a toujours été respecté. M. Heusler publie encore d'autres pièces très curieuses, par exemple une décision des habitans de Buochs, concernant les *Beisassen*, qui remonte à 1399; des règlemens divers sur

ditions anciennes est l'une des forces de la Suisse, car, étant d'autant plus démocratiques et égalitaires qu'elles remontent plus haut, ces traditions sont complétement en rapport avec les besoins de notre temps, qui veut fonder la démocratie. Elles ont sur les nouveautés essayées de nos jours ce grand avantage qu'elles durent depuis des milliers d'années, toujours maintenues et complétées par la volonté entièrement libre de ceux qui en apprécient les bienfaits, ce qui porte à croire qu'elles sont conformes au droit naturel, c'est-à-dire aux exigences de la nature humaine.

Le mode de jouissance de l'allmend par les usagers diffère plus ou moins de commune à commune; il varie aussi suivant la nature des biens. Il n'est pas le même pour l'alpe, pour la forêt, pour la tourbière et pour les terres cultivées. Quand le centre habité de la marche s'est transformé de village en ville, il a été difficile de maintenir l'ancien mode de jouissance. Cependant à Berne on distribue encore du bois aux usagers. Dans la ville industrielle de Saint-Gall, chacun d'eux reçoit annuellement une demi-toise de bois et cent fagots ou une parcelle de terre labourable. La ville de Soleure distribue à ses usagers une très notable provision de bois de chauffage, qui varie de cinq toises à une demi-toise cube de hêtre et de sapin, d'après la classe des ayant-droit. Dans beaucoup de localités, les biens communaux sont loués, et le produit en est affecté à couvrir les dépenses publiques. Parfois il y a un surplus qui est réparti en argent; mais presque toutes les communes qui ont des terres labourables les allotissent entre les usagers. Les détails du mode de jouissance varient à l'infini d'une commune à l'autre; toutefois, suivant la remarque du pasteur Becker, on peut les classer en trois types qui sont assez exactement représentés par les trois cantons d'Uri, du Valais et de Glaris.

Uri est, comme semble l'indiquer la racine même de ce mot, *Ur*, le pays primitif par excellence. Il forme aujourd'hui encore une marche sans division en communes. Des villages se sont formés, Flüelen, Altdorf, Bürglen, Erstfeld, Silenen, Amstäg, Waset, Andermatt; mais, sauf le soin des pauvres, qui est mis en partie à leur charge, ces villages ne forment point de corporations politiques distinctes : ce ne sont pas de vraies communes; l'habitant exerce ses droits d'usage dans la localité où il se transporte. L'usager de Silenen peut envoyer son bétail dans la vallée de Schächenthal, et l'usager de cette vallée peut envoyer le sien sur les alpes des Surènes. Sous ce rapport, il n'y a d'autre division que celle qui est tracée

la jouissance des alpes, des forêts et des allmends de la plaine, conservés dans les villages de Sarnen, Giswyl, Stans, Wolfenschiessen, Büren, Beggenried, etc. Nous essayons d'en résumer l'esprit plus loin.

par la nature même : elle a nettement coupé le canton en deux parties, le district d'Uri et celui d'Urseren, séparés par la gorge profonde des Schœllenen, bordée des deux côtés de rochers de granit à pic, et au fond de laquelle mugit la Reuss. Il y a donc pour ainsi dire deux marches : la marche supérieure au-dessus du Trou-d'Uri (*Urner Loch*), et la marche inférieure au-dessous. Dans la marche inférieure, une grande partie de la plaine est devenue propriété privée ; les bois, les alpes et quelques allmends, près des villages, sont seuls restés à la communauté primitive. Dans la haute vallée d'Urseren, longue de plus de quinze kilomètres et large de deux au plus, les beaux pâturages qu'arrose la Reuss et que baignent les brouillards des glaciers appartiennent à la corporation des usagers d'Urseren. Une touchante légende se rattache à la façon dont les limites entre la marche d'Uri et celle de Glaris ont été fixées jadis. Des pics glacés et une haute chaîne de montagnes séparent les deux cantons partout, sauf au passage de Klausen, par lequel on peut se rendre facilement de la vallée de la Linth dans celle de la Reuss. Au temps jadis, les gens de Glaris et ceux d'Uri se disputaient et se battaient souvent pour les limites indécises de leurs pâturages. Pour régler le différend, ils convinrent que le jour de Saint-George deux coureurs partiraient, au premier chant du coq, du fond de chaque vallée, et que la frontière serait fixée là où ils se rencontreraient. Le départ devait être surveillé à Altdorf par des Glaronais, et à Glaris par des gens d'Uri. Les Glaronais nourrirent le mieux qu'ils purent le coq qui devait donner le signal à leur coureur, espérant que, plein de vigueur, il chanterait de très bon matin. Les gens d'Uri au contraire firent jeûner leur coq; la faim le tint éveillé, et il donna le signal du départ longtemps avant l'aube. Le coureur partit d'Altdorf, entra dans le Schächenthal, franchit le col et se mit à descendre de l'autre côté vers la Linth. Le coq de Glaris chanta si tard, que le coureur glaronais rencontra l'autre bien loin déjà sur le versant de son canton. Désespéré en songeant au déshonneur qui en rejaillirait sur les siens, il pria beaucoup pour obtenir une délimitation plus équitable. « Écoute, répondit l'autre, je te concéderai toute l'étendue de terre que tu pourras parcourir en remontant la montagne, moi sur ton dos. » Ainsi dit, ainsi fait. Le Glaronais remonta tant qu'il put jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue il tombât mort au bord d'un ruisseau nommé *Scheidbächli* (ruisselet du partage). C'est ainsi que l'Urnerboden, situé sur le versant glaronais, au-delà du partage des eaux, appartient à Uri. Naïve tradition où, comme souvent dans l'histoire suisse, le citoyen donne sa vie pour le bien de son pays!

On ne possède pas de mesurage exact de l'étendue des allmends d'Uri. Une estimation faite en 1852 porte que les alpes appartenant

à la circonscription inférieure du canton contiennent 5,417 *Kuhessens* (1). Comme le district compte environ 2,700 familles d'usagers, cela fait en moyenne l'entretien de presque deux vaches par famille.

Les bois communaux sont vastes, riches et bien entretenus; ils valent au moins 4 millions, ce qui fait encore un capital de 1,300 fr. par famille. Pour montrer comment se fait le partage du bois, nous donnerons le tableau de celui qui s'est fait, en 1865, dans le village de Schaddorf, près d'Altdorf. La première classe est celle des bourgeois partiaires qui ont eu pendant toute l'année « feu et lumière » (*Feuer und Licht*), qui chauffent un four et possèdent des propriétés; ils peuvent abattre six grands sapins; ils étaient au nombre de 120. La seconde classe comprend ceux qui ont eu feu et lumière, un four, mais pas de propriétés; ils ont droit à 4 sapins. Il y en avait 30 de cette catégorie. La troisième classe est celle des individus vivant seuls, et n'ayant pas de propriété : il y en avait 9; ils peuvent avoir trois sapins. Enfin dans la quatrième classe se trouvent les usagers qui ont eu feu et lumière, mais qui n'ont pas de maison à eux; ils ne peuvent réclamer que deux sapins. Il y en avait 35. Le nombre total des usagers était donc de 194. Parmi ceux-ci, 52 avaient obtenu en outre du bois pour des constructions nouvelles ou pour réparations; 178 grands troncs d'arbres avaient été répartis pour cet usage. On voit combien ces distributions sont larges et quelle aisance elles doivent apporter aux familles : aussi nulle part les cultivateurs ne sont aussi bien logés qu'en Suisse. On comprend maintenant d'où viennent ces ravissans chalets qu'admire l'étranger, et dont on voudrait faire sa demeure; c'est la forêt communale qui permet de les construire et de les entretenir.

Outre ses alpes et ses forêts, la marche d'Uri possède 400 hectares de terres labourables, qui, réparties également, donnent environ 14 ares de jardin par famille : de quoi récolter des légumes, des fruits et du lin ou du chanvre pour le linge du ménage. Tout cela n'est pas encore l'aisance, mais c'est le moyen assuré d'y arriver; c'est en tout cas un préservatif certain contre les extrémités de la misère. Ajoutez à ce que donne le fonds communal le produit de la propriété privée et du travail personnel, et tous les besoins essentiels sont largement satisfaits.

Le principe qui préside ici au partage des produits des biens communs est celui des temps les plus reculés : à chacun suivant ses besoins; seulement, comme les besoins varient, non d'après les nécessités personnelles, qui sont à peu près les mêmes, mais

(1) Le *Kuhessen* est la quantité d'herbage nécessaire à la nourriture d'une vache à lait, ou de l'équivalent en tête de bétail, pendant les mois d'été.

d'après celles de chaque propriété particulière, qui diffèrent du tout au tout, il en résulte que les riches sont avantagés et les pauvres sacrifiés. En effet, celui qui n'a pas de bétail ne tire rien de l'alpe. Pour celui qui a vingt ou trente vaches à y envoyer, c'est un revenu considérable. L'usager qui a un grand chalet au village et un autre dans la montagne, des fenils et de vastes étables, a besoin de beaucoup de bois pour les entretenir et pour se chauffer. Il a droit à six gros arbres pour son feu et à autant de bois de construction que les experts l'auront jugé nécessaire. L'usager qui vit chez autrui n'a que deux sapins. L'égalité ne se retrouve que dans l'allotissement des terres cultivées. Ainsi que le dit très bien le pasteur Becker, c'est comme dans la parabole de l'Évangile : « à celui qui a, il sera donné, et il aura plus encore; mais à celui qui n'a rien, cela même qu'il a lui sera ôté. » Ce système était très juste à l'époque où il n'y avait point du tout de propriété privée et où par conséquent chaque famille pouvait tirer les mêmes profits du bien commun; mais aujourd'hui chaque usager jouit du domaine communal à peu près en proportion de l'étendue de ses biens propres. Le principe général étant qu'on ne peut envoyer sur le pâturage collectif que le bétail que l'on a entretenu l'hiver dans ses étables, il en résulte que celui qui n'a pas de prairie à lui pour récolter du foin ne peut nourrir du bétail l'hiver, et ainsi au printemps il n'en a point à faire monter sur l'alpe. Pour mettre au moins certaines bornes au privilége des plus riches en troupeaux, on a décidé que nul ne pourrait faire monter sur l'alpe plus de trente vaches ou leur équivalent; mais cela n'a pas suffi, et depuis longtemps, ici comme à Florence, à Athènes et à Rome, « les grands et les petits, » les « gras et les maigres, « sont aux prises. Le débat a beaucoup de rapport avec celui qui mettait en lutte patriciens et plébéiens au sujet de la jouissance de l'*ager publicus*. Seulement, à l'inverse de ce qui existe dans la plupart de nos grands états, ici les « gras » sont en majorité. Sur 2,700 familles, 1,664 ont du bétail; il n'y en a que 1,036 qui n'en ont pas. Les mécontens sont donc en minorité, et ni par le vote ni par l'emploi de la force, auquel ils n'ont du reste pas songé à recourir, ils n'ont pu obtenir le changement du régime primitif, qui date du temps où il n'y avait ni riches ni pauvres. Pour faire taire les réclamations les plus vives, on a donné à chaque usager 15 ou 20 ares de jardin pour y planter des pommes de terre, et ils ont d'ailleurs du bois pour les cuire et se chauffer. Comme en principe on reconnaît à chaque usager un droit de jouissance égale qu'il peut réclamer du moment qu'il réunit les conditions exigées, on devrait, pour se rapprocher de l'égalité, augmenter l'étendue de l'allmend cultivée, de façon qu'elle représentât un revenu égal à celui que donne l'alpe. C'est à peu

près ce que l'on a fait dans le canton de Glaris, qui nous offre le type du second système de jouissance.

Parmi les cantons primitifs, Glaris est celui qui s'est le plus éloigné des anciens modes de partage. Le produit de la plus grande partie des biens communaux, au lieu d'être réparti directement entre les habitans, sert à couvrir les dépenses d'intérêt communal. Ici il n'y a plus trace de l'ancienne marche comprenant tout le pays. Ce qui reste du domaine collectif est devenu propriété des communes qui ont pris leur plein développement. Ces communes ne possèdent plus beaucoup d'alpes; jadis, à la suite d'une grande calamité qui avait ruiné le pays, on les a presque toutes vendues. Aujourd'hui les alpes communales sont louées aux enchères pour un certain nombre d'années, et, ce qui est tout à fait contraire aux principes anciens, les étrangers peuvent s'en rendre adjudicataires aussi bien que les bourgeois. Le produit de la location alimente la caisse communale. Jadis les locataires devaient livrer chaque année une certaine quantité de beurre (*Anken*), qui était distribué entre les usagers; les fiancés recevaient aussi de la commune un chamois pour le repas de noces. Maintenant le chamois est rare, et le beurre s'exporte au loin, au lieu d'être distribué entre les habitans. Quelques communes vendent aussi en vente publique la coupe de leurs forêts. D'autres la répartissent entre les usagers, moyennant une certaine rétribution. Les feuilles sèches pour litières sont également réparties; on tire au sort les lots où chacun va au jour fixé en ramasser le plus qu'il peut. Comme les forêts où il est permis de les prendre sont d'ordinaire situées sur les pentes les plus abruptes, il arrive parfois que des malheureux se tuent en tombant de ces hauteurs vertigineuses.

Ce qui est digne d'attention dans Glaris, c'est le soin que les communes ont pris de conserver une étendue suffisante de terres cultivées pour les distribuer entre les usagers. Si le nombre des habitans augmente ou si quelques parcelles ont été vendues à des fabriques ou à des particuliers comme terrains à bâtir, la commune achète de la terre, afin que la part de chaque famille reste la même. Une veuve, des enfans sans parens demeurant ensemble, même un fils ou une fille majeure, pourvu qu'ils aient eu « feu et lumière » dans la commune durant l'année, peuvent réclamer une part. Ces parts varient de 10 à 30 ares suivant l'étendue du fonds communal. Chacun garde la sienne pendant dix, vingt ou trente ans; au bout de cette période, les lots sont reformés, remesurés et tirés au sort. Chacun fait de son lot ce qu'il veut; il y cultive ce qui lui convient. Il peut même le louer ou le laisser à la commune, qui lui en paie la rente. Ces parcelles, situées à proximité des habitations, sont admirablement traitées. Ce sont de véritables jardins; ils se

louent couramment sur le pied de 3 francs l'are. Sur les pâturages communs, chaque usager peut envoyer le bétail qu'il a entretenu l'hiver; mais il paie une certaine rétribution par tête, sauf pour les chèvres, qui sont les vaches des pauvres et l'animal de prédilection du canton, auquel il fournit son fameux fromage, le *schabzieger*.

Il existe également ici beaucoup de corporations privées qui ont des terres. Dix, vingt, trente cultivateurs ont formé des associations qui possèdent des pâturages et des terres labourables (1). Le produit de la propriété indivise se répartit entre les associés en proportion du nombre de parts que chacun d'eux possède. Dans le village de Schwändi, la commune ne peut distribuer à chaque famille que quelques toises de terre cultivable; mais grâce à ces corporations-propriétaires chaque usager exploite en moyenne 12 ares de terre, et plusieurs en ont le double. Nous avons donc ici un type parfait de sociétés coopératives de production appliquées à l'agriculture, qui durent depuis des siècles, et qui contribuent à un haut degré au bien-être de ceux qui en font partie. Ce même esprit d'association a porté les habitans de Schwändi à établir une société coopérative de consommation, et il en existe maintenant dans la plupart des communes industrielles.

Il est remarquable de voir ici l'organisation agraire des temps les plus reculés se combiner avec les conditions de l'industrie moderne, et le droit de jouissance sur la marche commune améliorer le sort de l'ouvrier des grandes manufactures. Glaris n'est pas, comme Uri et Unterwalden, un canton uniquement pastoral; c'est un des districts de l'Europe où l'industrie occupe relativement le plus de bras. Sur 30,000 habitans, 10,000 en vivent directement, et presque tous les autres indirectement. Or, grâce aux communaux, les travailleurs usagers obtiennent ici de plein droit et sans rétribution ce que les sociétés pour la construction de maisons ouvrières à Mulhouse procurent à leurs locataires pour de l'argent : la jouissance d'un jardin potager. Il y a en outre cette différence qu'à Mulhouse c'est un jardinet de quelques mètres carrés, et à Glaris un champ pour la culture des pommes de terre, les légumes et les fruits. Presque toutes les familles usagères peuvent entretenir une vache, tout au moins des chèvres; elles ont leur maison et ne paient que peu ou point d'impôts. Les dépenses du service public sont couvertes par le revenu des propriétés particulières. L'école, l'église, le bureau de bienfaisance, ont des alpes, des bois, des terres, dont le produit suffit à leur entretien. Quelle différence entre le sort

(1) Dans le canton d'Appenzell, des paysans ont aussi récemment fondé deux sociétés pour acheter deux pâturages, la Wiederalp et le Fählen. Ils les exploitent en commun, et les actions de ces sociétés se maintiennent au-dessus du pair. Voyez *Journal de statistique suisse*, 1866, p. 53.

d'un ouvrier de Manchester, vivant dans un air assombri par la fumée du charbon, n'ayant pour se loger qu'une chambre sale dans une ruelle infecte, pour distraction presque unique que le *gin palace*, le palais de l'alcool, et le sort d'un usager suisse, respirant un air pur dans cette admirable vallée de la Linth, au pied des neiges immaculées du Glärnisch, soumis chaque jour aux influences salutaires d'une magnifique nature, bien logé, faisant valoir son champ, dont il jouit en vertu de son droit inaliénable et naturel de propriété, récoltant une partie de sa nourriture, attaché au sol qu'il possède, à la commune dont il règle l'administration, au canton dont il vote directement les lois dans l'assemblée générale de la *Landesgemeinde*, se sentant uni à ses co-usagers par les liens d'une possession collective et à ses concitoyens par l'exercice en commun des mêmes droits! La triste condition de l'ouvrier anglais engendre dans son âme la haine de l'ordre social, de son maître et du capital, et par suite l'esprit de révolte. L'ouvrier suisse, jouissant de tous les droits naturels à l'homme, ne peut s'insurger contre un régime qui lui assure les plus réels avantages, et que ses votes contribuent à maintenir. Ici, la belle devise de la révolution française, liberté, égalité, fraternité, n'est pas une vaine formule inscrite sur les murs des monumens publics. La liberté est complète et elle existe depuis les temps les plus reculés; l'égalité est un fait que toutes les lois consacrent; la fraternité n'est pas un pur sentiment, elle s'est incarnée en des institutions qui font des habitans d'une commune les membres d'une même famille prenant part à titre égal au patrimoine héréditaire.

Un troisième type de jouissance usagère se rencontre dans le Valais. Là se retrouvent encore dans toute leur simplicité touchante les relations fraternelles de l'époque patriarcale. Presque toutes les communes ont des biens assez étendus, consistant en forêts, en alpes, en vignes et terres à blé. Comme dans Uri, la jouissance des alpes est pour ainsi dire une dépendance des propriétés privées, en ce sens que le nombre des têtes de bétail que chacun peut envoyer sur le pâturage commun dépend de ce qu'il peut en entretenir l'hiver; mais le bois est divisé en portions qui sont tirées au sort entre les usagers. Des règlemens très minutieux règlent maintenant l'exploitation des forêts, et l'*Union forestière suisse* y a fait prévaloir ses idées. Il était temps, car le Valais a dévasté ses forêts de la façon la plus désastreuse. Presque toutes les gorges qui débouchent dans la vallée du Rhône sont affreusement déboisées, et en conséquence dénudées et ravagées par les eaux des torrens.

Les vignobles communaux sont exploités en commun. Chaque usager y consacre le même nombre de jours de travail jusqu'à ce que le vin soit mis en cave. Dans différentes localités, il existe aussi

des terres à blé qui sont mises en valeur de la même façon. Une partie des revenus des capitaux communaux est consacrée à acheter du fromage. Ce vin et ce pain, fraternellement récoltés par les soins de tous, forment la base des banquets auxquels assistent tous les usagers (*Gemeindetrinket*). Ce sont exactement les repas communs de Sparte et de la Crète ou les agapes des premiers chrétiens, avec le fruit de la vigne et du froment. Ces repas, où règne une cordialité qu'anime le vin généreux du Valais, entretiennent une véritable intimité fraternelle parmi les habitans. Souvent les femmes y assistent et modèrent les excès de boisson et de paroles auxquels porte le vin suisse, comme l'avouait Rousseau. A côté des communes, les associations de tireurs à la carabine possèdent aussi des biens collectifs cultivés en froment et en vigne, le pain et le vin répondant, suivant « les seigneurs tireurs, » aux premiers besoins de l'homme. Chacun des membres de l'association fournit ses journées de travail, et le produit est consommé dans les repas communs, qui ont lieu l'été chaque dimanche après le concours de tir. Le curé de Varne, M. Kämpfen, qui donne ces détails, vante beaucoup l'influence qu'exercent ces institutions fraternelles tant sous le rapport moral que sous le rapport économique. Aujourd'hui on parle souvent de fraternité, mais rien ne se fait pour susciter ou pour entretenir ce sentiment, qui est l'âme des sociétés humaines. Le banquet des égaux, la cène des premiers temps du christianisme n'est plus malheureusement qu'une cérémonie liturgique, un froid symbole, au lieu d'être une réalité vivante.

Quoique les impôts augmentent chaque année et qu'on ait souvent engagé les communes à vendre leurs biens, les usagers s'y sont toujours refusés, et ils ont bien fait. Comme le dit le curé Kämpfen, un communier-vigneron (*Weinbürger*) aimerait mieux laisser jeûner femme et enfans que renoncer à ces repas de communauté. Dans quelques localités seulement, pour venir au secours des plus nécessiteux, on a divisé les allmends de la plaine en parcelles qui sont réparties au sort avec jouissance viagère.

Il n'existe pas, que je sache, de statistique complète des biens communaux en Suisse. Il faut donc se contenter de quelques données que j'ai pu recueillir touchant certains cantons ou certaines villes. Dans le canton d'Unterwalden, la valeur des biens communaux est portée pour Obwald, avec 13,000 habitans, à 11,350,000 fr. Dans Appenzell, les sept Rhodes intérieures, avec 9,800 habitans, possèdent des biens estimés environ 3 millions. Les propriétés des usagers de la ville de Soleure consistent en 5,409 *juchart* de forêts (le *juchart* équivaut à 36 ares), — 1,041 *juchart* de pâturages et 136 *juchart* de terres cultivées; avec les capitaux et les bâtimens, on les estime 2,390,338 francs, mais ils valent le triple. Dans le

canton de Saint-Gall, les biens communaux sont très étendus. Sur les 236 alpes qui y existent et qui contiennent 24,472 *stössen* (1), 143 alpes avec 12,407 *stössen* appartiennent au domaine collectif. Les biens indivis des bourgeois de la ville même de Saint-Gall sont évalués 6,291,000 francs. Dans le canton de Schaffhausen, les biens communaux comprennent 28,140 *juchart*. Le territoire du canton n'étant que de 85,120 *juchart*, la propriété collective en occupe le tiers. La plus grande partie des forêts appartient aux usagers communaux, car sur 29,188 *juchart* ils en possèdent 20,588. Dans les cantons d'Uri, de Zug et de Schwytz, les allmends sont également très étendues.

II.

Nous essaierons maintenant de déterminer la nature juridique de ces communautés d'usagers à qui appartiennent les allmends; mais il est très difficile de le faire en quelques mots, parce que les termes dont nous sommes habitués à nous servir sont empruntés au droit romain, à qui ce genre d'associations était inconnu. Elles ne correspondent exactement ni au *dominium*, ni au *condominium*, ni à l'*universitas* des jurisconsultes latins. Les juristes, au moyen âge, ont d'abord refusé de s'en occuper; ils ont essayé ensuite de les faire rentrer dans le cadre des lois du Digeste. Enfin après la renaissance, à mesure que l'influence de l'antiquité devenait plus prononcée, ils se sont montrés plus hostiles à ces institutions primitives qui avaient existé partout, mais qui avaient déjà disparu de l'empire quand le droit romain s'y constitua. En France, cette hostilité des juristes détruisit les communautés de famille des paysans bien avant la révolution française; elle empêcha également les communautés d'usagers de se développer comme en Suisse, où elles avaient déjà échappé à l'action dissolvante de la féodalité. C'est ce qui explique qu'elles se sont conservées là dans leur intégrité, qu'elles y ont même suivi une évolution régulière successivement déterminée par des besoins nouveaux. Suivant un savant professeur à l'université de Bâle, M. Andréas Heusler, l'association des usagers forme non une *universitas*, comme on l'entendait à Rome, mais une personne civile, un corps juridique, comme le droit germanique en a tant consacré. Elle n'est pas constituée par la réunion de droits individuels associés en vue d'un bénéfice à réaliser comme le sont nos sociétés commerciales. Le corps en lui-même a une existence propre et un but distinct, qui est la prospérité éco-

(1) *Stoss* ou *Kuhessen* est l'étendue indéterminée qui est nécessaire pour nourrir une vache pendant l'été.

nomique du pays. Il subsiste par lui-même pour le bien permanent du village et non pour l'avantage immédiat et transitoire de ses membres. C'est ainsi qu'il est interdit à ceux-ci de vendre ou de diminuer la valeur de la propriété commune. C'est d'ordinaire le premier article des statuts, et la commune ou l'état a mission d'en imposer le respect. Ces personnes civiles se sont développées dans l'état, sous son contrôle et avec son appui; mais elles lui sont antérieures. La « marche » a précédé la commune et l'état, et son organisation administrative a servi de type à la leur. Les communautés d'usagers, qui sont la continuation en ligne directe des anciennes marches, ont conservé un caractère public. Leurs règlemens, comme les *by-laws* anglais, ou comme les décisions des assemblées des *polders* en Hollande, sont appliqués par les tribunaux. Les résolutions votées par la majorité lient la minorité, et la force publique peut contraindre celle-ci à s'y soumettre. Cependant pour aliéner une partie du patrimoine ou pour accepter de nouveaux associés, il faut l'unanimité.

Suivant M. Heusler, le droit que ces communautés exercent sur leur domaine est non pas un droit de « propriété collective, » *Miteigenthumsrecht*, c'est un droit de « propriété commune, » *Gesammt eigenthumrecht :* ce n'est pas une collection d'individus qui possèdent, c'est une corporation perpétuelle qui se conserve immuable à travers les siècles, quel que soit le nombre de personnes qui en font partie. L'usager n'a pas une part de la propriété foncière, il a seulement droit à une portion proportionnelle du produit des biens communs. La propriété privée est subordonnée à la propriété de ces communautés sous plus d'un rapport. Ainsi à certaines époques les usagers ont le droit de faire paître leurs troupeaux sur les terres des particuliers. Ceux-ci ne peuvent couper à leur guise les bois qui leur appartiennent, car, s'ils les rasaient entièrement, ils auraient besoin de demander plus de chauffage à la forêt commune. Beaucoup de règlemens leur interdisent aussi d'agrandir leur maison ou leurs étables sans l'avis conforme des experts de la corporation, parce que ces constructions agrandies exigeraient plus de bois pour leur entretien. La propriété privée doit toujours et partout le passage à la propriété commune. Ce ne sont pas là des servitudes dans le sens que le droit romain attache à ce mot, ce sont les restes de l'organisation agraire primitive. La propriété privée est sortie de la propriété commune; elle en est encore imparfaitement dégagée, et elle en conserve les liens. Les preuves de ce fait abondent. Nous savons par l'histoire que le pays d'Uri et celui de Schwytz ne formaient primitivement chacun qu'une seule « marche » commune. Le *Trattrecht* ou droit de vaine pâture, — *klauwengang* en Néerlande, — est encore appelé par les

habitans de Schwytz *Gemeinmark*, « la marche commune, » parce qu'en effet ce droit en dérive directement.

La corporation économique qui possède les allmends ne se confond pas avec le corps politique qui constitue la commune. Ainsi à Stanz, dans le Nidwald, les habitans de la commune forment un corps appelé *die Dorfleute zu Stanz*. Ils se réunissent en assemblée générale pour régler directement les affaires de la commune, et ils prennent part au repas commun qui a lieu chaque année en souvenir de la bataille de Rossberg en 1308. La corporation économique s'appelle *Theilsame*, et elle se compose des usagers de Oberdorf et de Stanz réunis. La séparation entre les bourgeois qui ont le droit d'usage et ceux qui ne l'ont pas remonte à 1641, et elle est toujours respectée. On voit par cet exemple que les démocraties absolues ou vraiment égalitaires sont très conservatrices. C'est ainsi que les constitutions des états de la Nouvelle-Angleterre, qui sont également ultra-démocratiques, sont les plus anciennes qui existent.

Primitivement tout le canton d'Unterwalden ne formait qu'une seule communauté dont les membres avaient un droit d'usage sur tout le territoire. Quand s'établirent les seigneuries et les abbayes, elles usurpèrent peu à peu une partie du domaine commun de la marche. Ainsi se constituèrent des juridictions séparées, et chacune d'elles voulut avoir ses propriétés particulières. Telle fut l'origine des communautés d'usagers actuelles, qui restèrent séparées même après que les seigneuries eurent été supprimées. Les seigneurs féodaux n'eurent pas assez de puissance pour s'emparer des droits des paysans partiaires, *Markgenossen*. Ceux-ci au contraire conservèrent des droits d'usage sur les biens seigneuriaux, qui ne s'affranchirent jamais entièrement du domaine éminent de la communauté. En qualité de *Markgenoss*, de « communier, » le seigneur avait sa part dans la jouissance des allmends (1). On vendait un bien avec les droits d'usage qui y étaient attachés, *cum omni utilitate*, ou avec la *communio in marchis*. Dans un procès entre le bailli et les habitans de Küssnacht en 1302, le jugement ne reconnaît pas plus de droits à ce représentant de la seigneurie féodale qu'aux autres usagers. Les paysans libres avaient pris déjà un tel ascendant à cette époque que nous voyons en 1355 les habitans d'Arth racheter tous les droits de la seigneurie de l'endroit.

(1) Ainsi M. Heusler cite un acte de l'an 1227, par lequel Dietrich von Opphau vend au monastère de Schönau, « prædia sua in Sunthoven, agros, prata, curtes, areas, almeine. » Mone transcrit un autre texte qui a presque le même sens. « Hoba cum omnibus utilitatibus ad eamdem hobam rite attinentibus, id est marca silvæ, sagina, aquis, pascuis. » *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, B. I, p. 391.

Le droit d'usage sur les biens communs est-il un droit réel ou un droit personnel? Est-il attaché à la qualité de la personne ou est-il une dépendance de la propriété foncière? Primitivement, sans aucun doute, le droit était exclusivement personnel, puisqu'il appartenait à tout *Markgenoss*, à tout membre de l'association usagère. C'était le droit naturel de propriété des habitans associés de la marche. Seulement comme plus tard on décida que, pour exercer le droit d'usage, il fallait entretenir sur ses biens propres le bétail qu'on voulait envoyer sur les pâturages communs, certains juristes, surtout au XIIIe siècle, y ont vu un droit réel, et ils en parlent comme d'une dépendance de la propriété privée. C'est une erreur complète. D'abord, pour exercer le droit d'usage, il ne suffit pas d'avoir un bien dans la commune, ni même d'en être bourgeois, il faut en outre faire partie héréditairement de la communauté usagère. Le droit d'usage ne peut se déléguer ni se céder, ce qui devrait être admis si c'était un droit réel. Quand l'usager n'a pas eu l'hiver de bétail à lui, il ne peut exercer son droit sur le pâturage au moyen de bétail emprunté ou acheté au printemps; le droit n'en subsiste pas moins, quoique l'exercice en soit momentanément suspendu. Il en est de même s'il quitte la commune : il ne peut louer sa jouissance usagère; mais, s'il revient et s'il entretient du bétail l'hiver, il est de nouveau admis à exercer son droit. Ce droit est inhérent à sa personne, et il ne le perd que s'il entre dans une autre communauté, chose extrêmement rare.

Ordinairement le droit d'usage appartient à chaque ménage séparé qui a eu « feu et lumière » dans la commune durant l'année ou à une certaine date fixée; ainsi à Wolfenschiessen il faut que l'usager y ait passé la nuit du 15 mars. En principe, c'est seulement quand il se marie et qu'il fonde une famille nouvelle que le jeune homme peut réclamer le droit d'usage sur « la forêt, le pâturage et les champs; » mais par extension il est aussi reconnu à la veuve ou aux orphelins habitant ensemble, parfois même à tout fils d'associé partiaire, à partir de vingt-cinq ans, pourvu qu'il habite une maison séparée. Dans le Nidwald, les filles non mariées qui font ménage à part, *Laubenmeidli*, ont le même droit. Généralement l'enfant naturel dont la descendance est constatée peut aussi réclamer sa part « du bois, de l'alpe et des champs, » *Holz, Alp und Feld;* parfois cependant son droit est restreint. Ainsi à Beggenried il est exclu de l'alpe. Le droit d'usage peut s'acheter, mais seulement du consentement unanime des communiers. Le prix en a rapidement augmenté, même pendant le moyen âge : à Stanz, il s'achetait en 1456 pour 5 sols, en 1523 pour 50, en 1566 pour 100, en 1577 pour 400, en 1630 pour 800, en 1684 pour 1200.

Les règlemens qui déterminent le mode de jouissance varient de communauté à communauté; en voici les principes généraux. Sur l'alpe, comme nous l'avons vu, chacun peut envoyer le bétail qu'il a entretenu l'hiver dans sa propriété privée. Si les alpes sont trop peu étendues, chacun est réduit en proportion. Dans l'assemblée générale du printemps, avant que les troupeaux ne montent aux pâturages de la montagne, chaque usager déclare sous serment le nombre de têtes qu'il a hivernées. Toute fraude est impossible, parce que les experts savent parfaitement combien chaque bien peut en entretenir. Le moindre abus est puni d'une amende très forte ou par la suspension du droit d'usage. A Giswyl et à Sachseln, les alpes sont tirées au sort entre les usagers. A Alpnach, on a établi un roulement, de façon que les troupeaux de chacun passent successivement, d'année en année, sur chaque alpe. Dans beaucoup de villages, depuis quelque temps, pour rétablir plus d'égalité, on met, par tête de gros bétail, un impôt dont le produit est distribué à ceux qui n'en ont pas.

Quand les forêts étaient vastes et la population peu nombreuse, chacun prenait du bois à sa guise; aujourd'hui des règlemens très stricts en déterminent l'usage. Certaines forêts sont mises sous « ban, » *Bannwälder*, soit parce qu'elles préservent la vallée et les villages de la chute des avalanches, comme celle qui s'élève à l'est d'Altorf, soit parce qu'il faut les respecter pendant quelque temps pour leur permettre de se repeupler. Dans les bois en exploitation, *Scheitwälder*, les jurés déterminent la coupe annuelle. On y fait des parts en proportion des droits de chaque catégorie d'usagers. Ces parts sont tirées au sort, et chacun vient couper et enlever la sienne, ou bien l'administration de la communauté les livre à domicile. Dans certaines corporations usagères, dans Uri par exemple, le bois à brûler et le bois de construction se répartit d'après les besoins de chacun. Ailleurs chacun reçoit une part égale de chauffage; mais le bois de construction est nécessairement donné en proportion de ce qu'exige la demeure de chaque famille avec ses dépendances. Seulement ce sont les jurés qui apprécient ce qui est nécessaire; le surplus doit être payé à la valeur marchande. Il est sévèrement interdit de vendre du bois des forêts communales hors de la commune, sans excepter le bois provenant de démolitions.

Le droit d'usage sur l'allmend de la plaine se règle d'après d'autres principes que celui sur la forêt et sur l'alpe. Le pâturage aux environs du village était destiné à nourrir soit le bétail à l'automne, quand il revenait des hauteurs, soit les quelques vaches laitières conservées près de l'habitation pour fournir le lait de la consommation journalière. Il advint peu à peu qu'on permit à toute famille d'usagers, ayant ou n'ayant pas de propriété particulière, de mettre

une ou deux vaches sur l'allmend, et même d'en louer à cet effet (1). C'est un grand avantage pour la classe peu aisée qui n'a pas de bétail à envoyer sur l'alpe. Le droit devient ainsi de plus en plus personnel; il se transforme même en une rente d'argent pour ceux qui le préfèrent ou qui ne peuvent jouir du droit d'usage en nature. Afin de donner à chaque famille le moyen de se procurer par son travail une partie de son alimentation végétale, la coutume s'est introduite partout de livrer à la culture l'allmend située près du village : elle est divisée en un grand nombre de petites parcelles, dont cinq ou six réunies forment un lot, ou bien directement en autant de lots qu'il y a d'ayant-droit. Ces lots sont tirés au sort. L'usager en jouit pour dix, quinze ou vingt ans, ou parfois la vie durant. Au terme de chaque période, tout est remis en commun, et on tire de nouveau au sort. A la mort de l'usager, si le fils ou la veuve ont le droit de jouissance, ils conservent la parcelle jusqu'au nouvel allotissement. Comme tout nouveau ménage qui se forme a droit à réclamer un lot, et que les lots qui deviennent vacans par les décès peuvent être insuffisans, on garde en réserve quelques lots disponibles qui sont loués en attendant. Chaque usager a droit à une part égale qu'il peut exploiter à sa guise ou même louer aux autres « communiers : » il peut y planter des arbres fruitiers; dans certaines communes, comme à Wolfenschiessen, il y est même obligé, sous peine d'amende.

Quoiqu'elles ne soient l'objet que d'une possession temporaire, les allmends sont partout admirablement cultivées; elles ne ressemblent nullement sous ce rapport aux terres communales des villages russes, tout en étant soumises exactement au même régime agraire. Pour s'en convaincre, point n'est besoin de s'enfoncer dans les vallées éloignées. A deux pas d'Interlaken, ce rendez-vous du monde élégant où passent chaque année tant de milliers de voyageurs, on peut visiter l'allmend de Böningen, qui couvre tout le delta formé par la Lütschine à l'endroit où elle se jette dans le lac de Brienz. Si l'on regarde cette plaine d'une hauteur voisine, par exemple de l'Ameisenhügel, sur la Scheinige-Platte, on la voit divisée en un nombre innombrable de petits carrés de terre occupés par des cultures diverses, des pommes de terre, des lé-

(1) Dans l'Unterwalden, à Kerns, le règlement de 1672 donne droit à tous les usagers de mettre deux vaches sur l'allmend; mais déjà en 1766 la population a tant augmenté, qu'on ne peut plus en mettre qu'une seule. Celui qui en met deux paie 1 florin, et celui qui n'en a pas a droit à 100 toises de terre cultivable. En 1826, on met une taxe sur toutes les vaches : elle a été fixée à 7 francs en 1851, et le produit est partagé entre ceux qui n'en ont pas. A Sachseln, chacun peut encore envoyer deux vaches sur l'allmend. Celui qui n'use pas de l'alpe reçoit une indemnité, l'*Allmendkrone*, et une taxe de 3 florins est levée sur chaque tête de gros bétail.

gumes, du lin, et par-ci par-là plantés d'arbres fruitiers. Ce sont autant de petits jardins de quelques ares parfaitement travaillés à la bêche, fumés et nettoyés. Les produits sont en rapport avec cette excellente culture. L'allmend mesure 270 *juchart*; 343 familles y ont une part et chaque lot comprend 7 parcelles. On maintient cet extrême morcellement afin que chacun ait une part des différentes catégories de terrain.

Ces corporations usagères constituent de véritables républiques. Leur forme de gouvernement mérite l'attention, car elles peuvent servir de modèle à l'organisation politique d'une commune autonome. Pour en donner une idée, j'analyserai la constitution de la communauté de Gross, dans le canton de Schwytz. Tous les usagers ayant dix-huit ans accomplis se réunissent de plein droit une fois par an au mois d'avril pour entendre la reddition des comptes et pour régler les affaires courantes. En cas de besoin, le président convoque l'assemblée, *Genossengemeinde*, en session extraordinaire. Tous les deux ans, elle réélit tous les fonctionnaires. Nul ne peut se refuser à remplir les fonctions auxquelles il est nommé. Il est tenu un procès-verbal de toutes les résolutions. Le pouvoir exécutif est aux mains d'un conseil de 7 membres élus par l'assemblée. Ce conseil règle l'exploitation des bois, fait le partage de la coupe, prépare l'allotissement des terres, représente la corporation dans les instances judiciaires, et fait exécuter les travaux qui ne dépassent pas 60 francs; les autres doivent être votés par l'assemblée générale. Il fixe les amendes et les dommages-intérêts en cas de contravention au règlement, et défère, s'il en est besoin, la poursuite à l'autorité judiciaire. Le conseil se réunit sur la convocation du président. Les membres non empêchés sont frappés d'amende en cas d'absence; ils sont rétribués par la remise des journées de travail qu'ils devraient fournir comme les autres usagers.

Le président est élu par l'assemblée générale. Il doit convoquer celle-ci chaque fois que 100 membres le demandent. Il touche 80 fr., et ses vacations extraordinaires sont payées en sus. Les autres fonctionnaires sont le caissier, qui tient les comptes et fait les recettes et les dépenses, le secrétaire, qui rédige les procès-verbeaux et fait la correspondance, le chef des travaux, le forestier et le vérificateur des comptes. Tous sont rétribués et sont responsables de leur gestion. Cette administration est, on le voit, très complète; elle tient le milieu entre celle d'un corps politique et celle d'une société anonyme. Les usagers administrent eux-mêmes leurs intérêts communs et la propriété collective suivant des règles très précises et parfaitement entendues. Ces constitutions remontent aux premiers temps du moyen âge, mais elles ont été constamment modifiées et perfectionnées suivant les nécessités de l'époque, et on peut

affirmer qu'elles remplissent convenablement la mission qui leur est confiée. Le domaine commun est bien administré, et ses produits sont équitablement répartis.

A mon avis, les avantages que présentent ces institutions du moyen âge et des temps primitifs sont si grands que c'est à elles que j'attribue la longue et glorieuse durée de la démocratie en Suisse. Ces avantages sont à la fois politiques et économiques.

D'abord les usagers, en prenant part à l'administration de leur domaine collectif, font l'apprentissage de la vie politique et s'habituent à s'occuper de la gestion des affaires publiques. Ils assistent à des délibérations, et ils peuvent y intervenir; ils choisissent leurs délégués, ils les entendent rendre les comptes annuels qu'ils discutent et approuvent. Ils se forment ainsi admirablement au mécanisme du régime parlementaire. Ils font partie de véritables sociétés coopératives rurales qui existent depuis un temps immémorial, et ainsi se développe chez tous l'aptitude administrative indispensable dans un pays de suffrage universel. Ne l'oublions pas, c'est aussi dans le *township* que la démocratie américaine a ses racines.

Quand le droit naturel de propriété est en réalité garanti à tous, la société est assise sur une base inébranlable, car nul n'a intérêt à la renverser : il n'est point de pays où le peuple soit plus conservateur que dans les cantons primitifs de la Suisse où le régime des allmends s'est conservé intact. Au contraire, dans un état où il n'y a qu'une centaine de mille propriétaires, comme en Angleterre, le droit de propriété paraît un privilége, un monopole, et il ne tarde pas à être en butte aux plus dangereuses attaques. Tandis que là un million de pauvres vivent de l'aumône officielle, et que les ouvriers ruraux manquent d'habitations convenables, d'instruction et de bien-être, en Suisse les usagers sont au moins soustraits aux maux d'un dénûment extrême. Ils ont de quoi se chauffer, nourrir une vache, récolter des pommes de terre. Ailleurs, quand par suite de certaines circonstances économiques le charbon et le bois doublent de prix, comme on l'a vu cet hiver, c'est pour les familles peu aisées une cause d'indicibles souffrances; pour l'usager, qui prend directement sa part des produits du sol, ces fluctuations des prix importent peu : quoi qu'il arrive, il a de quoi satisfaire ses besoins essentiels. Il en résulte une heureuse sécurité pour l'existence des classes laborieuses.

Autre avantage encore des allmends, c'est qu'elles retiennent la population dans les campagnes. Celui qui dans sa commune a droit à une part « de la forêt, du pâturage et du champ » n'abandonnera pas facilement la jouissance de tous ces avantages pour chercher dans les villes un salaire plus élevé qui ne lui assure pas, il s'en faut, une condition meilleure. Ces immenses cités où s'en-

tassent des milliers d'hommes sans foyer, sans autel, sans lendemain assuré, et où se forme l'armée profonde du prolétariat, toujours avide de bouleversemens sociaux, voilà le péril et le fléau de nos sociétés modernes. Que l'homme trouve à la campagne l'aisance et la propriété, et il y restera, car c'est là vraiment le lieu que la nature a préparé pour lui. Les villes, séjour de l'orgueil, du luxe et de l'inégalité, enfantent l'esprit de révolte; la campagne inspire le calme, la concorde, l'esprit d'ordre et de tradition.

Quand les travailleurs sont attachés au sol par les liens puissans de la propriété collective et de la jouissance partiaire, l'industrie n'en est pas entravée, — Glaris et les Rhodes extérieures d'Appenzell le prouvent, — mais alors elle est obligée de s'établir dans les campagnes, où les ouvriers peuvent joindre le travail agricole au travail industriel, et où ils se trouvent dans de meilleures conditions morales, économiques et hygiéniques. Il est regrettable que tant de milliers d'hommes dépendent pour leur subsistance quotidienne d'une seule occupation, que des crises de toute nature viennent périodiquement interrompre. Quand ils disposent d'un petit champ qu'ils cultivent, ils peuvent supporter un chômage sans être réduits aux dernières extrémités.

L'ouvrier de la grande industrie moderne est souvent un nomade cosmopolite pour qui la patrie est un mot vide de sens, et qui ne songe qu'à lutter contre son maître pour l'augmentation du salaire; c'est qu'en effet aucun lien ne l'attache au sol où il est né. Pour l'usager au contraire, la terre natale est vraiment l'*alma parens*, la bonne mère nourricière; il en a sa part en vertu d'un droit personnel, inaliénable, que nul ne peut lui contester et que des coutumes séculaires consacrent. Le patriotisme des Suisses est connu dans l'histoire, il leur a fait faire des prodiges, et aujourd'hui encore il les ramène des bouts du monde au lieu natal.

On l'a dit souvent, la propriété est la condition de la vraie liberté. Celui qui reçoit d'autrui la terre qu'il cultive en dépend et ne jouit pas d'une indépendance complète. En France, en Angleterre, en Belgique, partout où l'on a voulu garantir la liberté du vote, on a été obligé d'introduire le scrutin secret et de prendre de grandes précautions pour que les locataires pussent dérober à leurs propriétaires la connaissance du bulletin qu'ils mettent dans l'urne. A ce point de vue, il y avait une sorte de logique à n'accorder le droit de suffrage qu'à ceux qui jouissent du droit de propriété. En Suisse, grâce aux allmends, on arrive à une autre solution : tous ont le droit de suffrage, mais tous aussi jouissent du droit de propriété. Jusqu'à présent toutes les démocraties ont péri parce qu'après avoir établi l'égalité des droits politiques, elles n'ont pu faire régner

une égalité des conditions telle que la lutte entre le pauvre et le riche n'aboutit pas après des péripéties diverses à la guerre civile et à la dictature. Machiavel expose cette vérité de la façon la plus saisissante : « dans toute république, quand la lutte entre l'aristocratie et le peuple, entre patriciens et plébéiens se termine enfin par la victoire complète de la démocratie, il ne reste plus qu'une opposition qui ne finit qu'avec la république même, c'est celle entre les riches et les pauvres, entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas. » Ce péril, si clairement signalé dans ce passage et aperçu par tous les grands politiques, depuis Aristote jusqu'à Montesquieu, avait en partie échappé à Tocqueville, qui n'avait pas assez approfondi le côté économique des problèmes sociaux. Aujourd'hui ce danger apparaît à tous les yeux, et les élections récentes viennent de montrer une fois de plus que de là vient réellement la difficulté de fonder définitivement le régime démocratique. En permettant d'attribuer à tous une part de la prospérité collective, les allmends empêchent que l'inégalité poussée à l'excès n'ouvre un abîme entre les classes supérieures et les classes inférieures. La lutte entre les riches et les pauvres ne peut amener la ruine des institutions démocratiques, par la raison que nul n'est très pauvre et nul très riche. La propriété n'est pas menacée : par qui le serait-elle, chacun étant propriétaire?

En Amérique, en Australie, les nouvelles démocraties qui se fondent sur des territoires inoccupés devraient réserver dans chaque commune un domaine collectif assez étendu pour y établir l'ancien système germanique, — sinon, quand avec la population croissante viendra la misère, il faudra, comme en Angleterre, établir la taxe des pauvres. Ne vaut-il pas mille fois mieux donner, au lieu de l'aumône qui démoralise, un champ, un instrument de travail dont l'individu peut, en vertu de l'exercice d'un droit et par ses propres efforts, obtenir de quoi subsister? Il suffit de comparer le pensionnaire dégradé d'un *work-house* anglais à l'usager actif, fier, indépendant, laborieux, de l'allmend suisse, pour comprendre la différence profonde qui existe entre les deux systèmes. En ce qui concerne le droit civil, les colonies anglo-saxonnes ne s'inspirent que des lois de l'Angleterre féodale; elles devraient étudier en même temps les institutions primitives de leur race encore en vigueur aujourd'hui dans la Suisse démocratique. Sur notre continent, les économistes réformateurs ont poussé partout à la destruction des biens communaux malgré l'opposition des paysans et du parti conservateur. J'arrive à croire que c'est leur instinct secret qui portait ceux-ci à défendre ce legs du passé, parce qu'il répondait à une nécessité sociale. Il est souvent imprudent de porter la hache sur

une institution consacrée par une tradition immémoriale, surtout quand elle a ses lointaines racines dans un âge antérieur à l'établissement des grandes aristocraties et des monarchies centralisées. Avant de forcer les communes à vendre leurs biens, il aurait fallu examiner si on n'aurait pas pu en tirer bon parti, soit par des plantations régulières de bois, soit par des concessions temporaires de terres cultivables. L'exemple de la Suisse nous montre comment cela eût été possible. Aujourd'hui il faudrait, à mon avis, favoriser l'accroissement du patrimoine communal en le soumettant, bien entendu, à un meilleur mode d'exploitation.

Indépendamment des conclusions pratiques que nous venons d'indiquer, l'étude des formes primitives de la propriété permet encore d'arriver à des idées plus justes touchant l'origine de ce droit, qui est la base même de l'ordre social. Il faut l'avouer, les théories qui ont généralement cours à ce sujet sont très superficielles, parce qu'elles sont construites *a priori* par la raison, en dehors de l'histoire et des faits réels. Ainsi les uns, adoptant les idées des jurisconsultes romains, supposent l'individu isolé, devenant propriétaire par le seul fait de l'occupation alors que la terre n'appartient à personne et qu'elle est, comme ils disent, *res nullius;* mais, à moins de se transporter par la pensée à l'apparition du premier homme, cette hypothèse ne s'est jamais présentée. L'individu n'a jamais existé isolé; il a vécu au sein de la tribu, qui était, elle, primitivement propriétaire du territoire qu'elle exploitait par la chasse ou par le pâturage de ses troupeaux. D'autres théoriciens, les économistes surtout, ont fait dériver la propriété du travail seul; mais les juristes n'ont pas eu de peine à montrer que le travail ne rend propriétaire des produits que quand on est déjà propriétaire du sol. D'autres encore, comme M. Laboulaye, prétendent que la propriété a sa source unique dans la loi, à quoi on a objecté qu'en ce cas il suffirait de changer la loi pour transformer ou abolir la propriété. En réalité, l'histoire des faits économiques nous montre que primitivement la propriété était considérée comme un droit naturel, complément nécessaire des autres droits, tellement inhérent à la personnalité humaine qu'on n'en refusait l'exercice qu'à l'esclave, qui en même temps était privé de la liberté. Telle est l'idée juste que nous ont léguée nos aïeux; elle a été souvent obscurcie, méconnue; mais il faut la remettre en honneur et la creuser de plus en plus pour en tirer les salutaires conséquences dont notre société, si profondément troublée, a plus besoin que jamais.

ÉMILE DE LAVELEYE.

LE

SALON DE 1873

I.

LA PEINTURE DE STYLE ET DE GENRE.

Il ne faut pas s'étonner des plaintes exagérées que l'exposition des Beaux-Arts ramène annuellement sur la stérilité de l'école française et sur la décadence de l'art moderne. A chaque nouveau Salon, le visiteur superficiel promène un œil distrait sur plusieurs kilomètres de murailles couvertes de plusieurs hectares de peinture, et, s'il n'a rien trouvé qui le surprenne ou qui s'impose à son attention, il s'en retourne mécontent, se plaignant d'avoir perdu sa journée. La critique sérieuse est tenue d'être plus attentive et moins exigeante. Après tout, faire le tour d'un Salon, c'est faire le tour des idées de son temps. La critique ne consiste pas seulement à vanter les meilleurs ouvrages et à les désigner à l'admiration du public; il faut encore qu'elle se rende compte du mouvement des esprits, de la direction des idées, qu'elle se livre, pour ainsi dire, à une sorte d'étude de mœurs. En ce sens, elle ne doit pas craindre d'examiner avec intérêt des œuvres imparfaites ou médiocres, et elle ne doit pas se désespérer, si elle a rarement l'occasion d'applaudir.

Une exposition annuelle ne peut pas être une collection de chefs-d'œuvre; encore moins doit-elle devenir une boutique et une halle ouverte à tous venans. Pendant plusieurs années, nos Salons ont présenté, il faut bien le reconnaître, un aspect humiliant pour l'école française. A côté des œuvres sérieuses et faites, sinon pour servir de modèles, du moins pour donner le ton, on voyait s'étaler une

foule de barbouillages barbares qui n'avaient même pas toujours le triste mérite de prêter à la plaisanterie et de préserver du mauvais exemple par le ridicule où ils devaient tomber. Les admissions privilégiées étaient pour beaucoup dans cet abus. Grâce à l'exemption d'examen, on permettait à des hommes connus, parfois célèbres, de déshonorer leur talent en exhibant des œuvres négligées et grossières, qui ne servaient qu'à corrompre le goût du public.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Il a été reconnu qu'en pareille matière il fallait considérer, non pas les personnes, mais les œuvres, et qu'il ne devait pas y avoir de grades artistiques ni de priviléges officiels pour dispenser qui que ce fût de faire preuve de talent ou de travail. Cette règle a peut-être subi dans la pratique quelques dérogations inévitables; cependant il suffit de jeter un coup d'œil sur le Salon de cette année après celui de l'année dernière pour s'assurer du progrès accompli. Bien loin d'accuser notre pauvreté, c'est de notre abondance qu'il faudrait nous plaindre. Si les œuvres de style et de grande imagination font un peu défaut, nous sommes littéralement noyés sous un flot de peintures distinguées, fines, ingénieuses, pittoresques, qui dénotent, sinon beaucoup d'esprit d'invention, de hauteur dans les idées ou de profondeur dans le sentiment, du moins un véritable talent d'observation et une remarquable habileté de main. Cette invasion du tableautin de boudoir ou de chambre à coucher n'est pas le moins du monde un phénomène nouveau : elle est l'un des signes du temps où nous vivons; elle répond à un besoin naturel de notre civilisation bourgeoise. Ce n'est pas à dire qu'il faille l'encourager outre mesure, et peut-être même la nouvelle administration des Beaux-Arts s'est-elle montrée trop indulgente pour un genre qui menace de tout envahir.

I.

Il y a pourtant des tableaux de genre qu'on ne doit pas considérer comme des œuvres de fantaisie, et qui par leurs dimensions, par leur importance, par leur exécution magistrale, par la simplicité même du sujet qu'ils traitent, méritent d'être rangés parmi les œuvres de style. Qu'on nous pardonne de témoigner ici une certaine prédilection pour ces peintures sérieuses, qui ne font aucune place au charlatanisme, qui ne dissimulent aucun de leurs défauts, et qui, n'ayant aucun mélange de littérature, doivent être jugées pour ce qu'elles valent, et non pour ce qu'elles essaient d'exprimer. Avant d'aborder les grandes compositions où la figure humaine est mise en action et traitée par grandes masses, il est bon de reposer les yeux sur quelques fortes et saines peintures qui, par leur franchise

et par leur clarté, donnent pour ainsi dire le ton à tout le reste. C'est à ce titre que nous nous arrêtons d'abord devant la merveilleuse toile de M. Bonnat intitulée *Scherzo.*

Le sujet est des plus simples. Ce n'est au fond qu'une étude à deux personnages, d'après deux de ces jeunes paysannes des Abruzzes, bien connues dans les ateliers, où elles apportent avec leurs brillans costumes un reflet du soleil d'Italie. Il n'y a aucun effort de composition; les deux modèles ont posé devant le peintre dans la posture même où il les représente. Il a saisi sur le vif ce franc rire qui étincelle sur leurs visages comme la lumière dont elles sont enveloppées. Une belle jeune fille aux joues brunes, aux yeux noirs, est assise au grand soleil, la tête ombragée d'un mouchoir plié en quatre, à la romaine, et elle joue avec sa petite sœur, qu'elle tient renversée sur ses genoux. Rien de plus naturel et de plus charmant que le geste de l'enfant, qui se livre avec un abandon folâtre aux caresses enjouées de sa compagne. Rien de plus joyeux, de plus vivant, de plus éclatant de gaîté que cette tête riante, à demi noyée dans le clair-obscur, illuminée d'un rayon de soleil qui en frise les saillies. Tout est gai dans cette toile, tout brille de santé, de force et de jeunesse; tout est pétri de soleil et inondé d'une chaude clarté. Rien ne s'y dérobe et ne s'y dissimule; tout y est ferme, franc, réel, et, si j'ose ainsi parler, palpable aux yeux. Il est remarquable que M. Bonnat, à l'exemple de Murillo, dont il procède, ne recherche pas les couleurs voyantes, et qu'il sait produire les effets de lumière les plus vigoureux avec des teintes douces. Ce tableau du moins ne présente plus aucune des hardiesses un peu risquées qui pouvaient choquer les délicats dans ses premières œuvres. C'est un talent mûr, en pleine possession de lui-même, sobre et bien portant tout à la fois, sachant garder toute sa puissance sans commettre aucun excès pittoresque. Tout au plus pourrait-on relever une certaine uniformité de facture, particulièrement dans la main de la jeune fille et dans le petit bras que l'enfant laisse pendre sur les genoux de sa sœur; on n'y sent peut-être pas assez la différence des âges. Cela dit, on peut faire l'éloge de cette peinture en un mot : elle ne fléchirait pas, dans un musée, entre un Murillo et un Velasquez.

C'est presque de la cruauté que de parler de *la Bretonne en pèlerinage* de M. Jules Breton après *les Italiennes* de M. Bonnat, et nous craignons que la comparaison ne nous rende trop sévère : non pas que M. Jules Breton ne soit un artiste du talent le plus élevé, du goût le plus pur, un profond observateur de la nature, à la fois un réaliste et un poète; mais l'aisance et la largeur du dessin, la puissance du modelé, l'harmonie et l'éclat des couleurs, toutes ces qualités brillantes et faciles qui surabondent chez M. Bonnat sont

justement celles qui manquent à M. Breton, ou qui paraissent lui manquer aujourd'hui. Il est impossible d'imaginer deux talens plus dissemblables : l'un tout entier à la vie extérieure, aux sentimens faciles, à l'action franche et passionnée, l'autre approfondissant le sens intime des choses, ne livrant qu'avec discrétion leurs secrets à demi voilés, se plaisant dans la mélancolie et dans la contemplation solitaire. De même que M. Bonnat a intitulé sa toile le *Scherzo*, on pourrait appeler celle de M. Breton « la romance sans paroles » ou « la complainte sentimentale; » la peinture de M. Bonnat ressemble à un air de bravoure exécuté à grand orchestre, celle de M. Breton à quelque *lied* champêtre chanté d'une voix un peu voilée sur un instrument un peu faible et un peu sourd.

Telle est du moins la pente que M. Breton nous paraît suivre depuis quelque temps. Comme la plupart des peintres de sentiment, son talent se raffine et s'attriste avec les années. Il avait débuté tout autrement : malgré une certaine naïveté pleine de charme, malgré une décence exquise qui dénotait le fond tout sentimental de son génie, on l'avait classé parmi les maîtres du réalisme moderne, et les critiques de cette école ne dédaignaient pas de le placer dans un rang honorable à la suite de l'illustre M. Courbet. Puis il a sacrifié aux Grâces, et alors les réalistes l'ont renié comme un infidèle; il s'est adonné à la mélancolie douce, à l'idylle de village, à la poésie champêtre. Ensuite il a pris de la gravité et du style, il a restreint le cadre de ses compositions pour les rendre plus claires et plus frappantes, et il est arrivé à une profondeur, à une plénitude d'expression qui le mettaient, malgré ses défauts, presque au niveau des grands maîtres. Aujourd'hui on dirait que la sérénité lui manque; son talent essaie sans doute une évolution nouvelle, et, si nous en jugeons par son dernier tableau, cette évolution n'est pas aussi heureuse que la dernière. Dans ce tableau, la gravité va jusqu'à la tristesse et presque jusqu'à la souffrance, la mélancolie se change en mysticisme et presque en exaltation. Le cadre même en est étriqué; les détails, pourtant assez pittoresques, sont traités avec une sécheresse qui frise la dureté. Une paysanne bretonne en costume des dimanches chemine à petits pas dans un verger, à la porte d'une église; elle revient sans doute d'un pèlerinage ou d'une visite au cimetière. Elle marche en méditant, recueillie, comme en extase, cambrée en arrière, la tête un peu renversée, le regard fixe et perdu dans l'espace, pressant d'une main son chapelet sur sa poitrine, tenant de l'autre un cierge allumé. La tête, enveloppée d'une coiffe blanche aux ailes repliées, a une expression ascétique, douloureuse, presque dure. La bouche est entr'ouverte comme dans une prière interrompue qui se change en élan vague et presque en cri d'angoisse. Les sourcils sont un peu

froncés; les yeux bleus, profonds, dilatés par l'intensité du sentiment intérieur, flottent au hasard avec une expression de tristesse indéfinissable. La main qui tient le cierge se laisse tomber sans force au bout du bras, qui s'abandonne; toute la femme se traîne plutôt qu'elle ne marche, avec la raideur machinale que donne la pensée absente. Tout cet ensemble est fort bien saisi, mais presque trop minutieusement et trop délicatement analysé pour une œuvre destinée à parler aux yeux. D'ailleurs le charme de la couleur manque absolument; le fond du tableau est criard et sans perspective, les accessoires, le collier de mousseline empesée bouffant sur le dos, la casaque de drap noir, le tablier brun, sont d'un pinceau dur, cassant, terne et froid. Il n'y a pas jusqu'au dessin lui-même qui ne laisse à désirer. Il est visible que M. Breton, à qui la critique avait plus d'une fois reproché ses incorrections, a voulu répondre à ces reproches par une précision de dessin inaccoutumée. L'effort se voit partout, mais il n'est pas partout également heureux. Le cou, le tour du visage, sont modelés d'une façon un peu mesquine; quant aux mains, elles sont d'un dessin gauche et elles n'ont pas de vie. Voilà un tableau fort original et qui doit peut-être à sa sécheresse même un certain parfum d'archaïsme qui n'est pas sans charme; pourtant il est loin de valoir ceux que M. Breton nous a fait admirer l'année dernière et qui lui ont valu si justement la médaille d'honneur.

Que M. Breton se garde bien de tomber dans l'archaïsme mystique et d'imiter à son insu le mauvais exemple de M. Hébert. Celui-là aussi était un maître, quoique dans un genre beaucoup plus restreint et plus artificiel. C'est l'exagération même de ses qualités qui a perdu son talent. Il avait ce que le vulgaire appelle de l'idéal, à savoir une façon de sentir originale et poétique; il en a tant abusé qu'il a presque cessé d'être un peintre, et que sa pensée n'a vraiment plus de corps. Il a tourné aux mièvreries de ce qu'on appelle aujourd'hui le genre préraphaélique, genre admirable assurément chez ceux qui s'y livraient naïvement et dont les œuvres étaient le témoignage de la lutte intérieure de la pensée avec des moyens d'exécution encore trop faibles, mais tout à fait déplaisant chez ceux qui s'y livrent par esprit de système, et qui n'ont qu'une gaucherie d'emprunt. La *Madonna adolorata* de M. Hébert est un nouveau pas dans une voie fausse, d'où nous voudrions le voir sortir. Ce n'est pas que cette madone maigre et hâve, peinte sur fond d'or à la façon des vieilles mosaïques et des tableaux florentins primitifs, manque de sentiment ni de style; mais elle manque de précision et de vraisemblance. C'est un pastiche systématiquement orné d'incorrections volontaires qui sont censées ajouter à la profondeur de l'expression. Cette longue figure de cerf-volant aux

joues creuses, aux traits mal attachés, aux yeux caves et bistrés, ressemble aux saines et chastes madones de Raphaël, de Léonard ou de Corrége comme les *panagias* de la religion byzantine aux splendides déesses de l'antiquité grecque. Elle a de la mélancolie, mais ce n'est pas la mélancolie de l'extase, c'est celle de la fièvre : il faut la renvoyer, elle aussi, aux Marais-Pontins, où elle est née; elle y figurera fort bien au second plan du tableau de la *malaria*. Quant à la figure du *bambino*, renversé sur les genoux de sa mère et levant vers le ciel un regard inspiré, elle est bien dessinée, expressive et nullement banale; seulement le geste en est prétentieux et recherché. — Une autre toile de M. Hébert, *la Tricoteuse*, qui représente une jeune paysanne un peu malingre, cheminant dans un chemin creux, nous donne l'espérance que son talent n'est qu'engourdi. Cette figure est intéressante et naïve; la peinture même en est fine et assez colorée, mais elle manque de saveur et de fermeté. M. Hébert a beaucoup mieux fait, du temps où il avait des prétentions plus modestes.

Il faut être encore plus sévère pour M. Landelle. Ce peintre distingué a une facilité banale qu'il dépense tout entière dans une perpétuelle répétition de lui-même. Il s'est consacré pour le reste de ses jours à ce qu'on appelle les figures de caractère, jeunes bohémiens, femmes égyptiennes, femmes moresques, femmes éthiopiennes. Comme il sait y mêler à juste dose et dans une proportion fort décente le pittoresque romantique avec la gravité et la correction classiques, il ne manque jamais de plaire au public, quoiqu'il aille s'affadissant, s'étiolant et se décolorant de jour en jour. Sa *Samaritaine*, qu'on pourrait tout aussi bien appeler d'un autre nom, n'a rien d'évangélique que le vase qu'elle vient de remplir à la fontaine, et avec lequel elle s'apprête sans doute à étancher la soif du divin voyageur. C'est une figure académique d'un type insignifiant, d'une exécution froidement convenable. Le *Jeune bohémien* est d'apparence moins molle, parce qu'il paraît plus coloré au premier abord, mais il n'est guère moins insignifiant et moins sec, sans compter qu'il est moins bien dessiné.

Est-ce chez M. Chaplin que nous allons retrouver cette peinture vigoureuse et saine dont nous voudrions, pour ainsi dire, nous remplir les yeux avant d'essayer de juger des œuvres plus vastes? M. Chaplin est un homme d'un talent aimable et léger, à qui le XVIIIe siècle a légué en partie le secret de sa grâce facile et voluptueuse. Son coloris est clair et réjouissant, comme il convient à la peinture des trumeaux et des boudoirs; il aime à parer de roses le sein des jeunes filles, à écarter un fichu coquettement chiffonné sur une épaule blanche, à faire briller une jambe mignonne sous une jupe un peu retroussée. Ce sont là ses jeux favoris, et il y réussit sans

trop de peine; c'est tout autre chose lorsqu'il veut aborder un genre plus élevé. Son *Haydée* n'est qu'une figure de *keepsake*, une blonde poupée vêtue de gaze, ruisselante de perles. C'est une Orientale de fantaisie et de serre chaude, dont la fraîcheur fragile et printanière n'a jamais reçu les chaudes caresses du soleil du midi. On voit bien qu'elle est de la même race que cette dame en robe rose, entre deux âges, que le peintre a péniblement transformée en jeune fille malgré ses cheveux grisonnans et ses traits flétris, savamment dissimulés dans le vague d'un clair-obscur cotonneux ou d'une lumière blanche et nuageuse. Qui oserait dire que M. Chaplin manque d'idéal? Il en a au contraire une provision inépuisable au service des beautés mûres qui veulent se rajeunir, soit avec des cheveux blond-cendré, soit avec une gorge de lis et de roses.

M. Bertrand, qui n'a jamais pu retrouver le succès de sa *Virginie* roulée par les flots, renonce cette année à ces tableaux de femmes noyées dont il a depuis longtemps épuisé la veine. Il ne veut pourtant pas retomber dans l'ornière classique ou dans les nudités modernes parées de noms mythologiques qui sont la grande ressource des peintres sans imagination. Il reste fidèle à ses tendances romantiques, et continue à prendre parti pour les modernes contre les anciens. C'est aux contes de Perrault qu'il emprunte le sujet de sa toile principale. Cendrillon est mélancoliquement assise par terre, toute seulette, au coin de l'âtre. C'est le livret du moins qui nous l'apprend, car rien ne dénote ici la Cendrillon de la légende, ni ce visage blanc, terne et froid, qui ne dit rien au spectateur, et qui ne porte même pas l'empreinte de l'ennui, ni ce corps raide, maladroitement et incommodément posé, ni la cheminée aux chambranles revernis à neuf, ni l'âtre où figure pour la forme un petit tas de cendres qui n'ont jamais brûlé. Ce n'est qu'un mannequin sans vie et sans couleur dans une chambre en carton peint. — L'*Idylle*, du même auteur, représente une petite fille nue, accroupie dans une forêt, au pied d'un grand arbre, les genoux dans les mains, tenant un petit arc et une flèche dont elle vient de percer un oiseau gisant à ses pieds. Ce tableau, ainsi que l'autre, est sans charme et sans esprit, comme sans couleur.

M. Bouguereau du moins est un peintre; il possède à merveille toutes les habiletés du métier; il a du goût, de l'esprit, de la science, et une facilité de composition si grande que ses tableaux semblent venus d'un seul jet, sans hésitations, tâtonnemens ni retouches. Il a une facture lâche, mais où rien ne semble lâché, une couleur froide et molle, mais juste dans ses valeurs relatives, un dessin sans vigueur, mais plein d'aisance, d'élégance et de sûreté. Ce peintre est le type le plus accompli et le plus séduisant de la médiocrité brillante et aimable. Son tableau de *Nymphes et Satyres*

n'est pas une œuvre satisfaisante; on n'y sent pas assez l'effort, la difficulté vaincue, la recherche persévérante du mieux. Il est cependant difficile de n'en pas éprouver le charme, tout en sentant fort bien ce qu'il a de superficiel et de fragile. La scène est gracieuse et comique en même temps : au fond d'une forêt, à la lumière d'un soleil d'été tamisé par le feuillage, dans un demi-clair-obscur habilement traité, un faune a été fait prisonnier par des nymphes; elles le tourmentent, le lutinent et cherchent à l'entraîner dans les eaux limpides d'une rivière. Le monstre cornu, qui n'a d'ailleurs rien de terrible, paraît fort effrayé; il résiste de toutes ses forces en s'arc-boutant sur la berge, et il regarde avec terreur l'élément perfide où trempe déjà l'un de ses pieds fourchus. Quatre charmantes filles, moins nues que déshabillées, mais rieuses, gracieuses, blondes, blanches et nacrées, s'attellent à lui, le poussant et le tirant, qui par les bras, qui par les cheveux; elles sont sœurs apparemment, car elles se ressemblent beaucoup malgré la variété des poses. Le grand défaut de cette peinture est dans la banalité du style ou plutôt dans l'absence du style, dans une certaine fausseté de couleur ou plutôt dans l'absence même de la couleur, dans un manque absolu de sincérité native, dans un je ne sais quoi d'artificiel et de frelaté qui sent son XVIIIe siècle bien plus que son paganisme ou sa renaissance. Ces nudités sont trop jolies pour être vraies; ce ne sont pas là des nymphes qui habitent les forêts et les eaux, hâlées par le soleil, fortifiées par l'exercice et le grand air, parfumées seulement des fortes senteurs des bois ou des prairies; ce sont des femmelettes à peine dépouillées de la batiste, de la dentelle et de la soie où elles emprisonnent leur peau blanche, et respirant encore la verveine ou la violette dont elles ont imprégné leurs vêtemens. La facture elle-même est plate, uniforme et comme satinée à force de poli. Tous les morceaux sont du même faire, et le satyre, n'était sa couleur brune, ne se distinguerait pas, tant il manque de vigueur, du groupe rose et blanc qui l'environne. Ce n'est pas du soleil qui pénètre dans ce bosquet et qui joue sur ces corps nus, ce n'est même pas un franc jour d'atelier; c'est quelque chose qui simule la lumière sur quelque chose qui simule la couleur. Décidément le bosquet, les nymphes et le satyre de M. Bouguereau ont grand tort de nous faire songer involontairement à l'*Antiope* du Corrége.

Peut-être devrait-on tenir le même langage à M. Giacomotti pour son tableau de *Vénus et l'Amour*. Ce tableau n'est pas sans mérite ni surtout sans couleur, quoique d'une facture un peu lourde; mais il a le défaut de rappeler par le sujet, comme par l'imitation du style, certaines œuvres inimitables de Corrége, et de les rappeler seulement pour les faire regretter. L'idée est gracieuse, quoique un peu mièvre. Vénus a dérobé son carquois à

son redoutable fils, et elle le brandit au-dessus de la tête du petit dieu, qui s'efforce de le reprendre. Malheureusement la déesse manque d'élégance, de grandeur et de vraie beauté; sa forme est molle et n'a rien de sculptural. L'enfant au contraire est d'un joli style, quoique légèrement mignard : tout blond, tout potelé, l'air innocent et boudeur, il se dresse avec effort sur la pointe de ses petits pieds, la tête renversée, les bras étendus, les mains ouvertes avec une ardeur de désir inexprimable. On sent qu'il va pleurer, si ce jeu cruel se prolonge. Cette toile après tout n'est pas indigne du talent de M. Giacomotti. — On n'en saurait dire autant du portrait de femme en robe de velours rouge qu'il expose en même temps. Est-ce la faute du modèle? N'est-ce pas plutôt la faute du peintre? Ce portrait froid, distingué, même assez noble, produit un effet presque grotesque, grâce à un visage blafard, grimaçant et incorrect.

Des nudités mythologiques aux nudités d'atelier, il y a peu de distance, et l'étude du corps nu est toujours plus ou moins un sujet de style. Les femmes couchées, peut-être un peu moins nombreuses cette année que de coutume, tiennent encore une place importante au Salon. Il y en a de diverses espèces, depuis *l'Épave* de M. Jules Garnier, qui se recommande surtout par une signature à fioritures provoquantes et par une chevelure rousse à tous crins, conçue dans le même style calligraphique, jusqu'à *la Baigneuse endormie* de M. Gervex, un bon élève de M. Cabanel, et à la femme non moins endormie que M. Collin, autre bon élève du même maître, a étendue sur une peau d'ours blanc. Celle de M. Charbonnel, un réaliste de l'école de M. Carolus Duran, est assise; elle sort du bain, et une duègne lui essuie les épaules. Il y a de la vigueur dans cette peinture, un coloris brutal, mais franc, un modelé juste et ferme. Malheureusement l'œuvre de Rembrandt renferme un tableau analogue, dans lequel, à défaut de la noblesse des formes, la laideur du principal personnage est parée de toute la poésie de la couleur, de toute la magie du clair-obscur. Ici au contraire rien de pittoresque : c'est la plate réalité mise en pleine lumière, en toute nudité, dans la pose à la fois la plus triviale et la plus disgracieuse, sans rien qui relève ou qui déguise la vulgarité du modèle. Il est dommage de voir se perdre ainsi, faute de goût, de véritables facultés de peintre.

Voici enfin trois œuvres de style qui peuvent, faute de mieux, reposer la vue et rasséréner l'esprit : c'est le *Saint George* de M. Gauthier, *la Baigneuse* de M. Schutzenberger et *le Vin* de M. Mazerolle. Ce dernier, nous l'avouons, ne nous touche guère. C'est un panneau décoratif exécuté pour servir de modèle à une tapisserie qui sera placée dans le buffet du nouvel Opéra. *La Bai-*

gneuse de M. Schutzenberger est une jolie Alsacienne au type grec, qui descend d'un mouvement aisé les marches brisées d'une piscine envahie par la végétation des ruines. Le tableau de M. Gauthier est une imitation des vieux maîtres; mais l'archaïsme y est tempéré par le goût, et n'a rien qui nuise à la correction du dessin. Saint George est debout, bardé de fer, calme et grave, tenant d'une main sa lance ornée de banderoles, l'autre main sur la poignée de son épée. Il est bien posé, de trois quarts, une jambe en avant; son attitude est ferme, simple, avec un certain air de recueillement religieux. Il semble complétement étranger à l'action violente qu'il vient d'accomplir; on sent qu'il a remporté cette victoire sans effort, à la façon d'un messager céleste, confiant dans la force invincible que lui prêtent les ordres d'en haut. Le dragon lui-même, gisant à l'entrée de sa caverne, coloré d'un beau vert, et versant à flots par sa blessure un sang rose et carminé, nous confirme dans l'idée qu'il ne s'agit point d'une action réelle. La tête du saint George est d'un beau dessin, d'un type qui rappelle celui des saints de Luini ou celui des premières productions de Raphaël; elle respire, comme tout le personnage, une sérénité noble. Voilà un tableau intéressant; mais ce n'est pas encore là de la grande peinture, c'est de l'art de seconde main, et le style même en est emprunté.

Est-ce donc à M. Manet que nous serons réduits à demander le secret du grand art? M. Manet a des prétentions à l'originalité. On dit qu'il a fait école; on veut dire sans doute qu'il a faussé les idées de quelques débutans sans expérience, et qu'il a groupé autour de lui un certain nombre de barbouilleurs aigris, impuissans et vaniteux. Toujours est-il que M. Manet est un maître, un réformateur, et qu'il ne faut parler de lui qu'avec respect. Les deux ouvrages qu'il met sous nos yeux cette année sont incontestablement des œuvres de style, je ne dirai pas d'un beau style, mais de son style à lui. Pour ce peintre méconnu du vulgaire et dédaigneux de toutes les petites habiletés de l'art, l'enseigne du réalisme n'est évidemment qu'un masque qui cache un système d'esthétique *sui generis*. La réalité a-t-elle jamais ressemblé à ces mannequins mous et informes, blafards, violacés ou noirâtres, grossièrement figurés à l'aide de plans baveux et indécis, sans harmonie, sans unité, sans ensemble, qu'on essaie de nous présenter comme le dernier mot de l'art moderne? Il y a certainement telles enseignes de cabaret qui sont plus réelles que le prétendu réalisme de M. Manet. Sa toile intitulée *le Repos*, qui représente une femme vêtue de blanc et renversée sur un sofa, est un chaos qui défie toute description; il faut avoir la foi pour essayer de démêler les bonnes intentions qui peuvent se cacher sous ce barbouillage malpropre et barbare. Quant au *Bon bock*, c'est une tête de buveur de bière, qui décèle

un certain effort, un commencement de travail et de modelé; mais quelle touche heurtée, plate, confuse, incertaine! quel mélange criard et grossier de charbon de bois et de brique pilée! La main qui tient la pipe a dû être peinte avec des lavures de palette et modelée avec une éponge. — C'est trop parler sérieusement de M. Manet. S'il était plus consciencieux, il ne serait qu'un mauvais peintre, tandis qu'en bravant le sens commun il réussit du moins à faire scandale, et il nous oblige à prononcer son nom.

II.

Il y a peu d'analogie entre *le Buveur de bière* de M. Manet et *le Christ au tombeau* de M. Henri Lévy, par lequel nous devons ouvrir la revue des grandes compositions historiques ou religieuses. Cette toile, qu'on a appelée, à tort suivant nous, le maître tableau du Salon, est incontestablement le seul ouvrage de cette espèce que ne dépare aucun défaut grave; mais c'est une question de savoir si véritablement l'auteur est en progrès, ou si au contraire ce nouvel ouvrage ne nous fait pas toucher plus que les précédens ce que j'appellerai les frontières de son talent.

Le premier aspect de ce tableau est séduisant et empreint d'une certaine grandeur. Le corps pâle et amaigri du Christ est couché sur le dos, la tête renversée, sur une sorte de catafalque, entre deux anges envoyés par son père pour veiller sur sa dépouille. Prosterné à ses pieds, l'ange de la douleur et du deuil lui embrasse les genoux et s'y cache le visage pour pleurer. De l'autre côté, l'ange de la résurrection, assis sur le tombeau, pour ainsi dire au chevet du mort, se dresse, le buste nu, rayonnant, couronné d'or et de pierreries, tenant d'une main la trompette au son de laquelle les morts se lèveront de terre, soulevant de l'autre la draperie qui enveloppait le cadavre. La silhouette générale est frappante; une lumière surnaturelle se répand dans le clair-obscur de la caverne; la couleur, un peu artificielle, est fine et n'a rien de banal; l'ensemble est habilement agencé, on y sent le style de la grande école, la pensée et la main d'un maître : on se demande seulement pourquoi ce tableau si dramatique n'inspire aucune émotion vive. Puis, à mesure qu'on le regarde et que l'œil y pénètre, l'aspect de grandeur et de solidité s'en va; les diverses parties s'isolent les unes des autres, comme si l'ensemble n'était composé que d'imitations, de réminiscences, de morceaux habilement joints et de pièces ingénieusement rapportées : ce n'est plus qu'une œuvre de seconde main, suscitée par l'exemple des maîtres et artificiellement composée à leurs dépens. De vagues souvenirs s'éveillent, et l'on se dit : j'ai vu cela quelque part. Ce Christ aux chairs pâles et lu-

mineuses, finement modelé en clair-obscur, la tête en arrière, les côtes saillantes, étendu de toute sa longueur comme sur une table de dissection, n'a-t-il pas emprunté quelque chose à certain *Christ* célèbre de Philippe de Champagne? Le souvenir de la *Table d'anatomie* de Rembrandt y est-il tout à fait étranger? Prud'hon lui-même n'a-t-il pas été consulté? L'ange de la résurrection n'a-t-il pas, lui aussi, une ressemblance frappante avec certaines figures d'un peintre moderne, aujourd'hui fourvoyé, dont le public se rappelle encore les succès éphémères, et qui n'était lui-même qu'un imitateur, M. Gustave Moreau? C'est la même expression mystérieuse, la même recherche et la même imperfection de modelé, le même défaut de relief et de vigueur, la même maigreur de dessin, les mêmes bordures noires tracées autour des corps pour en faire mieux ressortir la masse lumineuse. Il n'y a pas jusqu'aux traits du visage qui ne doivent tout leur relief à l'emploi de ce procédé primitif, et le nez se confondrait avec la joue sans la ligne noire dont le peintre l'a entourée. On dirait presque une lithochromie, tant les couleurs sont venues s'appliquer après coup dans le cadre d'une silhouette préparée d'avance. En revanche, il y a dans la tête du Christ une certaine hardiesse réaliste qui doit choquer un peu les délicats; renversée et noyée dans l'ombre, bordée seulement par un rayon de lumière frisante, elle a ce caractère de souffrance et de rigidité solennelle que les dernières convulsions de l'agonie laissent sur le visage des morts. En un mot, c'est le visage d'un supplicié plutôt que celui d'un Dieu qui sommeille en attendant la résurrection. Ce qu'il y a peut-être de trop mortel dans cette tête est fort habilement sauvé par une auréole qui, sans lui rien enlever de son expression douloureuse, lui donne un air de sérénité et de majesté vraiment divines; mais il est probable que l'artiste n'aurait pas employé cet artifice, s'il avait pu obtenir autrement le même résultat.

La couleur de M. Henri Lévy est fort vantée. A nos yeux, ce n'est point celle d'un coloriste franc et sincère : c'est celle d'un homme de goût qui veut produire des effets pittoresques. Sans arriver jamais à une grande puissance, elle tourne aisément à la manière. Ainsi les ailes des anges, au lieu d'être blanches ou unies, sont diversement et brillamment colorées; dans les draperies, dans les corps nus, dans les fonds même, on sent une préoccupation incessante d'éviter la banalité. Cependant il y a des lourdeurs, des défauts d'harmonie; l'air ne circule pas bien autour des personnages. M. Lévy est, en fait de couleur, un élève intelligent et un imitateur affaibli de Delacroix, comme il est, en fait de dessin, de composition et de style, un élève éclectique des grands maîtres. Ce n'est ni un génie inspiré, ni peut-être même un tempérament de

peintre ; c'est néanmoins un des représentans les plus distingués de cette jeune renaissance romantique qui essaie de relever chez nous les traditions de la grande école.

M. Humbert, malgré ses défauts, est aussi l'un des premiers dans cette jeune pléiade. S'il n'a pas la pureté de goût de M. Henri Lévy, il lui est supérieur comme peintre : sa peinture est plus franche, plus naturelle, plus large, plus puissante. Sa manière de sentir est originale, son style de composition hardi, indépendant, rebelle aux usages et aux règles banales. Ce qui lui manque le plus, c'est la juste intelligence des sujets qu'il traite. Presque tous ses tableaux contiennent des parties excellentes : généralement l'expression en est faussée; ils disent autre chose que ce qu'ils devraient dire, ou du moins ils ne répondent pas bien à l'idée qu'on s'en était faite. C'est le défaut de la *Dalila* qu'il expose cette année. La scène se passe à la première aube du jour. Sous une colonnade qu'éclaire imparfaitement une lampe mourante, sur un lit tendu de riches draperies, Samson vient de s'endormir dans les bras de sa maîtresse, rassasié et épuisé de voluptés ; quant à elle, elle se dresse avec précaution pour saisir les ciseaux que lui tend sa suivante, et dont elle va faire l'usage que l'on sait. Au premier coup d'œil, il est impossible de ne pas éprouver un certain désappointement. Est-ce bien là Samson, ce héros biblique, ce colosse terrassé par l'énervante séduction d'une femme, qu'elle ne peut vaincre que par la ruse, et dont le moindre mouvement la fait trembler? Ce n'est qu'un jeune homme fatigué, que la nature a doué d'une abondante chevelure rousse. Est-ce bien Dalila, cette perverse et cette charmeuse, cette reine des courtisanes de l'Orient, ce type accompli de la femme fatale, dont le plaisir est de corrompre et de détruire après avoir séduit? Ce n'est qu'un modèle d'atelier, sans beauté, sans ampleur et sans grâce. Son attitude même est déplaisante; elle se tient raide, assise sur le bord du lit comme un serpent qui se dresse, une jambe encore étendue à côté de son amant qui la presse avec amour; d'un bras elle entoure la tête de Samson, mais sans le regarder et sans avoir l'air de songer à sa présence. Elle semble étrangère à la scène dont elle est le principal personnage. Elle ne vit que par l'expression singulière de sa tête et de son regard : une petite tête de vipère, blonde, plate, sèche, haineuse, point jolie, à la bouche serrée, aux lèvres minces, d'où l'on s'attend presque à voir sortir un dard de serpent, un regard perçant, plein d'une froide énergie et semblable à l'éclair d'un stylet d'acier :

Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herba.

M. Humbert ne s'est pas arrêté au sujet historique qui lui a servi

de matière; il en a pris occasion pour représenter la lutte éternelle de l'homme et de la femme, de la femme qui calcule et qui prend plaisir à briser, de l'homme qui se confie et qui se laisse asservir. Il nous semble qu'il aurait encore mieux rendu cette pensée, s'il avait prêté à sa Dalila les séductions qui lui manquent. Ces réserves une fois faites, reconnaissons que ce corps disgracieux se rachète par un modelé large, fin, et par un grand effet de blancheur lumineuse. Le fond est traité à la façon des Vénitiens, et la silhouette de la servante, se détachant dans l'ombre sur le ciel, est d'un grand effet pittoresque. — On retrouve quelques-unes des mêmes qualités de peinture dans un portrait d'homme du même M. Humbert, figure énergique, fièrement campée, largement et vigoureusement peinte, dont la tête est malheureusement écrasée par un fond rouge éclatant sur lequel elle se détache assez mal. C'est là une de ces fantaisies dangereuses auxquelles la fougue pittoresque de M. Humbert l'entraîne plus souvent qu'il ne faudrait.

De Dalila à Judith, il n'y a qu'un pas; on ne sort pas de l'histoire biblique ni de la psychologie féminine. De M. Humbert à M. Thirion, la transition est également facile : ils appartiennent à la même école; seulement M. Humbert est un novateur, un batailleur d'avant-garde, il se plaît aux entreprises téméraires et aux essais risqués. M. Thirion est d'un tempérament plus calme et d'un talent plus imitatif. Sa *Judith rentrant victorieuse à Béthulie* et présentant aux soldats la tête d'Holopherne est d'une inspiration toute vénitienne, mais d'un vénitien fort affaibli. Titien et Véronèse y ont également contribué, chacun pour sa part. C'est à Véronèse qu'il faut rattacher la figure pâle de Judith, qui se tient debout, un cimeterre à la main, fièrement et richement drapée, couverte de colliers et de pierreries, et vêtue d'une robe de ce vert brillant qu'affectionnait ce grand maître; c'est encore à Véronèse, mais surtout à Titien qu'il faut rattacher le groupe de soldats qui se presse à côté d'elle. Il y a surtout un nègre accoudé, vêtu d'une cotte de mailles, dont la tête appartient à Véronèse et la cotte de mailles à Titien. Ce qui malheureusement est bien du fait de M. Thirion, c'est le dessin étriqué de sa Judith, c'est surtout le grossier procédé par lequel il essaie de détacher de la muraille le bras levé d'un des soldats, en le cerclant d'une épaisse ligne noire : tous les peintres de cette école ont, paraît-il, le même défaut. La couleur, du reste, quoique séduisante, est loin d'avoir la même solidité que celle de M. Humbert. — M. Thirion expose en même temps un portrait d'enfant blond, en ceinture bleue et en robe blanche; c'est la première fois que cet artiste, dont les portraits de femmes sont toujours un peu tristes, aborde les tons frais et clairs. En somme il y

réussit, mais avec effort, et non sans un peu de lourdeur. Le talent de M. Thirion n'est pas en décadence; cependant il a encore des progrès à faire pour arriver au premier rang.

M. Jean-Paul Laurens a une tout autre manière de traiter les sujets religieux ou bibliques. Il ne paraît pas avoir la prétention d'en pénétrer ni d'en exprimer le sens; il n'y voit qu'une matière à de molles amplifications pittoresques. Il y a du savoir-faire dans sa *Piscine de Bethsaïda;* néanmoins c'est un des tableaux les plus déplaisans que l'on puisse voir. Ce qui nous y choque le plus, ce n'est pas tant d'y trouver un étalage affecté de laideurs et de maigreurs maladives; c'est la prétentieuse vulgarité d'une composition qui n'exprime aucun sentiment, aucune idée, aucun effet pittoresque un peu frappant, où la conviction et la passion font absolument défaut. Le dessin, quoique assez habile, est maigre et systématiquement tourmenté. Il y a de la couleur, mais elle est tour à tour lourde et vitreuse. Les chairs, quoique brutalement colorées, semblent illuminées par une lumière intérieure. Les draperies semblent éclairées par le dedans; elles ont un jour de transparence au lieu d'un jour de reflet, sauf cependant les étoffes bleues, qui sont épaisses et opaques comme des taches d'encre. Ce tableau manque de vigueur réelle, parce qu'il manque de franchise. Les meilleures figures sont celles du paralytique décharné qu'on voit de dos, couché sur un paillasson à droite de la piscine, et du jeune homme suspendu de l'autre côté au-dessus du bassin où l'on va le plonger. Quant à l'ange aux ailes déployées qui plane au-dessus de la piscine et qui agite l'eau avec une longue gaule, il est difficile d'imaginer une figure moins surnaturelle et d'un caractère plus piteux. Il est vrai qu'il appartient à une variété inférieure de l'espèce angélique; c'est un ange d'hôpital, un peu flétri par le contact des misères humaines, et non pas un de ces brillans messagers célestes qui parcourent l'espace en y laissant une trace lumineuse. Dans tous les cas, ce visage usé, creusé, fané, ces cheveux plats, cette peau huileuse et luisante au soleil, cette expression insignifiante de *custode* qui fait machinalement son métier, lui donnent l'air d'un baigneur ou d'un infirmier. Malgré ses grandes ailes à plumes grises et brunes, qui ressemblent plus à celles d'un vautour ou d'une chauve-souris qu'à celles d'un ange, on ne se rend pas compte de la façon dont il se soutient dans l'air. Si les bras étaient mieux tendus et s'appuyaient plus fortement sur le bâton qu'ils tiennent, on dirait qu'il saute en s'aidant d'une gaule. Que le lecteur nous pardonne ces comparaisons irrévérencieuses; c'est le peintre et non le sujet qui nous les inspire. Daumier ne peindrait pas autrement, s'il avait à travestir une scène biblique.

Il y a aussi du talent avec une pointe de caricature dans la *Vision*

de M. Merson. Devant un Christ crucifié qui détache un de ses bras de la croix pour la bénir, une sainte convulsionnaire tombe à la renverse, les bras écartés; le paysage est tout obscurci par un nuage blanc opaque, sur lequel trois anges blancs, vêtus de blanc, chantent et jouent de la musique, sans doute pour distraire le Christ de ses douleurs et lui faire prendre en patience l'ennui de sa longue pendaison. Le Christ est-il en bois ou en chair? On ne saurait le dire, et c'est une question qui préoccupe d'autant plus le spectateur que tous les détails du crucifix sont fort exactement et même puissamment rendus. Les anges sont-ils de vrais anges du XIV[e] siècle ou une mascarade enfarinée et accoutrée dans le style néo-gothique qui était à la mode il y a quarante ans? Nous penchons vers cette dernière hypothèse, et nous attendons pour juger M. Merson qu'il cesse de prendre ses modèles dans les images des paroissiens complets.

M. Michel est à peu près le seul peintre moderne qui ait encore le sentiment de la peinture religieuse; il est dommage que son exécution pâle et un peu flasque ne réponde pas toujours à sa pensée. *Le Christ au jardin des Oliviers* est agenouillé et tend les bras vers son père; l'auréole vaporeuse qui entoure sa tête prend, dans l'ombre de la nuit, les teintes irisées d'un arc-en-ciel lunaire. L'homme-Dieu se sent défaillir, il regarde en haut avec l'expression de l'extase et presque de la terreur. Ses yeux fixes voient l'avenir qui l'attend; ses mains inertes s'ouvrent machinalement au bout de ses bras levés vers le ciel avec un geste suppliant et éperdu. Un ange se penche vers lui et l'entoure de ses bras avec une tendre sollicitude. Ce geste rappelle un des anciens tableaux de M. Michel où l'on voyait un saint embrassé et presque soulevé de terre par un ange. L'auteur a une prédilection particulière pour ces effusions mystiques, qu'il exprime du reste avec un rare bonheur.

La mythologie païenne inspire-t-elle mieux nos artistes que le sentiment chrétien? La mythologie n'est pas seulement un prétexte à nudités aimables et à figures de style, danses de faunes et de nymphes, Dianes chasseresses descendant au bain ou Vénus sortant de l'onde; elle offre aussi des sujets sévères, dramatiques, romantiques même, qui ne sont pas très habituellement exploités. M. Tony Robert-Fleury a essayé d'en tirer parti dans son tableau des *Danaïdes*, et, il faut le dire, cet essai n'est pas très heureux. Il semble que ce talent distingué manque de force, et que sa jeunesse commence déjà à vieillir. Ce qui frappe le plus dans ce tableau, c'est l'absence de toute idée originale. Autour de la fontaine qui fait leur éternel supplice, les malheureuses filles poursuivent leur accablant labeur, harcelées par les furies qui les menacent de leurs serpens; elles succombent à la fatigue et au désespoir. L'une

d'elles, au premier plan, s'assied à demi sur le bord du puits, croisant ses mains sur son épaule et renversant en arrière sa tête endormie et ses longs cheveux blonds; une furie, accroupie à ses pieds, la gourmande et lui enfonce ses ongles crochus dans la jambe. De l'autre côté, une de ses sœurs se laisse tomber de lassitude contre la margelle du puits et ferme avec un air de résignation désespérée ses yeux vaincus par le sommeil; une autre furie, celle-là d'un dessin mou et sans vigueur, la tire impitoyablement par les cheveux et la frappe de ses serpens enroulés. Les autres victimes se meuvent languissamment, au second plan, d'un air que le peintre aurait voulu rendre farouche, et qu'il n'est parvenu qu'à rendre boudeur. La figure placée debout sur le premier plan est lourde et sans noblesse; celle qu'on aperçoit dans le fond, tournant le dos au spectateur et lui lançant un coup d'œil sombre par-dessus son épaule gauche, est affectée, sinon vulgaire, et vise à l'effet sans l'obtenir. Déjà dans le tableau du *Siége de Corinthe* les admirateurs de M. Robert-Fleury voyaient avec chagrin un certain raffinement qui dissimulait mal l'absence d'une pensée forte et simple. Qu'il y prenne garde, la simplicité est la première condition du grand art.

Pour se réconcilier avec le talent de M. Robert-Fleury, il suffit de s'arrêter un instant devant la toile de M. Picou, *Psyché aux enfers*. M. Picou a été jadis, on s'en souvient peut-être, un des meilleurs élèves de Delaroche et l'un des successeurs désignés de M. Ingres. Rien n'est plus triste à voir que la décadence de cette grande école de dessin classique qui a laissé si peu d'héritiers, et qui s'est montrée tellement impuissante à former des élèves sérieux. Il y avait sans doute en elle une cause de stérilité cachée. Toujours est-il que, depuis le regretté M. Flandrin, elle n'est plus guère représentée par personne. Les réapparitions de plus en plus rares de ceux qui lui sont restés fidèles ne servent qu'à faire voir sa décrépitude. M. Picou nous montre cette année, dans une toile immense et vide, une toute petite Psyché en robe blanche, avec des cheveux rouges teints à la dernière mode, qui chemine sur une pente couverte de neige, aboutissant à un abîme de feu. Au fond, sur une sorte de gradin de rocher informe, trois silhouettes bizarres et colossales assises en triangle font des grimaces qui expriment la stupéfaction; ce sont, paraît-il, les trois Parques, et elles se communiquent les unes aux autres l'étonnement que leur inspire l'audace de cette minuscule créature égarée au fond de leur royaume. Ces trois figures de mégères accusent une grande naïveté chez l'artiste qui les a sérieusement conçues et sérieusement offertes aux regards du public; elles figureraient aussi bien dans les bouffonneries mythologiques de nos petits théâtres. Quant à la Psyché, je ne sais si elle est

classique, mais elle est raide, molle et boursouflée; avec sa petite taille, elle ressemble, en présence des trois monstres infernaux qui remplissent le fond de la toile, à quelque fille de Gulliver égarée dans le pays de Brobdingnac. Il va sans dire qu'avec M. Picou, qui ne peint qu'avec du plâtre, du charbon et de la litharge, il ne faut même pas parler de couleur. C'est déjà beaucoup que de pouvoir démêler des lignes et des formes au milieu de ce gâchis noirâtre, discordant et blafard.

Ce n'est peut-être pas une œuvre classique, mais c'est à coup sûr une œuvre vivante que la toile gigantesque et furibonde de M. Jobbé-Duval, *les Mystères de Bacchus*. On a dit que ce triomphe de Bacchus était une descente de la Courtille. C'est bien la bacchanale la plus échevelée et la plus frénétique qui puisse se concevoir. Ce n'est pas la joyeuse ivresse du vin, c'est l'ivresse farouche de l'alcool dont est possédé ce troupeau de femmes nues qui se démènent en dansant autour du chariot qui porte leur dieu. On ne sait ou plutôt on devine trop bien dans quels lieux M. Jobbé-Duval est allé rechercher ses modèles. Il a voulu rajeunir le paganisme en l'abreuvant aux sources du réalisme moderne, et, nous le disons sans le prendre en mauvaise part, il n'y a que trop bien réussi. Le groupe tumultueux qui précède le char du dieu, traîné par des tigres, est d'une vigueur incontestable dans sa confusion même; c'est un chaos de créatures aux membres robustes, aux fortes mamelles, qui se livrent en dansant à des contorsions d'une lascivité brutale. Ce ne sont pas là les prêtresses du plaisir, ce sont des furies qui se sont enivrées par hasard. Le groupe central se compose de Bacchus assis sur son char, soulevant d'une main sa coupe d'or et entouré de femmes qui se tiennent debout derrière son trône; d'autres femmes, assises ou couchées à ses pieds, se roulent en se pâmant; d'autres se jettent sous les roues du char comme pour s'y faire écraser. En arrière, Silène suit la procession en dansant entre deux nymphes qui soutiennent ses pas chancelans. Les deux meilleures figures sont celle de la femme assise au bord du char, qui se présente de dos en soulevant d'un geste charmant sa chevelure blonde et qui a l'air de se réveiller d'une sorte de torpeur sensuelle, puis celle qui se pâme aux pieds de Bacchus, un bras étiré, l'autre replié sur le visage, la poitrine gonflée, les jambes tordues et crispées l'une autour de l'autre. Tout cela est d'une grande indécence, mais il y règne une verve animale et pour ainsi dire une bestialité palpitante qui laisse bien loin en arrière les danseuses de M. Carpeaux. Le dessin en est large, énergique, plein d'entrain et de mouvement, d'un mouvement même exagéré, qui cause une certaine fatigue. Le grand défaut de cette immense toile est que rien n'y repose l'œil; il n'y a pas, dans cette scène violente et confuse,

un ensemble qui apparaisse, une ligne calme, une attitude simple, un centre qui attire le regard et qui domine le concert. Il en est de même de la couleur, qui est brutale, sans perspective, sans harmonie, sans distribution. Les divers plans, accusés avec une égale vigueur, entrent les uns dans les autres; les couleurs sont disposées par bandes, par compartimens, et elles se heurtent sans s'unir. C'est de la coloration plutôt que de la peinture : on dirait une vaste tapisserie brodée par tranches de couleur.

Avec M. Puvis de Chavannes, nous allons du moins reposer nos yeux, d'autant plus que M. de Chavannes ne leur donne jamais une bien grande fatigue, ni par la richesse de sa composition, généralement plus clair-semée que touffue, ni par l'éclat de sa couleur, toujours discrète et tenue comme en sourdine dans les tons doux et clairs de la peinture murale. M. de Chavannes est, comme on sait, un peintre distingué, mais d'une espèce singulière : il est peintre de fresques sur toile, et il se plaît aux grandes compositions, aux savantes ordonnances, où les imperfections du détail s'effacent dans l'aspect général. Incapable d'exécuter une figure isolée, de lui donner le relief, la vie et la force, il sait agencer des groupes de figures, indiquer des silhouettes et des attitudes harmonieuses. Sans être un peintre au vrai sens du mot, il sait répandre sur ses toiles une coloration pâle et convenue, mais en général d'un sentiment juste, et où l'harmonie ne se dément guère, tant qu'elle reste dans cette gamme adoucie. En un mot, M. de Chavannes ne sait pas faire un tableau; il sait ordonner une scène avec une certaine grandeur architecturale, et l'ébaucher en teinte plate avec assez d'exactitude pour en faire comprendre le sens.

C'est avec plaisir que nous le voyons revenir cette année au genre qui lui convient le mieux. *L'Été* est une vaste composition pastorale, analogue à celles qui lui ont valu jusqu'ici la plupart de ses succès. Dans une vaste campagne, où s'étend à l'infini le manteau doré des récoltes mûres, et que borne un horizon bleuâtre, une famille agricole primitive occupée à la moisson se rassemble, vers midi, autour d'une pièce d'eau située à l'ombre d'un bouquet d'arbres. On aperçoit au loin, sous le ciel bleu, au milieu de l'or des épis brillant au soleil, les moissonneurs qui lient les gerbes. Au premier plan, quelques figures à demi nues sont assises en cercle sur le gazon : une mère allaite son enfant, des bambins jouent avec un agneau; plus loin, une jeune fille accroupie cueille des fleurs; des jeunes gens se plongent dans la fontaine pour y rafraîchir leurs membres fatigués. De l'autre côté, un groupe de femmes, de vieillards, d'adolescens et d'enfans, tous à demi nus ou drapés à l'antique, s'arrête à la lisière du champ, la faucille à la main, et devise paisiblement, mêlé aux animaux domestiques qui le suivent avec

douceur. Un autre groupe, au bord de la forêt, s'occupe à couper des liens pour former les gerbes. Plus d'une de ces figures est d'un dessin creux et lourd. Les draperies non plus n'existent pas; ce sont des sarraus informes où les corps ne peuvent trouver place. L'excessive simplicité de lignes qu'affecte M. Puvis de Chavannes ne s'accorde guère avec les exigences du modelé intérieur. Il y a pourtant des silhouettes vraiment belles, qui rappellent dans leur sobriété celles des figures peintes sur les vases grecs, entre autres celle de la femme vue de profil, assise sur ses talons, et qui tient son enfant par les deux poignets. Certainement l'ensemble de cette toile a du charme et de la noblesse; l'impression en est calme et profondément champêtre. Bien que les groupes et les personnages soient largement espacés, on n'y sent pas autant de vide que dans certaines autres compositions de M. de Chavannes. Quel dommage qu'une secrète impuissance paralyse tant d'heureuses qualités!

Enfin voici une œuvre vraiment imposante, d'une composition grandiose, d'une exécution imparfaite, mais d'un sentiment hardi, sincère, dramatique, qui dénote un talent mâle, un tempérament viril, une imagination vaillante et portée aux grandes choses. Nous voulons parler de l'énorme tableau de M. Joseph Blanc, *l'Invasion*. L'an dernier déjà, M. Blanc, encore élève de l'école de Rome, avait exposé une toile d'un style assez lourd et d'un archaïsme un peu barbare, mais qui se distinguait par de remarquables qualités de dessin. Cette fois il se met hors de pair. N'oublions pas qu'il s'agit d'un tout jeune homme, presque d'un débutant, et ne nous arrêtons pas à critiquer des défauts que l'expérience atténuera plus tard : M. Blanc n'est pas né coloriste. Sa peinture est terne, lourde, criarde, quelquefois heurtée, souvent confuse. Les divers plans de son tableau sont tellement brouillés qu'il faut un certain effort d'attention pour s'en rendre compte. Faisons cet effort, l'objet en vaut la peine.

L'invasion! ce titre est trompeur. On pourrait croire qu'il s'agit d'une scène moderne, d'un tableau de genre représentant quelques bandes de soldats pillards en train de dévaliser un village. Nous ne sommes pourtant pas en France, et ce ne sont pas des soudards prussiens que M. Blanc nous met sous les yeux. Nous sommes dans l'antiquité, sans doute en Grèce, peut-être à Corinthe, et c'est le cortége guerrier d'un *imperator* romain qui pénètre dans l'Acropole, défilant au pied des gradins du temple où habitent les dieux protecteurs de la cité vaincue. Le césar anonyme s'avance à cheval, le visage sévère, le buste droit, dominant tout de la tête, le bras levé, tenant et appuyant sur sa cuisse son long bâton de commandement, grandi encore par les plis de son manteau de

pourpre, que le vent soulève pour lui en former une sorte de dais qui ajoute à la majesté de sa figure. Ses traits sont durs comme de l'airain; son regard impitoyable, sa bouche serrée, respirent, avec l'orgueil du conquérant, une volonté de fer; son front carré, ceint de lauriers, couronne à merveille ce masque arrogant et terrible. Toute cette figure d'empereur romain est un peu mélodramatique, mais d'un effet surnaturel; ce n'est pas un homme, c'est un type, c'est la personnification de la conquête. Des cadavres gisent sous ses pas et encombrent la voie qu'il doit suivre; quelques femmes, quelques enfans, rares survivans du massacre, se dressent sur le bord du chemin pour menacer ou maudire leur vainqueur. Deux coureurs légèrement vêtus, probablement deux mercenaires germains, tiennent la bride de son cheval blanc, qui s'arrête court, une jambe en avant, comme s'il avait peur de marcher dans ce carnage. L'un de ces hommes, à demi nu, se retourne à moitié, comme pour piquer le cheval de son épieu; l'autre écarte brutalement une femme mourante et échevelée qui se relève, appuyée sur un bras, et qui montre le poing au césar en lui lançant une imprécation suprême. De l'autre côté, un satellite à longue barbe, sans doute encore un mercenaire barbare, tire par la jambe, pour en débarrasser le chemin, le corps d'un bel éphèbe grec tombé mort sur son bouclier, couché sur le dos, et dont la tête traîne dans la poussière. Derrière le général s'avance à grands pas, d'une robuste et magnifique allure, une colonne de légionnaires cuirassés à longues piques, aux casques ornés de crinières, gravissant avec fierté le sentier qui conduit à l'Acropole. Cette entrée en scène est d'un effet inexprimable; on y sent un mouvement, une force irrésistible; elle pousse en avant la figure massive et sculpturale de l'empereur. On sent que ces vétérans partagent avec leur chef l'orgueil de la victoire. La pente du terrain incliné vers le fond du tableau est elle-même presque un trait de génie : non-seulement elle rehausse le personnage central, mais elle donne au mouvement d'ascension de la colonne armée un plus grand air de hardiesse et pour ainsi dire de prise d'assaut. Tout ce côté du tableau est admirable; à droite au contraire, la composition laisse fort à désirer. Que fait là cette gigantesque statue de bronze renversée sur les marches du temple, et dont la tête semble regarder le triomphateur? Est-ce une statue brisée, ou n'est-ce pas plutôt un monstre fantastique éclos dans l'imagination du peintre? On ne saurait le dire, car les tronçons de cette statue semblent flexibles, et ils suivent toutes les sinuosités du terrain. Un immense et monumental escalier conduisant au portique d'un temple, des groupes épars de morts et de mourans, de femmes, d'enfans accroupis dans

les ruines, de soldats poursuivant des vieillards sans défense ou ravissant des femmes, occupent cette partie du tableau, qui pourrait être supprimée sans que l'ensemble y perdît rien.

Il y aurait certainement beaucoup de détails à critiquer dans cet ouvrage. Quoique le dessin y soit généralement large et noble, il offre aussi quelques imperfections assez choquantes; il manque de simplicité et de naturel. Il y a des morceaux heurtés, contournés, même inexacts, par exemple le bras du jeune guerrier étendu en travers du chemin, qui se tord plus qu'il ne faudrait, et qui nuit par là à la placide beauté de cette figure. Quant à celui du cadavre étendu à droite derrière la statue brisée, il a sans doute été soumis à l'action d'une pile galvanique. On ne sait enfin sur quoi s'appuie la femme qui se redresse pour maudire; ce n'est ni sur la main, ni sur le bras. L'absence d'harmonie et de justesse dans la valeur des tons fait jouer les plans les uns sur les autres, ce qui est tout à fait rebutant pour l'œil. Ces défauts graves ne suffisent pas pour nous faire douter de l'avenir de M. Blanc. Sans jamais devenir coloriste, il acquerra du savoir-faire à mesure que l'expérience lui viendra, et faute d'une couleur originale il saura certainement se faire des procédés de coloration suffisans pour mettre en valeur ses rares facultés.

Il faut bien classer le tableau apocalyptique de M. Doré parmi les œuvres de style. Cet acte d'impartialité nous est d'autant plus facile que M. Doré semble avoir fait cette année un louable effort pour peindre avec soin et avec conscience. De son paysage intitulé *Souvenir des Alpes*, nous ne dirons mot, sinon qu'il est une preuve du travail auquel se livre cet artiste pour suppléer par des exagérations de peinturlure au sens de la couleur, qui décidément lui manque d'une façon irrémédiable. Sa toile intitulée *les Ténèbres* a du moins un certain aspect fantasmagorique; malgré ses petites dimensions, elle est traitée comme un décor d'opéra. Les trois croix du Calvaire se détachent à l'horizon sur un ciel embrasé. La lueur qui s'en dégage vient blanchir les murailles de Jérusalem, et éclairer une multitude innombrable comme celle de la vallée de Josaphat. Cette foule est figurée par tranches, et l'on y sent un mouvement forcené; il s'y fait des houles, des gonflemens, des déchirures comme dans les flots de la mer. On entrevoit vaguement des hommes, des femmes, des enfans et même des cavaliers qui s'agitent; mais il serait bien difficile de distinguer leurs formes au milieu de ce fourmillement et de ce scintillement confus. Suivant la louable habitude des personnages de M. Gustave Doré, ceux dont on entrevoit la figure se précipitent avec tant de violence qu'ils ont l'air de tomber. Le véritable sujet du tableau est évidemment dans la fantasmagorie lumineuse du tonnerre éclatant sur le Golgotha.

III.

Ce n'est point par caprice que les artistes de tous les temps ont réservé les grandes dimensions à ce qu'on appelle les sujets nobles ou les sujets de style; ce n'est point sans raison qu'ils se renferment dans des proportions plus restreintes lorsqu'ils traitent des sujets familiers ou vulgaires. Les uns, empruntés à un monde plus ou moins idéal, prêtent au développement architectural des lignes, au déploiement harmonieux des formes, au choix des couleurs les mieux faites pour la parure des corps et pour le plaisir des yeux. Les autres, astreints à certaines conditions d'exactitude et de réalité rigoureuse, présentent de grandes difficultés pittoresques à ceux qui les abordent dans tous leurs détails. C'est de là que procède l'erreur du réalisme moderne lorsqu'il prétend que tous les sujets se valent aux yeux du peintre, et qu'ils peuvent également se traduire dans toutes les proportions. Il faut au contraire un talent bien rare pour prêter de l'intérêt à un sujet trivial, et pour donner à un tableau de genre les dimensions d'une œuvre de style.

Ce n'est donc pas un préjugé sans fondement qui a placé de temps immémorial la petite peinture de genre au-dessous de la grande peinture de style. Une foule d'artistes de second ordre, après de vains efforts pour se faire remarquer sur un plus vaste théâtre, rencontrent de faciles succès dans la peinture de genre. Il est cependant des artistes de premier ordre qui ne sortent jamais de ces humbles proportions. Tel est M. Meissonier; tel est aussi M. Detaille, son élève. Des toiles comme *le Déménagement* et surtout comme celle qu'il nous offre cette année sont bien faites pour justifier l'engouement du public.

En retraite! Le sujet lui-même est une trouvaille, mais une de ces trouvailles simples, qui sont les meilleures, parce qu'elles s'adressent à tout le monde et qu'elles éveillent un souvenir dans tous les esprits. La scène se passe en hiver dans une forêt ensevelie sous la neige, au milieu d'une futaie de bouleaux et de chênes dépouillés qui frissonnent sous un ciel sombre, au contact d'un brouillard glacial. On n'aperçoit le soleil à travers la brume que sous la forme d'un disque jaunâtre et pâle. Une batterie de mitrailleuses s'est arrêtée là pour protéger la retraite de l'armée. Les servans, courbés sous leurs grands manteaux, se penchent autour de la pièce. Au premier plan, des cadavres renversés dans la neige étendent leurs membres raidis, crispés, durcis par la gelée. Un peu en arrière, la fusillade et la mitraille, dont la grêle se devine au milieu de l'atmosphère immobile et brumeuse, désemparent l'attelage d'un caisson. Le timonier, tout velu, recule un peu dans le bran-

card, tandis que son compagnon, frappé à la tête, s'affaisse en tournoyant. Le cheval de trait de l'attelage voisin se cabre, soulevé de terre par l'explosion d'un obus; son cavalier, englouti dans son manteau, s'abandonne sur sa selle et semble aux trois quarts engourdi de froid et de sommeil. Les canonniers, assis sur les caissons, se ploient en deux et se font petits pour échapper à la pluie des balles. Au centre, un officier à cheval se retourne en arrêtant brusquement sa monture, et regarde avec inquiétude quels sont ceux qui tombent et ceux qui restent debout. Plus loin, dans la futaie, d'autres pièces d'artillerie sont échelonnées; la même scène se reproduit de place en place jusque dans les profondeurs de la forêt. Vue de près, cette peinture est peut-être encore d'une touche un peu sèche, cependant elle est ferme et colorée, modelée d'ailleurs avec une scrupuleuse précision. Types, costumes, attitudes, accessoires, jusqu'aux bancs de neige qui recouvrent la terre, jusqu'aux arbres de la forêt, tout est saisissant, étonnant de vérité; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est surtout l'harmonie, la justesse de l'ensemble. Cette science de l'effet, qui manque encore à M. Joseph Blanc, semble poussée au dernier degré chez M. Detaille. L'unité de ce tableau éclate dans sa couleur, dans sa composition, dans ses moindres détails. Il est difficile d'imaginer une plus complète adaptation du paysage inanimé à la scène vivante, de la scène elle-même au paysage et de chaque détail à l'aspect général sans pourtant que rien y soit sacrifié. M. Detaille n'a peut-être pas une imagination très riche ni très inventive; mais ceux même qui lui reprochent d'être un peu terre à terre ne peuvent lui refuser une maturité étonnante, presque inquiétante pour l'avenir, et une merveilleuse intelligence des conditions de son art.

Les Dernières Cartouches, de M. de Neuville, méritent d'être mises en parallèle avec *la Retraite* de M. Detaille. Les qualités de M. de Neuville sont toutes différentes, et à certains égards bien plus brillantes que celles de M. Detaille. Il a de plus la chaleur, l'éclat, l'imagination, le mouvement, la passion; il n'a pas autant de sûreté, d'observation scrupuleuse et de solidité de bon aloi. Néanmoins quelle toile émouvante! quelle action forcenée dans un si petit espace! Nous sommes dans une maison assiégée où quelques braves gens se sont réfugiés, résolus à lutter jusqu'à la fin. Les murs et les meubles de la chambre sont troués, écornés de tous côtés par les balles : un obus a crevé le plafond; les portes sont brisées, les vitres cassées, des blessés traînent par terre au milieu des plâtras et des débris d'armes; la fenêtre est barricadée avec des matelas; un rayon de soleil pénètre par une meurtrière et argente la fumée, dont les flocons remplissent la chambre. Un offi-

cier, blotti derrière la fenêtre, vise un ennemi; un turco, les yeux hagards, les dents serrées, charge le fusil de son chef. Un vieux sergent chevronné en capote grise et un jeune soldat s'accroupissent pour ramasser les cartouches qu'ils trouvent dans les ceinturons des morts. Un capitaine blessé se traîne péniblement vers la fenêtre en s'appuyant aux murailles; un autre blessé se tient tristement assis dans l'encoignure de la porte. Au fond de la chambre, debout devant l'alcôve où pendent encore des rideaux troués et un bénitier épargné par les balles, un petit chasseur à pied s'est campé droit sur ses deux jambes, la cravate dénouée, les habits déchirés, le képi de travers sur la tête et les mains dans ses poches, avec un air de résolution à demi maussade, à demi farouche. Son fusil brisé traîne à ses pieds, il va mourir, il le sait bien, et il en a pris son parti; mais il s'ennuie, il voudrait se venger avant de mourir, et il ne le peut plus! Par l'embrasure de la porte, on aperçoit des soldats qui s'agitent dans une fumée lumineuse. Un officier, debout, cambré comme à la parade, le pistolet à la main, commande le feu. Cette figure est moins bonne que les autres; elle est banale et manque de naturel. L'exécution de cette toile répond à merveille à la pensée : elle est franche, leste, facile, brillante, pleine de *crânerie*. Voilà un tableau vraiment français, ce qui ne veut pas dire pour nous que ce soit un mauvais tableau. — On retrouve quelques-unes des mêmes qualités expressives dans la petite toile qui représente le halage d'un bateau pêcheur. Toute la famille du pêcheur s'est attelée au cabestan; hommes et femmes, vieux et jeunes poussent à la roue, et il y a telle femme maigre, penchée sur la barre, dont on admire, en le plaignant, l'effort héroïque et débile; mais M. de Neuville perdrait trop à ne pas nous laisser sous l'impression des *Dernières Cartouches*.

Voyez en revanche comme ils dorment, comme ils sont propres, les petits soldats de M. Protais! L'an dernier, cet artiste avait cherché à nous attendrir avec son bivouac de prisonniers; cette fois sans doute il cherche à nous convaincre des charmes de la vie militaire par sa halte dans la forêt. Ils sont là au moins toute une compagnie, dans un carrefour, au fond des grands bois, et ils dorment tous, sans exception, éparpillés bêtement un à un, sans aucun groupement pittoresque. Seul, assis au pied d'un gros chêne, le plus beau de la forêt, remarquez-le bien, l'officier veille, esclave de son devoir. Oh! la sublime idée qu'a eue là M. Protais! Il a toujours, comme on le voit, l'imagination vertueuse; sa peinture est toujours une berquinade militaire en action. Ce genre d'art et de poésie a du moins un avantage, c'est qu'il est à la portée de tous, et qu'il ne risque pas d'être incompris.

Sauf les toiles de MM. Detaille et de Neuville, qui sont tout à

fait hors de pair, les deux meilleurs tableaux de genre exposés cette année appartiennent à deux étrangers, MM. Munkacsy et Cermak. M. Munkacsy, dont l'imagination forte et un peu sombre s'est vouée spécialement aux scènes dramatiques populaires, se faisait déjà remarquer, il y a quelques années, par un tableau d'un grand caractère, *le dernier Jour d'un condamné*. Il a gardé malheureusement la même coloration noire, qui paraît tenir à un système; mais, sous les flots d'encre dont sa toile est inondée, on trouve une peinture large, saine, franche et même assez fine, des types vrais, de la passion, de la vie et une unité d'action qui se répand dans tous les personnages sans rien leur enlever de leur individualité propre. Au point de vue moral, la composition est parfaite; peut-être cependant est-elle un peu décousue au point de vue technique. L'intérêt y est trop dispersé entre les divers groupes, et la figure qui sert de centre à l'action n'étant pas placée au centre de la toile, il en résulte que l'œil est trop attiré de son côté.

C'est un jeune blessé, assis à gauche, au bout du tableau, en chemise et sa béquille entre les bras. Il parle, et tous les habitans de la ferme, rangés autour d'une longue table, l'écoutent avidement. Près de lui, une jeune femme croise les mains avec épouvante; au fond, une mâle figure à longues moustaches se penche pour mieux l'écouter; au premier plan, au centre de la toile, une belle jeune fille aux tresses blondes, à laquelle s'adresse son récit, est assise de profil, attentive, les mains décemment croisées sur ses genoux. A côté d'elle, pour peupler le devant du tableau, un enfant joue avec une cage à poulets. Tout autour de la table, des femmes jeunes et vieilles travaillent à faire de la charpie; les unes baissent la tête, les autres ont les yeux en arrêt sur le narrateur. Une jeune femme aux cheveux rouges pleure, le visage dans ses mains; une petite fille arrête brusquement son travail et se dresse à demi, bouche béante; une vieille femme pâle, au long nez, aux lèvres pincées, regarde le jeune homme de côté sans quitter sa besogne. Toutes ces figures sont excellentes, pleines de relief, de caractère, de vérité et d'une certaine noblesse alliée à leur aspect populaire; il ne leur manque qu'une seule chose, la lumière.

C'est presque un Français que M. Cermak; il appartient du moins à notre école, et nous aimons mieux le tenir pour nôtre que de le rendre à la Bohême, où il est né. Il s'est surpassé lui-même dans son *Épisode de la guerre du Montenegro*. Dans un chemin creux, des femmes se rangent pour laisser passer la litière d'un vieux chef expirant. Le vieillard se présente de face, en raccourci, les pieds en avant, couvert d'un drap blanc qui prolonge par sa blancheur l'effet triste et douloureux d'une tête pâle, maigre, souffrante, encadrée de longs cheveux blancs, mais virile et fière; son regard

vague et fixé devant lui respire à la fois l'abattement, la faiblesse, et je ne sais quelle indomptable énergie mêlée à la consolation d'avoir fait son devoir; les mains sont collées le long du corps, immobiles, et l'on sent que les forces s'éteignent. Un jeune garçon, peut-être le fils du mourant, suit le brancard, en le regardant d'un œil plus fier et plus irrité que triste. D'autres blessés viennent ensuite, la tête bandée ou le bras enveloppé dans un linge sanglant; tout au fond, un palikare se retourne à l'entrée du défilé, et regarde au loin si leur retraite est poursuivie. Le groupe des femmes rangées sur la gauche, et qui cheminent sur une espèce de rebord du rocher, n'est pas moins beau ni moins expressif. L'une d'elles, à genoux, en cheveux blancs, drapée de rouge, joint les mains avec désespoir; une autre, plus jeune, se prosterne et s'écrase presqu'à terre. Au premier plan, une superbe brune, soutenant d'une main sa longue robe, incline avec fierté sa tête parée de longues tresses noires; plus loin, une jeune blonde, pâle, droite, exaltée, semble presque indifférente. Quoique d'une touche un peu sèche, tous ces personnages si fièrement taillés sont solidement peints. Les terrains sont beaucoup plus mous et beaucoup moins vrais. Le rocher sur lequel les femmes se tiennent n'est qu'un morceau de carton sans consistance; la disposition en est même un peu enfantine, et les divers groupes échelonnés sur les divers étages du terrain ressemblent vaguement à des rangées de cierges disposées sur les gradins d'un autel. Malgré ce défaut assez choquant, le tableau de M. Cermak est un des trois ou quatre plus beaux du Salon.

Avec M. Berne-Bellecour et son tableau du *Jour des fermages*, nous descendons un pas de plus. Nous entrons dans ce qu'on peut appeler le *petit genre*, qui a lui-même deux subdivisions principales, le genre costumé et le genre bourgeois. La toile de M. Bellecour est du genre bourgeois. Un grand propriétaire anglais assis dans un vaste fauteuil au coin de la cheminée de la grande salle du château, un pied goutteux enveloppé de fourrures, à côté d'un guéridon chargé de cristaux et de vins fins, reçoit ses tenanciers, qui viennent un à un lui présenter leurs hommages et solder leurs redevances à l'intendant, vêtu de noir et assis en face. Les fermiers causent dans le fond, groupés au bout de la salle; quelques-uns s'avancent pour présenter leurs devoirs au maître. De ce nombre est une jeune fille blonde un peu intimidée et apparemment députée par son père pour obtenir un sursis de paiement. Ce tableau est spirituel, exact, bien rendu, malgré quelque sécheresse et une certaine fausseté de couleurs.

Le Départ des mariés, de M. Vibert, est du genre costumé. M. Vibert, dont on connaît la verve bouffonne, le dessin fantasque, le coloris criard et tapageur, a fait un effort pour se modérer, et

comme il est homme d'esprit, et même au fond homme de goût, il y a réussi. On trouve du dessin, de la composition, de la grâce, et même un pittoresque de bon aloi dans cette vaste noce espagnole, que l'on s'étonne de voir tenir dans une si petite toile. La couleur, j'entends la couleur harmonieuse, est toujours absente, ou du moins elle est remplacée par une coloration brillante et assez propre, quoique franchement fausse. Au sortir du festin nuptial, les jeunes époux sont montés ensemble sur un cheval caparaçonné, et ils prennent congé de leurs amis. Le mari, à califourchon sur le devant de la selle, reçoit les poignées de main viriles de ses camarades, qui lui versent un dernier verre de vin; la mariée, assise sur la croupe, adresse à ses compagnes endimanchées des adieux plus mélancoliques. De ce côté se dresse, sous un hangar, la table où le repas a été servi. Sur le banc placé le long de cette table s'aligne une rangée de coquettes espagnoles galamment vêtues. Tout au fond de la scène, deux hommes, deux véritables figures de contrebandiers, causent à l'écart. Un enfant debout sur la table regarde avec avidité le spectacle, tandis que le curé, encore attablé avec un de ses vieux paroissiens, et un chien attentif à recueillir quelque débris tombé de la table, ont l'air de ne prendre aucun souci de ce qui se passe. Tout cet ensemble est fort spirituel, ce qui ne nuit jamais à un tableau de genre. — La petite toile intitulée *le Premier-né* est peut-être d'un sentiment encore plus fin. L'enfant dort, posé sur un canapé, englouti sous un vaste couvre-pieds vert, la tête appuyée sur un coussin rose. Le père, assis au bout du canapé, croise les mains comme avec précaution et contemple son fils; la jeune mère, d'un geste coquet et charmant, se lève sur la pointe des pieds, laissant tomber son ouvrage, et elle se penche vers le petit être, une main sur la hanche, l'autre appuyée sur sa poitrine avec inquiétude. Malheureusement cette grâce est pleine d'une mièvrerie qu'exagèrent encore les costumes du XVIIIe siècle. Quant à la couleur, sèche et d'une tonalité verte, elle ressemble à celle d'un émail ou d'une porcelaine.

En fait de tableautins costumés, *l'Antichambre du prince de la Paix*, et surtout *la Ronde du saint-office* de M. Melida, nous font presque autant de plaisir. Ces toiles rappellent un peu la manière de Fortuni et de Zamacoïs. Ces Espagnols ont toujours le sens pittoresque et une certaine fierté d'allures; mais ils ne font plus guère que de l'esprit, comme nos Français. *L'Antichambre du prince de la Paix* représente plusieurs échantillons de solliciteurs assis en rond sur les banquettes, et fait songer à certaines toiles analogues et fort supérieures de M. Heilbuth. *La Ronde du saint-office* est plus ferme de touche, plus étudiée; elle a ce coloris à la fois fort et fin

que l'on prend dans l'atelier de M. Bonnat. Un vieux prêtre, un personnage grave en habit de velours, qui est sans doute un haut fonctionnaire, un officier de police en manteau rouge qui met un doigt sur sa bouche, deux alguazils en noir, en manteau de Crispin, s'arrêtent silencieusement devant une porte fermée, guidés par le dénonciateur, qui guette par le trou de la serrure. Cette petite toile a du caractère, et elle mérite d'être remarquée au milieu de la multitude de ses pareilles.

Vraiment la critique ne sait plus à qui entendre dans le déluge de jolis tableaux dont elle est aujourd'hui submergée. C'est M. Fichel avec ses scènes de cour; c'est M. Plassan avec ses *Douze à table*; c'est M. Caraud avec ses mièvreries poudrées; c'est M. Compte-Calix avec sa *Pauvre grand'mère* et sa *Simple histoire;* c'est M. Bonvin avec son *Réfectoire de religieuses,* petite toile simple et franche où nous voudrions nous arrêter; c'est M. Max Claude avec sa délicieuse *Causerie,* où trois jeunes filles à cheval devisent en cheminant au pas dans une allée du parc, avec des attitudes naturelles et charmantes, des figures rieuses et malignes, des toilettes sobres, élégantes et simples, le tout indiqué du bout d'un pinceau ferme, net et franc autant qu'aimable et spirituel; ce sont M. de Jonghe avec ses *Deux amies,* M. Frère et M. Duverger avec leurs scènes d'écoliers en récréation, et tant d'autres dont la nomenclature nous conduirait trop loin. Non, ce n'est pas la jolie marchandise qui manque pour les riches amateurs. Qu'on nous permette, dans cette foule qui va grandissant chaque année, de choisir quelques toiles à peu près au hasard et d'en dire encore quelques mots.

M. Fichel est depuis longtemps passé maître dans le *genre costumé historique.* Ses petites toiles ont un air de gravité mondaine qui sent la bonne société d'autrefois. Par malheur, il refait à satiété le même tableau, et nous doutons que ceux de cette année ajoutent grand'chose à une réputation aussi bien établie. Les *Grandes entrées* sont une composition assez vaste qui représente les principaux personnages de la cour stationnant dans l'antichambre du roi. Quoique les groupes soient habilement agencés, cette assemblée banale de grands seigneurs désœuvrés n'a rien qui nous touche, et elle ne respire d'autre sentiment pittoresque que la politesse des cours. L'action de la scène est tout entière dans le maître des cérémonies, qui se présente à la porte du roi entre les deux hallebardiers qui la gardent, et dans le haut personnage qui s'avance fièrement à son appel. Le tableau serait coupé en cet endroit qu'il ne pourrait qu'y gagner. — Le *Buffon* démontrant l'anatomie comparée dans son cabinet d'histoire naturelle nous présente un certain nombre de personnages bien vêtus, décemment

groupés au milieu des bibliothèques et des collections d'animaux empaillés; mais on y cherche en vain la moindre étincelle de la flamme intelligente qui brille dans l'inimitable *Leçon d'anatomie* de Rembrandt.

M. Louis Leloir était, il y a plusieurs années, un peintre de grande ambition, aux visées hautes; il a préféré se rabattre sur les petits tableaux de chevalet, où il remporte aujourd'hui des succès incontestés. Il faut rendre pleine justice à sa petite scène de bourgeoisie moyen âge intitulée *le Baptême*. Dans la cour d'une maison gothique ornée de sculptures de bois et tendue de vieilles tapisseries, une bonne grosse Flamande verse à boire à une bande de musiciens vêtus de rouge, pour les récompenser des belles sérénades qu'ils ont données à l'héritier de la maison. Sur le devant, au pied d'un escalier de bois sculpté, encombré de parens et de « gens de la noce, » tous dans leurs plus beaux atours, la nourrice présente le poupon, le héros de la fête, au parrain et à la marraine, qui le regardent avec un sourire plein d'une gravité cordiale. Les personnages sont bien posés, les têtes fines, exactes, étudiées, grassement peintes; elles n'ont plus rien de la prétention des premiers essais classico-romantiques de M. Leloir. La couleur même est bonne, franche, bien à son plan. Décidément M. Leloir a eu raison de suivre sa vocation, qui le pousse à la peinture de genre. Ce tableau, comparé à d'autres du même auteur, est une démonstration palpable de la grande règle de l'*Art poétique : quid valeant humeri, quid ferre recusent*.

C'est aussi un tableau charmant dans un genre un peu humoristique que celui de M. Worms, *une Tante à succession*. Peut-être ce genre de scènes de famille, dont Greuze a été l'inventeur, risque-t-il de tomber plus qu'il ne faudrait dans la caricature ou dans la déclamation. Celle-ci du moins n'a rien de mélodramatique; c'est une scène de pure comédie. Les neveux et nièces de la tante sont occupés à cultiver leurs espérances; un neveu galant lui apporte une tasse avec une courtoisie pleine de grâce; une nièce obséquieuse lui tend la main d'un air tendrement affectueux; un autre neveu, vêtu d'un habit orange, ouvre doucement la porte et se présente avec un salut profond, le chapeau sur l'estomac et la bouche en cœur. Au milieu de tous ces soins, la vieille tante est assise dans un grand fauteuil, enveloppée d'une superbe robe de soie chiffonnée, immobile, muette, dédaigneuse, acariâtre. Un vieil abbé, familier de la maison et sans doute confident de ses intentions testamentaires, est assis à l'écart et prise en souriant. Tout cela est très spirituel, savamment et finement touché; mais ces menus et fins tableaux ne sont pas à leur place au milieu d'une vaste expo-

sition publique; ils auraient besoin d'être considérés à loisir dans un salon coquet, entre un vase de Sèvres et un magot chinois.

Encore une assez jolie scène de genre que *la Carte à payer*, de M. Eugène Leroux. Trois vieillards sont attablés au cabaret : l'un d'eux est presbyte et tient la carte à longueur de bras; l'autre est myope, et la considère de près avec une loupe; le troisième, plus égrillard, regarde avec une certaine convoitise la servante gaillarde, le nez retroussé, en tablier blanc, qui se tient debout, les deux mains sur la table, dans une attitude résolue qui semble dire : « Il faut payer! » — Dans *la Suivante de Mme la marquise*, de M. Richter, il y a une affectation d'esprit qui n'est pas sans lourdeur, un effort de puissance qui n'est pas sans dureté; mais c'est une toile brillante, colorée, qui a du relief. — Enfin quel naturel aimable dans le petit tableau de M. Frère, *la Glissade!* Une bande d'écoliers échappés accourt au bord de la pièce d'eau gelée, roule sur la berge, se lance sur la glace en formant des traîneaux vivans; on se pousse, on se culbute, on tombe pêle-mêle les uns sur les autres. La rue du village, le clocher debout dans le ciel froid, l'horizon pur et doré, mais pâle, rappellent le paysagiste que le public connaît et aime.

Bien plus spirituelles et bien plus fines encore sont les deux toiles de M. Simon Durand, un peintre suisse dont le nom nous était inconnu. *La Boutique du barbier* est une de ces caricatures un peu naïves, mais pétillantes de malicieuse bonhomie, dont Töpffer nous a donné en littérature de si délicieux échantillons. Le *frater* du village est un homme important et grave; sa toilette soignée a encore un certain parfum de l'élégance du directoire. Le patient qu'il barbifie a l'air de sentir qu'il a le menton entre les mains d'un grand homme; les pratiques qui attendent sont une collection de types gauches et lourds d'une remarquable vérité individuelle. Cependant la bouffonnerie est un peu trop voyante dans cette toile, dont certains accessoires rappellent le mauvais goût de M. Biard. Le *Permis de séjour* est une œuvre à la fois plus distinguée, plus pittoresque et plus fine. Une bande de saltimbanques se présente avec armes et bagages à la barre de la justice de paix; rien n'y manque, ni l'ours dansant, ni le singe savant, ni la grosse caisse, ni le trombone, ni la *prima donna* rougeaude, qui répond en souriant aux agaceries d'un gentilhomme orné de moustaches militaires, qui doit être au moins lieutenant de la milice. Le juge, empêtré, mais digne, s'abrite derrière ses lunettes avec un air scandalisé. Un bon bourgeois, amené sans doute là pour ses affaires, est assis sur les bancs du prétoire; il s'impatiente et bâille en regardant sa montre. Cette toile est pleine d'un esprit du meilleur aloi, et cependant l'esprit

n'en est pas la qualité principale. Ce qu'elle a de plus remarquable, c'est l'étude sérieuse du modelé, des plans, des demi-teintes, l'élégance du procédé, qui rappelle celui des maîtres flamands, la transparence des ombres, en un mot la largeur dans la finesse. M. Simon Durand n'est pas seulement un peintre de genre, c'est sans épithète un peintre.

Du genre bourgeois et populaire, nous passons au *genre exotique*, avec M. Firmin Girard. Nous ne reprocherons pas à M. Girard d'avoir pris pour sujet la *Toilette japonaise;* cette tendance lui est naturelle et n'a chez lui rien d'affecté. Nous l'avions déjà constaté l'année dernière en lui reprochant certains procédés de coloration puissans, mais barbares, qui consistent à juxtaposer les couleurs par grandes masses sans se préoccuper des demi-teintes, si indispensables pourtant à l'harmonie. Les mêmes qualités et les mêmes défauts subsistent dans sa nouvelle toile. Nous ne saurions trop engager M. Girard, qui a l'étoffe d'un peintre sérieux, à sortir d'une voie fausse où il ne peut qu'achever de gâter son talent. — C'est un conseil qu'il serait superflu de donner à M. Heullant, dont la fantaisie japonaise intitulée *la Cueillette des pommes* est une monstruosité que le jury n'aurait pas dû admettre, et qui dénote chez son auteur une dépravation presque sans remède.

Nous n'avons pas encore parlé de M. Alma-Tadéma, parce que nous ne savons plus, à vrai dire, où classer son étrange et prétentieux talent. Malgré de réelles qualités, on ne peut plus guère voir dans sa peinture qu'une étude d'archéologie. Qui sait même si cette prétendue archéologie n'est pas un jeu d'esprit? M. Alma-Tadéma serait l'homme le mieux fait pour mettre en peinture la *Salammbô* de M. Flaubert. La toile intitulée *la Momie* est le comble du genre : une femme se prosterne au pied d'une momie couchée sur un lit de repos, dans un vaste édifice tout couvert d'hiéroglyphes, tout hérissé de statuettes et de curiosités égyptiennes. Des esclaves noirs sont alignés de l'autre côté sur un banc de pierre. Elle-même, la veuve porte une toilette soigneusement composée suivant les rites funéraires; ses cheveux sont épars, mais minutieusement divisés en une multitude de petites tresses. Son corps raide et anguleux, taillé sur le patron des silhouettes égyptiennes, est enveloppé d'un voile de tulle noir. Laissons-lui faire ses dévotions comme il lui plaît, et passons aux *Vendanges*, qui offrent un spectacle plus attrayant. Ici du moins on trouve une gaîté gracieuse, de fins morceaux qui rappellent les bonnes toiles du même auteur. Nous ne sommes pourtant pas sortis de l'archéologie religieuse; l'artiste érudit n'a garde de nous conduire sur les coteaux, à la suite des vendangeurs, aux rayons du soleil

d'octobre; ce qui l'intéresse dans cette fête champêtre, ce sont les cérémonies auxquelles elle donne lieu chez les prêtres de Bacchus et de Cybèle. Le trépied divin est dressé sur un piédestal au milieu du temple. En face a été posé en grande pompe un tonneau ceint de guirlandes de lierre, et la prêtresse se tient à côté, élevant sa torche allumée. Derrière le tonneau, trois joueuses de flûte (*ambubajæ*) soufflent dans des instrumens bizarres dont le bec leur entoure le visage et se noue autour de leur tête avec des bandelettes. Derrière le trépied, de jeunes prêtresses vêtues de blanc, couronnées de pampres, dansent légèrement en faisant retentir des cymbales et des tambourins. Tout au fond se tiennent des canéphores à longue barbe, portant sur leurs épaules des amphores au long cou. Le peuple, répandu dans la partie basse du temple, pousse des cris de joie et fait entendre des chants. Voilà du moins tout ce qu'il est possible aux profanes de deviner. Ce qui est plus facile à voir, c'est que, malgré la grâce exquise et la facture habile de quelques-unes de ses figures, M. Alma-Tadéma s'obstine dans les défauts tant de fois critiqués qui, même au point de vue technique, font de lui un artiste incomplet. Ses procédés de peinture sont plus monotones et plus systématiques que jamais. Il a trois manières de faire, l'une pour les têtes et les parties nues, l'autre pour les draperies, la troisième pour les surfaces planes, et il les applique imperturbablement, quels que soient les plans et les distances. Or les draperies, fortement empâtées, écrasent les *nus*, et les surfaces planes, faute de perspective aérienne, débordent les draperies, qui semblent rentrer et faire des trous dans les murailles. Quand trois figures sont alignées, c'est toujours la dernière qui paraît en relief sur les premières. Le dessin est loin d'être irréprochable, et il y a telle attache du bras qui accuse au moins beaucoup de négligence. L'érudition même de M. Tadéma, qui paraît être sa grande, sinon son unique prétention, inspire une défiance involontaire. Cette scène nous paraît plus orientale que romaine, ou du moins elle doit se passer dans la Rome de la décadence, dans celle que la lente invasion des races orientales et des superstitions lydiennes ou syriennes avait à peu près transformée en ville asiatique.

M. Alma-Tadéma est le peintre par excellence de cette jeune génération de poètes descriptifs qui croient remplacer l'inspiration par la minutie ou par l'étrangeté du détail. M. Marchal, par lequel nous aimons à clore la série des tableaux de genre, n'est pas un archéologue, et nous l'en félicitons. Il puise son inspiration aux sources les plus naturelles, et c'est sans doute pour cela qu'il s'élève à la noble simplicité du grand style. Les deux tableaux du *Matin* et du *Soir*

rappellent, avec plus de sévérité et peut-être avec moins de richesse, les anciens tableaux de M. Jules Breton. On y sent plus d'effort, plus de calcul, plus de recherche, pour tout dire en un mot moins de sincérité que chez M. Breton; mais à bien des égards le sentiment est le même. Dans un champ nu, devant un vaste ciel rose éclairé des premières lueurs de l'aurore, un jeune laboureur alsacien, leste et dégagé, s'éloigne à grands pas, poussant gaîment sa charrue derrière ses grands bœufs à la charpente osseuse, qui se profilent étrangement sur le ciel; des corbeaux s'abattent sur le devant du tableau dans le sillon qu'il laisse. Il y a dans toute sa personne une légèreté, une souplesse, une élasticité juvénile qui s'accorde à merveille avec la fraîcheur matinale d'un coloris plus expressif encore que réel. Le soir est représenté par un vieillard courbé, vu de dos, assis sur un rouleau traîné par des bœufs, laissant pendre derrière lui sa toque de fourrures au bout de son bras fatigué, et exposant sa tête nue aux rayons du soleil couchant qui frisent son profil anguleux et sévère; la silhouette des bœufs, plus originale encore que dans le tableau précédent, se dessine avec une véritable grandeur sur un ciel jaune et encore embrasé. L'effet est le même, et l'idée est différente; tout concourt d'ailleurs à l'exprimer avec un remarquable ensemble. M. Marchal a deux qualités aujourd'hui bien rares : il pense avant de peindre, et il se donne la peine de peindre après avoir pensé.

IV.

Après cette rapide excursion dans le jardinet vraiment par trop fleuri de la peinture de genre, c'est plaisir que de revenir à des sujets plus calmes, plus réels, plus sévères, en passant en revue la galerie des portraits. Il y a toujours une sorte de soulagement à laisser de côté les débauches d'imagination ou d'esprit où se complaisent beaucoup trop nos jeunes peintres, pour retrouver ce qui est l'âme même du grand art, c'est-à-dire l'étude de la figure humaine reproduite en elle-même et pour elle-même.

C'est encore, comme l'année dernière, Mlle Nélie Jacquemart et M. Carolus Duran qui se disputent la faveur du public. M. Cabanel, revenu d'Italie, revient aussi à sa vocation première, et expose deux remarquables portraits qui donnent lieu à de vives controverses. Ces trois artistes, excellens chacun dans son genre, nous font faire à peu près le tour de la moderne école française. Gustave Ricard, qui vient de mourir, eût été leur maître à tous; mais leurs talens sont si différens qu'il est difficile de les comparer, et nous ne savons guère auquel des trois assigner la primauté. Ceux qui

recherchent avant tout la ligne le style, et qui ne craignent pas une certaine originalité poussée jusqu'à la recherche, la donneront sans hésiter à M. Cabanel. Ceux que séduit plutôt la vigueur pittoresque, la peinture riche et grasse, la hardiesse poussée jusqu'au tour de force, préféreront M. Carolus Duran. Les *bourgeois* enfin, ceux qui aiment les idées simples, l'absence de tout système, le compte-rendu scrupuleux de la nature, s'attacheront à Mlle Jacquemart. Pour nous, qui sommes éclectiques, essayons de juger séparément ces trois artistes et de mettre simplement leurs qualités en balance avec leurs défauts.

M. Cabanel est un artiste ingénieux et délicat auquel l'ombre même de la vulgarité est odieuse. Il aime à chercher, et, lorsqu'il a trouvé, il cherche encore quelque chose de plus. Il dédaigne les moyens vulgaires, les effets grossiers; il se plaît à mettre du nouveau dans chacune de ses toiles; il tombe parfois dans la manière à force de viser au style. Son pinceau, toujours inquiet, souvent même timide, poursuit la recherche de la forme aux dépens de la masse, et, soit qu'il rétrécisse, soit qu'il exagère, il laisse au spectateur une certaine impression de gêne, de malaise et d'effort. Il n'a ni la fermeté et la plénitude sculpturales, ni le libre et facile épanouissement de la vie; en un mot, c'est un talent juste et fin, mais souffrant et tourmenté, qui s'épuise à fixer en traits ineffaçables des impressions trop fugitives pour se laisser étreindre aisément. Son portrait de Mme de M... a certainement grand air; il est d'une finesse de dessin exquise, trop exquise même pour parler franchement aux yeux; mais il ne donne pas du tout l'impression de la luxuriante beauté du modèle; il n'a pas l'aspect fluide et fondu de ces chairs blondes et radieuses qui semblent descendre d'une toile de Rubens. La tête paraît maigre, étriquée, amincie par une minutieuse recherche de la forme. La trop scrupuleuse perfection des lignes dans le détail tue l'harmonie des lignes dans l'ensemble. L'attitude est noble, mais je ne sais pourquoi elle paraît sans grandeur. Deux bras magnifiques sortent des manches de la robe; ils sont d'un modelé trop fin, qui paraît mesquin, parce qu'il jure avec leur volume. Quant à la couleur, elle est criarde sans être vulgaire, et un malheureux fond rouge, imaginé pour servir de repoussoir au personnage, le ternit au point d'en obscurcir le dessin et la structure.

La sécheresse un peu métallique du crayon, j'allais dire du burin de M. Cabanel, convient mieux au portrait de Mme de Saint-R... Cette beauté américaine, aux traits aiguisés comme une figurine d'acier, était bien faite pour être ciselée en pierre dure par M. Cabanel. Ce sourire énigmatique et froid, cette grâce glaciale et in-

quiétante, ces traits arrêtés et coupans comme une lame de verre, sont rendus avec une précision presque rigide. Il y a même dans cette figure du mouvement et de la vie : au lieu de laisser pendre ses bras ou de les croiser sur sa poitrine, elle boutonne son gant avec un geste plein d'élégance; mais, si la vie est prise sur le fait, elle est figée pour ainsi dire, figée brusquement comme ces personnages de je ne sais quel conte de fées qui étaient tout à coup changés en blocs de glace. Il n'est pas jusqu'au criard assemblage d'une robe de velours bleu, d'une chevelure rousse et d'un fond violet qui n'ajoute à l'étrangeté expressive de ce portrait bizarre; mais pourquoi M. Cabanel ne s'est-il pas donné la peine d'en mieux dessiner les épaules? Pourquoi la main qui boutonne le gant et le bras qui soutient cette main n'ont-ils aucune forme humaine? Ce sont là des fautes qu'on ne pardonnerait pas à un débutant, et qu'il ne faut pas pardonner davantage à un maître.

M. Carolus Duran est aux antipodes de M. Cabanel. Son tempérament se plaît à l'attaque audacieuse, à la brutalité franche, aux difficultés vaincues de haute lutte. Il y a dans sa furie française un certain mélange de *fantasia* sauvage. Quand il dessine, c'est par larges masses; quand il modèle, c'est en pleine pâte, comme les maîtres espagnols. Il aime à donner à ses portraits des proportions monumentales. Sur une plage de sable fin, en face d'une mer calme et d'un ciel vaporeux vaguement teinté d'azur, une jeune femme, beaucoup plus grande que nature, se tient droite et svelte sur un magnifique cheval anglais fièrement campé sur ses quatre jambes, dans l'attitude du repos. D'une main elle saisit les rênes de sa monture, de l'autre elle les rassemble avec élégance contre sa poitrine. Quelques boucles de cheveux flottent au vent, un petit chapeau noir fort coquet est planté de côté sur son front. Son visage, un peu chiffonné et noyé dans la lumière diffuse, n'a pas de jours ni d'ombres arrêtés : il est animé d'un vague sourire qui ne respire que le plaisir de la promenade, le bien-être du grand air et le bonheur de vivre. Par malheur, on ne sait pas trop sur quoi elle est assise, ni même si elle a de quoi s'asseoir. Il est impossible de deviner sous les plis de son amazone la posture de ses jambes, qui manquent évidemment d'espace pour se déployer, et dont la petitesse est hors de toute proportion avec la grandeur du buste. Quant au cheval, qui paraît être la figure principale, et dont les formes sont étudiées avec amour, ses contours ont quelque chose de sec qui rappelle le carton peint. Là est le grand défaut de cette toile, où l'on ne retrouve pas toute la hardiesse et toute la sûreté de M. Carolus Duran : il n'y a ni air ni lumière autour des personnages.

La critique n'a pas assez de reproches pour le *Portrait de Jac-*

ques. Au risque d'être accusé de paradoxe, nous avouons que nous le préférons à l'autre. Jacques est un bel enfant aux boucles blondes, aux yeux noirs, au front limpide, qui se tient debout gravement, les mains croisées. Il faut ajouter qu'il est vêtu de bleu des pieds à la tête, et probablement voué au bleu ; c'est ce qui aura inspiré à l'artiste l'idée étrange de n'admettre absolument dans le tableau que du bleu sous ses diverses nuances. Théophile Gautier aurait appelé cette toile « une symphonie en bleu majeur; » quant au mode mineur et plaintif, on ne le trouve jamais sous le pinceau de M. Carolus Duran. Il n'a employé à ce tour de force que les variétés de bleu les plus puissantes : la robe de l'enfant est en velours bleu sombre avec des crevés de satin bleu vif; le tapis sur lequel il se tient est d'un bleu franc et fort; le fond également est bleu, mais en se rapprochant du sol, et sans doute pour fournir une opposition avec le bleu de la robe, il tourne à une nuance aigre et verdâtre; cette note criarde tire l'œil et détruit toute la bizarre harmonie du tableau. Tout le haut de la tête est d'une facture exquise, extraordinairement grasse et puissante. Des boucles soyeuses, d'un blond foncé, encadrent avec douceur ce visage frais et potelé, mais déjà fier, et ombragent un front lumineux, transparent, qui se modèle, sans solution de continuité, d'un seul coup de pinceau circulaire. Les paupières et le dessus des yeux, le globe des yeux lui-même, d'un blanc bleuâtre et pur, sont d'une finesse, d'une précision, d'un *fondu* merveilleux; la bouche, petite et un peu charnue, s'ouvre en vermillon vif, comme une fleur. Velasquez ne désavouerait pas ce haut de visage. Le menton au contraire est confus et heurté ; les plans y sont lourds, mal fondus et sans harmonie; les épaules, figurées en teinte plate, semblent inachevées. Les deux mains potelées qui se croisent sur le devant, et qui tiennent un camellia rouge, sont écrasées à la fois par le déluge de bleu qui les noie et par le ton brillant de la fleur; elles paraissent ternes, et elles sont en effet traitées largement, mais d'une touche un peu grossière. Ces négligences de M. Carolus Duran sont probablement volontaires; malheureusement il est parfois difficile d'en saisir la véritable intention.

Décidément les portraits d'hommes inspirent mieux Mlle Jacquemart que les portraits de femmes. Des deux toiles qu'elle expose cette année, l'une est pleine de vigueur et frappante de vérité : c'est le portrait de M. Dufaure. L'autre est un cartonnage sec et sans valeur; c'est le portrait de la marquise de C..., une blonde et charmante femme que tout Paris connaît. La physionomie robuste, inculte, originale, presque un peu sauvage de l'illustre orateur est rendue avec autant de bonheur que de patience. Comme toujours,

le travail en est minutieux; la facture de la tête et des mains rappelle celle des portraituristes hollandais. Cette tête carrée, ravinée, noueuse, surmontée de cheveux blancs aux mèches capricieuses et rebelles, se détache sur un fond brun-roux avec une certaine dureté, mais sans sécheresse. L'œil, un peu couvert, est ombragé d'épaisses broussailles grises. La bouche, sardonique et amère, s'ouvre avec un demi-rictus, comme celle d'un sanglier prêt à montrer ses défenses. Les larges plans fouillés et rocailleux des joues et du menton encadrent ce masque expressif, où l'intelligence et la volonté brillent comme une pierre dure encore à demi emprisonnée dans sa gangue. Le teint du visage est moins bien compris; la coloration, forte et saine, mais pleine d'unité, du modèle vivant, se dénature sous le pinceau de Mlle Jacquemart, qui la rougit outre mesure et en disperse l'effet. C'est l'excès de scrupule qui est, dans la couleur comme dans le dessin, le principal défaut de cette éminente artiste. Il ne s'en faut pas de beaucoup que l'effet de cette peinture si ferme et de cette physionomie si vivante ne s'évanouisse, comme dans le portrait de M. Thiers, sous la minutie des détails rendus avec un trop grand effort de vigueur pour ne pas briser un peu l'unité de l'ensemble. Il en est de même des mains posées sur les genoux; quoique profondément individuelles et tout à fait dans le caractère du personnage, ces grosses mains musculeuses occupent trop le devant de la toile et attirent trop fortement l'attention, si même la manière soigneuse dont les veines et les tendons sont rendus ne nuit pas à la largeur et à la fermeté de leurs plans. Quant aux accessoires, aux vêtemens, à tout cet appareil négligé qui sied si bien au personnage, Mlle Jacquemart les a revêtus eux-mêmes d'une décence froide, d'un vernis sec et rigide qui manque absolument de pittoresque et de réalité. Seule la cravate tordue autour du cou continue l'aspect original et un peu tourmenté du visage. Le reste du costume, dont les contours secs et durs se découpent sur le fond comme à l'emporte-pièce, n'a plus aucun intérêt; ce n'est plus de la peinture sentie et réfléchie. D'où viennent donc chez Mlle Jacquemart ces négligences ou ces dédains étranges? N'y faut-il pas voir une certaine indifférence native au caractère purement pittoresque des choses, et une disposition un peu bourgeoise à méconnaître ce qu'il y a d'intérêt et d'expression même dans les objets inanimés? — Quant à Mme de C..., c'est une toile tout à fait manquée. La tête se détache sur un fond rouge vif, avec une sécheresse glaciale. La pose est raide, on ne devine aucune forme humaine sous ce costume prétentieux à crevés et à bouillons; les mains et les bras semblent faits d'après un mannequin. Les meilleurs artistes ont parfois de ces défaillances, comme les plus médiocres font quelquefois des rencontres heureuses.

Le portrait de M. Alexandre Dumas fils, par M. Dubufe, en est un exemple. Cette toile a les défauts ordinaires de son auteur; elle est propre, cirée, vernie, sans relief et sans vigueur, quoiqu'elle se detache sur un fond vert-pomme d'une crudité désespérante. A distance, elle n'a aucun effet, parce qu'elle est platement et maigrement peinte. Cela dit, c'est une toile expressive, un portrait qui a du caractère et, pour employer un mot barbare, de l'*individualité*. On y sent peut-être moins le spirituel auteur dramatique que le prophète apocalyptique et le soi-disant réformateur. Le célèbre écrivain se présente de trois quarts, appuyé sur son coude; il laisse traîner négligemment sur la table une de ses mains et la plume qu'il tient dans ses doigts. La tête se relève avec une expression pensive et dédaigneuse, celle d'un homme qui court après sa pensée et dont l'esprit n'est pas exempt d'une certaine misanthropie fantasque. — Quant au portrait de femme intitulé *Violette*, il rentre dans le cadre des productions ordinaires de M. Dubufe.

M. Jalabert, dont le public étranger aux arts a pris l'habitude d'accoupler le nom à celui de M. Dubufe comme faiseur de portraits de femmes, est un peintre qui cherche et qui pense. Il y a des intentions très délicates dans le portrait de la princesse S... exécuté avec les couleurs les plus fraîches et les plus claires, comme un trumeau du XVIII[e] siècle, dans une tonalité rose sur un fond d'une tonalité bleu tendre. Est-ce le peintre lui-même qui a eu l'idée d'appliquer cette mise en scène printanière à la jeune femme blonde et pâle qu'il a placée au milieu de ce déluge de primeurs? Nous le croyons trop homme de goût pour avoir lui-même imaginé ce contraste, peu favorable à la beauté du modèle. Ce que nous savons, c'est qu'une exécution brillante sauve en partie cette faute de goût. La dame en robe de satin rose, coiffée de cheveux ébouriffés d'un blond cendré, tient d'une main une longue canne, et de l'autre son chapeau de paille rempli de fleurs sauvages. Elle se promène dans cet attirail au milieu d'une sorte de jardin vaguement ébauché, noyé dans le bleu. Le peintre a eu beau adoucir et fondre les contours de cette tête sèche et maigrelette, il n'a pu l'approprier au reste de la toile. — Le portrait de M[me] R... est moins prétentieux et beaucoup plus original. M. Jalabert s'est avisé que, pour faire le portrait d'une femme, il ne suffisait pas de la représenter dans une toilette de fantaisie et sur un fond de convention. Il a eu l'idée nouvelle et ingénieuse de la placer dans son intérieur, dans son atmosphère accoutumée, entourée des objets qui lui appartiennent, et de faire d'un portrait un véritable tableau de genre. La jeune femme est debout, devant son fauteuil, vêtue de velours noir, dans un salon tendu de rouge: elle a un livre à la main; le visage est fin, la bouche calme et discrète, le

regard va au-devant du visiteur. La touche est un peu minutieuse et gênée, comme cela est naturel chez un peintre qui aborde pour la première fois la miniature, mais elle est juste et sincère.

Il vaut mieux ne pas parler cette année des toiles de M. Pérignon et de celles de Mme Henriette Browne. Celles de M. Pérignon se font remarquer surtout par leur sécheresse vernissée, celles de Mme Browne par une désinvolture sans caractère et par une aisance de facture sans solidité, qui semblent croître d'année en année. Ce talent aimable n'a rien de commun avec l'*hominem unius libri*, puisque, n'ayant fait qu'un seul tableau dans sa vie, il n'a jamais pu le répéter; mais il tombe de plus en plus dans une négligence banale que favorise beaucoup trop le don naturel d'une très grande habileté de main. Le malheur de Mme Henriette Browne est qu'ayant le savoir-faire, ou plutôt *la brosse* d'un peintre de profession, elle a aussi le laisser-aller d'un amateur. C'est là, même chez un amateur, la plus mauvaise condition pour bien peindre. L'art sérieux n'existe pas sans une difficulté vaincue, et faute de l'effort incessant vers le mieux, dont les artistes convaincus sont seuls capables, il faut préférer l'inexpérience naïve et laborieuse à la facilité sans idéal, qui se contente elle-même à peu de frais.

M. Dupuis est bien loin d'avoir l'abondance facile de Mme Browne· mais il a ce qui manque à celle-ci, ou ce qu'elle a toujours négligé d'acquérir, le dessin et le style. Son portrait de M. Martinet est peut-être un peu théâtral; cependant il a de la précision, de la fermeté, du caractère. C'est un homme aux traits fins et nobles, à la barbe blanche, portant haut la tête, et assis dans une pose fière, une main sur le bras de son fauteuil, une autre sur sa table de travail. Certaines maladresses déparent cet ensemble; la partie de la tête que l'ombre enveloppe est d'une coloration terne et noire qu'aucun reflet ne relève, et elle forme à distance comme une grande tache d'encre autour de laquelle l'air et la lumière ne tournent pas. Il en est de même d'un portrait un peu lourd et par endroits fort incorrect de M. Huas, mais dont la peinture assez grasse et surtout très sincère aurait beaucoup de relief sans les noirceurs que le peintre y a plaquées pour tenir lieu d'ombre.

C'est de la bonne et saine peinture, sans aucune gaucherie de métier, que celle de M. Henner. Comment se fait-il que cette peinture contente les yeux sans intéresser l'esprit? comment se fait-il même que le portrait du général Chanzy, quoique d'une facture solide et pleine, paraisse sec, étriqué, et ressemble vaguement à une tête de bois? Les traits minces, aigus et creusés du modèle prêtaient peut-être à ce défaut; mais, au lieu de le placer en pleine lumière, de façon à faire ressortir ce qu'il y a d'un peu

grimaçant dans ce mâle visage, n'aurait-on pu distribuer le jour et l'ombre de manière à fondre les traits tout en rendant l'expression plus frappante? C'est que M. Henner est un artiste sincère et naïf, même lorsqu'il se pique de ne pas l'être, et qu'il a posé son modèle à la place accoutumée de l'atelier, sans y chercher malice. Il l'a planté, debout, devant lui, dans la pose consacrée des militaires chez les photographes, une main sur la poignée du sabre et une jambe en avant. Il s'est bien gardé d'ailleurs de faire aucun apprêt de costume; il l'a pris tel qu'on le voit tous les jours, en petite tenue, coiffé d'un petit képi et les jambes bottées comme en campagne. Pour justifier cette négligence, il aurait du moins fallu mettre au tableau un fond figurant une campagne quelconque : M. Henner n'y a même pas songé, il a pris pour fond une muraille, probablement celle même qu'il avait sous les yeux. Il ne paraît pas savoir que la peinture de portrait, comme toutes les autres, comporte un certain arrangement du sujet, et qu'il y faut déployer souvent un talent de composition des plus délicats.

Le portrait de M[lle] E. D... présente le même mélange de finesse et de lourdeur naïve. Ce tableau n'a pas été difficile à disposer : la jeune fille s'est mise en face du peintre, debout, en pleine lumière, les bras tombans et les mains croisées devant elle. Le seul symptôme d'arrangement et de recherche qui s'y trouve est dans la mantille noire qui couvre la tête, et où brille, pour en relever la sombre couleur, un œillet rouge piqué dans la chevelure. Que voulez-vous? M. Henner est simple : il ne cherche pas, comme on dit familièrement, midi à quatorze heures; c'est son principal défaut, mais c'est aussi sa grande qualité. En revanche, le dessin du visage est pur, il se modèle franchement en plein jour, et les mains sont traitées en clair-obscur avec une finesse extrême, peut-être avec une finesse de nuances trop grande pour l'effet. Malgré les lacunes visibles du talent de M. Henner, il faut bien se garder, parce qu'il manque d'esprit, de méconnaître tout ce qu'il a de solide et de délicat.

Il est curieux de voir M. Français s'essayer dans le portrait; il y réussirait certainement, car il a toujours cultivé le dessin de style, même dans ses paysages, s'il pouvait se défaire à volonté des procédés de coloration et de la facture du paysagiste. Le portrait de M. J. R... est certainement bien campé, la tête en est réelle et solidement construite; mais il y a des sécheresses, des touches heurtées, des gâchis pittoresques, qui ne sont pas ici à leur place. C'est peut-être ainsi qu'il faudrait traiter un terrain; ce n'est pas ainsi qu'il faut modeler des chairs. Les mains sont particulièrement exécrables, et en les exposant telles quelles, l'artiste a pensé

apparemment qu'il pouvait sans honte confesser son impuissance à mieux faire. Il ne s'est pas trompé, et nous n'en voulons d'autre preuve que la toute petite toile qu'il a nommée *Souvenir de Nice*. Toute l'harmonieuse gaîté, toute la douceur souriante de la nature méridionale et tempérée respire dans ce petit bout de jardin, dans cette allée de sable fin bordée de buissons de fleurs, dans ces myrtes, ces palmiers, ces orangers couverts de fruits, et même dans cette petite villa dont on aperçoit le mur badigeonné de jaune et le toit plat couvert de tuiles. A peine y a-t-il assez de place pour un bout de ciel et pour un fond de paysage baigné d'une vive et fine lumière. Cette petite toile n'est pas un tableau; mais, à raison même du désordre de la composition et de la difficulté de distribuer la lumière sur tant de détails si familièrement rendus, elle est une merveille d'exécution savante, harmonieuse et vraie.

Sommes-nous portés aux jugemens moroses? Il nous semble que la peinture de portraits, qui est à nos yeux le fond le plus solide de l'art, et qui a jadis tant illustré l'école française, n'est pas aujourd'hui en progrès. Il ne faut pas abuser des petites causes pour l'explication des grands effets, et cependant il est bien certain que l'usage répandu de la photographie est pour quelque chose dans ce déclin. Après tout, l'on n'apprend à bien faire que ce que l'on fait souvent. Les artistes de nos jours, ne peignant plus guère que d'après des modèles d'atelier, dont ils ne cherchent pas à exprimer la personne morale ni à rendre exactement la ressemblance, se font de la nature un simple sujet d'études, une matière à exercices pittoresques, et perdent l'habitude de la serrer de près. Ceux qui par hasard révèlent un talent naturel pour le portrait deviennent les favoris et les victimes de la mode, qui les condamne à s'y vouer exclusivement. Les plus médiocrement doués y renoncent, et s'adonnent aux tableaux de genre, aux œuvres de fantaisie, aux excentricités à l'aide desquelles ils espèrent forcer l'attention du public. Cette cause toute matérielle et technique entre certainement pour une plus grande part dans l'affaiblissement des études que notre prétendue décadence intellectuelle et morale. Ce n'est pas la faute de notre scepticisme ou de notre mépris de l'idéal, si nos jeunes peintres se voient privés de la forte discipline qu'ils trouvaient jadis dans la pratique même de leur métier, du temps où leur principal gagne-pain était l'étude consciencieuse et la reproduction réfléchie de la figure humaine.

***

MARJORIE DAW

Il y a plusieurs années déjà qu'une tendance croissante de la littérature américaine vers l'*humour* était signalée dans la *Revue* (1). Un juge compétent s'étonnait du goût très particulier du peuple le plus industriel et le plus positif du monde pour la forme d'esprit la plus légère et la plus fantasque, il l'expliquait par une erreur commune à l'amour-propre qui fait que chacun de nous aspire plus spécialement aux succès pour lesquels la nature ne l'a pas créé. Peut-être sur ce point avait-il tort. Les vaillans et généreux colons qui, précédant les chercheurs d'or, allèrent fonder sur un rivage lointain le modèle des démocraties, emportèrent de leur pays, avec les mœurs et les idées puritaines qui dominent encore dans la Nouvelle-Angleterre, cette qualité anglaise par excellence qui fit la gloire des Swift, des Sterne, des Addison, et qui depuis la mort de Charles Lamb paraît avoir décidément émigré en Amérique. Il est vrai que les dissonances et les incongruités, qu'un goût sévère peut relever même dans les essais célèbres du XVIIe et du XVIIIe siècle, se sont exagérées sur ce sol neuf, où il semble que toutes les semences, de quelque part qu'elles viennent, germent et se développent avec une sorte de fougue. Dans l'ouest surtout, l'*humour*, sous l'influence du mélange des races et des goûts plus énergiques que raffinés de la population des mines, s'écarta sensiblement de l'exemple anglais; il descendit souvent par toutes les nuances du plus effronté néologisme jusqu'à la charge la plus vulgaire. La verve spirituelle d'un Mark Twain, le génie d'un Bret Harte, ont réussi cependant à ennoblir cette littérature naissante, encore barbare; nous en avons donné ici la preuve. Avec M. Aldrich, on se trouve dans des régions toutes différentes, où l'air est plus aisément respirable pour des poumons civilisés, — dans cette Nouvelle-Angleterre où l'*humour* fleurit tout aussi caractéristique, bien que moins original peut-être, modifié par le goût, par des traditions em-

(1) Voyez dans la livraison du 15 juillet 1860 *la Fantaisie aux États-Unis*, par M. E.-D. Forgues.

pruntées à la vieille Europe, sous la plume d'une nombreuse pléiade d'écrivains, émules ou imitateurs de Lowell et de Wendell Holmes. Ce dernier avait pris soin déjà de nous expliquer que l'esprit des citoyens de la Nouvelle-Angleterre, qui est la vieille Amérique, différait de celui de leurs compatriotes plus jeunes d'origine, comme l'académique Boston elle-même pouvait différer d'une ville californienne provisoirement bâtie de bois et enluminée à la hâte. « Le *Yankee* et le fils de la Nouvelle-Angleterre ne sont pas une même espèce d'animal. Nous ne parlons pas des différences héréditaires qui existent entre les hommes aussi librement peut-être qu'on le fait dans l'ancien monde, mais le républicanisme ne change rien aux lois de la physiologie. Voyez le sapin argenté à côté du sapin à poix; n'est-il pas reconnaissable à sa forme, sa stature, son écorce fine, son délicat feuillage, pour un grand seigneur de la forêt? Eh bien! l'Amérique a une aristocratie non moins nettement indiquée par la nature. » C'est à cette aristocratie que se rattachent les héros de M. Aldrich et M. Aldrich lui-même, qui nous paraît avoir lu *l'Abbé Aubain*, tant sa *society-sketch* rappelle par la rapidité, la sobriété de la forme, cet incomparable petit chef-d'œuvre. Son style est vif, et il y a jusque dans ses négligences une certaine saveur acide et sauvage agréable aux palais blasés.

I.

LE DOCTEUR DILLON A EDWARD DELANEY, AUX PINS, PAR RYE.

8 août 1872.

Mon cher monsieur,

Je suis aise de pouvoir vous affirmer que vos inquiétudes sont sans motifs. Flemming est condamné à rester étendu trois ou quatre semaines, et à ne se servir de sa jambe ensuite qu'avec précautions, dans les premiers temps du moins. Une fracture de cette sorte est toujours chose ennuyeuse; heureusement la sienne a été fort bien réduite par le chirurgien que le hasard avait conduit dans la pharmacie où il fut porté après sa chute; je ne redoute donc aucune suite grave. Notre ami est physiquement en aussi bonne voie que possible; néanmoins je vous avouerai que l'état d'esprit irritable et morbide où je le vois ne laisse pas de me préoccuper. Il était le dernier homme au monde qui dût se casser la jambe. Vous connaissez l'impétuosité naturelle à son caractère, quel besoin il a de mouvement et d'action; pour être satisfait, il lui faut avoir sans cesse à s'élancer vers quelque objet comme le taureau vers un

foulard rouge,... aimable garçon d'ailleurs. Eh bien! il n'est plus aimable. Son humeur au contraire est devenue effrayante. Miss Fanny Flemming, accourue de Newport, où la famille passe l'été, pour lui offrir ses soins, a été congédiée le lendemain matin tout en larmes. Il a les œuvres complètes de Balzac, vingt-sept volumes, empilés sur son canapé, afin de les jeter à la tête de Watkins chaque fois que ce modèle des serviteurs apparaît avec son repas. Hier j'avais apporté fort innocemment à Flemming une petite corbeille de citrons : vous savez que c'est une écorce de citron sur le trottoir qui provoqua l'accident? Il n'eut pas plus tôt aperçu ces fruits malencontreux qu'une fureur indescriptible s'empara de lui. Encore n'est-ce là qu'un de ses accès les moins alarmans. Dans d'autres momens, il reste la tête basse, regardant sa jambe cassée avec un désespoir sombre et silencieux. Quand cette mélancolie le prend, et souvent c'est pour une journée tout entière, rien ne peut l'en distraire. Il refuse la nourriture, ne lit pas même les journaux; — les livres, sinon comme projectiles, n'ont pour lui aucun charme.

Son état fait vraiment pitié. S'il s'agissait de quelque pauvre diable dont le travail quotidien nourrit une famille, cette irritabilité, cet accablement, s'expliqueraient; mais de la part d'un jeune homme riche et sans le moindre souci au monde n'est-ce pas monstrueux? S'il continue de s'abandonner ainsi à ses bizarreries, il finira par amener une inflammation du péroné, — c'est le péroné qui est fracturé. Je suis au bout de mon rouleau de prescriptions. J'ai des narcotiques et des lotions pour faire dormir les gens et les soulager, mais je n'ai pas de panacée qui rende aux fous le sens commun; ceci dépasse mon pouvoir. Peut-être serez-vous plus habile que moi. Vous êtes l'intime ami de Flemming, son *fidus Achates*. Écrivez-lui, — écrivez-lui souvent, distrayez, réconfortez-le, empêchez qu'il ne tombe dans un marasme absolu. Sa captivité forcée ne dérangerait-elle pas quelques plans que j'ignore? En ce cas, vous seriez au courant, et un bon conseil pourrait venir de vous. J'espère que monsieur votre père se trouve bien du changement d'air, et je suis votre tout dévoué Dr D.

II.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING, RUE 38 OUEST, NEW-YORK.

9 août.

Mon cher Jack, j'ai appris ce matin par quelques lignes de Dillon que ta chute était moins grave que la rumeur publique ne l'avait faite. Comme certain personnage, tu n'es pas aussi noir qu'on te

dépeint. Dillon te remettra sur tes deux quilles en trois semaines, si tu veux avoir un peu de patience et l'écouter. As-tu reçu mon billet de mercredi dernier? La nouvelle de l'accident m'avait consterné tout d'abord.

J'imagine que tu dois avoir l'air d'un petit saint avec cette jambe dans un étui. C'est une grosse maladresse de ta part assurément, puisque nous nous étions promis un mois de plaisir; mais il faut en prendre notre parti. Je déplore surtout que la santé de mon père me mette dans l'impossibilité de le quitter. Il se trouve mieux, l'air de la mer est son élément naturel; mais il a encore besoin de mon bras pour ses promenades, et des soins moins attentifs que les miens ne lui suffiraient pas. Je ne peux donc aller à toi, cher Jack; du moins profiterai-je de mes nombreux loisirs pour remplir la boîte aux lettres, si cet exercice peut te distraire. Dieu sait que je n'ai pas grand'chose à dire! Si nous habitions seulement l'une des maisons de la plage, je pourrais faire quelques études de caractère et peupler ton imagination d'une nuée de nymphes et d'ondines avec leurs chevelures, — ou celles d'autrui, — crinières blondes ou brunes en tout cas, répandues sur des épaules blanches : tu aurais Aphrodite en peignoir, en toilette du soir, en costume de bain; mais nous sommes loin de tout cela, relégués dans une ferme, sur un chemin de traverse, à deux milles des hôtels. Notre vie est donc des plus monotones. Que ne suis-je seulement romancier! Cette vieille maison avec ses dalles sablées, ses hautes boiseries, ses étroites fenêtres donnant sur un bouquet de pins qui se transforment en harpes éoliennes chaque fois que le vent souffle, serait le lieu par excellence pour y écrire une aventure d'été, une de ces histoires où l'on respire les parfums de la forêt et le souffle de la mer. Je voudrais faire un roman comme ceux de ce Russe dont personne ne peut épeler le nom, Tourguénieff, Turguenef, Toorgunif, Turgenjew, que sais-je? — sa propre mère doit être quelque peu embarrassée. Pourtant je me demande si une Lisa elle-même ou une Alexandra Paulovna parviendrait à remuer le cœur d'un garçon qui a de perpétuels élancemens dans la jambe; je me demande si l'une de nos demoiselles *yankees* les plus accomplies, hautaine et spirituelle à souhait, te consolerait bien dans l'état déplorable où tu es. Si j'avais cette idée, je courrais sur la plage en saisir une au vol, ou, mieux encore, je trouverais la plus belle de l'autre côté du chemin. Figure-toi une grande maison blanche presqu'en face de notre cottage, — maison n'est pas le mot; il s'agit d'une de ces résidences qui remontent apparemment à la période coloniale, avec de vastes dépendances, une toiture élevée, une large *piazza* de trois côtés différens, le tout formant un morceau d'architecture du plus

grand air, fort orgueilleux et imposant. Ce manoir se dresse à une certaine distance de la route, entouré d'une cour obséquieuse d'ormes, de chênes et de saules pleureurs. Parfois, le plus souvent dans l'après-midi, quand le soleil se retire laissant la *piazza* dans l'ombre, une jeune fille apparaît, sa broderie ou son livre à la main. Un hamac, qui d'ici me semble tissu de fibres d'ananas, est accroché là. C'est vraiment un joli accessoire qu'un hamac, quand on a dix-huit ans, des cheveux d'or, des yeux noirs et une robe bleu-clair retroussée comme celle d'une bergère de Saxe. Elle est chaussée en outre à la façon d'une belle dame du temps de Louis XV, — des petits souliers adorables! Toute cette splendeur s'installe dans le hamac et s'y balance pareille à un lis d'eau dans l'atmosphère dorée. La fenêtre de ma chambre donne sur la *piazza*; j'y suis souvent.

Mais assez de cette folie, qui sied mal à un jeune procureur, grave par état et prenant des vacances sérieuses auprès d'un père malade. Un mot, cher Jack, qui me dise comment tu es! Explique-moi ton cas en détail : je réclame une longue lettre bien calme. Si vous me répondez par des violences ou des injures, je vous intente un procès.

III.

JOHN FLEMMING A EDWARD DELANEY.

11 août.

Ta lettre, mon cher Ned (1), a été reçue comme un envoi des dieux. Moi qui n'avais jamais eu depuis ma naissance un jour de maladie,... être condamné à l'immobilité, — quel supplice! — Ma jambe gauche pèse plus que trois tonnes; elle est embaumée d'aromates, étranglée dans des bandelettes de toile fine, comme une momie; il y a cinq mille ans que je n'ai bougé : je suis du temps de Pharaon. Du matin au soir, je végète étendu sur un lit de repos, mon regard plongé dans la rue brûlante. Tout le monde s'amuse à la campagne. La façade brune des maisons de l'autre côté de la rue ressemble à une rangée de vilains cercueils posés sur un bout. Je ne sais quelle moisissure verdâtre efface les noms des défunts gravés sur la plaque d'argent de chaque porte, les araignées sardoniques ont bouché les serrures, tout est silence, et poussière, et désolation... Je m'interromps une seconde pour lancer à Watkins le second tome de *César Birotteau*. Manqué! Je crois que

(1) Diminutif d'Edward, comme *Jack* l'est de John.

je pourrais l'abattre avec un Sainte-Beuve ou le *Dictionnaire universel*, si je l'avais. Ces petits volumes de Balzac ne vont pas à ma main; mais je le rattraperai! Je soupçonne Watkins d'en vouloir à notre Château-Yquem et de mener à bien des reconnaissances dans la cave de son maître, tandis que le jeune Cheops est retenu dans sa gaîne. Le drôle a une façon de se glisser chez moi, sa figure hypocrite et blême tirée en long comme un accordéon, mais je me doute qu'il ricane dans l'escalier et qu'il n'est pas fâché que je me sois cassé la patte. Ma mauvaise étoile n'était-elle pas arrivée au zénith le soir maudit où je suis allé en ville pour ce dîner chez Delmonico (1)? Je n'y venais pas que pour cela; je voulais aussi acheter la jument rouanne de Frank Livingstone, *Margot*, — et maintenant je ne serai pas capable de me mettre en selle avant deux mois! J'ai envie de t'envoyer la jument aux Pins, — n'est-ce pas ainsi que se nomme l'endroit?

Le vieux Dillon s'imagine que j'ai quelque chagrin caché. Il me rendra enragé avec ses citrons. Des citrons pour un cerveau malade! quelle sottise! Je ne suis ni fou ni malade, mais je suis aussi impatient que le serait le diable en prison, la chose dont nous avons, lui et moi, le moins l'habitude. Comment veux-tu qu'un homme à qui le soupçon d'un mal de tête a été jusqu'ici épargné soit de bonne humeur, la jambe bandée sous une douche perpétuelle et le reste du corps claquemuré en ville au cœur de l'été? C'est trop exiger, ma foi! Non, je ne serai ni gai, ni patient. On aura beau m'obséder.

Ta lettre est la première consolation qui me soit venue depuis mon désastre. Elle m'a vraiment diverti une demi-heure. Un mot, Ned, aussi souvent que tu pourras, puisque tu tiens à ma vie. Écris n'importe quoi, fût-ce sur cette petite fille dans son hamac. C'était joli tout ce que tu disais de la bergère de Saxe, du lis d'eau, etc.; des images un peu incohérentes peut-être, mais très jolies, je le répète. Je n'aurais jamais cru que ton garde-meuble recélât tant de bimbeloterie sentimentale. Cela prouve que l'on peut connaître familièrement depuis des siècles le salon du prochain sans se douter de ce qu'il y a dans la mansarde. Moi, qui ne voyais dans la tienne que des parchemins bien secs, d'arides hypothèques et autre bagage légal! Et puis tu laisses tomber ce grimoire, et voici qu'il en sort des sonnets et des chansons! Vous avez en vérité un certain talent descriptif, Edward Delaney, mon ami, et maintenant je vous soupçonne fort d'envoyer des historiettes d'amour aux journaux.

(1) Restaurant et café célèbres de New-York.

Je vais grogner comme un ours jusqu'à ce que tu me distraies de nouveau. Dis-moi tout sur ton inconnue de l'autre côté de la route. Son nom? Qui est-elle? Où donc est sa mère? A-t-elle un tuteur ou un amant? — Tu ne te figures pas combien tout cela m'occupera. Je me contenterai de riens, car ma captivité m'affaiblit beaucoup intellectuellement; tu peux en juger, puisque je m'émerveille de tes talens épistolaires. Vrai, j'entre dans ma seconde enfance; avant huit jours, je passerai aux grelots et aux hochets. Le don d'un biberon serait de ta part une attention délicate. En attendant, écris.

IV.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

12 août.

Le pacha malade veut qu'on l'amuse. *Bismillah!* on l'amusera. Si le conteur devient prolixe ou ennuyeux, une corde, un sac et deux Nubiens pour le précipiter dans le Bosphore! En vérité, Jack, ma tâche est rude. Je n'ai à te parler absolument de rien, sauf de ma petite voisine. Elle est là au moment où j'écris à rêvasser comme de coutume, et j'avoue qu'il y a de quoi oublier bien des maux en regardant s'avancer de temps à autre pour mettre le hamac en mouvement cette bottine mignonne qui va comme un gant. Qui elle est?.. son nom?.. Elle est la fille unique de M. Richard W. Daw, ex-colonel et banquier fort riche. La mère? Morte. Un frère à l'université, l'aîné tué il y a neuf ans à la bataille de *Fair-Oaks*. Une fort ancienne famille, ces Daw. Le père et la fille passent huit mois sur douze dans cette propriété magnifique, le reste de l'année à Baltimore et à Washington. La fille s'appelle Marjorie, Marjorie Daw, — un nom bizarre au premier aspect, n'est-ce pas? Pourtant, quand vous vous l'êtes répété une demi-douzaine de fois, il vous plaît : son originalité a quelque chose de piquant, de primesautier; il semble que cela sente bon, la violette; mais dame! il faut être jolie pour pouvoir s'appeler Marjorie Daw!

J'ai tiré tous ces détails-là du fermier des Pins, notre hôte, qui fut cité par moi l'autre soir comme témoin. Ce brave homme a soin du potager de M. Daw et connaît la famille depuis trente ans. Bien entendu, j'entrerai en relations avec mes voisins avant peu. Il serait impossible que je ne rencontrasse pas M. ou Mlle Daw dans quelqu'une de nos promenades communes. La jeune fille a un sentier favori pour se rendre à la plage. Je me trouverai par hasard sur son chemin un de ces jours, et je toucherai respectueusement

mon chapeau; alors la princesse inclinera sa tête blonde d'un air de surprise polie, non sans mélange de hauteur; ce sera rude à supporter, mais je le supporterai pour l'amour de toi, ô pacha de la jambe cassée!

...Comme les choses tournent singulièrement! Il y a dix minutes, on m'a fait demander. Je suis descendu au salon, — tu connais ces salons amphibies de nos fermes du littoral avec leurs coquillages sur la cheminée, leurs branches de sapin noir dans l'âtre. Là j'ai trouvé mon père et M. Daw échangeant des politesses. M. Daw faisait le premier pas vers ses nouveaux voisins. C'est un gentleman de cinquante-cinq ans environ, à la haute taille dégagée, au teint fleuri, aux moustaches et aux favoris blanc de neige. Il était, durant la dernière guerre, colonel du régiment où son fils servait comme lieutenant : vieillard énergique en somme, taillé dans le pur granit du Nouveau-Hampshire. Avant de prendre congé, le colonel nous lança une invitation à bout portant, comme il eût proclamé un ordre du jour. Miss Daw attendait quelques amis à quatre heures de l'après-midi pour jouer au croquet sur la pelouse (terrain de parade); on servirait le thé (rations froides) sur la *piazza*. Leur ferions-nous l'honneur de nous joindre à eux (sous peine de salle de police)? — Mon père refuse, alléguant sa mauvaise santé; le fils de mon père salue avec toute la suavité qui le caractérise, et accepte.

La prochaine fois j'aurai quelque chose à te dire, j'aurai vu cette beauté face à face, et j'ai le pressentiment que je vais dénicher là un oiseau rare! Bon courage, mon garçon, jusqu'à ce que je t'écrive. — Comment se comporte ta jambe scélérate?

V.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

13 août.

Cette partie de croquet, mon cher Jack, fut lugubre : un lieutenant de vaisseau, le recteur de l'église épiscopale de Stillwater, enfin un homme à la mode venu de Nahant. Le lieutenant me faisait l'effet d'avoir avalé quelques-uns de ses boutons d'uniforme et d'en trouver la digestion difficile; tu vois d'ici le recteur, un jeune homme mélancolique de l'école des asphodèles; le Léandre n'était pas à la hauteur de son rôle. Les femmes, très supérieures en revanche, comme elles le sont toujours; les deux miss Kingsbury, de Philadelphie, fort animées et engageantes;... mais Marjorie Daw!

La société s'étant dispersée peu après le thé, je restai à fumer avec

le colonel sur la *piazza*. Quel joli tableau que celui de miss Marjorie s'empressant autour de ce vieux soldat, l'entourant de gracieuses attentions filiales! Elle lui apportait des cigares, lui offrait du feu au bout de ses petits doigts roses; c'était vraiment ravissant de la voir aller et venir dans le crépuscule d'été, semblable, avec sa robe blanche et ses cheveux d'or pâle, à quelque aimable fantôme sorti de la fumée bleuâtre qui s'élevait en spirales. Si elle s'était évanouie à son tour dans les airs, j'en eusse été plus triste que surpris.

Il est facile de voir que le colonel l'adore, et qu'elle le lui rend bien. Ce culte réciproque entre un père déjà vieux et une fille à peine sortie de l'adolescence me paraît être ce qui existe au monde de plus beau. Il entre dans leur tendresse un sentiment subtil qui ne saurait unir de la même façon une mère et sa fille, ni même un fils et une mère; mais je m'égare,—qu'il te suffise de savoir que je restai chez les Daw jusqu'à dix heures et demie, et que je vis la lune se lever sur la mer. L'océan, qui s'étendait immobile et sombre jusqu'à l'horizon, se changea comme par magie en une nappe de glace étincelante. Au loin, les Iles de Sable semblaient flotter vers nous comme d'énormes banquises. Les régions polaires par un dégel de juin!

C'était splendide. — De quoi parlions-nous? Du beau temps... et de toi. — Le temps avait été désagréable tous ces jours-ci, et toi de même; donc il était naturel de glisser d'un de ces deux sujets à l'autre. J'ai conté ton accident à mes amis, comment il avait gâté tous nos projets d'été, quels étaient ces projets. Puis j'ai fait la description de ta personne, ou plutôt non, je me suis borné à parler de ton extrême douceur, de ta patience en cette épreuve cruelle, de ta gratitude si touchante quand Dillon t'apporte un petit présent de fruits, de ta tendresse envers ta sœur Fanny, à qui tu ne permis pas de rester en ville pour te soigner et que tu renvoyas héroïquement aux bains de mer, te contentant des soins de ton vieux Watkins, à qui par parenthèse tu donnes mille preuves de bonté. Si tu avais été présent, Jack, tu ne te serais pas reconnu. C'est grand dommage que j'aie choisi une branche différente de la jurisprudence, j'aurais fait sans doute un excellent avocat criminel.—Miss Marjorie m'adressa toute sorte de questions à ton sujet. En y réfléchissant, il me semble qu'elle prenait à la conversation un intérêt singulier. Je me rappelle avec quelle attention elle se penchait, son beau cou blanc et rond en plein clair de lune, écoutant ce que je disais. Vrai, je crois que je l'ai intéressée à toi.

Miss Daw est une fille qui te plairait prodigieusement, je t'en avertis : une beauté sans affectation, une nature fière et tendre,

s'il faut croire que la physionomie reflète l'âme. — Et j'ai bonne opinion du vieux colonel... Je suis ravi en somme que les Daw soient des gens aussi agréables. Les Pins sont un lieu fort isolé, mes ressources sont peu nombreuses, j'eusse trouvé bien vite l'existence insipide, s'il avait fallu m'en tenir à la société de mon excellent père. Il est vrai que j'aurais pu me faire une cible de ce cher malade; mais je n'ai pas le goût de l'artillerie, *moi !*

VI.

JOHN FLEMMING A EDWARD DELANEY.

17 août.

Pour un garçon qui n'a pas le goût de l'artillerie, il me semble, mon ami, que tu diriges un feu assez bien nourri sur mes ouvrages intérieurs; mais continue, — le cynisme est une petite pièce de campagne qui parfois éclate et tue l'artilleur.

Tu peux m'injurier tant que tu le voudras, je ne m'en plaindrai pas, car je ne sais ce que je deviendrais sans tes lettres; elles me guérissent. Je n'ai rien lancé à la tête de Watkins depuis dimanche dernier, en partie parce que je prends, grâce à toi, des mœurs plus douces, en partie parce que Watkins s'est emparé une nuit de mes munitions et les a réintégrées dans la bibliothèque. Il perd le tic qu'il avait pris de se jeter de côté chaque fois que je me grattais l'oreille ou que je remuais mon bras droit le moins du monde. Il a conservé en revanche d'autres habitudes; vous pouvez secouer, vous pouvez mettre en pièces Watkins, si bon vous semble, jamais vous n'empêcherez qu'il ne sente le vin.

Ned, cette miss Daw doit être une ravissante personne; elle me plairait certainement, elle me plaît déjà. Quand tu m'as parlé pour la première fois de cette jeune fille se balançant dans un hamac sous ta fenêtre, j'ai été, je ne sais pourquoi, singulièrement attiré vers elle, et tout ce que tu m'as écrit depuis sur miss Daw a fortifié cette soudaine impression. Il me semble toujours t'entendre parler d'une femme que j'aurais connue dans quelque autre vie ou que j'aurais rêvée dans celle-ci. Ma parole, si tu m'envoyais son portrait, je crois que je la reconnaîtrais au premier coup d'œil. Sa démarche aérienne, sa manière d'écouter, les traits de son caractère, à mesure que tu me les indiques, ces cheveux clairs, ces yeux sombres, tout enfin m'est familier. Elle t'a fait des questions sur moi, dis-tu ? Je lui inspire de la curiosité ? C'est étrange.

Tu rirais sous cape, misérable cynique, si tu savais comme il m'arrive de passer des nuits sans dormir, mon gaz baissé à l'état de

veilleuse, songeant aux Pins et à cette maison de l'autre côté de la route. Comme il doit y faire frais! Je respire ce parfum de sel dans l'air. Je me représente le colonel fumant son cigare sur la *piazza*, je te suis dans tes longues promenades de l'après-midi en compagnie de miss Daw, le long de la plage. Il m'arrive même de vous voir errer tous deux sous les ormes au clair de la lune, — car vous devez être de grands amis à l'heure qu'il est, vous voir tous les jours. Je sais comment tu te conduis avec les femmes! Alors je tombe dans mes accès de fureur, j'aimerais à détruire quelqu'un. N'as-tu remarqué personne qui sous la forme d'un amoureux rôde à l'entour des pénates du colonel? Cet officier de marine, ce petit curé par exemple? Non que je sois impatient d'avoir de leurs nouvelles, mais un bavardage quelconque là-dessus serait opportun.

Comment se fait-il, Ned, que tu ne sois pas encore éperdument épris de miss Daw? Songe que je suis, moi, tout près de l'être. A propos de portrait, ne pourrais-tu t'arranger pour ravir à son album une simple *carte de visite*, — elle a un album naturellement, — et pour me l'envoyer? Je l'aurai rendue avant qu'elle ne se soit aperçue du larcin. Merci, tu es un bon camarade!

La jument t'est-elle arrivée saine et sauve? Ce sera une fameuse bête pour le Parc Central l'automne prochain.

Aïe!.. ma jambe! j'avais oublié ma jambe!.. Elle va mieux.

VII.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

20 août.

Tu ne te trompes pas, je suis dans les meilleurs termes avec nos voisins. Le colonel et mon père fument ensemble tantôt dans notre salon de ferme, tantôt sur la *piazza* en face, et je passe presque toutes mes soirées auprès de miss Daw. Sa beauté, son intelligence, sa modestie, me frappent de plus en plus.

Tu demandes pourquoi je ne suis pas amoureux fou. Jack, je serai franc avec toi, j'y ai pensé. Elle est jeune, riche, accomplie, elle réunit plus d'attraits que je n'en ai jamais rencontré chez personne, mais il lui manque ce je ne sais quoi qui serait nécessaire pour me faire perdre la tête. Pourvue de cette mystérieuse qualité, une femme sans grande beauté, ni grande fortune, ni grande jeunesse, m'enchaînerait aisément à ses pieds; quant à miss Daw, nous pourrions faire naufrage ensemble sur une île déserte sans qu'il s'ensuivît rien de semblable. Je lui construirais une cabane en bambou, — à son intention, je cueillerais les fruits de l'arbre à pain

et du cocotier, je ferais frire des ignames, je tendrais pour elle des piéges au gibier le plus délicat, mais il se passerait bien dix-huit mois avant que je songeasse à lui faire la cour. J'aimerais l'avoir pour sœur, afin de pouvoir la protéger, lui donner des conseils, je dépenserais la moitié de mes revenus à la couvrir de bijoux (nous voilà sortis de l'île déserte), mais j'en resterais avec elle à l'amitié la plus exaltée. Si tel n'était pas mon sentiment, il y aurait un obstacle insurmontable à mon amour. L'aimer serait pour moi le plus grand de tous les malheurs; Jack, je vais te faire une révélation qui te surprendra. Peut-être ai-je tort; je t'en laisse juge.

Le soir où je rentrai après la partie de croquet chez les Daw, je fus frappé tout à coup par le souvenir de l'extrême attention avec laquelle miss Marjorie avait suivi le récit de ton accident. Je t'avais déjà dit cela, n'est-ce pas? Eh bien! le lendemain, en allant porter moi-même ma lettre à la poste, je rencontrai miss Daw sur le chemin de Rye, et nous marchâmes ensemble pendant une heure environ. La conversation tourna sur toi comme la veille, et de nouveau je remarquai la même expression dans son regard. Depuis j'ai vu plus de dix fois miss Daw, et je me suis toujours aperçu que je ne réussissais à l'intéresser qu'en lui parlant de toi, de ta sœur, de quelqu'un ou de quelque chose te concernant. Dès que j'abordais un autre sujet, ses yeux se détournaient de moi pour errer sur la mer ou sur le paysage, ses doigts feuilletaient un livre de façon à me prouver qu'elle n'écoutait plus. Dans ces momens-là, si je changeais brusquement de thème, comme je l'ai fait à plusieurs reprises pour la mettre à l'épreuve, et que je glissais un mot sur mon ami Flemming, le beau regard bleu-noir revenait à moi aussitôt. N'est-ce pas la plus étrange chose du monde? Non, il y a quelque chose de plus étrange encore, c'est l'effet qu'a produit sur toi, m'as-tu dit, ce tableau que le hasard plaçait sous tes yeux, d'une inconnue se balançant dans son hamac. J'avoue que ce passage de ta lettre de vendredi m'a déconcerté. Est-il donc possible que deux êtres qui ne se sont jamais vus et que séparent des centaines de milles puissent exercer l'un sur l'autre une influence magnétique? J'avais entendu parler de phénomènes psychologiques de ce genre sans y croire. La solution du problème dépend de toi. Quant à moi, toutes les autres chances m'étant favorables, je déclare qu'il me serait impossible de devenir amoureux d'une femme qui ne m'écoute que lorsque je parle de mon ami.

J'ignore si personne fait la cour à ma voisine. Le lieutenant de marine, qui est en station à Rivermouth, vient quelquefois le soir, d'autres fois le recteur, mais plus souvent le lieutenant. Il était encore ici hier soir, et je ne m'étonnerais pas qu'il fût tenté par l'hé-

ritière; mais ce n'est pas là un rival formidable. Marjorie manie avec dextérité certaines flèches d'ironie sur la pointe desquelles l'honnête lieutenant a une disposition toute particulière à s'empaler. Il n'est pas dangereux, du moins je le crois, car on ne peut rien affirmer. J'ai vu telle femme se moquer d'un homme pendant des années et l'épouser à la fin. Le petit recteur non plus n'est point dangereux... qui sait encore? N'a-t-on pas vu souvent le drap de Frise rester victorieux dans des tournois où succombait le drap d'or?

Quant au portrait, il y a une excellente miniature de Marjorie sur la cheminée du salon, mais on s'apercevrait vite de la disparition de cet objet. Je suis disposé à faire pour toi tout ce qui est raisonnable, sans néanmoins brûler du désir d'être traîné devant le juge de la localité sous inculpation de vol.

P.-S. — Ci-joint un brin de réséda que je te conseille de traiter tendrement. Oui, nous avons encore parlé de toi hier soir comme de coutume. Cela commence à m'ennuyer un peu.

VIII.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

22 août.

Ta dernière lettre m'a préoccupé toute la matinée. Je ne sais que penser. Prétends-tu sérieusement être à demi amoureux d'une femme que tu n'as jamais vue, d'une ombre, d'une chimère? car miss Daw ne peut être que cela pour toi. Je n'y comprends plus rien; je ne vous comprends ni l'un ni l'autre. Vous êtes un couple éthéré qui plane dans une atmosphère trop pure pour les poumons d'un simple mortel de ma sorte. Pareille délicatesse de sentimens fait mon admiration, m'abasourdit surtout. N'est-ce pas une situation fort embarrassante pour qui est de la terre d'avoir affaire à des êtres incorporels d'essence si exquise qu'on a peur de les briser par maladresse? Je suis comme Caliban au milieu des esprits.

En y réfléchissant, je me demande s'il est bien prudent de continuer cette correspondance; mais ce serait te faire injure, Jack, que de mettre en doute le bon sens qui forme la base de ton caractère. Tu t'intéresses à miss Daw; tu sens que tu l'admirerais peut-être beaucoup, si tu la connaissais, et en même temps tu te dis qu'il y a dix chances sur une pour qu'elle te laisse indifférent quand tu la rencontreras, tant elle sera loin de ton idéal. Tiens-toi ce langage raisonnable, et je ne te cacherai rien.

Hier, mon père et moi, nous avons fait une promenade en voiture avec les Daw. La forte pluie tombée le matin avait rafraîchi l'air et abattu la poussière. Il faut, pour atteindre Rivermouth, faire huit milles le long d'une route sinueuse bordée de haies d'épine-vinette. Jamais je n'ai rien vu de plus brillant que ces buissons lavés par les torrens d'eau qui avaient poli le vert intense du feuillage et le corail des baies rouges. Le colonel était avec mon père sur le siége de devant. Miss Daw et moi, nous étions derrière, et je m'étais promis que pendant les cinq premiers milles ton nom ne sortirait pas de ma bouche. Comme je me suis diverti de tous les artifices qu'elle imaginait pour me faire manquer à cette résolution! Enfin elle se renferma dans un silence boudeur, puis tout à coup devint follement gaie. L'humeur mordante, qui me plaît quand elle l'exerce sur le lieutenant, me charma beaucoup moins, dirigée contre moi-même. Miss Daw est ordinairement douce, mais elle peut être au besoin désagréable. Comme l'héroïne de la chanson,

Quand elle est bonne,
Elle est très bonne,
Mais quand elle est mauvaise, elle l'est bien.

Je tins ferme cependant. Au retour, je me laissai désarmer, et j'entamai le chapitre de ta jument. Miss Daw veut monter *Margot* un de ces matins. La bête est un peu légère pour mon poids. A propos, j'oubliais de te dire que miss Daw est allée poser pour son portrait hier à Rivermouth, et qu'elle m'en a promis une épreuve, s'il réussit; de cette façon, nous arriverons à nos fins sans crime. Je voudrais t'envoyer la miniature du salon; elle te donnerait mieux l'idée de sa chevelure et de son regard.

Non, Jack, le brin de réséda ne venait pas de moi : un homme de vingt-huit ans ne met point de fleurs dans ses lettres à un camarade; mais ne va pas attacher trop d'importance à ce don, — elle prodigue les brins de réséda au recteur, au lieutenant, elle a même donné une rose de son sein à ton serviteur. C'est sa nature de répandre les fleurs comme le printemps.

Si mes lettres te paraissent décousues, dis-toi que je n'en écris jamais une seule avec suite : j'écris par intervalles, quand je suis en train, et je ne suis pas en train aujourd'hui.

IX.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

23 août.

Je reviens de la plus étrange entrevue avec Marjorie. Elle ne m'a rien moins que confessé l'intérêt qu'elle te porte; mais avec quelle modestie, quelle dignité! Ses paroles m'échappent comme effarouchées tandis que ma plume essaie de les ressaisir. En réalité, ce qu'elle dit importait moins que sa manière de dire... et comment rendre l'accent, la physionomie? Peut-être n'est-ce pas le détail le moins piquant de cette incroyable aventure qu'elle ait tacitement avoué à un tiers le goût qu'elle éprouve pour un homme qu'elle n'a jamais vu; mais j'ai perdu, grâce à toi, la faculté de m'étonner. J'accepte les choses comme on le fait en rêve. Maintenant que je suis rentré dans ma chambre, je crois avoir été le jouet d'une illusion : les noires masses d'ombre sous les arbres, les mouches à feu exécutant des danses pyrrhiques dans les bosquets, plus loin la mer, et devant moi Marjorie accoudée à son hamac, tout cela m'apparaît vaguement. Il est plus de minuit... Je suis trop fatigué pour écrire davantage.

Mardi matin.

Mon père s'est mis en tête tout à coup d'aller passer quelques jours aux Sables. Pendant ce temps, tu n'auras pas de lettres. Je vois de ma fenêtre Marjorie se promener dans le jardin avec le colonel. Je voudrais l'entretenir seule; probablement je n'en aurai pas l'occasion avant notre départ.

X.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

28 août.

Tu tombais en enfance, dis? Ton intelligence était éteinte au point que mes envois épistolaires te paraissaient merveilleux, n'est-ce pas? Je n'ai point de peine à m'élever au-dessus du sarcasme que contenait ton épître du 11 courant, lorsque je vois que cinq jours de silence de ma part suffisent pour te plonger dans des abîmes de découragement. Nous sommes revenus ce matin seulement d'Appledore, une île enchantée à quatre dollars par jour, et je trouve sur mon bureau trois lettres de toi! Évidemment tu ne doutes pas du plaisir que me procure ta correspondance. Ces lettres

ne portent pas de date, mais dans celles que je crois être les dernières, je relève deux passages qui méritent réponse. Pardonne-moi ma sincérité, cher ami, je suis forcé de m'apercevoir qu'à mesure que ta jambe reprend des forces ta tête s'affaiblit. Tu me demandes mon avis, je te le donnerai. Selon moi, rien ne serait moins sage que d'écrire à miss Daw pour la remercier de sa fleur. La délicatesse de cette enfant s'en trouverait offensée d'une façon impardonnable. Elle ne te connaît que par moi; pour elle, tu es une abstraction, une figure vaguement entrevue dans un rêve dont le moindre choc peut la réveiller. Bien entendu, si tu m'adresses le billet en insistant pour que je le remette, je céderai, — mais tu auras tort.

Tu dis que tu es capable, avec l'aide d'une canne, de te promener par la chambre, et que tu te proposes de venir aux Pins dès que Dillon te trouvera de force à supporter le voyage. Ceci encore, je ne te le conseille pas. Ne vois-tu point que chaque heure d'absence ajoute à ton prestige, à la séduction que tu exerces sur Marjorie? Tu te perdrais en précipitant les choses. Attends jusqu'à ton entière guérison. Dans tous les cas, ne viens point sans m'avertir; je redouterais l'effet de ta brusque arrivée.

Miss Daw a été visiblement satisfaite de nous revoir, et m'a tendu les deux mains avec la plus franche cordialité. Sa voiture s'est arrêtée un instant à la porte cette après-midi. Elle était allée à Rivermouth pour les portraits; malheureusement le photographe n'a pas réussi cette fois, et elle a dû lui accorder une nouvelle séance. Je crois m'apercevoir qu'une inquiétude secrète la trouble. Elle avait un air absorbé qui ne lui est pas naturel. Peut-être est-ce pure imagination de ma part, mais... Je termine sans avoir dit tout ce que j'aurais voulu dire. Mon père me demande de l'accompagner dans une de ces promenades qui sont maintenant tout son régime.

XI.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

29 août.

J'écris en grand hâte pour te dire ce qui a eu lieu ici depuis ma lettre d'hier soir. Je suis dans une perplexité indicible; une seule chose est claire, tu ne dois pas songer à venir aux Pins. Marjorie a tout dit à son père! Je l'ai vue quelques instans, il y a une heure, dans le jardin, et voici à peu près ce que m'ont appris ses rapides confidences. Le lieutenant Bradley, l'officier de marine en station à Rivermouth, fait une cour assidue à miss Daw depuis longtemps

déjà, moins encouragé par elle que par le colonel, qui est un vieil ami du père de ce jeune homme. Hier, — j'avais bien vu qu'elle était agitée lorsqu'elle s'arrêta devant notre porte, — le colonel a parlé de M. Bradley à Marjorie, la pressant d'agréer sa recherche. Marjorie exprima résolûment son aversion pour le lieutenant et finit par avouer à son père... en vérité je ne sais trop ce qu'elle lui avoua. La confession dut être assez vague; quoi qu'il en fût, elle exaspéra le colonel. Je suppose que je suis compromis dans cette affaire, puisque le courroux du père retombe sur moi, — courroux bien peu mérité, car enfin je n'ai pas favorisé de correspondance clandestine, j'ai toujours agi avec la plus grande réserve, je ne puis trouver le moindre défaut à ma conduite. Tout le mal, s'il y en a, est fait par le colonel lui-même. Néanmoins les relations amicales qui existaient entre nos deux maisons vont probablement se rompre. Je t'entends crier : — Le diable emporte vos deux maisons! — Ce que tu veux, c'est savoir ce qui se passe de l'autre côté de la route. Je te renseignerai de mon mieux. Nous resterons ici jusqu'à la seconde semaine de septembre. N'imagine pas de venir me retrouver... Le colonel Daw est assis sur la *piazza* d'un air assez féroce. Je n'ai pas vu Marjorie depuis que nous nous sommes quittés dans le jardin.

XII.

EDWARD DELANEY A THOMAS DILLON, MODISON SQUARE, NEW-YORK.

30 août.

Cher docteur,

Si vous avez quelque influence sur Flemming, veuillez en user, je vous prie, pour l'empêcher de me rejoindre. Certaines circonstances qui vous seront expliquées sous peu font qu'il est de la dernière importance que notre ami ne mette pas le pied dans ce pays-ci. Je sais ce que je dis quand je vous affirme que l'exécution de son projet aurait des suites déplorables. En insistant soit pour qu'il reste à New-York, soit pour qu'il aille n'importe où dans l'intérieur, vous lui rendrez, — à lui et à moi, — un service signalé. Bien entendu, mon nom ne sera pas mêlé à vos conseils; vous me connaissez assez, cher docteur, pour être persuadé que, si je sollicite votre coopération secrète, j'ai des raisons que vous approuverez lorsque vous en serez instruit. La guérison de mon père, je suis heureux de vous l'apprendre, a fait de tels progrès qu'on ne peut plus le considérer comme un malade.

Avec la plus sincère estime, je suis, etc.

XIII.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

31 août.

La lettre annonçant ta folle détermination de venir ici m'arrive à l'instant. Je te supplie de réfléchir. Pareille démarche serait funeste à tes intérêts et aux siens. Tu donnerais un juste sujet de colère à R. W. D., et, bien qu'il aime tendrement Marjorie, il est capable de se porter aux dernières extrémités quand on lui fait de l'opposition. Tu ne voudrais pas, j'en suis sûr, être cause qu'il la traitât durement. Tel serait cependant le résultat de ta présence aux Pins en cette conjoncture. Attends les événemens. D'ailleurs Dillon me dit que tu n'es pas en état d'entreprendre un aussi long voyage. Il pense que l'air de la mer serait pour toi le plus mauvais possible, et que tu dois aller dans l'intérieur quand tu iras quelque part. Crois-le et crois-moi.

XIV.

TÉLÉGRAMMES.

1er septembre.

1. — A EDWARD DELANEY.

Lettre reçue. Diable emporte Dillon. Je devrais être debout.

J. F.

2. — A JOHN FLEMMING.

Reste tranquille. Tu compliquerais les choses. Ne bouge pas avant d'avoir de mes nouvelles. E. D.

3. — A EDWARD DELANEY.

Mon séjour aux Pins pourrait être secret. Il faut que je la voie.

J. F.

4. — A JOHN FLEMMING.

Y penses-tu? Ce serait peine perdue. R. W. D. a enfermé M. dans sa chambre. Tu ne la verrais pas. E. D.

5. — A EDWARD DELANEY.

Enfermée dans sa chambre! Bon Dieu! cela me décide. Je partirai par l'express de midi quinze. J. F.

XV.

Le 2 septembre 1872, comme l'express quittait à trois heures quarante la station de Hampton, un jeune homme, appuyé sur l'épaule d'un domestique qu'il appelait Watkins, sortit de la gare, prit une voiture de louage, et demanda qu'on le conduisît aux Pins. Arrivé devant la porte d'une ferme à quelques milles de la station, le voyageur descendit avec peine, et promena sur la route un regard rapide, comme si quelque chose d'insolite l'eût frappé dans l'aspect du paysage. S'appuyant de nouveau sur Watkins, il se traîna jusqu'à la ferme, et demanda M. Edward Delaney. Un vieillard qui le reçut répondit que M. Edward était parti pour Boston la veille, mais que M. Jonas Delaney était visible. Ceci ne parut pas satisfaire l'étranger, qui insista pour savoir si M. Edward Delaney n'avait laissé aucun message pour M. John Flemming. Il y avait bien une lettre pour la personne de ce nom. Après quelques minutes d'absence, le vieillard reparut avec le billet suivant.

XVI.

EDWARD DELANEY A JOHN FLEMMING.

1er septembre.

Je suis épouvanté de ce que j'ai fait. En commençant cette correspondance, je n'avais d'autre but que de désennuyer un malade. J'ai fait de mon mieux, persuadé que tu entrais dans l'esprit de ma plaisanterie; je ne me suis douté qu'à la fin que tu la prisses au sérieux. Que te dirai-je? — Je me couvre de cendres... je suis un paria, un chien maudit. J'avais essayé pour t'amuser d'ébaucher un bout de roman, une idylle adoucissante et anodine... Ma foi, j'ai trop bien réussi! Mon père ne sait pas un traître mot de l'aventure; je compte donc que tu ne le maltraiteras que le moins possible. Moi, je fuis la fureur qui va te saisir au débotté, car, mon pauvre Jack, il n'y a point de manoir colonial de l'autre côté de la route, il n'y a point de *piazza*, point de hamac, il n'y a point de Marjorie Daw!

T.-B. ALDRICH.

LA

CONSTITUTION DE LA MATIÈRE

D'APRÈS LES INVESTIGATIONS RÉCENTES

I. *L'Architecture du monde des atomes*, par M. M.-A. Gaudin, 1873. — II. *Anatomie et physiologie cellulaires*, par M. Ch. Robin, 1873. — III. *Essai sur la constitution de la matière*, par M. L. Debat, 1872. — IV. *Le Mouvement organique dans ses rapports avec la nutrition*, par Robert Mayer, trad. par L. Pérard, 1872. — V. *Spiritualisme et matérialisme*, par M. Paul Ribot, 1873. — VI. *Ontologie et physiologie philosophiques*, par M. Durand de Gros, 1872.

Quoi qu'en disent les empiriques et les utilitaires, il y a des certitudes en dehors de la méthode expérimentale, et des progrès en dehors des applications brillantes ou bienfaisantes. L'esprit humain peut employer son énergie, travailler d'accord avec la raison et découvrir des vérités réelles dans une sphère aussi supérieure à celle des laboratoires ou de l'industrie que celle-ci l'est elle-même à la région des arts les plus grossiers. Bref, il y a un temple de lumière dont ni le calcul ni l'expérience n'ouvrent les portes à l'âme, et où pourtant l'âme pénètre avec autorité et sûreté, quand elle a gardé la conscience de ses souveraines prérogatives. Quand les savans de profession, mieux renseignés sur l'intime association de la métaphysique et de la science, d'où est sortie la connaissance moderne de la nature, mieux instruits des lois nécessaires du conflit de la raison avec l'immense inconnu, conviendront-ils qu'il y a des réalités en dehors de celles qu'ils atteignent? Quand la science, au lieu de la prétentieuse indifférence qu'elle affecte en face de la phi-

losophie, confessera-t-elle l'inappréciable fécondité de celle-ci? Peut-être l'heure de cette conciliation si désirable est-elle moins éloignée que beaucoup de personnes ne le croient; du moins chaque jour nous en rapproche. L'esprit de Descartes ne pourra manquer de susciter bientôt quelque génie assez puissant pour restaurer chez nous le goût et le crédit de la pensée dans tous les départemens de l'activité scientifique. Si délaissées qu'y soient aujourd'hui les grandes abstractions, elles ne le sont pas assez, Dieu merci, pour empêcher l'ardeur des études et le succès des écrits relatifs au problème de la constitution de la matière. De fait, voilà une question qui depuis un certain nombre d'années préoccupe quelques-uns de nos savans et de nos penseurs aussi vivement que la majorité de ceux du reste de l'Europe, une question qui atteste avec une éloquence toute particulière que, si les philosophes sont tenus de faire des emprunts nombreux à la science, celle-ci ne s'épure, ne s'élève et ne se fortifie qu'en s'inspirant et en reconnaissant combien elle est inséparable de la considération abstraite des causes cachées et des premiers principes.

I.

La matière se présente sous des aspects très divers. Considérons-la dans sa plus grande complexité, dans le corps humain par exemple. La dissection ordinaire y distingue des organes, lesquels peuvent être résolus en tissus. La dissociation de ces derniers fournit des élémens anatomiques dont l'analyse immédiate extrait un certain nombre de principes chimiques. L'œuvre de l'anatomiste s'arrête ici. Le chimiste intervient et reconnaît dans ces principes des espèces définies provenant de la combinaison, en proportions déterminées et invariables, d'un certain nombre de principes indécomposables, substantiellement indestructibles, et auxquels il donne le nom de corps simples. Le carbone, l'azote, l'oxygène, l'hydrogène, le soufre, le phosphore, le calcium, le fer, qui marquent ainsi la limite de l'analyse expérimentale des êtres les plus complexes, sont des corps simples, c'est-à-dire les radicaux primordiaux et irréductibles de la trame des choses.

On sait aujourd'hui que la matière n'est pas indéfiniment divisible, et que les plus petites parties des différens corps simples qui existent dans les composés naturels n'ont pas toutes la même dimension, ni le même poids. La chimie est arrivée, par une série d'analyses et de mesures, à déterminer les poids respectifs des atomes des différens élémens, c'est-à-dire à fixer, en prenant pour unité l'atome de l'élément le plus léger, l'hydrogène, les poids des

atomes qui équivalent dans les diverses combinaisons à cette unité conventionnelle. Bien que quelques savans persistent à considérer les poids atomiques comme de simples rapports et l'existence des atomes comme un pur artifice logique, il semble plus rationnel d'admettre, avec la majorité de ceux qui ont examiné de près ce difficile problème, que ces atomes sont des réalités effectives, encore qu'il soit très malaisé d'en évaluer exactement les dimensions absolues. En tout cas, on peut affirmer que ces dimensions sont de beaucoup inférieures à celles que présentent les particules de la matière soumise aux procédés de division les plus puissans et les plus subtils, ou décomposée par l'imagination dans ses élémens les plus ténus. « Que l'homme, dit Pascal, recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates : qu'un ciron par exemple lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, — que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il puisse arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir, l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible ! » Pascal montre ici un sentiment aussi juste que profond de l'infiniment petit, et il est intéressant de remarquer combien les révélations étonnantes du monde microscopique ont justifié ses prévisions éloquentes; mais combien ce monde microscopique, dont les plus petits représentans, tels que les vibrions et les bactéries, n'ont guère moins d'un dix-millième de millimètre, combien ce monde est grossier en comparaison des particules qu'exhalent les corps odorans et des quantités extraordinairement petites que la chimie, la physique et la mécanique mesurent aujourd'hui sans les voir, ou dont elles rendent l'existence manifeste sans les saisir ! Il convient de citer quelques exemples qui en donneront une idée.

D'après M. Tyndall, quand des particules solides très petites, plus petites que les ondes lumineuses, sont répandues dans un milieu traversé par la lumière, celle-ci est décomposée de telle sorte que les moindres ondes (ondes bleues) prédominent dans les rayons réfléchis, et les plus grandes ondes (ondes rouges) dans les rayons transmis. Cet ingénieux physicien explique ainsi que la couleur bleue du ciel doit tenir et tient à l'existence de particules solides, extrêmement ténues, répandues en nombre infini dans l'atmosphère. M. Tyndall n'est pas éloigné de penser que ces parcelles imper-

ceptibles pourraient bien n'être que les germes des organismes microscopiques dont les travaux de M. Pasteur ont démontré la présence dans l'atmosphère et le rôle dans les phénomènes de putréfaction et de fermentation. Les œufs de ces êtres, qui, parvenus à leur complet développement, sont à peine visibles au microscope, et dont le nombre, révélé par les témoignages les plus décisifs, déconcerte l'imagination la moins timide, — tels seraient les élémens de cet éther vital, comme nous l'avons nommé, de cette poussière qui donne à la coupole du ciel sa douce teinte d'azur. « Il existe, dit en résumé M. Tyndall, dans l'atmosphère des parcelles matérielles qui échappent au microscope et à la balance, qui n'obscurcissent pas l'air, et s'y trouvent néanmoins en si grande multitude que l'hyperbole israélite du nombre des grains de sable de la mer devient insignifiante en comparaison. » Et pour donner une idée de la petitesse de ces parcelles, M. Tyndall ajoute qu'en les condensant on pourrait les faire tenir toutes dans une valise de dame. Évidemment ces particules échappent à toute sorte d'observation et de mensuration directes. On n'en peut pas plus démontrer la réalité objective qu'on ne peut rendre manifeste celle des particules d'éther. Voici cependant des faits qui permettent de la concevoir nettement. Dissolvons 1 gramme de résine dans une centaine de grammes d'alcool, puis versons la dissolution limpide dans un grand flacon plein d'eau claire que nous agiterons vivement. La résine est précipitée sous forme d'une invisible et impalpable poussière qui ne trouble pas sensiblement le liquide. Si l'on vient ensuite à placer une surface noire derrière le flacon, et à faire arriver de la lumière soit par en haut, soit par devant, le liquide paraît bleu de ciel. Cependant, lorsqu'on examine avec les plus puissans microscopes ce mélange d'eau et d'alcool rempli de poussière résineuse, on n'aperçoit rien. La dimension des grains de cette poussière est de beaucoup inférieure à un dix-millième de millimètre. M. Morren a fait une autre expérience qui atteste d'une façon plus saisissante encore l'extrême divisibilité de la matière. Le soufre et l'oxygène forment une combinaison intime que les chimistes appellent le gaz acide sulfureux. C'est ce gaz incolore et suffocant qui se dégage quand on brûle une allumette soufrée. M. Morren enferme une certaine quantité de ce gaz dans un récipient, place le tout dans un milieu obscur, et fait passer au travers un rayon de lumière vive. Tout d'abord on ne voit rien. Bientôt cependant, sur le passage du rayon lumineux, on observe une belle couleur bleue. C'est que le gaz est décomposé par les ondes lumineuses et que des parcelles invisibles de soufre sont mises en liberté, lesquelles à leur tour décomposent la lumière. La vapeur bleuit de plus en plus,

puis elle devient blanchâtre, enfin un nuage blanc prend naissance. Les parcelles qui constituent ce nuage sont encore individuellement invisibles, même avec de forts microscopes, et cependant elles sont infiniment plus grosses que les atomes primitifs auxquels était dû le bleu de firmament qui s'est montré tout d'abord dans le récipient. On passe, dans cette expérience, avec une continuité parfaite, de l'atome libre de soufre séparé de l'atome d'oxygène par les ondes de l'éther, à une masse qui tombe sous les sens; mais, si cette masse est composée de molécules libres qui défient les plus puissans grossissemens, que devaient être les parcelles qui ont engendré ces molécules elles-mêmes!

Un dernier fait d'un autre ordre complétera ces preuves de la petitesse des élémens matériels. Lorsqu'on verse dans une solution limpide de sulfate de potasse une solution également claire de sulfate d'alumine, le mélange se trouble aussitôt, et au bout de quelques secondes on voit apparaître dans la liqueur des myriades de petits cristaux scintillans comme des diamans, et qui ne sont autre chose que des cristaux d'alun. Si l'on suppose le diamètre de ces cristaux égal à 1 millimètre, il résultera de cette expérience que dans l'espace de quelques secondes il a pu se produire des cristaux contenant des milliards de molécules composées chacune de quatre-vingt-quatorze atomes et groupées avec une admirable harmonie. Les mouvemens des atomes chimiques se font sous l'influence des mêmes forces que les mouvemens des énormes agglomérations atomiques qu'on appelle des astres. La révolution d'un soleil autour d'un autre soleil dure mille ans, tandis que les atomes en voie de combinaison en exécutent des centaines de millions dans la millionième partie d'une seconde.

M. Thomson est arrivé, par des considérations et des calculs variés et délicats, à reconnaître que, dans les liquides et les solides transparens ou translucides, la distance moyenne des centres de deux atomes contigus est comprise entre un dix-millionième et un deux-cent-millionième de millimètre. Il est difficile de se représenter exactement d'aussi petites dimensions dont rien, parmi les objets qui affectent notre sensibilité, ne saurait nous donner une idée. M. Thomson pense que la comparaison suivante peut servir à les apprécier. Si l'on se figure une sphère du volume d'un pois grossie presqu'à égaler le volume de la terre, et les atomes de cette sphère grossis dans la même proportion, ceux-ci auront alors un diamètre supérieur à celui d'un grain de plomb et inférieur à celui d'une orange. En d'autres termes, un atome est à une sphère de la dimension d'un pois ce qu'une pomme est au globe terrestre. Par des argumens tout différens, les uns tirés de l'étude des molécules

chimiques, les autres déduits des phénomènes de capillarité, M. Gaudin a établi, pour la dimension des plus petites particules matérielles, des chiffres très voisins de ceux de M. Thomson. La distance maximum des atomes chimiques entre eux dans les molécules est un dix-millionième de millimètre. M. Gaudin essaie, comme M. Thomson, de donner quelque idée sensible de la petitesse vraiment étourdissante d'une semblable dimension. Il calcule, d'après ce chiffre, le nombre des atomes chimiques contenus dans le volume d'une tête d'épingle à peu près, et il trouve que ce nombre doit être représenté par le chiffre 8 suivi de vingt et un zéros, — de sorte que, si l'on voulait compter le nombre des atomes métalliques contenus dans une grosse tête d'épingle, en en détachant chaque seconde par la pensée un milliard, il faudrait continuer cette opération pendant plus de deux cent cinquante mille ans.

Il y a donc des atomes dans la matière, et l'atomisme est une vérité du moment où il se contente d'affirmer l'existence des atomes; mais ceux-ci ne sont pas les vrais principes, les ingrédiens simples et irréductibles du monde. Après avoir décomposé la matière sensible en atomes, il faut soumettre ces derniers à une analyse du même ordre. Considérons donc deux atomes hétérogènes quelconques, un atome d'hydrogène et un atome de fer par exemple, et recherchons en quoi ils peuvent réellement, essentiellement différer l'un de l'autre. Qu'est-ce qui au fond distingue vraiment ces deux atomes, en tant qu'atomes? Ce ne sont ni les propriétés de figure, de solidité, de liquidité, de dureté, de sonorité, d'éclat, puisque ces propriétés dépendent manifestement de l'arrangement et de la disposition des atomes entre eux, c'est-à-dire puisqu'elles sont relatives non pas à l'individualité de chacun des atomes, mais à celle de l'ensemble qu'ils forment en s'agglomérant. Ce ne sont pas non plus les propriétés calorifiques, optiques, électriques, magnétiques, puisque ces propriétés résultent des mouvemens de l'éther, au sein du groupement plus ou moins compliqué des atomes respectifs de ces deux substances. Or, si ces atomes, pris individuellement, ne diffèrent l'un de l'autre par aucune des propriétés qui viennent d'être énumérées, ils ne peuvent être dissemblables que sous le rapport de deux attributs, la dimension et le poids; mais la différence de poids résulte de la différence de dimension, et celle-ci est non pas qualitative, mais simplement quantitative (1). Par conséquent, deux atomes hétérogènes quelconques comparés l'un à l'autre, comme atomes, n'ont presque aucun des attributs différentiels propres

(1) Nous laissons de côté à dessein les forces chimiques, qui ne peuvent être considérées que comme des attractions, et qui par conséquent ne s'expliquent que par des forces agissant extérieurement à l'atome lui-même.

aux groupemens qu'ils constituent en s'agrégeant, et ne représentent que deux fonctions distinctes, deux valeurs différentes d'une même matière initiale, d'une même qualité ou énergie primitive. Cette démonstration simple établit l'unité de substance non comme une hypothèse physique plus ou moins plausible, mais comme une certitude métaphysique aussi indéniable que nécessaire. Si maintenant nous ajoutons, quitte à en donner plus tard la démonstration, que la dimension, l'étendue corporelle elle-même, ainsi que l'avait dit Leibniz et que l'a récemment démontré M. Magy, n'est qu'une résultante de la force, il sera évident que la matière se réduit en dernière analyse à de la force.

M. Tyndall, dans sa biographie de Faraday, nous dit qu'une des expériences favorites de ce physicien fournit une image fidèle de ce qu'il était. « Il aimait à faire voir que l'eau, en cristallisant, élimine toutes les matières étrangères, si intimement mêlées qu'elles puissent être avec elle. Séparé de toutes les impuretés, le cristal devient clair et limpide. » Cette expérience est surtout l'image fidèle de ce qu'était Faraday comme métaphysicien. Rien n'avait pour lui le charme de ces régions claires et limpides où la science, débarrassée d'impuretés, apparaissait à son grand esprit dans tout l'éclat de sa splendeur et de sa puissance. Il s'y abandonnait avec une spontanéité absolue. Il aimait particulièrement à méditer le problème qui nous occupe en ce moment. « Que savons-nous de l'atome en dehors de la force? s'écrie-t-il. Vous imaginez un noyau qu'on peut appeler *a*, et vous l'environnez de forces qu'on peut appeler *m*; pour mon esprit, votre *a* ou noyau s'évanouit et la substance consiste dans l'énergie de *m*. En effet, quelle idée pouvons-nous nous former du noyau indépendant de son énergie? » D'après lui, la matière remplit tout l'espace, et la gravitation n'est pas autre chose qu'une des forces essentiellement constitutives de la matière, peut-être même la seule. Un chimiste éminent, M. Henri Sainte-Claire Deville, a déclaré tout récemment que, lorsque les corps réputés simples se combinent les uns avec les autres, ils disparaissent, ils sont individuellement anéantis. Par exemple, il n'y a selon lui, dans le sulfate de cuivre, ni soufre, ni oxygène, ni cuivre. Soufre, oxygène et cuivre sont constitués chacun par un système distinct de vibrations définies d'une énergie, d'une substance unique. Le composé sulfate de cuivre répond à un système différent dans lequel se confondent les mouvemens qui engendraient les individualités respectives des élémens soufre, oxygène et cuivre. Il y a longtemps d'ailleurs que M. Berthelot s'était exprimé d'une façon identique. Dès 1864, ce savant disait que les atomes des corps simples pourraient être con-

stitués d'une même matière, distinguée seulement par la nature des mouvemens qui l'animent. Cette parole si nette, un grand nombre de savans et de philosophes en France et à l'étranger l'ont répétée et la répètent encore, avec raison, comme l'expression d'une vérité solide.

Si les plus petites parties que nous puissions concevoir et distinguer dans les corps ne diffèrent les unes des autres que par la nature des mouvemens auxquels elles sont soumises, si le mouvement seul règle et détermine la variété des attributs divers qui caractérise ces atomes, si en un mot l'unité de matière existe, — et il faut qu'elle existe, — qu'est-ce que cette matière fondamentale et première, d'où procèdent toutes les autres? Comment nous la représenter? Tout porte à croire qu'elle ne se distingue pas essentiellement de l'éther, qu'elle consiste en atomes d'éther plus ou moins fortement agrégés. On objecte que l'éther est impondérable; mais c'est là une objection sans fondement. Sans doute on ne peut pas le peser : pour cela, il faudrait comparer un espace plein d'éther avec un espace vide d'éther; or nous sommes dans une manifeste impuissance d'isoler ce subtil agent, dont les atomes s'entre-équilibrent avec une parfaite égalité dans tout l'univers. Beaucoup de faits cependant en attestent la prodigieuse élasticité. La foudre qui éclate n'est pas autre chose qu'une perturbation dans l'équilibre de l'éther, et qui oserait prétendre que la foudre n'accomplit pas un travail énorme? Quoi qu'il en soit, il est impossible de concevoir les énergies qui constituent l'atome autrement que comme de la force pure, et l'éther lui-même, dont la physique tout entière démontre indubitablement l'existence, ne peut pas être défini autrement que par les attributs de la force (1). Il en résulte que les atomes, dernière conclusion de la chimie, et l'éther, dernière conclusion de la physique, sont substantiellement similaires, bien que constituant deux degrés distincts, deux valeurs inégales de la même activité originelle. Toutes ces énergies physico-chimiques aussi bien que les énergies analogues de la vie n'apparaissent à nous, à de rares exceptions près, que revêtues de cet uniforme qu'on appelle la matière. Une seule de ces énergies se montre dépouillée de ce vêtement et nue. Elle domine toutes les autres, parce qu'elle les connaît toutes, sans que celles-ci le sachent. Elle n'est pas seulement puissance, mais encore conscience. C'est l'âme. Comment la définir autrement que la force en sa plus pure essence,

(1) « Toute théorie mise à part, il serait difficile de trouver dans tous ces mots, dilatation, propagation, radiation, vibration, réflexion, réfraction, attraction, répulsion, polarisation, etc., autre chose que des phénomènes de mouvement. » Ch. de Rémusat, *Essais de philosophie*, 1842, t. II, *De la Matière*.

puisque nous la contemplons comme un marbre antique, dans une superbe nudité, qui est aussi une beauté radieuse?

Que l'on considère la matière la plus grossière, pesante et sensible, ou cette matière plus subtile, plus vive, plus active, qu'on appelle éther, ou encore le principe spirituel qui est l'énergie dans sa simplicité, on n'a donc toujours en face de soi que des collections harmonieuses de forces, des activités symétriques, des puissances ordonnées et plus ou moins conscientes du rôle qu'elles jouent dans le concert infini dont le Créateur a écrit la musique splendide. Faisons abstraction pour un moment de la variété des groupemens qui déterminent la hiérarchie et les aspects multiples de ces forces, il ne restera plus comme principes constitutifs de la trame de l'univers, comme ingrédiens irréductibles et primordiaux du monde, que des points dynamiques, des monades.

Le terme de l'analyse rigoureuse des phénomènes est en définitive la conception d'une infinité de centres de forces similaires et inétendus, d'énergies sans figures, simples et éternelles. On demande ce que sont ces forces, et on prétend qu'il est impossible de les distinguer du mouvement. La force se conçoit, mais ne s'imagine point. Ce qu'on en peut dire de plus clair et de plus vrai, c'est qu'elle est une énergie analogue à celle dont nous sentons au plus profond de nous-mêmes la constante et indéniable présence. « La seule force dont nous ayons conscience, dit M. Henri Sainte-Claire Deville, c'est la volonté. » Notre âme, qui nous donne la conscience de la force, en est aussi le type en ce sens que nous sommes impérieusement contraints, si nous voulons pénétrer dans les mécanismes élémentaires du monde, d'en comparer les activités primitives à la seule activité dont nous ayons une intuition et une connaissance immédiates, c'est-à-dire à ce ressort admirable, tant la spontanéité en est sûre, qui nous permet à chaque instant de créer et en même temps de régler le mouvement.

Le mouvement peut servir à mesurer, non à expliquer la force. Il est aussi subordonné à celle-ci que la parole l'est à la pensée. En effet, le mouvement n'est autre chose que la suite des positions successives d'un corps dans différens points de l'espace. La force au contraire est la tendance, la tension qui détermine ce corps à passer continuellement de l'un à l'autre de ces points, c'est-à-dire la puissance par laquelle ce corps, considéré en un moment quelconque de sa course, diffère d'un corps identique en repos. Évidemment ce quelque chose qui est dans l'un de ces deux corps et qui n'est pas dans l'autre, ce quelque chose que les mathématiciens appellent la quantité de mouvement, et qui se transforme, si le mobile vient à s'arrêter brusquement, en une certaine quantité de

chaleur, ce quelque chose est une réalité distincte de la trajectoire elle-même, et cependant rien, absolument rien, en dehors de la révélation intérieure de notre âme, ne nous donne le moyen de comprendre ce que peut être cette raison initiale des vertus motrices. L'illustre fondateur de la théorie mécanique de la chaleur, Robert Mayer, définit la force : tout ce qui peut être converti en mouvement. Aucune formule n'exprime aussi bien le fait de l'indépendance et de la prééminence de la force, et ne renferme un aussi ferme aveu de la réalité essentielle d'une cause préexistante de mouvement. L'idée de force est une de ces formes élémentaires de penser à laquelle nous ne pouvons nous soustraire parce qu'elle est la conclusion nécessaire, le résidu fixe et indestructible de l'analyse du monde dans le creuset de notre esprit. L'âme ne la découvre point par des raisonnemens discursifs, et ne se la démontre point à elle-même par voie de théorème ou d'expérience, elle la constate, elle y adhère par une naturelle et invincible affinité. Il faut dire de la force ce que Pascal disait de certaines notions fondamentales du même ordre : « En poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, ou à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage. » Quand on est arrivé à ces principes, il ne reste plus qu'à se contempler soi-même dans un recueillement profond, sans vouloir donner une image à des choses dont l'essence est de ne pouvoir être imaginées. Au point de vue le plus général et le plus abstrait, la matière est donc tout à la fois forme et force, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de différence essentielle entre ces deux modes de la substance. La forme n'est que de la force circonscrite, condensée. La force n'est que de la forme indéfinie, diffuse. Tel est le résultat net des investigations méthodiques de la science moderne, et qui s'impose à l'esprit en dehors de toute préméditation systématique. Il n'est pas indifférent d'ajouter que le mérite de l'avoir très distinctement formulé et d'en avoir marqué l'importance revient à des philosophes français contemporains, et surtout à MM. Charles Lévêque et Paul Janet (1).

II.

Si la trame des choses, si l'essence de la matière est une substance unique, à l'appel et sous le charme de quel Orphée ces matériaux se sont-ils rangés, groupés, diversifiés en natures de tant

(1) Voyez les études de M. Charles Lévêque, *la Nature et la philosophie idéaliste*, — *Revue* du 15 janvier 1867 ; — *l'Atome et l'esprit*, — *Revue* du 1er juin 1869. — Voyez aussi *le Matérialisme contemporain*, par M. Paul Janet, in-18, 1865.

d'espèces ? Et d'abord comment l'étendue des corps peut-elle provenir d'un assemblage de principes inétendus ? La réponse à cette première question ne nous paraît pas difficile. L'étendue existe antérieurement à la matière. Ce sont deux choses distinctes, sans aucune relation de causalité ou de finalité. La matière ne procède pas plus de l'étendue que l'étendue ne procède de la matière. Cette simple remarque suffit à résoudre la difficulté de concevoir comment la dimension des objets résulte d'un ensemble de points dynamiques qui n'en ont aucune. L'étendue préexistant à tout, il est clair en effet que quand des énergies primitives s'associent pour donner naissance, par mille complications successives, aux phénomènes et aux corps, ce qu'elles engendrent vraiment est non pas l'apparence extensive, qui n'est que l'ombre de la réalité, mais bien ce faisceau d'activités variées et diverses qui nous servent à caractériser et à définir les phénomènes et les corps.

Que l'étendue soit une apparence et une image plutôt qu'une propriété essentielle et constitutive des corps, c'est ce qui ne fait plus aujourd'hui l'objet d'aucun doute pour les savans qui sont sortis de l'empirisme. L'étendue des corps est un phénomène qui naît du conflit de la force avec notre esprit. M. Ch. de Rémusat en a donné dès 1842 une première et remarquable démonstration. D'après lui, la force est la cause de l'étendue, c'est-à-dire la sensation de l'étendue est une modification de notre sensibilité, déterminée par des forces analogues à celles qui produisent des sensations d'un ordre plus complexe. Quand vous éprouvez une commotion électrique, vous êtes frappé. La percussion, c'est la sensation d'un contact, en d'autres termes, de l'impulsion de quelque chose d'étendu. Or dans cet exemple, dit M. de Rémusat, la cause de la percussion, l'électricité, n'a pas d'étendue. Donc, ajoute-t-il, ou l'électricité n'est rien, ou elle est une force qui nous affecte d'une façon comparable à l'étendue. Une force dénuée des apparences ordinaires de l'étendue peut donc produire sur nous les effets d'un solide en mouvement (1). Dans ces dernières années, un profond métaphysicien, M. Magy, a fait voir par des argumens nouveaux que l'étendue corporelle n'est qu'une image qui naît de la réaction interne de l'âme contre l'impression sensorielle et que l'âme transfère aux corps extérieurs par une loi analogue à celle qui lui fait localiser dans chaque organe des sens l'impression que cependant elle n'a pu percevoir que dans le cerveau. Toute sensation de saveur, d'odeur, de lumière ou de son est un phénomène de réaction psychologique qui se produit dans l'âme quand elle est solli-

(1) *Essais de philosophie*, t. II. — *De la Matière*, p. 281 et suiv.

citée avec une certaine énergie par l'action nerveuse, laquelle à son tour dépend d'une action extérieure; mais il n'y a aucun rapport de ressemblance entre celle-ci et la sensation qu'elle détermine. L'éther, qui, en vibrant à l'unisson des élémens de notre rétine, provoque en nous des sensations lumineuses, n'a par lui-même rien de lumineux. La preuve, c'est que deux rayons de lumière qui se rencontrent dans certaines conditions peuvent s'annuler mutuellement et produire de l'obscurité. Or, d'après M. Magy, la subjectivité de l'étendue est du même ordre que celle de la lumière. L'étendue en général s'explique par des raisons purement dynamiques, aussi aisément que l'étendue particulière qui sert en quelque sorte de support aux phénomènes lumineux, lesquels résultent manifestement de la vibration des principes inétendus. M. Helmholtz, dans ses dernières publications, adopte complétement cette doctrine de l'étendue corporelle.

On voit ainsi qu'il n'y a pas de difficulté à composer l'étendue avec des forces inétendues et les phénomènes d'extension avec des principes d'action; mais ce n'est que la première partie du problème, et il importe de remonter maintenant de ces forces inétendues, de ces principes d'action aux manifestations plus ou moins complexes qui, décorations éternelles de l'espace, constituent l'univers infini. Imaginons cet univers rempli d'un nombre aussi grand que l'on voudra de principes actifs, identiques les uns aux autres, uniformément répandus dans l'immensité, et par suite en état d'équilibre parfait. Tout sera endormi dans un sommeil absolu, où la forme sans figure et la force sans ressort seront comme si elles n'étaient pas. Entre une substance homogène, immobile et identique à elle-même dans tous les points de l'espace, et le néant, la raison n'aperçoit aucune différence. Dans un pareil système, rien ne pèse, puisqu'il n'y a pas de centre d'attraction; la chaleur n'y est pas plus possible que la lumière, puisque ces deux formes de l'énergie sont liées à l'existence de systèmes de vibrations inégaux, de milieux diversifiés et de groupemens moléculaires variés. *A fortiori* les phénomènes de la vie seront-ils incompatibles avec cette universelle unité de substance, avec cette invariable identité dynamique.

L'existence objective des choses, la réalisation des phénomènes ne peut donc être conçue que comme l'ouvrage d'un certain nombre de différentiations survenant au sein de l'énergie universelle de la matière primitive, qui est le terme de l'analyse du monde. Le mouvement à lui seul suffit à expliquer un premier attribut de cette énergie, à savoir la résistance et par suite l'impénétrabilité, mais à la condition que ce mouvement se fera dans des directions va-

riées (1). Deux énergies dirigées en sens contraire et qui viennent à se rencontrer résistent évidemment l'une à l'autre. Il est probable que ce sont des rencontres de ce genre qui ont déterminé les condensations variables de la matière et les agglomérations hétérogènes dont le monde nous offre le spectacle. Le mouvement de rotation imprimé à une masse sans pesanteur ne peut engendrer que des sphères concentriques, lesquelles gravitent les unes vers les autres par suite de la pression de l'éther interposé. Les expériences célèbres de M. Plateau sont à cet égard décisives. Ce savant physicien introduit de l'huile dans un mélange d'alcool et d'eau ayant exactement la même densité que l'huile elle-même. Il introduit une tige métallique au sein de cette masse d'huile, qui n'est soumise à l'action d'aucune force, et la fait tourner. L'huile prend la forme d'une sphère, laquelle au moment où la rotation devient très rapide se brise et se divise en un certain nombre de sphères plus petites. Les sphères célestes se sont probablement formées de la même façon, et c'est par un mécanisme identique que se produisent les gouttes limpides de rosée qui brillent comme des diamans sur les feuilles des plantes.

Tous les phénomènes physiques, quelle qu'en soit la nature, ne sont au fond que les manifestations d'un seul et même agent primordial. On ne saurait plus méconnaître, dit expressément Sénarmont, cette conclusion générale de toutes les découvertes modernes, quoiqu'il soit impossible encore d'en formuler nettement les lois et les particularités conditionnelles. Si cela est vrai, et nous espérons avoir démontré qu'il en est ainsi, il est clair que les particularités conditionnelles dont parle Sénarmont, c'est-à-dire les manifestations variées de l'agent unique auquel il fait allusion, ne peuvent tenir qu'à des différences dans les mouvemens qui l'animent. Or l'existence même de ces différences implique nécessairement une cause ordonnatrice et régulatrice; mais combien plus une cause pareille devient nécessaire dans les phénomènes chimiques, qui nous montrent tant de complications émanées de l'énergie primitive à laquelle tout se ramène en dernière analyse! On a vu que la variété des énergies stables et homogènes connues sous le nom de corps simples, et dont le nombre s'élève aujourd'hui à une soixantaine,

(1) « Toute relation d'action implique au moins la duplicité. C'est déjà une dissemblance, et il y aurait plus de vérité à dire : il n'y a d'action qu'entre les différens. Il faut au moins une différence de lieu entre les mêmes, et encore, en différant de lieu, les mêmes agissent peu les uns sur les autres. Il faut supposer entre eux des forces contraires pour qu'un tel phénomène s'accomplisse. En chimie, il n'y a que les différens qui agissent les uns sur les autres. Le spectacle de toute la nature atteste qu'un certain degré de différence entre les corps est nécessaire à l'action des uns sur les autres. » Ch. de Rémusat, *Essais de philosophie*, t. II, p. 33.

dépendait de la variété des vibrations qu'exécute chacun de ces petits mondes. Voilà une première intervention d'un principe de différence. Ce principe ne détermine pas seulement la multiplicité des corps simples; il agit dans un même élément avec une telle intensité que ce même élément peut revêtir des propriétés et des attributs fort dissemblables. Quoi de plus hétérogène que le diamant et le charbon, le phosphore ordinaire et le phosphore amorphe? Cependant le diamant et le charbon sont chimiquement identiques, de même pour le phosphore ordinaire et le phosphore amorphe. Ces cas d'isomérie, dont le nombre est considérable, témoignent avec la dernière évidence de l'extrême variabilité dont les groupemens de la force sont susceptibles. Quand on voit les mêmes élémens, unis dans les mêmes proportions de poids, donner lieu tantôt à des matières innocentes, tantôt à des poisons terribles, engendrer dans un cas des produits incolores ou pâles, dans l'autre des couleurs brillantes, on acquiert la conviction que l'étoffe primordiale est peu de chose à côté de la puissance du tisserand qui en arrange les fils, et qui sait d'avance quelle sera la physionomie de la trame. D'ailleurs le principe formel n'éclate pas que dans l'ensemble, il éclate aussi dans les élémens considérés individuellement, puisque chacun de ceux-ci manifeste des tendances, des affinités électives, qui attestent un obscur instinct de l'harmonie finale.

Non-seulement il y a une variété prodigieuse dans l'arrangement des atomes qui constituent les molécules et dans la disposition des molécules entre elles, mais encore cet arrangement est soumis aux lois d'une admirable géométrie. Les atomes qui constituent les molécules n'y sont point tassés et confondus sans règle et sans ordre; ils n'y entrent que dans de certaines proportions et dans de certaines *directions*. M. Marc-Antoine Gaudin a établi dans un ouvrage récent, qui traite spécialement de ces questions délicates, quelques-unes des lois les plus importantes de la géométrie des atomes. Cet ingénieux et persévérant auteur y démontre que toutes les molécules chimiques, qu'elles soient aptes ou non à engendrer des cristaux, sont formées par une agrégation symétrique d'atomes. Ces derniers se disposent en équilibre dans deux directions perpendiculaires entre elles, l'une parallèle à l'axe du groupement et l'autre perpendiculaire à cet axe de façon à constituer toujours une figure symétrique. Les corps les plus compliqués, dès l'instant où ils sont soumis à la loi des proportions définies et constituent des espèces chimiques, sont composés de molécules où les atomes sont groupés en prismes, en pyramides, bref en polyèdres plus ou moins multiples, mais constamment d'une parfaite régularité. La

différentiation est donc ici déterminée avec une harmonie merveilleuse.

Il faut franchir maintenant un nouvel échelon et passer de la matière inorganique à la matière vivante. Qu'est-ce qui distingue la seconde de la première? Lorsqu'on prétend s'en tenir aux résultats de l'expérience immédiate, rien de plus aisé que d'établir les caractères différentiels de la matière vivante. D'abord elle est organisée, c'est-à-dire que les élémens anatomiques, au lieu d'être homogènes et symétriques dans tous les points de leur masse, sont constitués par l'association d'un certain nombre de substances diverses où le carbone prédomine, et qu'on appelle des principes immédiats organiques (1). Ensuite ces élémens se nourrissent. Jamais identiques à eux-mêmes quant à la substance qui les compose, ils sont dans un état d'incessant renouvellement moléculaire, de permanente métamorphose, d'assimilation et de désassimilation simultanées et constantes. Les propriétés diverses que ces élémens peuvent manifester (contractilité, névrilité, etc.) sont enfin, par suite de l'état de nutrition qui les caractérise, dans un état d'équilibre tellement instable que la moindre variation du milieu ambiant suffit à déterminer quelque changement dans l'expression de leur activité; en d'autres termes, elles sont d'une excitabilité, d'une irritabilité excessives. Tel est du moins le domaine dans lequel est enfermée la physiologie; mais ce qu'elle ne constate pas assez, et ce qui pourtant est le trait distinctif de la vie, c'est l'appétition harmonique de toutes les monades vitales, la tendance des énergies biologiques à constituer les groupemens dont la fin et la raison se trouvent dans ce qu'on appelle l'*individu*. Les différentiations de la matière inorganique se réalisent dans des molécules qui sont spécifiques, sous quelque masse qu'on les considère. Les différentiations de la matière vivante ne se réalisent que dans des individus dont l'architecture et les proportions sont rigoureusement déterminées. Une barre de fer, un cristal de fer et de la poussière de fer sont toujours du fer. Une substance organique apte à la vie n'est rien tant qu'elle est destituée de connexion avec un organisme. Elle ne peut manifester son activité, elle ne peut agir, c'est-à-dire être, en tant que substance vivante, qu'autant qu'elle a pris place et rang dans un certain ensemble, et contracté certaines solidarités avec d'autres substances plus ou moins analogues. Par elle-même,

(1) « La structure des composés chimiques n'est soumise qu'à la loi mathématique, tandis que, dans la matière organisée, la loi mathématique a été éludée. Dans les germes et dans leurs produits, il existe un manque de symétrie dans l'axe qui dénote une intention formelle, ou pour mieux dire une *toute-puissance créatrice.* » Gaudin, *Architecture du monde des atomes*, p. 3.

elle ne se distingue point essentiellement de la matière brute. Elle ne reçoit l'investiture et la dignité du rôle vital que du moment où elle est élue dans l'assemblée dont toutes les démarches tendent vers un même but, qui est le fonctionnement de l'organisme et la perpétuité de l'espèce.

Ce qui se passe dans l'ovule est une image réduite de ce qui se passe dans l'univers. Les différentiations qui s'accomplissent dans cette goutte muqueuse sont une copie des différentiations qui se déploient et se déroulent dans l'océan du monde. C'est tout d'abord une masse microscopique, homogène, uniforme dans toutes ses parties, une collection d'énergies identiques les unes aux autres, et dont l'ensemble ne se distingue pas sensiblement d'une goutte de gélatine qui pendrait imperceptible à la pointe d'une aiguille. Cependant bientôt un mouvement sourd agite spontanément ces atomes presque inertes, et ce mouvement se traduit par une première condensation de la matière ovulaire ou vitelline, qui est la vésicule germinative. Celle-ci disparaît, mais en même temps de nouvelles vibrations disposent les molécules de ce microcosme diaphane et amorphe selon des groupemens plus complexes. La substance vitelline se gonfle vers la périphérie, où elle constitue les globules polaires, tandis qu'au centre elle se concrète pour donner naissance au noyau vitellin. Celui-ci à son tour se partage, se segmente en un grand nombre de noyaux secondaires, autour de chacun desquels la masse ovulaire se répartit en se contractant. Au lieu d'une seule cellule, l'ovule, qui a grandi, se trouve en contenir maintenant un grand nombre. Ces cellules dites blastodermiques tendent alors à se disposer en deux couches, en deux feuillets adossés, au sein desquels apparaissent et se développent peu à peu les élémens de l'embryon, conformément à un processus où les forces devenues formes vont engendrant et multipliant sans cesse de nouvelles forces et de nouvelles formes.

Or les séparations, les distributions, les ordinations, les hiérarchies, les harmonies qui s'établissent dans l'ovule pour constituer peu à peu l'édifice de l'embryon, révèlent un principe de différentiation analogue à celui qui, de la masse confuse des énergies cosmiques, a fait sortir la variété infinie des spectacles actuels. Il y a, comme beaucoup de biologistes l'avaient pressenti et comme a eu la gloire de l'établir définitivement M. Coste dans un ouvrage qui est un des plus beaux monumens scientifiques de ce siècle, il y a une force qui réalise, dirige, anime les formes de la matière organisée dans l'œuf. Tous les œufs se ressemblent à l'origine. Il y a, entre ceux qui donneront un lion et ceux qui donneront une souris, similitude absolue de structure et de substance. La forme est iden-

tique, quoique l'avenir de cette forme soit différent. C'est que, comme le dit très-bien M. Coste, « sous cette forme et au-delà de ce que l'œil saisit, il y a quelque chose que l'œil ne peut atteindre et qui renferme en soi la raison suffisante de toutes les différences que l'unité de configuration nous dissimule, différences qui plus tard seulement se trouveront visibles (1). » Cette idée directrice, que M. Coste a mise en lumière et qui est acceptée aujourd'hui par tous les physiologistes, procède aussi peu des énergies élémentaires de la nutrition que le tableau du peintre des couleurs de sa palette. Cependant rien dans l'ovule n'en trahit la secrète et puissante virtualité. M. Claude Bernard, qui a reproduit à ce sujet les idées de M. Coste, insiste beaucoup sur la force ordonnatrice qui est dans l'œuf, et les savans qui, comme M. Robin, n'admettent pas cette force en tant qu'agissant sur l'ensemble des élémens de l'embryon la considèrent du moins comme divisée, répartie et agissant dans chacun de ces élémens, ce qui au fond est identique. On voit en tout cas qu'il y a, au plus profond et dès l'ébauche la plus rudimentaire de l'être organisé, le concept défini et assuré des différences électives et des solidarités synergiques dont le système constituera l'individu. Le coefficient différentiel de la matière organisée est donc d'un ordre plus élevé que celui de la matière minérale. C'est ce qui ressort, avec une évidence particulière, de l'impuissance chaque jour plus manifeste de la science expérimentale à convertir en énergies d'ordre vital les activités physico-chimiques. Quand même cette conversion pourrait être réalisée, et il n'est pas métaphysiquement impossible qu'elle le soit, l'existence d'un principe spirituel de différentiation n'en serait nullement ébranlée. Jusqu'ici du moins elle paraît hors de la portée des hommes.

Ce qui échappe bien plus encore à leur industrie et ce qui leur commande en même temps la plus profonde admiration, c'est ce degré suprême à la fois de complication et d'épuration de l'énergie qui est l'âme. La pensée humaine est le résumé de toutes les énergies de la nature, puisqu'elle les assimile toutes, en les distinguant, par le travail qu'elle opère sur les sensations. Les sensations sont à la pensée ce que les alimens sont à la nutrition. La nutrition n'est pas un résultat de l'alimentation; la pensée n'est pas un résultat des sensations. L'une, en façonnant les organes vivans, détermine la différentiation des formes concrètes de la substance de l'individu; l'autre, en façonnant les idées générales, détermine la différentia-

(1) *Histoire générale et particulière du développement des êtres organisés*, 1847, Introduction, p. 31.

tion des forces abstraites du monde. C'est ainsi que l'énergie pensante est aussi supérieure aux sensations que l'énergie nutritive l'est elle-même aux alimens. On pourrait, dans un autre ordre, comparer l'âme à un papier couvert de caractères tracés avec cette encre qu'on appelle sympathique. A la température ordinaire, ces caractères sont invisibles; mais sitôt qu'on les approche du feu, ils apparaissent avec une belle couleur. De même l'âme a en soi des traits obscurs et des figures confuses que la sensation colore et fait resplendir. On a vu que dans cette goutte muqueuse, d'un dixième de millimètre de diamètre, qu'on appelle l'ovule, sont endormies et enchaînées les forces et les tendances de toute la vie nutritive et intellectuelle de l'homme. Semblablement dans cette énergie sans figure et sans étendue qui est l'âme réside un exemplaire en miniature de l'univers entier, et, par je ne sais quelle grâce de Dieu, comme un songe de ce Dieu lui-même! La pensée consiste à reconnaître tous les détails de cette miniature et à en découvrir la signification. Ainsi ce qui fait toute la réalité des choses matérielles, c'est la forme, et la forme, telle qu'elle nous apparaît dans le monde, est à la fois un principe de différentiation et un principe d'harmonie, c'est-à-dire l'ouvrage d'une intelligence. Le corps et le mouvement sont de purs phénomènes. Le premier n'est qu'une image de la substance, le second une image de l'action; mais substance et action ne sont l'une et l'autre que des effets de la force intelligente, c'est-à-dire de l'activité qui agit en vue d'un résultat. Seulement cette activité présente des degrés infiniment variés de concentration, et l'on peut dire, avec M. Maudsley : un équivalent de force chimique correspond à plusieurs équivalens de force inférieure, et un équivalent de force vitale à plusieurs équivalens de force chimique. C'est ainsi que la science moderne délie le nœud gordien de la constitution de la matière.

III.

Une première vue du monde, exclusivement analytique, nous a conduits à une première et indéniable certitude, l'existence d'un principe d'énergie et de mouvement. Une seconde vue de l'univers, exclusivement synthétique, nous conduit, comme on vient de le voir, à une seconde certitude qui est l'existence d'un principe de différentiation et d'harmonie. Ce principe, c'est ce qu'on appelle l'esprit. Ainsi l'esprit n'est pas la substance, mais il est la loi de la substance. Il n'est pas la force, mais il est le révélateur de la force. Il n'est pas la vie, mais il fait valoir la vie. Il n'est pas la pensée, mais il est la conscience de la pensée. Un célèbre savant anglais,

M. Carpenter, l'a dit récemment avec une ferme netteté : *l'esprit est la seule et unique source de puissance.* Bref, il n'est pas la réalité, mais c'est en lui et par lui que les réalités se déterminent, se différencient, et, par suite, existent. Au lieu de dire que l'esprit est une propriété de la matière, il faut dire que la matière est une propriété de l'esprit. De tous les attributs de la matière, il n'en est en effet pas un, non, pas un seul, qui ne lui soit conféré par l'esprit. La véritable explication, la seule philosophie de la nature est donc une sorte de dynamisme spiritualiste, bien différent du matérialisme ou du mécanisme de certaines écoles contemporaines.

Le matérialisme est faux et incomplet parce qu'il s'arrête aux atomes, dans lesquels il localise des propriétés dont ces atomes ne fournissent aucune raison, et parce qu'il méconnaît la force et l'esprit, qui sont le seul moyen pour nous, étant donnée la structure de notre âme, de concevoir l'activité et la phénoménalité des êtres. Il est faux et incomplet parce qu'il s'arrête en chemin et considère comme simples et irréductibles des facteurs composés et réductibles; il est faux et incomplet parce qu'il prétend représenter le monde par des images sans essayer d'interpréter la production de ces images. Bref, il voit la cause de la diversité où elle n'est pas, et ne la voit pas où elle est. La source des différentiations ne peut être dans l'énergie elle-même; il faut qu'elle soit dans un principe distinct de cette énergie, dans une volonté et une conscience supérieures, dont nous n'avons sans doute qu'une obscure et imparfaite idée, mais dont nous pouvons cependant affirmer qu'elles ont quelque analogie avec la lumière intérieure qui est en nous, que nous projetons hors de nous, et qui nous révèle, par son contact mystérieux avec l'extérieur, l'ordre infini du monde (1).

Le danger du matérialisme n'est point, comme on incline parfois à le croire, de corrompre les mœurs en abaissant l'âme. On a trop souvent abusé contre ce système de l'apparente facilité avec laquelle ceux qui le professent sont convaincus de couper à sa racine le principe même de la moralité et du devoir. L'histoire prouve, par de trop néfastes exemples, que la sauvagerie et la licence ne sont le privilége d'aucune secte philosophique. Les vrais ennemis de la société ont été de tout temps et seront toujours les ignorans et

(1) « Cette cause, moule ou type de toutes les constitutions des êtres, dit M. de Rémusat dans un écrit célèbre sur la matière, cette nature générale, origine ou principe de toutes les natures, cette force qui façonne, spécifie, caractérise toutes les sortes d'êtres, ne peut se concevoir comme une propriété constante de l'être, parce que c'est de leur diversité qu'elle doit rendre compte. Là est à mon avis la plus grande preuve de la présence d'une volonté et d'une intelligence exerçant leur pouvoir dans toute la nature. »

les fanatiques, et il faut bien reconnaître que, s'il en existe au sein du matérialisme, il s'en trouve aussi en dehors. Le péril de la doctrine qui, renversant le rapport naturel des choses, affirme que l'esprit est un produit de la matière tandis que la matière est un produit de l'esprit, le péril est ailleurs : le matérialisme est funeste au développement des sciences expérimentales elles-mêmes. Si l'exemple des hommes de génie pouvait être invoqué en pareil cas, de quelle éloquence ne serait point le témoignage des deux plus grands physiciens de ce siècle, Ampère et Faraday, tous deux si ardemment convaincus, si religieusement épris de la réalité du monde invisible? mais il y a d'autres argumens. « Tout ce que nous voyons du monde, dit Pascal, n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. » La prétention de l'empirisme est de condamner l'homme à la vision immobile et obstinée de ce trait. Quelle misère! L'histoire entière du développement des sciences prouve que les découvertes importantes procèdent toutes d'un sentiment opposé, qui est celui de la continuité des forces en dehors des limites de l'observation, et de l'harmonie des rapports, supérieure aux singularités et aux anamorphoses des expériences isolées. Ne pas sortir de ce qui se calcule, se pèse et se démontre, n'en croire que le témoignage et s'enfermer dans la prison des sens, réduire au silence ou dédaigner les suggestions de l'esprit, notre seule vraie lumière, puisqu'il est une étincelle de la flamme qui vivifie tout, c'est, — qu'on le nie ou qu'on l'avoue, — la condition et l'infériorité du matérialisme. La raison seule conçoit la fixité, la généralité et l'universalité des rapports, et tous les savans admettent que la destinée de la science est d'établir des lois qui aient ces trois caractères; mais admettre cela, c'est reconnaître implicitement que les détails morcelés, incohérens, imparfaits, relatifs, doivent subir dans le creuset de l'esprit une épuration, une conversion totale d'où ils sortent avec une physionomie et une signification si nouvelles que ce qui auparavant paraissait le plus important est devenu ce qu'il y a de plus accessoire, et que ce qui semblait le plus éphémère a pris rang parmi les choses éternelles.

La conception des atomes date de la plus haute antiquité. Leucippe et Démocrite, les maîtres d'Épicure, enseignaient, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, que la matière est composée de corpuscules invisibles, mais indestructibles, dont le nombre est infini comme la grandeur de l'espace dans lequel ils sont répandus. Ces corpuscules sont solides, doués de figure et de mouvement. La diversité de leurs formes détermine la diversité de leurs mouvemens et de leurs modes d'agrégation et par suite de leurs caractères. La conception d'un principe qui règle ces diversités, c'est-à-dire d'une

intelligence comme cause suprême de différentiation, n'est pas moins ancienne. « Tout était mêlé, dit Anaxagore de Clazomène; une intelligence survint et ordonna tout. » Platon, après avoir défini la matière un être très difficile à comprendre, lieu éternel, ne périssant jamais et servant de théâtre à tout ce qui commence d'être, ne tombant pas sous les sens, mais perceptible pourtant, et que nous ne faisons qu'entrevoir à travers un songe, nous dit que le suprême ordonnateur « prit cette masse qui s'agitait d'un mouvement sans frein et sans règle, et du désordre fit sortir l'ordre. » Et cette ordination est réalisée conformément aux idées, aux prototypes des choses, dont l'ensemble constitue l'essence divine elle-même. Les activités du monde sont le reflet des idées de Dieu. A ces deux notions fondamentales, l'une de l'atomisme, l'autre de l'idéalisme, Aristote en ajouta une troisième, celle du dynamisme. D'après lui, la matière indéterminée au plus haut degré d'abstraction est sans attribut. Si elle tend toujours à la forme, à l'acte, c'est qu'il y a en elle un principe de puissance, une force. La force est, pour Aristote, le principe de la forme. Celle-ci est substantielle. Voilà toute la philosophie ancienne touchant le monde. La philosophie moderne n'a rien enseigné d'autre. L'atomisme, accru et fortifié par Descartes, à qui Newton l'emprunta, est au fond identique à celui des maîtres d'Épicure. Le dynamisme de Leibniz n'est, de même, qu'une restauration de celui d'Aristote. Et tout comme Descartes et Leibniz reproduisent les vieux maîtres helléniques, la science contemporaine recommence Descartes et Leibniz.

Mais quoi? dira-t-on, toujours se répéter, ne jamais inventer, serait-ce la destinée fatale de la métaphysique? Doucement! Ces répétitions enferment un perfectionnement continu. La vérité ancienne s'est maintenue dans sa teneur initiale, mais elle a été constamment éclairée et précisée dans la suite des temps par les efforts heureux du génie spéculatif. L'atomisme grec avait une lacune énorme que Descartes a comblée en inventant l'éther, la plus merveilleuse des créations modernes. Le dynamisme d'Aristote était indéterminé, et Leibniz l'a déterminé en montrant que le type et la source de la force n'est et ne peut être que l'esprit. Il a ramené la notion de puissance à la notion d'âme. Et de nos jours, qu'a-t-on fait? On a calculé les mouvemens, on a pénétré l'industrie de ce subtil éther, on a prouvé l'indestructibilité absolue de l'énergie, on a démontré par des exemples nombreux l'identité fondamentale des vertus appétitives et électives, de la chimie et de la cristallographie, avec celles que revèle la psychologie. L'avenir de la science et de la métaphysique est là. Toutes deux suivront dans leur développement futur la même voie qu'elles suivent depuis le premier jour; elles

FERNAND PAPILLON.

n'ont jamais, comme Pénélope, détruit le lendemain l'ouvrage de la veille. Elles ont constamment et progressivement poursuivi le même but, à savoir la conception des principes invisibles et de l'essence idéale des choses. Ce but restera l'objet de leur ambition jamais satisfaite. Au fur et à mesure que nous irons, elles s'attacheront à définir plus clairement et à mettre dans un relief plus saisissant les forces primitives et les activités élémentaires vaguement entrevues dès l'aurore de la pensée. Jamais infidèles à elles-mêmes, elles représenteront toujours, à quelque moment de l'histoire qu'on les examine, l'âme humaine invariable en sa nature, en ses aptitudes et en ses espérances. Qu'elles ne se prennent point à considérer avec mélancolie l'œuvre du passé et ne se demandent point s'il en restera un jour quelque chose. Tout en restera, et c'est ce qui fait la consolation et le courage de ceux qui cherchent à accroître la somme des connaissances.

Ce n'est pas seulement avec les inductions les plus hardies et les découvertes les plus brillantes de la science contemporaine aussi bien qu'avec les vérités les plus antiques et les croyances les plus instinctives de l'humanité que s'accordent les conceptions actuelles sur la matière, c'est encore avec les convictions plus hautes, plus chères et non moins légitimes, qui constituent le patrimoine moral et religieux, et la noble prérogative de notre nature. La science la plus avancée ne répudie aucune des traditions et n'élève d'objection contre aucun des grands et durables sentimens des âges passés. Au contraire, elle confère le caractère de la certitude à des vérités jusqu'alors destituées de preuves convenables, et soustrait aux atteintes du scepticisme tout ce qu'il convoitait comme sa proie. Aucune preuve de l'immortalité de l'âme ne vaut celle que nous avons tirée (1) de la simplicité et de l'indestructibilité nécessaires de tous les principes d'énergie. Rien ne dépose en faveur de la majestueuse réalité de Dieu aussi fortement que le spectacle des différentiations harmoniques qui règlent l'ordre infini des forces et déterminent l'unité synergique du monde. C'en est assez pour établir que la grandeur morale et la dignité intellectuelle d'une nation devront toujours être mesurées au degré de l'estime et du crédit dont y jouissent les hautes spéculations métaphysiques et en particulier celles qui ont trait à la constitution de la matière. Spéculer sur la constitution de la matière est le meilleur moyen d'apprendre à connaître l'esprit et de comprendre que tout s'y ramène, parce que tout en dérive.

FERNAND PAPILLON.

(1) Voyez *la Physiologie de la mort*, — *Revue* du 1er avril 1873.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1873.

La crise a donc éclaté, les événemens se sont accomplis avec une rapidité presque fiévreuse que rien n'a pu ralentir. On aurait pu attendre encore trois mois, au moins six semaines, et prolonger cette trêve observée tant bien que mal jusqu'ici devant l'étranger, qui heureusement n'est plus campé que pour peu de temps sur notre sol. L'excitation des partis et la tension des choses ont précipité le dénoûment. En un jour, en quelques heures, la face des affaires de la France a changé. Un vote a emporté le président de la république de deux ans, le ministère de la veille. Le samedi 24 mai, on s'est réveillé sous le pouvoir de M. Thiers, le soir même on a pu s'endormir sous le pouvoir du maréchal de Mac-Mahon, après trois séances consécutives de l'assemblée où la question a été tranchée à l'emporte-pièce. D'un seul coup, tout ce qui représentait le gouvernement s'est trouvé changé et renouvelé. Il n'y a que les difficultés qui n'ont pas disparu, qui recommencent peut-être sous d'autres formes, et au milieu de ces mobilités de la scène publique il y a toujours le personnage invariable, le pays, assistant de loin à des agitations dont souvent il n'a pas le secret, où se jouent les intérêts de sa sécurité et de son avenir, se demandant ce qu'on fait, ce qu'on veut faire de lui, ce qu'il peut espérer ou ce qu'il peut craindre. Nous restons avec le pays, n'oubliant rien de ce qui a été fait depuis deux ans pour réparer d'immenses désastres, d'immenses désordres publics, confians dans la fortune de la France, qui a passé par de bien autres épreuves, et attendant de la meilleure foi du monde ce qui va sortir de cette crise nouvelle, de ce coup de théâtre parlementaire qui vient d'éclater si brusquement à Versailles.

L'imprévu a pu être dans le dénoûment, il n'était point à coup sûr dans la crise elle-même, qui évidemment se préparait depuis assez longtemps, qui s'est compliquée et aggravée à travers une multitude de péripéties où tous les élémens possibles ont eu un rôle, les incompatibilités et les froissemens personnels autant peut-être que les dissenti-

mens politiques. C'était un fait clair comme le jour que depuis un an surtout il y avait une sorte de malentendu à peu près permanent, à peine dissimulé, entre une fraction considérable de l'assemblée qui se donnait pour la majorité conservatrice et M. Thiers. Les conservateurs de toutes les nuances de la droite ne pardonnaient pas au président de la république d'hier la résistance qu'il opposait quelquefois à leurs prétentions, l'appui qu'il recevait de la gauche, et même ce qu'ils appelaient ses faiblesses pour les radicaux. Seulement M. Thiers avait pour lui la supériorité de son esprit, son expérience consommée, son dévoûment aux intérêts publics, les immenses services qu'il rendait, la confiance manifeste du pays, et avec cette force il était certainement homme à se défendre, à déconcerter les oppositions plus ou moins déguisées, à maintenir en fin de compte la ligne de gouvernement modéré, impartial, qu'il entendait suivre entre toutes les opinions sans se laisser absorber par aucun parti. C'était justement son système de n'être point un gouvernement de parti, de rester au contraire un pouvoir médiateur empêchant les partis de se déchirer entre eux, de chercher à se dominer mutuellement. Tant que les difficultés qui étaient la triste suite de la guerre étrangère et de la guerre civile subsistaient encore, M. Thiers gardait sans effort son ascendant, ses adversaires se sentaient impuissans; ils laissaient le président de la république poursuivre cette œuvre de réparation qui restait le lien entre toutes les fractions de l'assemblée et le gouvernement, ils refusaient sa démission lorsqu'il lui prenait la fantaisie de la donner. Cette démission, ils la refusaient, les uns par conviction ou par patriotisme, les autres parce qu'ils comprenaient la difficulté de remplacer M. Thiers. Qui ne se souvient de ces crises suivies de réconciliations périodiques? Le malentendu n'avait encore rien d'irréparable pour une double raison : d'abord on sentait bien que l'ordre matériel était en sûreté, qu'en tout ce qui touchait à la paix publique, aux affaires d'administration, M. Thiers était plus conservateur que bien des conservateurs qui l'accusaient; puis on ajournait ses griefs et ses espérances en se disant que dans tout cela la question essentielle, souveraine et délicate de la forme définitive de gouvernement n'était point engagée, que cette terrible question de la république ou de la monarchie restait sous la sauvegarde de ce qu'on était convenu d'appeler le pacte de Bordeaux.

C'eût été au mieux, si le pacte de Bordeaux avait été compris et respecté comme il aurait dû l'être. Malheureusement on passait son temps à le violer, à le dénaturer de toute façon, en faisant au gouvernement seul une loi de l'observer. On l'invoquait quand on y voyait son intérêt; on le diffamait, on le livrait à toutes les railleries lorsqu'on craignait de ne plus pouvoir s'en servir, et on ne s'apercevait pas qu'on créait ainsi au pouvoir exécutif, au mandataire de l'assemblée, une situation impossible, en l'enfermant dans une trêve qu'on s'ingéniait incessamment à

ruiner de toutes parts. On ne voyait pas qu'à jouer ce jeu de démolir légèrement, aveuglément, le provisoire sans pouvoir ou sans vouloir faire du définitif, on développait un état d'incertitude et de trouble qui était un encouragement pour les partis extrêmes, une faiblesse pour l'autorité publique, et qu'il viendrait nécessairement une heure où le gouvernement lui-même serait obligé de prendre un parti, comme le disait récemment M. Thiers. Ce moment est venu en effet. C'est alors que la situation s'est accentuée et compliquée; c'est ce jour-là qu'a commencé réellement la crise qui vient d'aboutir aux derniers événemens de Versailles. Ce jour décisif a été celui où M. Thiers allait porter à l'assemblée revenant de ses vacances le message du 12 novembre 1872, ce message par lequel il représentait la nécessité, sinon de proclamer bruyamment, fastueusement la république, du moins de créer les institutions organiques propres à faire vivre une situation légalement décorée du nom de république.

Lorsque M. Thiers agissait ainsi dans le sentiment de sa responsabilité, dépassait-il son droit? commettait-il une usurpation? Les partis ont pu le dire; c'était évidemment une exagération singulière. M. Thiers n'imposait rien, ne décidait rien : il montrait le danger d'un provisoire indéfini; il dénonçait la question, selon l'expression qu'il employait l'autre jour, il la livrait à l'autorité souveraine de l'assemblée. Même en se prononçant en faveur de la république, puisqu'il considérait la république comme seule possible, se laissait-il aller à des théories vagues et périlleuses? flattait-il les idées, les fanatismes des radicaux? Nullement à coup sûr; sa préoccupation était au contraire de rester dans la pratique des choses, d'éviter tout ce qui pourrait blesser des convictions sincères, de chercher uniquement les moyens d'organiser une république adaptée aux intérêts et aux habitudes de la France, entourée de garanties, d'institutions tutélaires. Si la droite eût écouté sa raison au lieu de céder à ses défiances ou à ses préjugés, elle ne se serait pas révoltée aussitôt, elle aurait compris que dans les propositions de M. Thiers il y avait tous les élémens d'un gouvernement conservateur. Elle ne distinguait malheureusement dans le message du 12 novembre que cette idée de fonder définitivement la république; elle ne voyait dans la résolution de M. Thiers qu'une avance de plus faite à la gauche, une condescendance dangereuse, encourageante pour le radicalisme lui-même, et devant cette manifestation qui la froissait, qui l'étonnait, à laquelle elle n'avait pas été peut-être assez préparée, qui lui apparaissait sous la forme d'une sorte de *motu proprio,* elle se redressait comme si elle avait eu à relever un défi. Il en résultait cette situation où M. Thiers, soutenu par toutes les fractions de la gauche, uniquement pour avoir prononcé le mot de république définitive, se voyait séparé de la majorité conservatrice, qui ne lui avait pas manqué jusque-là, dont il aurait eu besoin plus que jamais pour établir la république

telle qu'il l'entendait. La lutte était engagée, elle aboutissait promptement à ce rapport d'une commission parlementaire qui traçait le programme de ce qu'on appelait le « gouvernement de combat, » et au vote du 29 novembre, où le gouvernement, tout en gardant encore une majorité, se voyait à la merci de quelques voix. Un pas de plus, la scission était complète entre toutes les nuances conservatrices et le président de la république; d'un instant à l'autre, M. Thiers, pouvait se trouver conduit à se retirer ou à devenir ce qu'il ne voulait pas être, un gouvernement de parti, non plus avec la droite, mais avec la gauche.

Au fond, dans les rangs des conservateurs aussi bien que dans les conseils du gouvernement, on sentait le danger d'une rupture. Si certains groupes de la droite se montraient déjà implacables, décidés à tout, le centre droit hésitait devant l'extrémité d'une lutte systématique, à outrance, contre un gouvernement popularisé par ses services; il voulait bien frapper un cabinet, essayer de faire prévaloir une politique nouvelle en se servant du principe de la responsabilité ministérielle, il évitait de prendre une attitude d'hostilité irréconciliable vis-à-vis du président de la république. M. Thiers de son côté, après avoir donné à la gauche cette grande satisfaction de se prononcer pour la république, comprenait bien qu'il ne pouvait pas rompre entièrement avec les fractions les plus modérées de la droite. Le vote du 29 novembre avait prouvé qu'on avait besoin les uns des autres. Le résultat était une sorte de rapprochement négocié et scellé non sans peine, non sans effort, non sans bien des froissemens intimes, dans la commission des trente issue du vote qui avait partagé l'assemblée en deux camps. De part et d'autre, on se faisait des sacrifices. M. Thiers, dont l'intervention incessante, personnelle, dans les débats parlementaires, était un perpétuel sujet d'ombrage, M. Thiers consentait à se laisser lier par un cérémonial étrangement minutieux, assez puéril, qui choquait son bon sens, auquel il se résignait néanmoins pour un bien de paix. La commission de son côté acceptait à demi un programme de lois organiques proposé par le gouvernement. — La loi sortie de ces pénibles délibérations était certes une œuvre confuse, elle avait cependant un mérite : en laissant le gouvernement chargé de préparer et de présenter les lois acceptées en principe sur les attributions et la transmission des pouvoirs publics, sur l'organisation d'une seconde chambre et sur la réforme électorale, elle créait un terrain sur lequel on pouvait s'entendre, et par le fait, entre la majorité conservatrice et le gouvernement, les rapports semblaient s'être adoucis. Cette rupture avec les radicaux qu'on avait si souvent demandée, M. Dufaure l'accomplissait assez rudement dans la discussion engagée au sujet des pétitions qui demandaient la dissolution de l'assemblée. M. Dufaure traitait M. Gambetta sans ménagement. Conservateurs et gouvernement se retrouvaient d'accord dans le vote de la loi sur une organisation nouvelle de la municipalité lyonnaise. Il y avait sans doute

encore bien des nuages, bien des dissonances intimes éclatant à l'improviste dans des incidens qui se succédaient. Le péril d'une crise immédiate semblait du moins écarté, d'autant plus qu'on se trouvait en présence d'une libération prochaine, anticipée, du territoire, obtenue par le traité du 15 mars dernier, et en définitive, lorsque l'assemblée, aux premiers jours d'avril, entrait en vacances pour quelques semaines, on se quittait assez pacifiquement en se donnant rendez-vous sur le terrain des lois qui ne pouvaient être après tout que l'organisation de la république. Il y avait beaucoup de chances pour qu'un accord pût s'établir.

La paix était au moins dans les apparences, et les apparences en se prolongeant finissent quelquefois par devenir la réalité. Comment donc la guerre est-elle sortie de nouveau et tout à coup de cette situation? Comment ceux qui avaient quitté Versailles à demi tranquillisés sont-ils revenus avec la résolution d'engager sur-le-champ, sans perdre un instant, la lutte décisive? Ah! c'est ici que les choses se précipitent et que survient d'abord la grande victoire du radicalisme dans les élections partielles du 27 avril et du 11 mai. Les radicaux ont voulu profiter de l'occasion pour attester leur puissance numérique dans quelques-unes des principales villes de France, et ils ont cru fort habile de propager une équivoque dangereuse pour le gouvernement en prétendant qu'ils ne voulaient que donner de la force à M. Thiers contre les réactionnaires, contre les monarchistes, contre l'assemblée de Versailles, afin d'arriver plus vite à la dissolution et à la république définitive! On a même imaginé cet euphémisme ingénieux, qu'on grossissait un peu la voix pour se faire mieux entendre à Versailles et à la présidence. On a fait nommer M. Barodet à Paris, M. Ranc à Lyon, M. Lockroy à Marseille. Le triomphe a été complet, — il a eu pour lendemain la dernière crise! On l'avait assez dit aux radicaux, les républicains les plus éprouvés avaient eux-mêmes signalé l'écueil contre lequel on allait se jeter, ils avaient montré le danger des candidatures radicales. C'était bien facile à prévoir. Les élections du 27 avril et du 11 mai ont eu une double conséquence : elles ont porté d'abord un coup direct et décisif au gouvernement, atteint surtout à Paris par l'échec de l'homme éminent qui était alors ministre des affaires étrangères. C'était un affaiblissement évident pour M. Thiers, pour la république conservatrice, dont il avait à défendre la cause devant l'assemblée. Qu'on se représente un instant la différence de situation, si M. Thiers avait pu arriver à l'assemblée de Versailles avec l'élection de M. de Rémusat accomplie à Paris! En même temps ces malheureux scrutins avaient un autre résultat qui n'était pas moins aisé à pressentir : ils imprimaient une commotion à tous les instincts conservateurs, ils alarmaient les intérêts, et nécessairement ils donnaient des raisons nouvelles, des prétextes si l'on veut, dans tous les cas des armes très sérieuses aux partis de l'assemblée, dont ils justifiaient les prévisions et les craintes, de sorte que ces élec-

tions malvenues avaient pour conséquence tout à la fois d'affaiblir le gouvernement et de fortifier ses adversaires.

C'était déjà bien assez des élections, M. Jules Simon aurait pu se dispenser d'ajouter aux embarras du moment en offrant le spectacle d'un ministre tenant ses pouvoirs d'une assemblée ou du chef du gouvernement délégué de l'assemblée, et parlant avec peu de mesure de cette assemblée dans une réunion de représentans des sociétés savantes où la politique n'avait que faire. M. Thiers lui-même, avec son tact supérieur, ne pouvait manquer de trouver le procédé assez léger. Il ne pouvait laisser croire qu'il approuvait un tel langage, surtout lorsqu'on lui faisait honneur, à lui personnellement et à lui seul, de la libération du territoire, en refusant à la chambre toute participation à ce grand acte. Il autorisait, il devait autoriser le ministre de l'intérieur, M. de Goulard, à désavouer son collègue de l'instruction publique devant la commission de permanence qui se réunissait à Versailles. M. de Goulard, à son tour, accentuait assez vivement, peut-être un peu au-delà de la pensée du président de la république, le désaveu dont il était autorisé à se faire l'organe devant la commission de permanence, et voilà une complication de plus. Elle serait toujours venue, à vrai dire, cette complication, puisque M. Jules Simon par ses affinités avec la gauche, M. de Goulard par ses affinités avec le centre droit, représentaient au sein du gouvernement un conflit d'opinions à peu près permanent, puisque cet antagonisme, qui venait de se révéler dans un incident imprévu, était l'expression même d'une situation plus générale. Seulement le ministre de l'instruction publique aggravait fort gratuitement une crise inévitable en compromettant M. Thiers, ne fût-ce qu'en apparence, ne fût-ce que pour un instant, dans une manifestation d'hostilité contre l'assemblée. Après le discours de M. Jules Simon et le désaveu infligé au ministre de l'instruction publique par M. de Goulard, surtout après les élections, il y avait un parti à prendre.

La question était de savoir ce qu'il y avait à faire, et le choix n'était ni aussi simple ni aussi facile qu'on pourrait le croire. Si M. Thiers, cédant à ce sentiment de conservation qui se réveille en présence des menaces d'un parti extrême, inclinait vers la droite, fortifiait dans le ministère les opinions représentées par M. de Goulard, il avait l'air d'obéir à un dépit de vaincu de scrutin et d'exercer des représailles contre le suffrage universel. Si, faisant un pas de plus dans le sens de la république, il se plaçait entièrement, exclusivement au centre gauche, il avait l'air de rendre à moitié les armes devant le vote de quelques grandes villes, et il s'exposait à rencontrer devant lui, dans l'assemblée, une majorité parlementaire irritée de se voir absolument évincée de la direction des affaires par l'exclusion de son dernier représentant, M. de Goulard. M. Thiers était entouré de toutes les obsessions, et ici, au moment de se décider, on nous permettra de le dire, l'ancien

président de la république se méprenait peut-être : il se laissait peut-être un peu trop aller à cette idée, dont on le berçait, dont on l'assourdissait, qu'on n'avait pas voté contre lui, que les élections étaient dirigées uniquement contre le parlement de Versailles, qu'il suffirait de dégager la situation de ce qu'elle avait encore d'indécis ou d'obscur, d'affirmer complétement la république, pour tout simplifier. De là le caractère de la reconstitution ministérielle qui s'accomplissait à la veille de la rentrée de la chambre par l'accession de M. Casimir Perier, de M. Bérenger, qui venaient de se prononcer plus que jamais pour la république.

C'était une politique plausible assurément, d'autant plus qu'on ne pouvait mettre en doute l'esprit conservateur de M. Casimir Perier, de M. Bérenger, qui tout récemment avait prononcé le discours le plus vigoureux sur l'organisation municipale de Lyon; mais cela répondait-il aux nécessités du moment? M. Casimir Perier était-il même sûr d'être suivi par tous ses amis? En mettant les choses au mieux, on marchait à un second vote du 29 novembre, c'est-à-dire à une majorité incertaine et précaire, composée du centre gauche, de la gauche, des radicaux eux-mêmes, tandis que le centre droit, toutes les fractions de la droite, retrouvant leur cohésion, se ralliaient, s'organisaient pour livrer un combat décisif. Sur ces divers groupes conservateurs, les élections avaient produit un effet surprenant. Tous ces députés, et il y en avait même qui avaient presque toujours voté pour le président, revenaient de leurs départemens dans un état d'animation extraordinaire. Ils le disaient tout haut, le ministère tel qu'il venait de se reconstituer ne leur suffisait pas. Les modérés eux-mêmes de la droite, sans se proposer le renversement de M. Thiers ni de la république, voulaient un changement de système, une politique « résolûment conservatrice, » c'était le mot d'ordre. Ils se montraient surtout décidés à ne pas se diviser, et c'est ainsi qu'on se retrouvait le 19 mai à Versailles, au moment où se rouvrait la session parlementaire. Un souffle de combat circulait partout.

Dès la première heure en effet, il était clair que la question se posait dans les termes les plus serrés et les plus pressans, de façon à ne pouvoir être ni éludée ni ajournée. Sans perdre un instant, on déposait une demande d'interpellation sur les dernières modifications ministérielles, et c'est à peine si on laissait au gouvernement jusqu'au lendemain pour fixer le jour de la discussion. Le ministère présentait les projets de lois constitutionnelles, et on refusait même d'entendre la lecture de l'exposé des motifs, qui est pourtant une œuvre savante et habile. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'extrême gauche, ne voulant pas être en reste, se hâtait à son tour de proposer une motion réclamant la dissolution de l'assemblée et protestant contre la présentation des projets constitutionnels. Malheureusement ceux qui déposaient cette propos

tion oubliaient qu'un instant auparavant ils venaient de voter avec le gouvernement pour la lecture de ces mêmes projets auxquels ils prétendaient pourtant refuser le droit de se produire; on ne parvient pas toujours à concilier le mandat impératif et la logique. La vérité est qu'il ne s'agissait ni de la dissolution demandée par la gauche, ni des projets constitutionnels, ni de l'exposé des motifs; il s'agissait avant tout de savoir où était la majorité, quelle serait la direction du gouvernement et même quel serait le gouvernement. C'était la question résumée tout entière dans l'interpellation, et qui devait être tranchée par la discussion ouverte quatre jours après.

On ne peut le nier, cette campagne a été conduite avec habileté, trop d'habileté, avec un esprit de décision et de discipline qui ne se voit pas souvent dans les partis, surtout dans les coalitions. C'est M. le duc de Broglie qui a engagé la lutte, et on le sentait bien à la portée calculée des termes, à la dureté de l'attaque à peine voilée d'une modération apparente, il n'y avait plus de transaction possible. M. Dufaure a relevé le défi avec vigueur sans doute, peut-être aussi un peu en homme secrètement affligé d'un combat où s'entre-choquaient des forces qu'il aurait voulu voir unies pour le bien du pays; mais ce n'était plus visiblement le sort du ministère, c'était le sort du gouvernement tout entier qui se jouait, et celui qui représentait le gouvernement, qui a revendiqué toute la responsabilité, c'était M. Thiers, qui a bien été obligé de recourir à la loi des trente pour se faire entendre. Il a été effectivement entendu le samedi, à neuf heures du matin.

M. Thiers a été sans effort et sans peine ce qu'il est toujours. Il a parlé de lui-même avec une simplicité fière, en homme qui veut bien comparaître devant le pays et devant l'histoire, qui « fait défaut devant les partis. » Il a exposé sa politique tout entière avec cette vivacité familière de raison et cette séduction d'éloquence qui lui ont fait gagner tant de victoires sur les champs de bataille parlementaires. Il a montré la bienfaisante utilité d'un gouvernement éclairé, modéré, impartial, au milieu des fatales divisions des partis et du pays lui-même, la nécessité de la république naissant de l'impossibilité de la monarchie. M. Thiers gardait-il toute sa confiance jusqu'au bout, ou bien avait-il déjà pris son parti? Toujours est-il qu'il ne faisait aucune concession à ses adversaires pour essayer de ramener le succès; il se relevait au contraire plus que jamais devant l'opposition dont il se voyait l'objet, et lui-même il donnait à la situation toute sa gravité, on pourrait dire sa solennité, en disant que le verdict proposé à l'assemblée s'adresserait à lui, qu'il le prendrait pour lui seul, qu'on savait d'avance le résultat de la décision qui allait être prise. Le discours de M. Thiers est le premier acte de cette journée, et c'est ici que les événemens se pressent. Rien qu'au choix de l'heure matinale, fixée la veille pour entendre le président de la république, on sentait bien que les partis avaient hâte

d'en finir, qu'on ne voulait pas renvoyer au lendemain une résolution d'où pouvait dépendre le repos du pays. Évidemment on voulait se donner le temps d'avoir une seconde séance en restant dans les termes de la loi des trente. A deux heures, on se retrouvait. Quel avait été dans l'intervalle l'effet du discours présidentiel? Ce qui apparaissait d'abord comme un signe grave, c'est qu'on ne répondait pas même à M. Thiers.

C'était parfaitement clair, il y avait une idée arrêtée de ne pas laisser se prolonger et s'égarer la discussion, d'en venir tout de suite au vote après les explications échangées entre M. le duc de Broglie, seul organe de l'opposition conservatrice, et le gouvernement, représenté par M. Dufaure, puis par M. Thiers. Le programme s'accomplissait avec une rigueur méthodique. Vainement le ministre de l'intérieur, M. Casimir Perier, essayait-il de relever pour son compte les accusations ou les insinuations de M. le duc de Broglie, et d'attester le caractère conservateur du cabinet où il venait d'entrer, le discours de M. Casimir Perier était peu écouté et avait peu d'effet. On voulait aller au scrutin. Le débat se resserrait et s'agitait entre l'ordre du jour pur et simple, réclamé par le gouvernement, et un ordre du jour motivé dont le premier signataire était M. Ernoul, qui avait eu déjà un rôle comme orateur dans les discussions du mois de novembre dernier. Cet ordre du jour, programme d'une révolution légale, était on ne peut plus significatif. Mettant hors de doute la forme de gouvernement, constatant que l'assemblée restait « saisie des projets constitutionnels présentés en vertu d'une de ses décisions, » il exprimait la pensée qu'il importait, « pour rassurer le pays, de faire prévaloir dans le gouvernement une politique résolûment conservatrice, » et il manifestait le regret que « les récentes modifications ministérielles n'eussent pas donné aux intérêts conservateurs la satisfaction qu'ils avaient droit d'attendre. » La question se posait aussi nettement que possible. On commençait par l'ordre du jour pur et simple avant d'en venir à l'ordre du jour motivé, s'il y avait lieu. Au dernier moment cependant survenait une dernière péripétie qui laissait voir ce qu'il y avait d'incertitude et d'anxiété dans quelques esprits. Un certain nombre de députés, ils étaient quinze, M. Target en tête, appartenant au groupe de M. Casimir Perier, et sur lesquels le ministère croyait sans doute pouvoir compter, essayaient de s'interposer pour tempérer le choc; ils se rattachaient à l'opposition par leur désir de voir adopter une « politique résolûment conservatrice, » ils se rattachaient au gouvernement par leur adhésion à la république représentée par M. Thiers. Ils semblaient hésiter encore, peut-être aurait-on pu déplacer ces quinze voix; on ne paraît pas avoir assez songé à cela, et tout s'est accompli. Dans le scrutin sur l'ordre du jour pur et simple, la majorité contre le gouvernement était de 14 voix; dans le vote de l'ordre du jour motivé, cette majorité était de 16 voix. On touchait au dénoûment.

Qu'allait-on faire maintenant? On était au samedi : quelques députés amis de la paix comptaient encore sur le répit de la journée du dimanche, qui permettrait d'adoucir la crise, de l'empêcher d'aller jusqu'au bout; mais la majorité, qui venait de triompher, ne voulait pas laisser quarante-huit heures à l'incertitude et à l'agitation; elle décidait aussitôt qu'il y aurait une troisième séance du soir où l'on attendrait les communications que le gouvernement pourrait avoir à faire. C'était énergiquement conduit, il faut l'avouer. Le soir, ce qu'on pouvait aisément prévoir arrivait : M. Thiers envoyait sa démission de président de la république après avoir accepté la démission du ministère. Une dernière tentative était faite. On proposait de refuser la démission de M. Thiers; cette fois la majorité contre le gouvernement était de trente voix. Alors la gauche se retirait, et la majorité, poussant jusqu'au bout sa victoire, nommait par 390 voix sur 392 votans le maréchal de Mac-Mahon président de la république. Ainsi en moins de quinze heures la crise avait parcouru toutes ses phases, elle était arrivée au dernier degré d'intensité, et elle venait de se dénouer. Avant minuit, le gouvernement de la France avait changé.

Ce n'est point une révolution, non sans doute, puisque c'est l'acte légal d'une assemblée qui reste la dépositaire de la souveraineté nationale; c'est dans tous les cas, on nous permettra de le dire, un de ces actes qu'une assemblée, fût-elle investie de la puissance souveraine, ne risque pas sans péril, et qu'elle est tenue de justifier après les avoir accomplis sans considération pour les services rendus. Il est bien certain qu'en tout cela on a déployé un acharnement, une violence singulière à l'égard de celui qu'on a été trop heureux de trouver il y a deux ans pour négocier une paix qui était une douleur patriotique pour tous, mais qui l'était encore plus assurément pour celui qui acceptait de la signer au nom de la France mutilée. La reconnaissance, nous le savons bien, n'est pas la vertu des assemblées ni des peuples; l'ingratitude n'est une vertu pour personne, et elle est quelquefois d'un mauvais exemple. Au point où en étaient venues les choses, M. Thiers ne pouvait éviter de donner sa démission, il aurait été obligé de soutenir des luttes constantes ou d'incliner sa pensée devant une politique qu'il n'approuvait pas. Que les partis qui se croient bien victorieux poursuivent de leurs iniquités le président d'hier, ils font leur bruyant et banal métier. Ce que la France n'oublie pas, ce que le gouvernement nouveau lui-même ne peut ni ne doit oublier, c'est que l'homme qui vient d'abdiquer la première magistrature de l'état sans faire un effort pour la retenir est depuis deux ans à la lutte, à la peine et au travail pour arracher la nation française à une des plus effroyables crises où un pays ait jamais été plongé. Qu'on se rappelle un instant où en était la France au moment où M. Thiers, élu par vingt-six départemens, acceptait la rude et accablante charge du gouvernement le 17 février 1871. L'ennemi

répandu sur la moitié du territoire et maître de marcher sur Lyon ou sur Bordeaux, nos armées désorganisées ou découragées, l'état réduit à vivre de quelques prêts de la Banque, les villes du midi envahies par une démagogie turbulente et dissolvante, Paris tombant des agitations du siége dans une insurrection déjà menaçante contre laquelle on était sans forces, voilà où nous en étions. Qu'on regarde la France aujourd'hui. Sans doute elle se ressent de ses cruelles épreuves; mais elle a retrouvé la paix. L'étranger est près de quitter le territoire. Notre armée se relève par degrés. Des emprunts gigantesques ont pu s'accomplir et attester la renaissance du crédit national. L'ordre est rentré dans les villes et dans les campagnes. Croit-on que cela s'est fait tout seul? L'assemblée y a contribué sans doute; mais pense-t-on que l'assemblée eût aussi bien réussi dans une telle œuvre, si elle n'avait eu auprès d'elle et à sa tête un homme de cette prodigieuse activité, de cette expérience, inexorable pour le désordre, doux et facile dans le gouvernement de tous les jours, comprenant qu'on ne ramène pas un blessé à la santé par des coups de force et de violence? La justification de M. Thiers, c'est ce qui arrive en ce moment même, c'est cette transmission d'autorité qui s'accomplit non sans exciter d'émotion, mais en pleine paix publique, — c'est ce pouvoir passant simplement, régulièrement des mains de M. Thiers lui-même aux mains du maréchal de Mac-Mahon, et, par une étrange coïncidence de plus, tout cela s'est fait le 24 mai, l'anniversaire du jour où l'armée reconstituée par l'ancien président de la république, replacée par lui sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, rentrait, il y a deux ans, dans Paris, victorieuse de la commune!

M. Thiers a pu se retirer le cœur tranquille, et, puisqu'il quittait la présidence, nul certes n'était mieux fait pour être élevé à un pareil poste que le maréchal de Mac-Mahon, que le soldat vaillant et modeste devenu illustre sans jamais avoir cherché l'éclat, et qui a si souvent dans sa longue carrière accompli des actions héroïques comme les choses les plus simples. C'est un des caractères du nouveau président de se voir appelé à un rôle politique sans y avoir aspiré ou sans avoir jamais rien fait pour acquérir cette popularité qui donne quelquefois le pouvoir. La confiance de l'assemblée est allée le trouver au poste où l'avait placé M. Thiers. Que s'est-il passé entre le nouveau et l'ancien président? Nous croyons peu aux scènes qu'on a racontées. M. Thiers s'est abstenu vraisemblablement de donner un conseil quelconque. Pour sûr, le maréchal a été ce qu'il devait être avec celui qui était allé le chercher, à peine relevé de ses blessures, pour lui offrir une occasion nouvelle de servir la France. L'autorité du maréchal de Mac-Mahon est dans l'honneur de sa vie, dans la loyauté de son caractère et de sa parole, dans l'indépendance qu'il a toujours pratiquée sans bruit et sans

faste. Les bonapartistes, qui croient voir un succès personnel dans son avénement, oublient un temps qui doit être connu d'eux, où l'on ne parlait pas beaucoup, où ce qui se disait dans les conseils transpirait encore moins, et où seul dans le sénat le général de Mac-Mahon parlait et votait contre la loi de sûreté générale au mois de février 1858. « Je me rappelle, disait-il, l'adage de nos pères : fais ce que dois, advienne que pourra. Sur ma conscience, je crois cette loi inconstitutionnelle, susceptible de conséquences fâcheuses... En honnête homme qui a juré obéissance à la constitution, en homme indépendant, en qualité de législateur, je me crois obligé de voter contre... » Il admettait des lois sévères s'il le fallait, point d'arbitraire. L'homme qu'un de ses compagnons d'armes cherchait à retenir au moment de ce discours en lui disant qu'il allait laisser son bâton de maréchal sur la tribune, et qui pouvait parler ainsi dans le sénat de 1858, cet homme ne peut faire courir à son pays les aventures du césarisme et de l'arbitraire. Celui qui invoquait les principes de 1789, les lois contre l'empire, ne peut les oublier ni au profit de l'empire ni au profit d'un autre régime qui les méconnaîtrait. Par l'inspiration du bon sens autant que par loyauté et par patriotisme, il est le premier serviteur de la loi et de la France. Voilà pourquoi le nom du maréchal devenu chef du pouvoir exécutif a été reçu avec sympathie. D'ailleurs le président du 24 mai aurait déjà montré que, sans avoir été mêlé à la politique jusqu'ici, il a un guide éclairé dans son jugement; il aurait eu, dit-on, son opinion sur la distribution des portefeuilles dans le cabinet qu'il a formé, et il aurait tenu à éviter de placer au ministère de l'intérieur des hommes dont le nom pourrait donner au gouvernement nouveau la signification d'un gouvernement de réaction ou de combat. C'est ainsi que M. Beulé se serait trouvé ministre de l'intérieur, parce que quelques-uns de ses collègues n'auraient pu l'être sans donner une couleur trop marquée à la politique du cabinet.

Tout indique donc que, s'il y a eu une révolution, cette révolution garde un sens déterminé et trouve ses limites pour ainsi dire dans les conditions faites à la France depuis deux ans. L'ordre du jour motivé, qui est devenu le programme des récentes transformations, portait que la forme de gouvernement était hors de discussion, et que l'assemblée restait saisie des projets constitutionnels qui lui ont été présentés. Une des premières paroles du maréchal de Mac-Mahon a été pour déclarer que rien n'était changé dans les institutions. Avant même que le nouveau chef du pouvoir exécutif eût été nommé, le président de l'assemblée, M. Buffet, posait la question de la manière la plus précise. « Je dois faire remarquer, disait-il, qu'il ne s'agit d'adopter aucune modification dans les lois et dans les institutions existantes. Le président de la république qui sera élu en remplacement de M. Thiers se trouvera exactement dans les conditions légales et constitutionnelles où se trouvait

M. Thiers lui-même. » C'est sur ce terrain qu'on s'est placé. Rien n'est changé dans le régime public de la France : on veut être seulement un gouvernement plus conservateur avec le maréchal de Mac-Mahon pour président de la république, avec un cabinet parlementaire où sont entrés M. le duc de Broglie comme ministre des affaires étrangères, M. Magne comme ministre des finances, M. Beulé comme ministre de l'intérieur, M. Batbie comme ministre de l'instruction publique, M. Ernoul comme garde des sceaux. C'est une expérience nouvelle qui va se faire, l'expérience de la politique « résolûment conservatrice » qu'on demandait à M. Thiers d'adopter et de suivre. Le tout est de savoir ce qu'on entend par la politique conservatrice et comment on prétend la pratiquer soi-même; nous allons voir les suites de cette aventure nouvelle.

Le ministère nouveau a sans doute envie de vivre et de durer. Il ne se dissimule pas probablement qu'il a bien des difficultés à vaincre. Il trouvera des difficultés dans ses propres engagemens, dans la situation du pays et de l'assemblée, dans les divergences mêmes de toutes ces fractions de la droite par lesquelles il est arrivé au pouvoir, — dans les ambitions, les ressentimens et les intérêts qui lui demanderont satisfaction. Si on en est déjà à transporter un préfet d'un département dans un autre département par cette raison qu'il est protestant et qu'il ne convient pas à un député légitimiste, on peut aller loin. Le ministère peut y réfléchir : il verra que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de suivre une politique de mesure et de prudence faite pour rallier toutes les opinions modérées, sans tenir compte des alliés excentriques qui ne pourraient que le compromettre. Il y a surtout un point où le cabinet nouveau va nécessairement avoir à prendre une attitude, c'est ce qui touche aux relations de la France avec l'Italie au sujet de Rome. Le gouvernement nouveau, nous le supposons bien, n'a nulle envie de reprendre des questions qui n'existent plus, qui, si elles se relevaient, provoqueraient immédiatement des complications devant lesquelles aucun ministère ne pourrait tenir, parce que le pays ne le suivrait pas; mais il ne suffit point d'éviter des conflits directs et violens, il faut se conduire de façon à ne pas réveiller des défiances entre des nations faites pour rester des alliées. Il n'y a aucune raison sérieuse de donner des inquiétudes par un changement de notre ministre à Rome qui pourrait être mal interprété dans un moment où les Italiens se préoccupent nécessairement de ce qui se passe à Versailles. Le gouvernement de M. Thiers avait réussi à rétablir les relations de notre pays et de l'Italie dans les meilleures conditions d'apaisement et de sympathie. Il n'y a point évidemment d'autre ligne à suivre, et M. le duc de Broglie ne doute pas lui-même certainement que le meilleur service qu'il puisse recevoir de ses dangereux amis de l'extrême droite, c'est le silence. La France, éprouvée comme elle l'a été, atteinte de tous les malheurs, a aujourd'hui assez à faire de s'occuper de ses propres intérêts, de

travailler à se relever dans sa vie intérieure, en restant l'alliée de tout le monde, en évitant par-dessus tout les aventures sans issue.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

L'Opéra-Comique, après s'être quelque peu écarté du vieux genre traditionnel avec *Roméo et Juliette,* vient d'y rentrer par le nouvel ouvrage de MM. Gondinet et Léo Delibes. S'y maintiendra-t-il, ainsi que l'exigeait naguère la société des auteurs? C'est une question dont le plus ou moins de succès du *Roi l'a dit* réglera sans doute la solution, car cette fois il s'agit bel et bien d'un opéra comique, et l'aventure ne saurait tarder à nous montrer si l'ancien jeu conserve encore tout son prestige sur cette scène, qui depuis quelque temps paraît tendre à s'élargir. Une chose certaine, c'est que, par ces jours de liberté des théâtres, d'émancipation absolue et de variations de toute espèce, il y a de ces classifications qui ne sauraient subsister. Les genres ne disparaissent pas de ce monde,—la société des auteurs n'a qu'à se rassurer sur ce point; les genres se modifient, et surtout ils déménagent. Ce qui jadis fut à l'ancien Feydeau, à la salle Favart, est aujourd'hui aux Folies-Dramatiques, aux Variétés, aux Bouffes-Parisiens.

Chez nous, l'opéra comique ne mourra jamais; il est, pour que cela puisse arriver, trop intimement lié à notre vie commune. Qui voudrait peindre notre mobilité d'esprit la retrouverait dans les rhythmes légers, toujours dansans, qui sont le trait caractéristique du genre. Les Allemands disent *thème,* nous disons, nous, *motif.* On peut être fort en thème tout en restant un lourdaud; il faut être un homme d'esprit pour trouver des mots et des motifs : Rivarol, Boïeldieu, Auber, même famille! L'opérette, à cette heure flétrie, passée de mode, ne fut en ses plus heureux jours qu'une grossière corruption de cette chose charmante, et comme telle a dû disparaître. Au contraire l'opéra comique a prévalu et prévaudra; seulement c'est sur nos scènes secondaires que nous le verrons maintenant mener sa fête. Qu'est-ce, par exemple, que *la Fille de madame Angot,* que tout Paris court applaudir aux Folies-Dramatiques, sinon une joyeuseté du meilleur temps, et qui, paroles et musique, pourrait être tout aussi bien des auteurs du *Postillon de Lonjumeau?* C'est aux boulevards que l'opéra comique a désormais pris domicile, et dans les conditions présentes on peut se demander si l'administration du théâtre Favart, plutôt que de se consacrer à maintenir, selon le vœu de la société des auteurs, un genre qui d'ailleurs ne court aucun risque de périr, puisque tant de gens l'exploitent à profit, ne ferait pas mieux de monter d'un cran son style et son système, et d'abonder franchement dans cette voie de l'ancien Théâtre-Lyrique, qu'il

s'est ouverte en prenant le répertoire de M. Gounod. Quoi qu'il fasse pour se maintenir sur le terrain du passé, les autres le battront en forçant toujours davantage la note grivoise, qui plaît tant, on le sait, au public, et d'ailleurs rien ne dit que la foule, habituée maintenant à goûter dans les petites scènes les plaisirs plus ou moins adultérés de l'opéra comique, revienne jamais les demander à leur source légitime. Vous aurez beau mettre sur votre enseigne que vous êtes le véritable Jean-Marie Farina, vous n'empêcherez pas le public d'aller chercher à la *concurrence*, qui la lui vendra fort souvent frelatée et mauvaise, la drogue dont vous seul êtes le dépositaire authentique et breveté par la commission des auteurs. Admettons cependant qu'il y a dans ce qu'on entend sous ce nom générique d'opéra comique mainte variété d'espèces qui jamais ne se naturaliseront en dehors d'une certaine atmosphère d'élégance et de salons. On peut transporter sans inconvénient et même avec avantage aux Folies-Dramatiques et *le Caïd* et *le Postillon de Lonjumeau*, on n'y saurait mettre *le Pré aux Clercs*, ni *le Domino noir*, ni *la Dame blanche*. C'est dans cette gamme tout agréable et distinguée que le nouvel ouvrage est conçu.

La pièce, qui s'annonce bien avec je ne sais quel faux air du *Bourgeois gentilhomme* et des *Précieuses ridicules*, tourne court. Le premier acte est charmant, plein de gaîté, d'entrain, de joviale fantaisie : des scènes amusantes, des morceaux d'ensemble où vous sentez s'exercer couramment la main habile et dégagée qui a écrit le joli ballet de *la Source* et l'exquise musique de *Coppélia*. Tous ces personnages sont très curieusement mis en scène; on les voit aller, venir, gesticuler, se trémousser comme des bonshommes d'un conte de Perrault; c'est de la parade, mais permise, et qui vous égaie en attendant mieux. Malheureusement le mieux ne se prononce guère, et de ce que ce beau début vous promet, la suite ne va rien vous donner. N'importe, le morceau « des révérences » dans l'introduction, la marche pittoresque de la chaise à porteurs, méritent qu'on s'y arrête. N'était que Rossini et Lablache manquent un peu, on se croirait en pleine *Cenerentola*. Au Théâtre-Italien, la musique et l'exécution valaient peut-être beaucoup mieux; mais comme mise en scène, costumes, décors, c'était assurément moins réussi. Ce marquis de Moncontour grotesque et boursouflé, traînant après soi sa nombreuse progéniture de filles, ressemble, à s'y méprendre, à ce don Magnifico que le sage Alcidor dote à plaisir d'un surcroît de famille imaginaire : *mi va figliando.*

Louis XIV aimait assez qu'on se montrât ébloui de sa présence; c'était même une manière de lui faire sa cour que de témoigner un grand trouble sous son regard. Saint-Simon raconte que Chamillard, pour devenir ministre, n'usa point d'un autre moyen : lui, très fort au billard, quand il jouait avec le roi-soleil perdait toujours, — chose pour un courtisan assez simple; mais le comble de l'art était qu'il s'arrangeait

de façon à ne pousser la bille qu'au moment où Louis s'approchait pour juger du coup et qu'après avoir simulé un irrésistible mouvement de trouble et de fascination. Ainsi procède le noble seigneur de Moncontour, avec cette différence que chez ce marquis d'opéra comique l'émotion et le vertige sont vraiment involontaires. « Monsieur, vous avez un fils? » dit le roi, et le bonhomme, aveuglé par l'éclat du trône, de s'incliner jusqu'à terre en répondant : « Oui, sire. » — A quoi le souverain monarque réplique avec l'imperturbable et solennel aplomb des têtes couronnées : « Je le savais; présentez-le-moi. » Le marquis, on le devine, n'a point de fils; mais « le roi l'a dit, » et le roi ne peut se tromper : il s'agit d'en trouver un. De là sort toute la pièce.

Le motif avait du piquant, mais au théâtre il en est d'un motif heureux comme de cette flûte que présente Hamlet à Rosenkrantz, il faut en savoir jouer, et M. Gondinet, très capable de dresser pour le Gymnase ce qu'on appelle aujourd'hui une pièce à femmes, n'est pas, que nous sachions, un grand virtuose dans l'art des combinaisons; l'exemple de *Christiane* au Théâtre-Français l'a bien prouvé. Pendant que le premier acte enflait gaîment sa voile sous le vent du succès, j'entendais deux noms vibrer à mes oreilles. Mon voisin de gauche disait Scribe, et celui de droite prononçait Auber. C'était beaucoup trop : avec beaucoup de talent et de qualités pratiques, M. Léo Delibes manque d'invention, et sa plus grande habileté est dans les ressources qu'il emploie pour donner le change au public et vous faire croire au naturel de ses idées. Il n'a du mélodiste que les apparences; sa phrase est presque toujours *voulue*, et quand il arrive à cette musique, je ne dis pas de vous émouvoir, mais de vous donner une sensation agréable, vous n'avez pas à chercher longtemps pour découvrir que le meilleur du plaisir que vous éprouvez vient de l'agencement harmonique et de l'extrême ingéniosité avec laquelle sont produits ces mille riens dont le discours se compose. Tout cela est dit à merveille, mais franchement tout cela vaut-il toujours la peine d'être dit? Quant à l'exécution, tout le monde est au jeu, tout le personnel des femmes du moins. C'est l'habitude de M. Gondinet d'user de ce ressort puissant, et l'auteur des *Grandes demoiselles*, en s'installant à l'Opéra-Comique, n'aura point failli à son programme : Mlle Priola, Mlle Reine, Mlle Chapuy, Mlles Ganetti, Révilly et des figurantes en nombre, — tout l'équipage sur le pont! C'est un art des plus consolans que celui-là : sa poétique nous enseigne que dans une pièce il n'y a que les femmes qui comptent; pourvu qu'il y en ait beaucoup, cent représentations sont assurées. Le drame, la musique, l'interprétation, purs détails, choses secondaires! Qu'on m'aille quérir les habilleuses, et que toutes ces dames soient ajustées à grand fracas, — surtout n'oublions pas les *travestis!* J'ai connu aux bons temps de Scribe et d'Auber d'honnêtes gens qui préféraient une pièce bien faite, une musique moins voisine du bouffe *cascadeur* : moins de femmes et plus de cantatrices!

A l'Opéra, les débuts de Mlle Sternberg n'ont eu qu'une soirée. La jeune artiste, après avoir reçu du public l'accueil le plus favorable dans *la Juive*, a, de sa propre volonté, coupé court à toutes manifestations ultérieures, et c'était ce qui lui restait de mieux à faire pour sortir du mauvais pas où son inexpérience l'avait menée. Mlle Sternberg devait se réserver et ne paraître que dans l'opéra nouveau, puisqu'il était question de lui confier le rôle de Jeanne d'Arc. Ses succès à l'étranger, ses récens triomphes à Bordeaux dans le grand répertoire, lui donnaient le droit de tenir cette conduite. En acceptant le pacte conditionnel qui lui était offert, la jeune cantatrice encourait bien des risques. On ne débute point à l'Opéra ainsi, au pied levé; le public a besoin d'être averti, et les mêmes gens qui, lorsqu'ils savent qui vous êtes, se font gloire d'être les premiers à proclamer vos mérites hésitent à se prononcer devant une inconnue, et vont se montrer froids et dédaigneux pour ne pas se compromettre. Ce qui devait advenir est arrivé, la soirée s'est passée dans la demi-teinte, les loges, indifférentes, ont laissé le champ libre aux petites manœuvres de coulisses, et les efforts d'une artiste digne des plus sympathiques encouragemens se sont dépensés en pure perte. Mlle Sternberg a senti tout de suite le coup qu'il eût été si facile à elle d'éviter, et dans une lettre, d'ailleurs très digne, où quelque épigramme se mêle à beaucoup de modestie, elle a volontairement résilié tant avec l'administration qu'avec l'auteur de *Jeanne d'Arc*, qui semble n'être pas au bout de ses perplexités. « Comme je ne saurais forcer ma voix sans arriver aux cris, j'ai cru devoir renoncer moi-même à des épreuves devenues inutiles. »

Du reste, cette prétendue insuffisance de moyens qu'on lui reproche ne serait tout au plus sensible que dans les rôles forts du répertoire, et le personnage de Jeanne d'Arc ne saurait musicalement dépasser de beaucoup la mesure de la voix ordinaire de soprano, puisque M. Mermet parle aujourd'hui de le confier à Mlle Devriès. Artiste et musicienne autant qu'on peut l'être, Mlle Sternberg aurait rendu à l'Opéra d'excellens services; en poussant ses études vocales du côté des rôles de demi-caractère, elle eût aussitôt pris l'emploi des jeunes princesses. S'il est vrai, comme on le raconte, que Mlle Devriès doive quitter la scène de la rue Le Peletier, personne mieux que Mlle Sternberg ne l'eût remplacée. Elle eût fait une Marguerite irréprochable; quant à l'Agathe du *Freischütz*, nous pouvons dire, sans trop nous avancer, qu'elle nous eût donné quelque expression de cette musique dont Mlle Devriès a l'air de ne pas se douter; mais le théâtre est ainsi fait maintenant que l'intelligence, le style, la modération, le sentiment vrai, n'y comptent plus pour rien, pousser la note, c'est l'art suprême. Avec beaucoup de voix, on se passe de tout le reste. Ayez en revanche toutes les qualités des grands artistes, ni vos talens ni votre âme ne vous serviront, si vous n'êtes capable de « forcer votre voix jusqu'aux cris. »

Contre une pareille dépravation du goût, il faudrait réagir. Restaurer l'ancien Théâtre-Lyrique serait sans doute le meilleur parti, puisque les Italiens deviennent de plus en plus impossibles, et que d'ailleurs on crie en Italie comme chez nous, sinon plus fort. La scène du Châtelet, aux jours brillans de *la Flûte enchantée* et d'*Oberon*, fut jadis une véritable école. L'influence de Mme Carvalho, reine et patronne, les habitudes spécialement musicales du lieu, la salle espacée, mais point trop vaste, — autant d'élémens favorables au chanteur. — Christine Nilsson y débutait dans *la Traviata*, et sa voix, qui à l'Opéra eût certes paru alors bien petite, suffisait aux conditions de l'endroit et du genre. C'est là que vers la même époque se formait Mlle Sternberg. Qui se souvient aujourd'hui de l'effet que produisit à la première représentation de *Rienzi* la toute jeune fille qui chantait le messager de paix? Le succès fut charmant, et se continua aussi longtemps que vécut la pièce. L'aimable coryphée d'autrefois a grandi depuis et couru le monde : le messager de paix a pris rang d'artiste; mais de cela le public de l'autre soir n'en a tenu compte. L'administration, pour des raisons qu'on ne s'explique pas, ne l'ayant prévenu de rien, il n'a rien vu ni entendu.

Bien naïfs sont ceux qui se figurent que le public des loges s'y connaît; ce monde-là va où on le mène : tantôt c'est la critique qui le gouverne, et plus souvent les coteries, *la fashion*. Une Malibran lui passerait devant les yeux qu'il ne s'en apercevrait pas. Du reste, l'exemple s'est vu. C'est à l'Académie royale de musique, dans une représentation à bénéfice, que la femme de génie dont je viens de prononcer le nom se montra pour la première fois à Paris dans la *Semiramide*. Elle chantait la reine d'Assyrie, et ne produisit pas le moindre effet. A la vérité, dans cette salle immense, où sa voix s'entendait à peine, quelques rares amateurs seulement la connaissaient. Peu de jours après vinrent ses vrais débuts au Théâtre-Italien. On l'avait vue dans Sémiramis, on la vit cette fois dans Arsace : même opéra, autre rôle. Est-ce la salle mieux appropriée à sa voix, à son geste, est-ce le rôle qui lui porta bonheur? Toujours est-il que le public, qui naguère l'avait dédaignée, l'éleva aux nues, et que le lendemain elle était la Malibran! Pourquoi aussi Mlle Sternberg a-t-elle commis cette faute énorme de consentir à débuter et de se laisser prendre à l'essai dans *la Juive*? Ce n'est point la blonde Suédoise qui jamais eût donné dans un tel piége! Chacun se rappelle ce que fut pour Christine Nilsson l'épreuve de *Robert le Diable*. Supposez que sa mauvaise étoile l'eût poussée vers ce premier échec, et demandez à M. Thomas s'il n'eût point aussitôt rénié son héroïne, — et pourtant cette Alice si médiocre n'en aurait pas moins dès ce moment possédé en réserve à part elle toutes les qualités qui devaient faire acclamer la belle Ophélie!

« Un ballet sans la Sangalli! » se sont écriés d'une commune voix à propos de *Gretna-Green* les amateurs désappointés de l'art chorégra-

phique! C'était en effet ne faire les choses qu'à demi. Danseuse habile et correcte, Mlle Beaugrand n'est point un premier rôle de pantomime, et son talent la désigne plutôt à briller dans les *pas;* mais la Sangalli est absente, Londres nous l'a prise et la retient pour sa *saison*, et le meilleur maître de ballet ne peut donner que ce qu'il a. Quelle bonne occasion s'offrirait ici de quereller l'administration de l'Opéra sur son système actuel d'engagemens! Danseuses et chanteurs, au lieu d'être engagés à l'année comme par le passé, ne figurent plus sur les cadres que pour six mois, ce qui diminue de moitié les frais d'une troupe, mais ce qui fait en même temps qu'on n'a jamais personne à sa disposition. La pièce de *Gretna-Green* rentre dans la catégorie des ballets-vaudevilles; cela pourrait tout aussi bien être parlé que mimé. Ne serait-il donc pas possible d'inventer quelque chose de moins terre à terre? Un forgeron qui bat son enclume, un duc qui chasse dans la forêt prochaine, des substitutions de mariées par trocs de costumes et par *trucs*, c'est plus vieux que Saturne tout cela; qu'on nous rende l'Olympe et ses habitans! Le ballet n'existe plus guère aujourd'hui qu'à l'état d'intermède dans les opéras. Les abonnés s'en plaignent et n'ont pas tort, car le genre demande à revivre, et se relèverait sans trop d'efforts.

Il suffirait que l'administration montrât plus de discernement dans le choix de ses programmes, et ne traitât point comme simple accessoire ce qui au demeurant est un art, un grand art. Idéal, rhythme, plasticité, qui remplirait ces trois conditions n'aurait certes pas perdu sa peine! Quant aux moyens d'exécution, le personnel actuel, à tout prendre, les fournirait. Comparé à ceux d'Italie, notre corps de ballet garde encore l'avantage. Chez nous, tout ce joli monde est intelligent; il n'obéit pas comme ailleurs d'un mouvement mécanique à la baguette d'un caporal, c'est par la seule autorité de la persuasion que son habile chef le gouverne, et les résultats obtenus, non moins précis qu'à Milan et à Pétersbourg, ont un caractère d'individualité, de libre allure qui n'appartient qu'à notre école. Au besoin, les ensembles très réussis du nouveau ballet en offriraient l'exemple. Pour ce qui est de la musique, j'aurais attendu mieux de M. Giraud. Non que sa partition mérite d'être jugée avec sévérité, mais les grands complimens seraient hors de saison, et j'espérais voir le jeune musicien saisir au vol cette occasion de se distinguer. C'est de la musique telle quelle, aisée, courante, bien en scène, mais où manque le trait de plume accentué, cette note mise dans *Giselle* par Adam et qui se retrouve dans *Coppélia*.

F. DE LAGENEVAIS.

EXPOSITION PUBLIQUE DES ŒUVRES DE GUSTAVE RICARD.

Vers la fin du mois de janvier dernier, une mort foudroyante enlevait à ses amis l'un des artistes les plus distingués, sinon les plus en

vue de l'école contemporaine. Gustave Ricard expirait dans toute la force de l'âge et sans que rien eût fait pressentir un pareil malheur. Ricard était une nature fière et douce, qui de son vivant se contentait de l'approbation de quelques connaisseurs émérites et d'une renommée discrète dans le monde élégant. Le public existait à peine pour lui. Par un raffinement qui pouvait avoir son danger, il n'exposait même plus aux épreuves annuelles, de sorte qu'en dehors des artistes, qui savaient bien, eux, la valeur de Ricard et de sa peinture, ce nom n'éveillait plut que d'assez faibles échos. Ses amis n'ont pas voulu qu'il en fût éternellement de même; ils ont rêvé pour sa mémoire un peu de cet éclat qu'avait esquivé sa vie, et, glanant à travers les salons de Paris et de Londres l'œuvre précieuse du portraitiste, ils l'ont rassemblée presque entière à l'École des Beaux-Arts. Le résultat qu'ils ont obtenu les a sans doute satisfaits. Cette exposition, composée d'environ cent portraits et d'une quarantaine d'autres toiles, copies, natures mortes ou simples études, ne sera pas oubliée : elle offre un trop vif intérêt, un intérêt qui s'adresse au sens le plus délicat de la peinture, et dont nous allons essayer de donner quelque idée.

Et tout d'abord constatons l'impression d'harmonie qui se dégage de l'ensemble et vous gagne dès les premiers pas. On respire au milieu de ces œuvres comme une atmosphère d'art véritable. L'œil se sent caressé par le charme de la couleur en même temps que l'esprit est provoqué par le mystère de l'expression, et quiconque, assis au musée, a laissé flotter son regard autour des vieux maîtres connaît bien le sentiment dont je parle. L'exposition de Ricard nous en rend quelque chose. Le portrait, tel que l'entendait cette subtile intelligence, n'est pas seulement l'exacte copie d'un modèle; il s'agit de saisir l'esprit, l'âme d'une physionomie, et de les faire passer sur la toile, tantôt fondus dans l'ombre, tantôt éclatant dans un jour imprévu surpris par hasard et fixé. Tout compte et tout concourt à l'effet dans cette œuvre savante, l'attitude, l'ajustement, et jusqu'aux nuances les plus imperceptibles du fond. Elle suppose une clairvoyance rare servie par une habileté consommée. — Compris de la sorte, le portrait est une création relativement moderne. Les Florentins et Raphaël n'y mettaient pas tant de façons; Titien fut le premier qui donna de l'importance à la reproduction colorée de la vie, et après lui Rembrandt, Van Dyck, et l'école anglaise à sa suite, élevèrent le genre au niveau du grand art. Venise, avec ses patriciens fiers de leur noblesse et ses courtisanes fières de leur beauté, fut donc le berceau du portrait moderne, et l'on comprend la prédilection de Ricard pour cette terre, sa vraie patrie, comme on l'a fort bien remarqué. Dès qu'il connut l'école vénitienne, Ricard se sentit de cette famille, il se mit passionnément à l'œuvre, et dut à cette influence ses premiers succès.

N'est-il pas en effet tout plein de Venise, ce beau portrait de Mme Sa-

batier, qui date de plus de vingt ans, et qui révéla le jeune peintre comme un physionomiste et comme un coloriste de premier ordre? Ces crevés de satin rouge aux manches d'une robe noire, ces grands plis, cette fine main se noyant dans les soies dorées d'un épagneul, cette attitude calme d'une beauté sûre d'elle-même, n'est-ce pas là un souvenir de Titien? Mais, s'il faisait des procédés de Venise le fond de sa manière, l'artiste n'en étudiait pas moins avec ardeur les grands coloristes du nord. Il est difficile de donner une idée de sa finesse à décomposer les secrets de Rembrandt par exemple ou de tel autre. Ricard connaissait à fond la manière des divers portraitistes. Quand un modèle s'asseyait pour la première fois devant lui, son œil voyait aussitôt soit un Titien, soit un Rubens, soit un Van Dyck, selon les traits, et, la palette en main, il essayait de ressusciter le maître, — non sans glisser toute sorte de raffinemens personnels. Ainsi, s'il fait encore penser à Titien avec le portrait de la baronne de Poilly, il le commente cette fois par je ne sais quel grand air à la Louis XIV. Mme J.-C. R... avec ses crêpes noirs, dans l'ombre, est une tête florentine peinte par une main vénitienne, et ainsi de suite de la plupart des autres. Que maintenant cette recherche et ces combinaisons infinies aient entravé la spontanéité de Ricard et subtilisé beaucoup trop sa manière, cela ne fait pas un doute. Il nous a montré ce qu'il aurait pu, s'il s'était abandonné davantage à l'inspiration personnelle, et l'on doit regretter qu'il ne l'ait pas fait plus souvent. Pourquoi dans toute la galerie n'y a-t-il pas un autre portrait semblable à celui de la vicomtesse de C..., qui fut célèbre aussi dans son temps, et qui certes le méritait bien? On ne saurait rendre avec des paroles l'étrange beauté de cette figure, et peindre à quiconque ne l'a pas vu l'effet de ces grands yeux noirs dans cette tête pâle. Je ne crois pas que jamais un pinceau fluide, une main sûre obéissant à l'imagination d'un poète, aient poussé plus loin l'intensité de l'expression.

Pour les portraits d'hommes, l'artiste y déploie ses moyens pittoresques naturellement plus forts, plus tranchés, et c'est surtout ici que Van Dyck et Rembrandt lui servent de conseillers. Parmi ses œuvres en ce genre, il faut citer le portrait si lumineux et si ressemblant du président Troplong, celui du marquis Dalon, qui ne déparerait pas les plus aristocratiques collections d'Angleterre, ceux du prince Orlof, du comte de Pracomtal, des MM. Lecesne, du comte Branicki, enfin la tête de l'artiste lui-même, l'une de ses dernières œuvres; mais qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, ce qui frappe dans tous ces portraits et leur assure l'avenir, c'est, répétons-le, la flamme intérieure, ce je ne sais quoi d'intime dont ils sont pénétrés. Là gît le secret de l'art, là aussi le secret de la ressemblance, qu'on attribue d'ordinaire à l'exacte reproduction de chaque trait. — Meissonier se tenait un jour autour de Ricard et de son modèle, regardant faire le portraitiste, et suivant curieusement les jeux spirituels de son pinceau : « C'est impos-

sible! murmurait-il de temps en temps à l'oreille de Chenavard, qu'il avait à ses côtés, l'œil est trop bas, la bouche est trop grande; il se trompe. » Chenavard laissait dire et souriait. « Encore une fois il se trompe, reprenait Meissonier; jamais son portrait ne sera ressemblant. » Enfin le modèle partit, la séance fut close, et la conversation prit un autre cours. Lorsqu'un certain temps se fut écoulé, Meissonier revint de nouveau contempler le portrait. Quelle fut sa surprise de retrouver identiquement l'impression qu'il avait reçue du modèle! « C'est étrange, s'écria-t-il, c'est bien cela; il ressemble tout à fait maintenant. » Et dix minutes après, sortant au bras de Chenavard : « Quelle leçon je viens de recevoir, lui dit-il, quelle bonne leçon! » Ce mot nous semble significatif dans la bouche de celui qu'on pourrait appeler la précision, l'exactitude incarnée.

Parmi les toiles de Ricard comprises sous le nom modeste d'*Études,* se trouvent quelques-unes de ses œuvres les plus remarquables, ou tout au moins les plus curieuses en ce sens qu'elles nous montrent tous les caprices de son imagination dans le domaine de la couleur. Il serait piquant de suivre ces *études* l'une après l'autre pour en démêler les intentions et les procédés, poussés parfois jusqu'à l'excès; mais tout ce qu'on peut faire, c'est de noter au passage les morceaux les plus frappans. Je n'apprendrai rien à personne en disant que *la Bohémienne au chat* est une œuvre d'un profond caractère, et que le *Petit flûteur* joue le Van Dyck à s'y méprendre. Ces deux peintures sont connues. Celles qui mériteraient de l'être sont entre autres une *Italienne* appartenant à Mme Borel, une *Tête de femme* en raccourci, propriété de M. Puvis de Chavannes, une *Tête de sainte Catherine,* c'est-à-dire une adorable vierge dans la pénombre, qui, les cheveux épars et les épaules nues, tient à la main je ne sais quel reliquaire précieux; mais où l'on doit insister davantage, c'est sur cinq ou six *études* de femmes et d'adolescens, grandes comme la main, qui rappellent la manière limpide du portrait de Mme de C... Une surtout, une *Tête de jeune fille* aux yeux noirs, dont l'heureux possesseur est le baron de Rothschild, nous semble une chose exquise, aussi fraîche de sentiment que de coloris.

Ricard n'était pas moins habile à peindre la nature morte qu'à saisir en sa mobilité la nature vivante. Absorbé seulement par sa continuelle étude de la figure humaine, il a fait fort peu de natures mortes proprement dites, et celles qu'il laisse peuvent être considérées comme les récréations de son pinceau. Loin de traiter le genre au moyen du procédé trop simple de la *tache,* mis à la mode par une jeune école contemporaine peu curieuse des difficultés, le consciencieux artiste le comprenait dans son fini, dans son épaisseur, tout à fait à la Chardin ou mieux encore à la Rembrandt. La *Bouteille avec pinceaux et vessies* fait penser au mélange de ces deux maîtres. — Les copies de Ricard sont assez nombreuses et ne reflètent que les affinités de son talent : rien des

Florentins, pas un souvenir de Rome, en revanche cinq ou six Titien, et presque tous les coloristes. Est-il besoin de dire que c'est aux prises avec ce même Titien que Ricard triomphe et se rapproche le plus de son modèle? Ne le devine-t-on pas, étant donnés le tempérament du disciple et la manière relativement pénétrable du maître? La *Vierge au lapin* et la *Vénus* de la Tribune sont deux très belles copies, les deux meilleures de l'artiste. Après elles, le *Saint Sébastien* de Giorgione, le *Saint Martin* de Van Dyck et la marine de Claude Lorrain méritent les plus grands éloges; seule l'*Antiope* de Corrége nous laisse un peu désappointés. Cette copie préoccupa longtemps Ricard, il s'en était fait une sorte de gageure avec lui-même, et s'y reprit à longs intervalles pour la terminer. Les derniers mois de sa vie, il y travaillait encore de temps à autre, et, si l'on pouvait enlever la peinture par couches, on trouverait cinq ou six Antiopes sous la dernière qui subsiste. Et cependant, malgré le talent dépensé, malgré l'art infini qui se trahit à chaque touche, on est forcé de se dire que tous ces efforts ont été vains. La raison nous paraît simple et péremptoire : dans l'*Antiope,* Corrége ne livre pas son secret, et la copie de ce chef-d'œuvre est probablement impossible. Il fut le dernier de l'immortel artiste, le fruit de tous les autres et comme la quintessence mystérieuse de son génie. La meilleure preuve qu'on ne copie pas l'*Antiope,* c'est que Ricard ne l'a pas fait. — Bornons là les réflexions que nous suggère l'exposition de l'École des Beaux-Arts. Dans quelques jours, ce travail de toute une vie sera de nouveau dispersé, et rentrera dans l'ombre jusqu'à ce qu'une vente publique en remette en lumière quelque lambeau; mais certains esprits penseront souvent à ces œuvres. En voyant l'art contemporain s'égarer de plus en plus dans les puérilités ou les violences, ils regretteront dans Ricard un des rares artistes de ce temps-ci ayant aimé et pratiqué la peinture à la façon d'un Italien de la renaissance.

SAINT-CYR DE RAYSSAC.

L'éloquence politique et judiciaire à Athènes, les précurseurs de Démosthène,
par M. George Perrot, 1873.

Le peuple grec, qui avait reçu de la nature un goût très vif pour l'éloquence, se trouva de bonne heure dans des conditions politiques où tout citoyen devait sans cesse recourir à la parole publique. L'Hellade était divisée en un grand nombre de petits états qui avaient chacun une vie propre, qui entretenaient des relations suivies avec leurs voisins, qui ne décidaient rien sans tenir des conseils où tous les avis pouvaient se produire. La parole avait alors le rôle qui est surtout réservé à la presse chez les modernes. On traitait les questions non par écrit, mais de vive voix, et on peut douter que nos publicistes aient eu jamais plus de sujets à discuter que les Grecs n'en agitèrent dans les assemblées ou dans

les entretiens privés. Il faut aussi remarquer que les messages, les lettres diplomatiques, les documens rédigés à loisir, n'étaient pas dans les habitudes de l'antiquité hellénique; même dans les procès civils, les pièces écrites n'intervenaient que rarement. Les premiers historiens mêlent de nombreux discours à leurs récits : on a cru trop facilement qu'ils cherchaient à varier l'intérêt du drame par des morceaux oratoires; il n'en est rien. Les harangues que donne Thucydide par exemple ont toutes été prononcées, et il les reproduit aussi fidèlement qu'il peut le faire. Il est certain qu'il n'a rien épargné pour bien savoir ce qui avait été dit, qu'il a cherché à retrouver tous les raisonnemens des orateurs, quelquefois même les expressions dont ils s'étaient servis. S'il eût écrit de nos jours, il n'eût pas inséré dans son livre des morceaux où forcément nous retrouvons la marque de son génie, il eût donné des dépêches diplomatiques, des proclamations, des mémoires justificatifs, des exposés présentés par le gouvernement aux assemblées. On voit combien se sont trompés les rhéteurs qui ont surtout regardé ces discours comme des œuvres littéraires; ce sont là bien plutôt des pièces officielles : l'historien ne pouvait les négliger sans manquer à la vérité. Que si ces discours, comme on l'a remarqué, expliquent souvent la suite des faits et en donnent la philosophie, c'est que cette philosophie devait se retrouver dans les paroles qui furent prononcées. Le mérite de Thucydide est d'avoir su choisir entre tant de harangues celles qui nous permettaient le mieux de bien voir le sens, les causes et l'esprit des événemens.

La première période de l'histoire politique de la Grèce n'a dû laisser que peu de discours. Elle a été cependant la plus vigoureuse, la plus forte époque de l'art de parler dans ce pays, celle où les faits et les raisons nettement déduites frappaient surtout les esprits, où la parole était la condition de la vie politique sans en être encore l'ornement ou le danger, alors qu'on pouvait vraiment dire de l'éloquence qu'elle était *pragmatique*, pleine de choses. La rhétorique ne précisa ses doctrines que dans la période qui suit les guerres médiques et finit à la guerre du Péloponèse. A partir de ce temps, les harangues et les plaidoyers commencèrent à être recueillis. L'éloquence athénienne comptait dix orateurs qui avaient surpassé tous les autres. Nous en trouvons cinq dans le livre de M. Perrot, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate et Isée; ils sont les précurseurs du plus grand de tous, de Démosthène.

Ce qui fait l'intérêt de ces études, c'est qu'elles sont vraies. Il serait difficile de définir la vérité en histoire; elle demande surtout à l'écrivain une qualité sans laquelle toutes les autres ne sont rien, le tact, ce sentiment profond des époques qui fait que toute note fausse le choque d'instinct. Il faut qu'il sache ce qui pouvait être et ce qui était impossible : ce don n'est pas moins dû à l'intuition qu'à l'étude; c'est une sorte d'aperception, d'intelligence vive et délicate, capable de généraliser, mais curieuse des moindres détails, qui voit toutes les parties, mais qui

considère toujours ce vaste ensemble où chaque fait particulier, où chaque idée doivent trouver facilement une place qui leur est marquée d'avance. On ne peut être vrai non plus dans de pareils sujets sans une solide érudition. Les faits surtout expliquent les formes particulières qu'ont revêtues chez un peuple les diverses manifestations de l'esprit, la poésie, l'art, l'éloquence, la philosophie. Ce sont les faits qu'il faut chercher pour des époques dont l'histoire nous est le plus souvent si peu connue, ce sont les faits qui permettent de trouver les explications simples, les seules qui aient une valeur à nos yeux. Jamais l'écrivain qui veut s'élever à des considérations générales, qui estime avant tout les résultats importans, ceux qui ont un sens pour tout esprit philosophique, ne connaîtra assez bien ces mille questions que la science la plus aride traite avec tant de soin, souvent même au risque de ne plus voir que le détail et de perdre de vue cette belle et intelligente suite des choses qu'elle se propose d'étudier. Les érudits seuls ont le droit de parler de l'antiquité, et cependant combien d'entre eux ne pourront jamais s'essayer à cette difficile entreprise!

Le sentiment de la vérité en histoire et la science de l'auteur lui ont permis de faire un livre nouveau sur un sujet emprunté à une littérature dont nous ne cessons de parler depuis la renaissance des lettres. M. Perrot a une vue nette de ce qu'était l'esprit grec et en particulier l'esprit athénien. Il montre comment ce génie simple malgré un goût vif pour l'éloquence, plus sensible à la symétrie, à l'harmonie qu'aux figures oratoires, à la dialectique qu'à l'enthousiasme, recherche d'abord dans le discours les qualités qui parlent à l'intelligence plutôt que celles qui s'adressent à la passion. L'art subit les mêmes influences. La ressemblance est complète entre les bas-reliefs du ve siècle et ces premiers discours. Le sculpteur ne s'étudie pas à rendre des émotions fortes; il évite la recherche : au contraire des primitifs d'Occident, qui parviennent, dès qu'ils sortent de l'enfance de l'art, à traduire les passions extrêmes, il est réservé jusqu'à la froideur; il n'a pas non plus le désir de varier les motifs, les attitudes; ses personnages s'avancent en longues lignes ou se regardent deux à deux sur le marbre et sur les vases. De même la phrase ou oppose deux idées dont la symétrie est parfaite, ou fait passer devant nous, dans une procession harmonieuse, des faits et des pensées qui se suivent sans que l'écrivain se préoccupe de rompre cette apparente monotonie. Les figures de pensées sont rares; l'émotion n'est pas dans un mot particulier, dans la manière de couper le récit, dans l'habileté artificielle avec laquelle quelques détails sont groupés, elle naît de l'ensemble, d'un exposé vrai et sévère, où les choses parlent d'elles-mêmes, où la sobriété n'est que le don d'écarter tout ce qui est accessoire et inutile.

L'auteur s'était préparé à ces études non-seulement par des travaux variés sur différentes parties de l'archéologie, de cette science qui plus

que nulle autre nous permet de voir et de toucher les anciens, mais aussi et surtout par une connaissance approfondie des institutions politiques et judiciaires d'Athènes. Il avait remarqué dans la constitution athénienne avec quelle prudence la démocratie avait pris des précautions contre elle-même, laissant aussi peu qu'il était possible le hasard et l'ignorance décider des affaires, écartant des magistratures par la *dokimasie* les citoyens incapables, créant une tradition administrative par l'institution des *orateurs*, sorte de ministres d'état qui choisissaient de bonne heure un ordre de questions où ils avaient une compétence pratique, et qui portaient ensuite dans les assemblées cette expérience, ce bon sens, ces connaissances positives, sans lesquels la meilleure des républiques se détruirait elle-même en quelques jours. Dans des faits tout particuliers, il a bien vu aussi la raison naturelle de quelques-uns des caractères les moins expliqués de l'éloquence athénienne. Les avocats à Athènes ne prononçaient pas les discours; ils les écrivaient et les remettaient aux parties, qui les disaient ensuite devant les juges. Il fallait donc que le plaidoyer ne parût pas une œuvre d'école, qu'il fût tel que l'eût composé le plaignant ou le défendeur. Dans ces conditions, l'esprit athénien, naturellement simple, évita longtemps les défauts qu'entraîne toujours la profession d'avocat et ces abus de la rhétorique qui devaient plus tard perdre l'éloquence.

Les événemens historiques, la biographie de chaque orateur, l'époque où il parut, donnent les raisons du mérite propre à chaque talent. Les cinq biographies que contient le volume sont toutes variées; elles présentent des figures très nettes. En même temps la société au milieu de laquelle vivent ces maîtres passe devant nous : leurs discours sont la peinture des événemens auxquels ils ont pris part, de cette vie privée d'Athènes qui venait sans cesse raconter devant les tribunaux les drames intimes qui l'agitaient. Les tableaux de mœurs abondent dans ce livre; ils nous font comprendre comment les passions athéniennes, bien que le cœur et l'esprit se ressemblent à toutes les époques et partout, avaient cependant une forme très particulière. M. Perrot, en écrivant cette histoire, avait sous les yeux d'illustres modèles, les Attiques, qu'il devait nous apprendre à mieux connaître. Il s'est inspiré de ces maîtres en composant un livre où les explications s'imposent par la simplicité même des raisons que l'auteur met en lumière, où les faits préparent si bien le lecteur aux théories les plus neuves que ces théories sont démontrées avant d'être exprimées, où l'analyse des traits de caractère les plus délicats paraît être si aisée à suivre qu'on s'étonne de n'avoir pas pensé déjà ce qu'on vient de comprendre pour la première fois.

ALBERT DUMONT.

Le directeur-gérant, C. Buloz.